OUVRAGE
TRADUIT PAR
JEANNE DE SALZMANN
AVEC L'AIDE DE
HENRI TRACOL

G. GURDJIEFF

RÉCITS DE BELZÉBUTH A SON PETIT-FILS

Critique *objectivement impartiale de la vie des hommes*

ÉDITIONS DU ROCHER
Jean-Paul BERTRAND
Éditeur

Titre original
Beelzebub

ISBN 2-268-00209-8

BIENVEILLANTE RECOMMANDATION

improvisée par l'auteur au moment de remettre ce livre à l'imprimeur

Les nombreuses déductions et conclusions auxquelles ont abouti mes recherches expérimentales sur le profit que les hommes contemporains peuvent tirer des impressions nouvelles, dues à ce qu'ils lisent ou entendent, me remettent en mémoire une sentence populaire, venue du fond des âges, qui affirme :

« Toute prière peut être entendue des forces supérieures et être exaucée, à condition qu'elle soit récitée trois fois :

« La première fois pour le bien ou le repos de l'âme de nos parents ;

« La deuxième fois pour le bien de notre prochain ;

« Et la troisième fois seulement pour notre propre bien. »

Et je trouve nécessaire, dès la première page de ce premier livre prêt à être publié, de donner le conseil suivant :

« Lisez trois fois chacun de mes ouvrages :

« La première fois, au moins comme vous êtes mécanisés à lire tous vos livres et journaux ;

« La deuxième fois, comme si vous en faisiez la lecture à un auditeur étranger ;

« Et la troisième fois, en tâchant de pénétrer l'essence même de ce que j'écris. »

Alors seulement serez-vous en mesure de vous former un jugement impartial, propre à vous seul, sur mes écrits. Et alors seulement se réalisera mon espoir que vous receviez, selon votre compréhension, le bénéfice déterminé que j'ai en vue pour vous et que je vous souhaite de tout mon être.

Chapitre I
Eveil du penser

PARMI toutes les convictions qui se sont formées en ma « présence intégrale » au cours de ma vie responsable, ordonnée de façon bien singulière, il en est une, inébranlable, selon laquelle tous les hommes — quel que soit le degré de développement de leur compréhension, et quelles que soient les formes de manifestation des facteurs qui suscitent en leur individualité des idéaux de tous genres — éprouvent, toujours et partout sur la terre, le besoin impérieux de prononcer à haute voix, ou tout au moins mentalement, chaque fois qu'ils entreprennent quelque chose de nouveau, une invocation, compréhensible pour toute personne, fût-elle des plus ignorantes — invocation dont les termes ont varié suivant les époques, et qui se formule aujourd'hui par ces paroles : « Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Amen ».

C'est pourquoi, au moment d'aborder cette aventure toute nouvelle pour moi — écrire des livres — je commence moi aussi par cette invocation, que je profère à voix haute, bien distincte, et même, comme le disaient les anciens Toulousites, avec une « intonation pleinement manifestée » ; cela, bien entendu, dans la mesure où le permettent les données déjà formées en ma présence intégrale et fortement enracinées en elle, je veux dire ces données qui se constituent dans la nature de l'homme pendant son âge préparatoire, et qui déterminent plus tard, pendant sa vie responsable, le caractère et la force vivificatrice de cette intonation.

Ayant ainsi débuté, je peux être tout à fait tranquille, et je devrais même, d'après les conceptions que nos contemporains se font de la « morale religieuse », être pleinement

assuré que désormais dans ma nouvelle affaire « tout ira comme sur des roulettes ».

Bref, je commence ainsi ; et, pour le reste, je ne peux que répéter avec l'aveugle : « On verra bien ! »

Tout d'abord, je pose ma propre main, et qui mieux est, la droite — elle a été légèrement endommagée, autrefois, dans un accident, mais, en revanche, elle est bien mienne et, de toute ma vie, jamais ne m'a trahi — je la pose sur mon cœur, mon propre cœur aussi (je ne trouve pas nécessaire de m'étendre ici sur la constance ou l'inconstance de cette partie de mon Tout), et j'avoue franchement que pour moi je n'ai aucune envie d'écrire ; mais je m'y vois contraint par des circonstances indépendantes de moi, et dont je ne sais pas encore si elles sont accidentelles ou si elles ont été créées à dessein par des forces étrangères : je sais seulement que ces circonstances m'obligent à écrire non pas quelque bagatelle bonne à lire pour s'endormir, mais bien de gros, d'importants volumes.

Quoi qu'il en soit, je commence...

Oui, mais par quoi commencer ?

Ah ! diable ! Va-t-elle revenir, cette sensation si étrange et si désagréable, éprouvée il y a trois semaines, tandis que j'élaborais en pensée le programme et l'ordre des idées que j'avais résolu de propager, sans savoir non plus par quoi commencer ?

Je n'aurais pu définir cette sensation que par ces mots : « la peur d'être submergé sous le flot de mes propres pensées ».

Pour faire cesser cette désagréable sensation, j'aurais pu recourir à la funeste faculté que je possède comme tout contemporain — puisqu'elle nous est devenue inhérente — de tout « remettre au lendemain », sans en ressentir le moindre remords de conscience.

Et j'aurais pu facilement « remettre au lendemain », car j'avais encore du temps devant moi ; mais aujourd'hui,

hélas ! cela n'est plus possible, et coûte que coûte, « dussé-je en crever », il faut que je m'y mette.

Mais vraiment, par quoi commencer?

Hurrah!... Eurêka!...

Presque tous les livres qu'il m'est arrivé de lire dans ma vie commençaient par une préface. Il me faudra donc, moi aussi, commencer par quelque chose de ce genre.

Je dis bien « de ce genre », parce que jamais, de toute ma vie, presque dès le moment où je sus distinguer une fille d'un garçon, je ne fis rien, absolument rien, comme les bipèdes mes semblables, destructeurs des biens de la Nature ; aussi dois-je maintenant — j'y suis même tenu par principe — écrire autrement que ne le ferait n'importe quel écrivain.

Au lieu de la préface de rigueur, je débuterai donc par un simple avertissement.

Débuter par un avertissement sera très sensé de ma part, pour cette seule raison que cela ne contredira aucun de mes principes, qu'ils soient organiques, psychiques ou même « extravagants ». En même temps ce sera tout à fait honnête, objectivement parlant bien entendu, parce que je m'attends avec une absolue certitude, comme d'ailleurs tous ceux qui me connaissent de près, à ce que mes écrits fassent disparaître chez la plupart des lecteurs, une fois pour toutes — et non pas progressivement comme cela se passe pour chacun tôt ou tard — tous les « trésors » qu'ils possèdent, trésors transmis par hérédité ou acquis par leur propre labeur, sous forme de « notions tranquillisantes », qui n'évoquent que des images somptueuses de leur vie présente ou de naïfs rêves d'avenir.

Les écrivains professionnels commencent ordinairement leurs introductions en s'adressant au lecteur avec toutes sortes de titres pompeux et de phrases ampoulées, pleines de mielleuse emphase.

En cela seul je suivrai leur exemple, et commencerai, moi aussi, par une de ces « phrases », en évitant bien entendu

de la rendre aussi doucereuse que celles dont ils ont l'habitude, et qu'ils manigancent pour titiller la sensibilité de lecteurs plus ou moins normaux...

Donc...

Mes très chers, très honorés, très résolus et certainement très patients Messieurs, et mes très chères, charmantes et impartiales Dames... Excusez-moi ! j'allais oublier le principal : et mes nullement hystériques Dames !

J'ai l'honneur de vous déclarer qu'en raison de certaines conditions qui s'imposent à moi en ces dernières étapes du processus de ma vie, je m'apprête bien à écrire des livres, mais sans avoir encore écrit jusqu'ici le moindre ouvrage, ni le moindre « article instructif », ni même une de ces lettres dans lesquelles il eût bien fallu observer ce qu'on appelle la « grammaire » ; de sorte qu'aujourd'hui, bien que je devienne un « écrivain professionnel », je n'ai aucune pratique des règles et des procédés littéraires établis, pas plus que de la « langue littéraire de bon ton », et je me vois forcé d'écrire autrement que ne le font les écrivains ordinaires « patentés », à la manière desquels vous êtes depuis longtemps aussi accoutumés qu'à votre propre odeur.

Selon moi, ce qui est fâcheux pour vous en tout cela, c'est que, dès l'enfance, il vous a été inculqué un automatisme qui s'est parfaitement harmonisé avec votre psychisme général, et qui fonctionne de manière idéale pour la perception de toute impression nouvelle, de sorte que ce « bienfait » vous épargne désormais, pendant votre vie responsable, toute nécessité de faire le moindre effort individuel.

Pour parler franchement, je considère comme l'essentiel de cette confession non pas mon inexpérience des règles et des techniques littéraires, mais mon ignorance du « langage de bon ton » exigé de nos jours des écrivains, et même de tout simple mortel.

De mon inexpérience des règles et techniques littéraires, je ne m'inquiète guère. Et je ne m'en inquiète pas, car il

est dans l'ordre des choses, pour nos contemporains, d'être « profane » en cette matière.

Ce nouveau « bienfait » a surgi et s'est épanoui partout sur terre grâce à une maladie extraordinaire à laquelle sont sujettes, depuis quelque vingt à trente ans, toutes les personnes des trois sexes qui dorment les yeux moitié ouverts, et dont le visage offre un terrain fertile pour la culture de boutons de toutes sortes.

Cette singulière maladie se manifeste ainsi : si le patient est quelque peu lettré, et si le premier terme de son loyer est payé, il se met infailliblement à écrire un « article instructif », quand ce n'est pas tout un livre.

Or, sachant que cette nouvelle maladie des hommes se propage épidémiquement partout, je suis en droit de supposer que vous êtes « immunisés » contre elle, comme le diraient les savants médecins, et que vous serez par conséquent moins révoltés par mon inexpérience des diverses techniques et règles littéraires.

C'est pourquoi je mets l'accent, dans cet avertissement, sur mon ignorance du langage de bon ton.

Mais pour me justifier, et pour atténuer la désapprobation de votre conscient de veille à l'égard de mon ignorance de ce langage, si nécessaire à la vie moderne, je trouve indispensable de dire, l'humilité au cœur et la rougeur au front, que si je l'ai appris, moi aussi, dans mon enfance — du temps où certains aînés qui me préparaient à une vie responsable m'obligeaient, sans ménager les moyens d'intimidation, à rabâcher sans cesse la multitude des nuances dont l'ensemble constitue ce « délice » contemporain — par malheur (non pour moi, mais pour vous naturellement), je n'assimilai rien de ce que j'avais rabâché, et il ne m'en reste aujourd'hui pas l'ombre, pour les besoins de mon activité littéraire.

Je tiens d'ailleurs à ajouter que ce ne fut nullement ma faute, ni celle de mes anciens « respectables » et « irrespectables » maîtres. Si ces efforts humains restèrent vains,

c'est en raison d'un événement tout à fait exceptionnel, qui se produisit au moment de mon apparition en ce bas monde. A ce moment précis — comme me l'expliqua, après des investigations « psycho-physico-astrologiques » minutieuses, une occultiste bien connue en Europe — les vibrations entrechoquées d'un phonographe Edison dans la maison voisine firent irruption chez nous par un trou qu'avait percé dans la vitre notre folâtre petite chèvre boiteuse, tandis que la sage-femme qui me recevait avait dans la bouche une tablette à la cocaïne, de fabrication allemande (non ersatz, s'il vous plaît) qu'elle suçait au son de la musique, sans en ressentir le plaisir voulu.

Abstraction faite d'un tel événement, rare dans la vie courante, ma situation actuelle — je m'en avisai, je le confesse, après avoir mûrement réfléchi selon la méthode du Herr Professor Stumpfsinnschmausen — tient encore à ce que pendant ma vie d'adulte j'ai toujours évité, aussi bien instinctivement qu'automatiquement, et parfois même consciemment, c'est-à-dire par principe, d'employer ce langage dans mes rapports avec autrui.

Et je me manifestai ainsi envers cette bagatelle — mais est-ce bien une bagatelle ? — grâce à trois données qui se constituèrent en ma présence générale pendant mon âge préparatoire, et dont je m'apprête à vous parler dans ce premier chapitre de mes ouvrages.

Quoi qu'il en soit, il est un fait aussi lumineux sous toutes ses faces qu'une réclame américaine, et qu'aucune force ne saurait modifier, pas même la science d'un « expert en affaires de singes » — et ce fait est que moi, qui étais considéré pendant ces dernières années par de nombreuses personnes comme un assez bon maître de danses de temples, je deviens à partir d'aujourd'hui un écrivain professionnel. Et je noircirai des feuillets par milliers, cela va sans dire, puisqu'il m'est propre, depuis l'enfance, quand je fais quelque chose, de ne pas y aller de main morte. Mais, étant dénué, comme vous le voyez, de toute routine

automatiquement acquise et automatiquement manifestée, je me vois forcé d'écrire ce que je médite dans une langue simple, ordinaire, faite par la vie ; une langue courante, sans « simagrées grammaticales » ni « manipulations littéraires ».

Oui, mais... nous sommes loin de compte ! Je n'ai même pas décidé le principal !

En quelle langue vais-je écrire?

Certes, j'ai déjà commencé à écrire en russe, mais en cette langue-là, comme l'aurait dit le Sage des Sages, Mullah Nassr Eddin [1], « on ne va pas loin ».

La langue russe est excellente, assurément. Je l'apprécie même beaucoup, ... mais pour raconter des anecdotes, ou dévider, avec force épithètes élogieuses, l'arbre généalogique de quelqu'un.

La langue russe est un peu comme la langue anglaise, qui est incomparable pour discuter au « smoking-room », installé dans un bon fauteuil, les pieds étalés sur un autre, de « viande congelée australienne », ou même de la « question des Indes ».

Ces deux langues ressemblent au plat que l'on nomme à Moscou *solianka,* où il entre de tout, excepté vous et moi, et jusqu'à la *tcheshma* [2] de soirée de Schéhérazade.

Je dois ajouter que grâce à certaines conditions dans lesquelles je me suis trouvé de manière accidentelle — ou peut-être non accidentelle — pendant ma jeunesse, j'ai dû apprendre très sérieusement, en m'y forçant moi-même, à

1. Mullah Nassr Eddin, ou, comme on le dit encore, Nassr Eddin Hodja, est, semble-t-il, ignoré en Europe et en Amérique. Par contre, il est bien connu dans tous les pays du continent d'Asie. C'est une personnalité légendaire, comme celle du Russe « Kousma Proutkoff », de l'« Oncle Sam » américain, ou de l'Anglais « John Bull ». On attribue à Nassr Eddin, en Orient, de nombreuses maximes populaires qui expriment toutes, les plus anciennes comme les plus récentes, « la sagesse de la vie ».

2. *Tcheshma :* Voile.

parler, lire et écrire plusieurs langues, au point que je pourrais écrire dans n'importe laquelle d'entre elles, si j'avais résolu, pour exercer la profession que m'impose à l'improviste le destin, de me passer de l'« automatisme » donné par la pratique.

Mais pour agir de manière sensée et mettre à profit cet automatisme qu'une longue routine m'a rendu si confortable, il me faut écrire soit en russe, soit en arménien, car il se trouve que, pendant les dernières vingt ou trente années, ce sont les deux seules langues dont je me sois servi dans mes rapports avec autrui, et dont la pratique me soit devenue automatique.

Ah! par l'Enfer!...

Même dans un cas comme celui-ci, me voici tourmenté par un des aspects de mon singulier psychisme, si différent de celui de l'homme normal.

Et le « tourment » que j'éprouve en ce moment, en un âge presque trop mûr, vient d'une propriété enracinée depuis l'enfance en ce singulier psychisme, avec tout le bric-à-brac inutile de la vie contemporaine, et qui, automatiquement, me force, toujours et en tout, à agir selon la sagesse populaire.

Dans le cas présent, comme chaque fois que je me trouve devant une incertitude, s'impose à ma cervelle — construite de manière si fâcheuse pour moi que j'en suis torturé — une sentence de la sagesse populaire, qui nous vient des temps les plus anciens, et se formule ainsi : « Un bâton a toujours deux bouts ».

Tout homme de jugement plus ou moins sain, qui chercherait à comprendre le sens caché de cette étrange formule et sa portée réelle, arriverait vite, selon moi, à la conclusion suivante : toutes les idées sur lesquelles se fonde la conception incluse dans cette sentence reposent elles-mêmes sur cette vérité qui a été reconnue depuis les temps les plus anciens, à savoir que, dans la vie des hommes comme partout ailleurs, tout phénomène est dû à deux causes de

caractère contraire et se divise en deux effets totalement opposés, qui sont à leur tour la cause de phénomènes nouveaux. Par exemple, si quelque chose provenant de deux causes différentes produit la lumière, ce « quelque chose » produira inévitablement le phénomène contraire, c'est-à-dire l'obscurité ; ou encore, si tel facteur suscite dans l'organisme d'une créature vivante l'impulsion de plaisir évident, il suscitera inévitablement le contraire, c'est-à-dire un mécontentement tout aussi évident, et ainsi de suite, toujours et en tout.

J'emploierai donc cette même image, fixée par des siècles de sagesse populaire, d'un bâton qui a bel et bien deux bouts, dont l'un peut être considéré comme bon et l'autre comme mauvais. Si je me sers de l'automatisme acquis par une longue pratique, cela sera certainement excellent pour moi ; pour le lecteur, en revanche, ce sera juste le contraire, d'après cette sentence — et le contraire du bon, chacun comprend facilement ce que c'est, même sans souffrir d'hémorroïdes.

Autrement dit, si je profite de mon privilège pour prendre le bâton par le bon bout, le mauvais ira inévitablement « retomber sur la tête du lecteur ».

Et cela pourrait bien arriver! Car il est impossible en russe d'exprimer toutes les subtilités des questions philosophiques que je m'apprête à remuer ; en arménien par contre c'est possible, mais, au grand dommage de tous les Arméniens actuels, cette langue ne permet pas de traiter de notions contemporaines.

Afin d'adoucir l'amertume que j'en éprouve, je dirai que dans ma jeunesse, au temps où je commençais à m'intéresser aux questions philologiques et même à me passionner pour elles, je préférais la langue arménienne à toutes celles que je parlais ; je la préférais même à ma langue natale.

Elle me plaisait surtout parce qu'elle avait du caractère,

et ne ressemblait en rien aux autres langues, voisines ou apparentées.

Chacune de ses « tonalités », comme disent les savants philologues, n'était propre qu'à elle seule, et, comme je le comprenais déjà, elle répondait idéalement au psychisme des hommes de cette nation.

Mais, en quelque trente ou quarante ans, je vis cette langue se transformer à tel point que, sans avoir complètement perdu cette originalité et cette indépendance qu'elle possédait depuis la plus haute antiquité, elle n'est plus aujourd'hui, pourrais-je dire, qu'un « grotesque pot-pourri de langues », qu'un auditeur plus ou moins attentif et conscient percevrait comme un assemblage de sonorités turques, persanes, kurdes, françaises, russes, et de sons inarticulés tout à fait « indigestes ».

On pourrait en dire presque autant de ma langue natale, la langue grecque, que je parlais dans mon enfance, et dont le « pouvoir associatif automatique » garde encore pour moi tout son goût.

Peut-être aurais-je pu, en cette langue, exprimer tout ce que je veux ; mais il m'est impossible de l'employer ici, pour la simple raison, d'ailleurs assez comique, qu'il faudra pourtant bien que quelqu'un transcrive ce que j'écrirai et le traduise dans les langues voulues. Et qui pourra le faire?

On peut dire en toute certitude que le meilleur des experts en langue grecque contemporaine ne comprendrait pas un traître mot de ce que j'écrirais dans ma langue natale, assimilée depuis l'enfance ; car, pendant ces trente ou quarante années, mes chers « compatriotes », séduits eux aussi par les représentants de la civilisation contemporaine, et désirant coûte que coûte leur ressembler jusque dans leur langage, firent subir à ma chère langue le sort que les Arméniens infligèrent à la leur, dans le désir d'égaler l'« intelligenzia » russe.

La langue grecque dont l'esprit et l'essence me furent

transmis par hérédité ressemble autant à celle que parlent les Grecs contemporains que, selon l'expression de Mullah Nassr Eddin, « un clou ressemble à une messe funèbre ».

Que faire alors?

Eh !... qu'importe, respectable acheteur de mes élucubrations. Pourvu qu'il y ait assez d'armagnac français et de bastourma de Khaïssar, je trouverai bien moyen de me tirer d'affaire. J'en ai vu d'autres!

Il m'est arrivé si souvent dans la vie de tomber dans des situations difficiles et de m'en sortir, que j'en ai pris, dirons-nous, l'habitude.

En attendant, j'écrirai tantôt en russe, tantôt en arménien; d'autant plus que parmi les personnes toujours fourrées à mes côtés, il en est plusieurs qui savent plus ou moins « se débrouiller » en ces deux langues, et je n'ai pas perdu l'espoir de les leur voir transcrire et traduire d'une manière qui me soit tolérable.

Dans tous les cas, je le répète, et je le répète pour que vous en gardiez un souvenir durable, et non pas un « souvenir » comme celui qui vous est habituel, et auquel vous vous fiez pour tenir la parole d'honneur que vous vous êtes donnée à vous-même, ou que vous avez donnée aux autres : quelle que soit la langue que j'emploie, j'éviterai toujours et en tout ce que j'appelle la « langue littéraire de bon ton ».

A cet égard, il est un fait extrêmement curieux, plus digne d'étude que vous ne l'imaginez : dès l'enfance, c'est-à-dire dès que surgit en moi le besoin de dénicher des oiseaux et de taquiner les sœurs de mes camarades, une sensation instinctive germa spontanément en mon « corps planétaire », comme disaient les anciens théosophes, et surtout, je ne sais pourquoi, dans tout le côté droit. Cette sensation instinctive se transforma graduellement en sentiment défini jusqu'à la période de ma vie où je devins un « maître de danse » ; et cette profession m'obligeant à

fréquenter des hommes de types divers, mon conscient fut à son tour convaincu que ces langues, ou mieux leurs « grammaires », étaient fabriquées par des gens qui, du point de vue de la connaissance de ces langues, ressemblaient aux animaux que le vénérable Mullah Nassr Eddin caractérise par les paroles suivantes : « Tout ce qu'ils peuvent faire, c'est de discuter avec les cochons sur la qualité des oranges ».

Ces gens, qu'une hérédité pourrie et une éducation nauséabonde ont transformés en « mites voraces », destructrices des biens qu'avaient accumulés nos ancêtres et que le temps nous a transmis, n'ont même jamais entendu parler de ce fait criant d'évidence que pendant l'âge préparatoire se constitue, dans le fonctionnement cérébral de toute créature — de l'homme, par conséquent, lui aussi — une propriété particulière dont les manifestations automatiques se déroulent suivant une certaine loi que les Korkolans anciens appelaient « loi d'associations » ; et ils ignorent que le processus du penser de tout être vivant, celui de l'homme en particulier, s'effectue exclusivement d'après cette loi.

Puisqu'il m'a fallu aborder au passage la question qui est devenue pour moi ces derniers temps presque une idée fixe, celle du processus du penser humain, je crois possible de parler dès maintenant — sans attendre le chapitre que j'avais assigné à l'élucidation de cette question — d'une information dont j'ai pris connaissance par hasard. Selon cette information il était de règle sur terre, dans les temps anciens, que tout homme assez hardi pour vouloir conquérir le droit d'être considéré par les autres, et de se considérer lui-même, comme un « penseur conscient », fût instruit, dès les premières années de sa vie responsable, de ce que les hommes ont deux sortes de penser : d'une part le penser mental, s'exprimant par des mots ayant toujours un sens relatif ; d'autre part, un penser propre à l'homme

aussi bien qu'à tous les animaux, et que je nommerai le « penser par formes ».

Ce « penser par formes » doit servir à percevoir le sens exact de tout écrit, et à l'assimiler, après confrontation consciente avec les informations antérieurement acquises ; il se constitue chez les hommes sous l'influence des conditions géographiques, du lieu de résidence, du climat, de l'époque et en général du milieu dans lequel ils se trouvent depuis leur venue au monde jusqu'à leur majorité.

Par conséquent, dans le cerveau des hommes, suivant leur race et leurs conditions d'existence, et suivant la région où ils vivent, se constitue, au sujet d'un même objet, d'une même idée, ou d'une même conception, une forme particulière tout à fait indépendante, qui provoque en l'être, pendant le déroulement des associations, une sensation définie, laquelle déclenche une image subjective précise ; et cette image s'exprime par un certain mot, qui ne lui sert que de support extérieur subjectif.

C'est pourquoi tel mot se rapportant à une seule et même chose, ou à une seule et même idée, acquiert, chez des hommes vivant dans des contrées différentes ou appartenant à des races différentes, un « contenu intérieur » bien déterminé, et tout différent.

En d'autres termes, lorsque dans la « présence » d'un homme, qui a vu le jour et a grandi dans telle ou telle région, se fixe une certaine « forme », résultat d'influences et d'impressions spécifiques locales, cette « forme » suscite en lui, par association, la sensation d'un « contenu intérieur » défini, et, par conséquent, une image ou une conception définie, qu'il exprime par le mot qui lui est devenu habituel et, comme je l'ai déjà dit, subjectif ; mais celui qui l'écoute — et en l'être duquel, par le fait des conditions différentes de sa venue au monde et de sa croissance, s'est constituée au sujet de ce mot une forme d'un contenu intérieur différent — lui donnera toujours un sens entièrement différent.

On peut d'ailleurs le constater en observant avec impartialité un échange d'opinions entre personnes de races différentes, ou formées depuis l'enfance en des pays différents.

Or donc, joyeux et téméraire candidat à l'achat de mes « élucubrations », puisque je vous ai prévenu que je n'écrirai pas comme le font en général les écrivains de profession, mais d'une autre façon, je vous conseille de réfléchir sérieusement avant de vous embarquer dans la lecture des exposés qui suivront. Sinon, je crains que vos oreilles et vos autres organes percepteurs et digestifs ne soient si bien dressés et automatisés au « langage des lettrés » qui règne sur terre de nos jours, que la lecture de mes ouvrages ait sur vous une action très, mais très cacophonique, ce qui pourrait vous faire perdre... savez-vous quoi? l'appétit pour votre plat favori, ainsi que le plaisir qui « chatouille vos entrailles » à la vue de la petite brune qui passe.

Que mon langage, ou plutôt ma façon de penser, puisse exercer pareille action, maintes expériences de mon passé m'en ont convaincu de tout l'être, autant qu'un « âne de race » peut être convaincu de la justice et de la légitimité de son entêtement.

Je vous ai dit maintenant l'essentiel, et je suis tranquille pour l'avenir.

Si vous avez le moindre mécompte avec mes ouvrages, ce sera de votre faute, exclusivement. Ma conscience à moi sera pure, aussi pure que celle, par exemple... de l'ex-empereur Guillaume.

Sans doute pensez-vous que je suis, comme on dit, un jeune homme « d'extérieur agréable et d'intérieur suspect », et qu'étant un écrivain novice je cherche probablement à me singulariser, dans l'espoir de devenir célèbre, et peut-être même fortuné.

Si vraiment vous pensez ainsi, eh bien! vous vous trompez fort.

D'abord je ne suis pas jeune ; j'ai déjà tant vécu, que j'ai mangé plus d'une vache enragée — pour ne pas dire tout le troupeau ; ensuite, je n'écris pas en vue de faire une carrière, et pour « me mettre sur mes pieds » je ne compte pas sur cette profession, qui, selon moi, donne à ceux qui l'exercent de nombreuses chances de devenir candidats directs... à l'Enfer — si toutefois pareilles gens peuvent perfectionner leur être jusque-là. Car, tout en ne sachant rien eux-mêmes, ils écrivent toutes sortes de sornettes, et acquérant automatiquement de l'autorité, ils développent chaque année davantage l'un des principaux facteurs d'affaiblissement du psychisme des hommes, déjà bien assez affaibli sans cela.

Quant à ma carrière personnelle, grâce à toutes les forces supérieures, inférieures, et même, si vous le voulez, à celles de droite et de gauche, elle est faite depuis longtemps. Il y a beau temps que je me suis mis sur mes pieds, ma foi même sur de très bons pieds, et je suis convaincu qu'ils resteront solides durant de longues années, au grand dommage de tous mes ennemis passés, présents et futurs.

Oui... il serait bon de vous faire part d'une idée qui vient de surgir en ma folle de cervelle : j'exigerai de l'imprimeur auquel je confierai ce livre que ce premier chapitre soit présenté de telle sorte qu'on puisse le lire sans avoir à couper les pages ; ainsi, chacun de vous saura qu'il n'est pas écrit de la manière habituelle, c'est-à-dire pour favoriser dans le penser du lecteur la floraison d'images excitantes et de rêves berceurs ; sans avoir à discuter avec le marchand, il pourra le rendre à son gré, et se faire rembourser son argent, gagné peut-être à la sueur de son front.

Et je me sens forcé d'agir ainsi, car je viens de me rappe-

ler l'histoire de certain Kurde de Transcaucasie, dont j'entendis parler dans mon enfance. Chaque fois qu'un cas semblable me la remettait en mémoire, cette histoire provoquait en moi une impulsion « longtemps inextinguible » d'attendrissement. Et je pense qu'il sera très utile, aussi bien pour moi que pour vous, que je vous la raconte en détail.

En effet, j'ai résolu de faire du « sel » de cette histoire — ou, comme l'auraient dit les juifs d'affaires modernes « pur sang », de son *tsiemès* — l'un des principes fondamentaux de la nouvelle forme littéraire dont je veux faire usage pour atteindre le but que j'ai en vue.

Ce Kurde transcaucasien partit un jour de son village pour se rendre à la ville, où il avait affaire ; arrivé au marché, il aperçut un étalage de fruits de toutes sortes, fort joliment arrangés.

Parmi tous les fruits exposés, il en remarqua certains, superbes par leur couleur autant que par leur forme ; il en fut si tenté, il eut un tel désir d'y mordre, qu'il résolut, bien qu'il eût peu d'argent, d'acheter ne serait-ce qu'un seul de ces dons de la Grande Nature.

Tout excité à cette idée, notre Kurde entra dans la boutique avec une désinvolture qui ne lui était pas habituelle, et pointant son index calleux vers les fruits de son choix, il en demanda le prix au marchand.

Celui-ci répondit qu'ils coûtaient six groshes la livre.

Trouvant que ce n'était pas cher pour des fruits aussi merveilleux, il en acheta toute une livre.

Puis, ses affaires terminées, notre Kurde s'en retourna le jour même, à pied, vers son village.

Il cheminait, à la tombée du jour, par monts et vallées, tout en percevant, malgré lui, l'aspect extérieur des parties enchanteresses du sein de la Grande Nature, notre Mère à tous. Et comme il absorbait involontairement l'air pur, non empoisonné par les exhalaisons des villes industrielles, l'envie le prit tout à coup de se repaître aussi de nourriture

ordinaire. S'asseyant alors sur le bord du chemin, il tira de son sac à provisions du pain, puis les « fruits » admirés, qu'il se mit nonchalamment à manger.

Lorsque... oh! horreur!.. il se sent tout en feu!

Mais, en dépit de la brûlure, notre Kurde continue à manger.

Elle continuait à manger, cette infortunée créature bipède de notre planète, du seul fait de cette propriété spécifique de l'homme, que je fus le premier à remarquer, et dont le principe, servant de base à la nouvelle forme littéraire que je crée, me mènera au but comme un « phare directeur ». Vous en saisirez bientôt vous aussi, j'en suis sûr, le sens et la portée — selon le degré de votre compréhension, bien entendu — si vous lisez certains chapitres de mes ouvrages, à condition toutefois que vous vous risquiez à continuer cette lecture — à moins encore que vous n'en « flairiez » déjà quelque chose vers la fin de ce premier chapitre.

Or, juste au moment où notre Kurde était envahi par le flot de sensations étrangères que suscitait en lui cet original festin au sein de la Nature, passa sur le chemin un homme de son village, connu pour son bon sens, et plein d'expérience. Il vit que le Kurde avait le visage en feu, que les larmes ruisselaient de ses yeux, mais qu'il n'y prenait pas garde, tant il était occupé — comme absorbé par l'accomplissement d'un devoir suprême — à manger du véritable « piment rouge ».

Il lui dit :

— Que diable fais-tu là! Eh, triple idiot de Jéricho, tu veux donc être brûlé vif? Jette ce produit insolite qui ne convient pas à ta nature !

Mais notre Kurde de répliquer :

— Ah non! Je ne le jetterai pour rien au monde! Je l'ai payé de mes derniers six groshes ! Dût mon âme en sortir de mon corps, je le mangerai jusqu'au bout ! »

Sur quoi, notre Kurde résolu — il faut certes croire

qu'il l'était — loin de jeter son « piment rouge », se remit à le manger.

Après ce que vous venez de lire, j'espère qu'en votre pensée commence à se faire jour l'association voulue, qui devrait finalement vous conduire, comme il arrive parfois de nos jours à certaines personnes, à ce que vous appelez compréhension. Et vous comprendrez alors pourquoi moi — qui connais si bien cette propriété spécifique de l'homme, et me suis laissé si souvent attendrir par sa manifestation inévitable qui veut qu'après avoir payé pour quelque chose on se croie obligé d'en jouir jusqu'au bout — je me suis animé tout entier à cette idée surgie en mon penser : prendre toutes les mesures possibles pour vous éviter à vous, mon frère en esprit et en appétit, comme on dit, vous qui êtes habitué peut-être à lire n'importe quel livre, pourvu qu'il soit écrit dans la « langue des lettrés », d'apprendre, après avoir payé mes ouvrages, qu'ils ne sont pas écrits dans la langue ordinaire, qui vous est si confortable, et d'être obligé de les lire coûte que coûte, jusqu'au bout — tout comme notre pauvre Kurde de Transcaucasie se vit contraint de manger jusqu'au bout cet aliment qui l'avait séduit par sa seule apparence, le noble « piment rouge », qui certes, lui, « ne plaisante pas ».

Aussi, pour éviter toute méprise due à cette propriété humaine, dont les données se fixent évidemment dans la « présence » de l'homme contemporain du fait qu'il va souvent au cinéma, et qu'il ne rate aucune occasion de regarder de l'œil gauche les personnes de l'autre sexe, je veux faire imprimer mon introduction de la manière indiquée, en sorte que chacun puisse la lire sans couper les pages.

Autrement, le libraire vous « cherchera chicane », comme on dit, et se manifestera une fois de plus selon ce principe, cher aux marchands, qu'ils formulent de la manière suivante : « Tu n'es qu'un crétin et non un pêcheur si tu rates le poisson qui a déjà mordu à l'hameçon » ; et il refusera

de reprendre un livre dont les pages auront été coupées.

Je n'ai d'ailleurs aucun doute à cet égard. Je m'attends parfaitement à pareille malhonnêteté de leur part.

Les données grâce auxquelles j'ai acquis la certitude de cette malhonnêteté de la part des libraires se constituèrent en moi au temps où, exerçant la profession de « fakir indien », j'eus besoin, pour élucider certaines questions « ultra-philosophiques », de connaître le processus associatif de manifestation du psychisme automatiquement construit des libraires contemporains et de leurs commis, pendant qu'ils refilent leurs livres aux clients.

Sachant tout cela, et devenu depuis mon accident juste et scrupuleux à l'extrême, je ne peux que vous rappeler mon avertissement, et même vous conseiller instamment de lire avec attention, à plusieurs reprises, ce premier chapitre, avant de couper les pages du livre.

Mais si, malgré cet avertissement, vous désirez connaître la suite de mes exposés, il ne me reste qu'à vous souhaiter de toute ma « vraie âme » un excellent « appétit » et à faire des vœux pour que vous « digériez » tout ce que vous aurez lu.

A votre bonne santé! et non seulement à la vôtre, mais à celle de tous les vôtres.

J'ai bien dit : « ma vraie âme ». Et voici pourquoi :

J'ai souvent rencontré en Europe, où j'ai vécu récemment, des gens qui, à tout propos et hors de propos, aimaient à proférer des noms sacrés, réservés à la vie intérieure de l'homme, c'est-à-dire à jurer sans raison. De plus, comme je vous en ai fait l'aveu, je suis un partisan déclaré de la sagesse populaire, dont les dictons sont fixés depuis de longs siècles, et je le suis non seulement en théorie, comme les hommes contemporains, mais en pratique. Or, parmi ces dictons, il en est un qui correspond parfaitement au cas présent : « Pour vivre avec les loups, il faut hurler avec les loups! » Ainsi donc, pour ne pas enfreindre la coutume établie en Europe, j'ai résolu de jurer moi aussi ; en même

temps, ne voulant pas désobéir au commandement qui nous a été donné par Saint Moïse : « Tu ne troubleras pas en vain les noms sacrés », j'ai décidé de tirer profit d'une des curiosités de la dernière langue à la mode, je veux dire la langue anglaise — et, chaque fois que l'occasion m'y oblige, je jure sur mon « âme anglaise ».

Le fait est qu'en cette langue le mot *âme* et le mot *semelle* non seulement se prononcent, mais s'écrivent presque de la même façon.

Je ne sais ce que vous en pensez, vous autres, demi-candidats à l'achat de mes ouvrages ; quant à moi, quel que soit le désir intellectuel que j'en aie, je ne puis empêcher ma singulière nature de se révolter contre cette manifestation des représentants de la civilisation contemporaine. Car enfin, comment peut-on désigner par le même mot ce qu'il y a en l'homme de plus élevé et de plus aimé du Créateur, notre Père commun, et ce qu'il y a chez lui de plus bas et de plus sale?

Mais, trêve de « philologie »! Revenons-en à la tâche essentielle de ce premier chapitre qui est de secouer mes pensées poussiéreuses aussi bien que les vôtres et de donner certain avertissement au lecteur.

J'ai déjà établi en pensée le plan et l'ordre de mes exposés ; mais quelle forme prendront-ils sur le papier? J'avoue que jusqu'ici mon conscient n'en sait rien ; cependant mon instinct sent nettement que ce sera quelque chose de « corsé », et qui aura sur la présence générale de tout lecteur une action analogue à celle du piment rouge sur le pauvre Kurde de Transcaucasie.

Maintenant que vous connaissez l'histoire de notre Kurde, je regarde comme un devoir de vous faire certains aveux. Avant de continuer ce premier chapitre, qui sert d'introduction à tout ce que je me propose d'écrire, je veux donc informer votre « pur » conscient, je veux dire votre conscient de veille, que, dans la suite de mes ouvrages,

j'exposerai à dessein mes idées dans un tel ordre et selon une telle confrontation logique que l'essence de certaines conceptions réelles puisse passer automatiquement de ce « conscient de veille », que la plupart des hommes contemporains prennent par ignorance pour le vrai conscient (alors que moi j'affirme et prouve expérimentalement qu'il est fictif), à ce que vous appelez le « subconscient », qui devrait être, selon moi, le vrai conscient humain — et cela afin que ces conceptions subissent mécaniquement dans la présence générale de l'homme la transformation nécessaire, dont les résultats, sous l'action de son penser actif volontaire, feront de lui un homme et non plus un simple animal uni-cérébral ou bi-cérébral.

J'ai résolu d'agir ainsi pour que ce chapitre d'introduction, destiné à éveiller votre conscient, justifie pleinement sa mission, et qu'il ne touche pas seulement votre « conscient fictif », comme je suis seul jusqu'ici à l'appeler, mais aussi le vrai conscient — le subconscient selon vous — et qu'il vous force, pour la première fois peut-être, à penser activement.

Dans la « présence » de tout homme se constituent, quelles que soient son éducation et son hérédité, deux conscients indépendants, n'ayant entre eux presque rien de commun, ni dans leur fonctionnement, ni dans leurs manifestations.

Le premier se constitue par la perception de toutes les impressions mécaniques accidentelles, comme de toutes les impressions délibérément produites par autrui, au nombre desquelles il faut ranger presque tous les mots, qui ne sont en réalité que des « sons » vides ; le second se constitue soit à partir des « résultats matériels antérieurement fixés » en l'homme, transmis par hérédité, et intégrés aux parties correspondantes de sa présence générale, soit à partir de confrontations associatives, intentionnellement effectuées sur ces mêmes « données matérialisées ».

Ce second conscient humain, qui n'est autre que ce que

vous nommez le « subconscient », et qui est constitué, comme je viens de le dire, par les « résultats matérialisés » de l'hérédité, et par des confrontations volontairement réalisées, doit prédominer, selon moi, dans la présence intégrale de l'homme.

Cette opinion se fonde sur des recherches expérimentales poursuivies pendant de longues années dans des conditions exceptionnellement favorables.

Partant de cette conviction, qui n'est sans doute pour vous que la fantaisie d'un dément, il m'est impossible aujourd'hui, vous le voyez, de ne pas tenir compte de ce second conscient. Et je me sens même contraint par mon essence de construire ce premier chapitre de mes ouvrages, qui doit leur servir de préface, de telle façon qu'il aille toucher et tarabuster, de manière satisfaisante pour mon but, les notions accumulées dans vos deux conscients.

Avec cette idée en tête, je commencerai par instruire votre conscient fictif de ce fait que, grâce à trois données psychiques singulières, cristallisées en ma présence générale au cours de mon âge préparatoire, je suis réellement « unique en mon genre » pour « entortiller et empêtrer », chez les gens que je rencontre, toutes les notions et convictions qu'ils croient solidement fixées en eux.

Tiens, tiens, tiens, tiens!... Je sens déjà que dans votre faux conscient — le « vrai » selon vous — tournoient comme des mouches aveuglées toutes les données léguées par « tonton et môman », dont l'ensemble n'engendre en vous, en tout et pour tout, qu'une impulsion vraiment attendrissante de curiosité. Par exemple, vous voudriez savoir au plus vite pourquoi moi, espèce d'écrivain novice dont vous n'avez jusqu'à présent jamais remarqué le nom, pas même dans un journal, je suis en droit de me dire unique.

Peu importe! Personnellement je suis très content de voir surgir cette curiosité, ne serait-ce qu'en votre « faux »

conscient, car je sais d'expérience que, chez certaines personnes, cette tendance indigne de l'homme peut parfois changer de nature et se transformer en une impulsion méritoire que l'on nomme « désir de savoir », qui favorise à son tour une meilleure perception et une compréhension plus juste de l'essence de l'objet sur lequel il arrive à l'homme contemporain de concentrer son attention ; c'est pourquoi je consens, et même avec plaisir, à satisfaire cette curiosité surgie en vous.

Ecoutez donc, et tâchez de ne pas me décevoir. mais de justifier mes espérances!

Mon originale personnalité, « flairée » déjà par certains Individuums appartenant aux deux chœurs du Tribunal Suprême qui rend la Justice objective, et, sur terre, par un nombre très limité de personnes, s'est édifiée sur trois données spécifiques, fixées en moi au cours de mon âge préparatoire.

La première devint, dès son apparition, le levier directeur de mon Tout intégral, et les deux autres les « sources vivificatrices » alimentant et perfectionnant la première.

Cette première donnée se constitua en moi au temps où je n'étais encore qu'un marmot.

Ma chère défunte grand'mère vivait encore ; elle avait un peu plus de cent ans.

Au moment de sa mort — que le Royaume des Cieux lui appartienne ! — ma mère me conduisit vers son lit, comme il était alors d'usage, et tandis que je baisais sa main droite, ma chère grand'mère posa sa main gauche mourante sur ma tête, et me dit d'une voix basse mais distincte :

« Toi, l'aîné de mes petits-fils !

« Ecoute... et souviens-toi toujours de mes dernières volontés : dans la vie, ne fais jamais rien comme les autres ! »

Puis elle fixa la racine de mon nez et, remarquant proba-

blement que je restais perplexe devant ses paroles, elle ajouta, quelque peu fâchée, d'un ton autoritaire :

« Ou bien ne fais rien du tout — va seulement à l'école — ou bien fais quelque chose que personne ne fait. »

Ayant dit, avec une impulsion évidente de mépris pour tout l'entourage et de digne conscience de soi, elle remit sans hésiter son âme entre les mains de Sa Fidélité l'Archange Gabriel.

Je pense qu'il sera intéressant pour vous, et peut-être même instructif, de savoir que tout cela produisit sur moi une impression si forte que, soudain, je me sentis incapable de tolérer mes semblables, et qu'une fois sorti de la chambre où reposait le « corps planétaire » périssable, cause de la cause de ma venue au monde, je me faufilai tout doucement, en tâchant de passer inaperçu, dans la fosse où l'on tenait en réserve, pendant le carême, le son et les pelures de pommes de terre pour les « boueurs » de la maison, autrement dit pour les cochons ; j'y restai couché, sans boire ni manger, assailli par un tourbillon de pensées troublantes et embrouillées — écloses, pour mon bonheur, en quantité limitée dans mon cerveau d'enfant — jusqu'à ce que ma mère revînt du cimetière, et que ses pleurs, causés par la découverte de mon absence et par ses vaines recherches, m'eussent arraché à ma torpeur.

Sortant alors de ma fosse, je demeurai quelques instants immobile, les mains tendues en avant, puis je me précipitai vers elle, m'accrochai fortement à ses jupes et, en trépignant, je me mis, sans savoir pourquoi, à contrefaire le braiement de l'âne de notre voisin, le juge d'instruction.

Pourquoi tout cela me fit-il une si forte impression? Pourquoi me suis-je conduit, presque automatiquement, de façon si étrange? J'y ai souvent réfléchi ces dernières années, surtout pendant les jours dits de « mi-carême », mais jusqu'ici je ne l'ai pas encore compris.

En attendant, je me demande si ce n'était pas parce que

la chambre où se passait cette cérémonie, qui devait avoir une influence si énorme sur toute ma vie, était imprégnée jusque dans ses moindres recoins de l'odeur d'un encens, spécialement importé d'un monastère du Mont Athos, très renommé parmi les adeptes de toutes nuances de la religion chrétienne.

Quoi qu'il en soit, les faits sont là.

Dans les jours qui suivirent cet événement, mon état général ne subit rien de particulier, si ce n'est que je marchai plus fréquemment que d'habitude les pieds en l'air, c'est-à-dire sur les mains.

Le premier de mes actes qui fût nettement en désaccord avec les manifestations de mes semblables, mais sans qu'y participât mon conscient, pas plus d'ailleurs que mon subconscient, survint le quarantième jour après le décès de ma chère grand'mère. Notre famille entière, parents proches et éloignés, et tous ceux qui tenaient en estime mon aïeule — elle jouissait d'ailleurs de l'affection de tous — étaient assemblés au cimetière, selon la coutume, pour célébrer sur sa dépouille mortelle une cérémonie appelée « requiem ». Soudain, sans rime ni raison — au lieu d'observer l'« étiquette » qui consiste, chez les hommes de toutes situations et de tous degrés de moralité tangible et intangible, à se tenir tranquille, comme accablé, avec une expression de tristesse sur le visage, et même, si possible, les larmes aux yeux — je me mis à danser et gambader autour de la tombe, en chantant :

Paix sur l'âme
Paix sur l'âme du mort
C'était une petite femme
Toute en or

et ainsi de suite...

C'est depuis ce moment-là que devant toute « singerie » — c'est-à-dire devant toute imitation des manifestations

automatiques habituelles de l'entourage — surgit toujours dans ma présence « quelque chose » qui y suscite ce que je nommerais maintenant une « tendance impérieuse » à ne rien faire comme les autres.

A cet âge-là, par exemple, je me comportais ainsi :

Si mon frère, mes sœurs et les enfants du voisinage s'exerçaient à attraper une balle de la main droite, en commençant par la jeter en l'air comme ils en ont tous l'habitude, moi, pour y arriver, je la faisais d'abord rebondir sur le sol avec force, puis la cueillais en l'air, délicatement, entre le pouce et le médius de la main gauche, non sans avoir, au préalable, exécuté une culbute.

Lorsque les enfants descendaient une pente en luge la tête la première, je faisais, moi, ce qu'ils appelaient « marche arrière ». Ou encore, lorsqu'on nous distribuait des gâteaux d'Abaram, et qu'avant de les manger les autres se mettaient, comme d'habitude, à les lécher, sans doute pour se rendre compte du goût et pour faire durer le plaisir, moi, je flairais d'abord ce pain d'épices de tous les côtés, parfois même je l'approchais de mon oreille, écoutais avec attention, et marmottais, presque inconsciemment sans doute, mais avec le plus grand sérieux : « C'est bien fait, va, c'est bien fait : ne t'empiffre pas, s'il te plaît » ; puis m'accompagnant de quelques sons rythmés, je n'en faisais qu'une bouchée, l'avalant tout rond sans le savourer — et ainsi de suite.

Le premier événement qui suscita en moi l'une des deux données, devenues depuis lors les « sources vivificatrices » qui animent et renforcent l'exhortation de ma défunte grand'mère, se produisit à l'âge où le marmot que j'étais se transforma en un « jeune vaurien », modèle du candidat au titre de « jeune homme d'extérieur agréable, mais d'intérieur suspect ».

Cet événement se produisit par hasard — à moins que

ce ne fût par une disposition spéciale du Destin — dans les circonstances suivantes :

Un jour, aidé par de jeunes vauriens comme moi, je posais sur le toit de la maison voisine un « lacet » pour attraper des pigeons.

Un des gamins, penché au-dessus de ma tête, et qui m'observait attentivement, dit :

— Si c'était moi, je disposerais le nœud de crin de telle façon que le doigt du milieu du pigeon, le plus long, ne puisse pas s'y prendre, car, notre maître de zoologie vient de nous l'expliquer, c'est dans ce doigt-là que se concentrent toutes les réserves de forces du pigeon quand il se débat et, naturellement, si ce doigt se prend dans la boucle, il la rompra sans peine.

A cette remarque, un autre gamin qui se tenait juste en face de moi, et qui ne pouvait pas parler sans projeter des torrents de salive dans toutes les directions, se mit à nous arroser en grognant les paroles suivantes :

— Arrête ta machine à parler, sale bâtard, graine de Hottentot. Ton maître n'est qu'un avorton comme toi. Admettons que toute la force physique du pigeon soit concentrée dans ce doigt du milieu : raison de plus pour s'arranger de telle sorte que ce soit ce doigt-là qui se fasse prendre dans le nœud. C'est alors que prendra toute son importance pour notre but — la capture de ces malheureuses créatures, les pigeons — certaine particularité, innée chez tout porteur de cette « chose » visqueuse et molle, le cerveau, et que voici : lorsque, sous l'action de nouvelles influences, dont dépend l'insignifiant pouvoir de manifestation de ce cerveau, s'effectue selon les lois un changement de présence périodiquement nécessaire, le léger désarroi qui en résulte — et dont la raison d'être est d'intensifier d'autres manifestations du fonctionnement général — détermine aussitôt un déplacement temporaire du centre de gravité de tout l'organisme, dans lequel cette « chose » visqueuse ne joue qu'un rôle si réduit, ce qui produit souvent, dans l'ensemble de ce fonc-

tionnement, des résultats inopinés, insensés jusqu'à l'absurde... »

Il lança ce dernier mot avec de tels jets de salive que mon visage semblait avoir été exposé à l'action d'un « pulvérisateur » de conception et de fabrication allemandes pour teindre les étoffes à l'aniline.

C'était plus que je n'en pouvais supporter, et, sans me redresser, je me précipitai sur lui la tête la première, lui assénant un formidable coup au creux de l'estomac, ce qui l'étendit immédiatement « sans connaissance ».

Je ne sais pas et ne désire pas savoir quels résultats apparaîtront en votre penser au récit du concours extraordinaire de circonstances que je vais vous décrire ; quant à moi, cette coïncidence contribua fortement à me faire croire que tous les événements qui se sont passés dans ma jeunesse, et que je raconte ici, loin d'avoir été de simples effets du hasard, ont été créés à dessein par certaines forces étrangères.

Voici les faits : j'avais été instruit dans ce genre de prouesses quelques jours à peine avant cet incident, par un prêtre grec de Turquie ; persécuté par les Turcs pour ses opinions politiques, il avait dû s'enfuir de là-bas, et mes parents, à son arrivée en notre ville, l'avaient engagé comme répétiteur de grec moderne.

Je ne sais sur quoi se fondaient les convictions politiques et les idées de ce prêtre grec, mais je me rappelle fort bien que, dans toutes nos conversations — même quand il m'expliquait la différence entre les exclamations du grec ancien et celles du grec moderne — transparaissait clairement son désir de retourner au plus vite en Crète pour s'y manifester comme un vrai patriote doit le faire.

Il faut bien l'avouer, je m'effrayai moi-même des résultats de ma dextérité, car, ne connaissant pas encore l'effet d'un coup à cet endroit, je crus l'avoir tué.

Tandis que j'éprouvais cette frayeur, un autre garçon, qui m'avait vu faire, le cousin germain de cette victime de

mon « habileté à la riposte », poussé probablement par le sentiment de « consanguinité », bondit sur moi sans réfléchir, et me frappa à tour de bras en plein visage.

Les coups me firent voir « trente-six chandelles », comme on dit, cependant que ma bouche se remplissait d'une pâtée destinée au gavage artificiel d'un millier de poulets.

Au bout de quelque temps, lorsque ces deux sensations insolites se furent un peu calmées, je sentis dans ma bouche un corps étranger. Je le retirai bien vite avec les doigts : ce n'était ni plus ni moins qu'une dent de grande dimension et de forme singulière.

Me voyant examiner cette dent extraordinaire, les gamins se groupèrent autour de moi, puis au milieu d'un profond silence se mirent à leur tour à la considérer avec la plus grande curiosité, tandis que ma victime, reprenant connaissance, se levait et, s'étant approchée de moi comme si de rien n'était, regardait elle aussi ma dent avec stupéfaction.

Cette dent bizarre présentait sept ramifications, à l'extrémité de chacune desquelles perlait, lumineuse, une goutte de sang ; et à travers chacune de ces gouttes transparaissait, clair et distinct, un des sept aspects de manifestation du rayon blanc.

Succédant à ce mutisme, si singulier pour de jeunes vauriens comme nous, le vacarme habituel se donna libre cours et l'on décida avec force vociférations de se rendre à l'instant chez le barbier, arracheur de dents attitré, et de lui demander pourquoi cette dent était comme ça.

Nous dégringolâmes tous du toit pour aller vers la boutique du barbier. Moi, le « héros du jour », je marchais en tête, naturellement.

Après un coup d'œil négligent, le barbier déclara que c'était tout bonnement une dent de sagesse, et qu'elle était comme ça chez tous les humains de sexe masculin qui, avant d'avoir balbutié « papa » et « maman », n'avaient bu d'autre lait que celui de leur mère, et savaient du pre-

mier coup distinguer leur père d'entre de nombreuses personnes.

Cet événement, dont ma pauvre dent de sagesse fut pour ainsi dire la « victime expiatoire », eut un double effet. D'une part mon conscient se pénétra dès lors en toute occasion de l'essence même des dernières volontés de ma défunte grand'mère — que le Royaume des Cieux lui appartienne ! D'autre part, n'ayant pas eu recours à un « dentiste diplômé » pour faire soigner la cavité de ma dent (ce que je ne pouvais d'ailleurs faire, notre maison étant loin de tout centre de culture contemporaine) il s'y produisit une sorte de suintement chronique, qui avait la propriété — comme me l'expliqua récemment un météorologue bien connu, dont j'étais par hasard devenu l'ami intime à la suite de fréquentes rencontres dans les restaurants de nuit de Montmartre — d'éveiller une tendance impérieuse à rechercher les causes de tout « fait réel » de nature insolite ; et cette propriété, indépendante de mon hérédité, fit de moi peu à peu un spécialiste en l'art de scruter les « phénomènes suspects de toutes sortes » que je trouvais sur mon chemin.

Et lorsque je me transformai — avec l'aide, bien entendu, de Notre Maître Universel, l'Impitoyable Héropas, c'est-à-dire le « cours du Temps » — en ce type de jeune homme que j'ai déjà caractérisé, cette nouvelle propriété devint alors un foyer inextinguible de chaleur et de vie pour mon conscient.

Le second facteur vivifiant qui assura la fusion définitive des dernières volontés de ma chère grand'mère avec les éléments constitutifs de mon individualité fut l'ensemble d'impressions que firent sur moi certaines informations touchant l'origine d'un principe qui devint par la suite — comme le démontra M. Allan Kardec au cours d'une séance « absolument secrète » de spiritisme — un des plus

importants « principes de vie » pour les êtres peuplant toutes les autres planètes de Notre Grand Univers.

Cet universel principe de vie se formule ainsi :

« Quand on fait la fête, on la fait jusqu'au bout, y compris le port et l'emballage ».

Comme ce principe a pris naissance sur la même planète que vous — où, disons-le tout de suite, vous passez votre temps à vous prélasser sur un lit de roses, quand ce n'est pas à danser le fox-trot — je ne me reconnais pas le droit de vous cacher les données que je possède à ce sujet, et qui vous feront comprendre certains détails de son apparition.

Peu après que se fut implanté en ma nature le désir inconscient de connaître la cause de « faits réels » de toutes sortes, je me rendis pour la première fois au cœur de la Russie, dans la ville de Moscou. N'y trouvant rien qui pût satisfaire ce besoin de mon psychisme, je me livrai à des recherches sur les légendes et les dictons russes. Et un beau jour — était-ce par hasard, ou en vertu d'une suite de circonstances objectivement conformes aux lois — j'appris ceci :

Un Russe, qui pour son entourage n'était qu'un simple marchand, dut se rendre, pour affaires, de sa ville de province dans la seconde capitale de son pays, Moscou, et son fils préféré (du fait, sans doute, qu'il ne ressemblait qu'à sa mère) le pria de lui rapporter un certain livre.

Arrivé à Moscou, cet insigne auteur d'un principe universel de vie s'enivra jusqu'à la garde, avec un de ses amis, de véritable vodka russe, comme il était et comme il est encore de rigueur là-bas.

Et lorsque ces deux membres d'un des grands groupements contemporains de créatures bipèdes eurent vidé le nombre voulu de petits verres de ce « délice russe », ils se lancèrent dans une conversation sur l'« instruction publique », car il était de tradition de débuter par ce

thème-là ; tout à coup le marchand, se rappelant par association la commission de son fils, résolut d'aller sur-le-champ, avec son ami, acheter le livre demandé.

Au magasin, après avoir feuilleté l'ouvrage qu'on venait de lui remettre, le marchand s'enquit de son prix.

Le commis lui déclara que le livre coûtait soixante kopecks.

Mais ayant remarqué que le prix indiqué sur la couverture n'était que de quarante-cinq kopecks, le marchand se mit à réfléchir d'une manière inusitée — surtout pour un Russe — puis, se livrant à une drôle de mimique avec ses épaules, se redressa en bombant le torse comme un officier de la garde, figé sur place, et, après une légère pause, il dit tranquillement, mais sur un ton de grande autorité :

— Le prix marqué ici est de quarante-cinq kopecks. Pourquoi en demandez-vous soixante ?

Le commis, prenant alors la mine « oléagineuse » propre à tous les commis, répondit que le livre ne coûtait en effet que quarante-cinq kopecks, mais qu'il fallait bien le vendre soixante, puisqu'il y avait eu quinze kopecks de frais de port et d'emballage.

Sur cette réponse, notre marchand russe, fort embarrassé par ces deux faits contradictoires et cependant clairement conciliables, parut en proie à quelque chose d'insolite. Levant les yeux au plafond, il se mit à réfléchir, mais cette fois comme un professeur anglais qui aurait inventé des capsules à l'huile de ricin, et soudain, se tournant vers son ami, il proféra pour la première fois au monde ces paroles exprimant de par leur essence une vérité objective incontestable, et qui ont pris depuis lors caractère de sentence :

— Qu'à cela ne tienne, mon cher, nous prenons ce livre. Aujourd'hui, c'est égal ! Nous faisons la fête. Et quand on fait la fête, on la fait jusqu'au bout, y compris le port et l'emballage.

Quant à moi, malheureux condamné à éprouver de mon

vivant les délices de l'enfer, je demeurai longtemps, après cette découverte, dans un état étrange, tel que je n'en éprouvai jamais, ni auparavant, ni plus tard. C'était comme si toutes les associations et émotions de sources diverses qui s'effectuent d'habitude en moi s'étaient mises à « courir le Derby », comme diraient les Hivintses contemporains.

En même temps, je subissais tout à la fois une intense démangeaison, presque insupportable, le long de la colonne vertébrale, et au centre même de mon plexus solaire des « coliques » également intolérables ; et toutes ces bizarres sensations, qui se stimulaient les unes les autres, firent place, au bout d'un certain temps, à un état de calme intérieur que je n'éprouvai plus jamais par la suite sauf le jour où l'on procéda sur moi à la cérémonie de la « grande initiation » dans la confrérie des « faiseurs de beurre avec de l'air ».

Lorsque mon « Moi », c'est-à-dire cette chose inconnue, qu'un original de la plus haute antiquité — qualifié de « savant » par son entourage, comme le sont encore aujourd'hui les gens de cette sorte — caractérise ainsi : « apparition relativement passagère, dépendant de la qualité de fonctionnement de la pensée, du sentiment et de l'automatisme organique », et qu'un autre savant célèbre de l'antiquité, l'Arabe Mal-el-Lel décrit à son tour comme le « résultat conjugué du conscient, du subconscient et de l'instinct » — définition « empruntée » par la suite, soit dit en passant, par un savant grec non moins célèbre, du nom de Xénophon — lorsque mon « Moi », dis-je, eut tourné son attention ahurie vers l'intérieur, je constatai d'abord très clairement que tout ce qui m'avait permis de comprendre jusqu'au moindre mot cette sentence, reconnue comme un « principe universel de vie », s'était converti en moi en une substance cosmique particulière, laquelle, fusionnant avec les données cristallisées auparavant par les dernières volontés de ma chère grand'mère, s'était à son

tour transformée en une « certaine chose » et que cette « certaine chose », pénétrant toute ma présence, s'était fixée pour toujours en chaque atome qui la constitue. En second lieu, mon malheureux « Moi » ressentit nettement et reconnût, avec un sentiment de soumission, cette affligeante certitude que dès lors je devrais, toujours et en tout, sans exception, me manifester selon cette propriété qui s'était formée en ma présence, non pas d'après les lois de l'hérédité, ni sous l'influence des conditions environnantes, mais sous l'action de trois causes extérieures accidentelles n'ayant rien de commun les unes avec les autres — à savoir : les exhortations d'une personne qui avait été, sans que j'en aie eu le moindre désir, la cause passive de la cause de mon apparition en ce monde ; ma dent cassée par une espèce de petit vaurien, et encore parce que son cousin était « baveux » ; enfin, la sentence sortie de la bouche avinée d'un personnage qui m'était complètement étranger : un certain « marchand russe ».

Avant de connaître cet « universel principe de vie », si je me manifestais autrement que tous les animaux bipèdes, mes semblables — qui voient le jour et végètent sur la même planète que moi — je le faisais de manière automatique et quelquefois seulement à moitié consciente ; mais, après cette découverte, je me mis à le faire consciemment, avec la sensation instinctive de deux impulsions confondues : la satisfaction de soi et la conscience de soi, nées de l'accomplissement loyal et correct de mon devoir envers la Mère Nature.

Je dois même insister sur le fait qu'avant cet événement, bien que je ne fisse rien comme les autres, mon comportement n'attirait pas spécialement les regards ; mais à partir du moment où ma nature eut assimilé l'essence de ce principe, toutes mes manifestations, qu'elles fussent volontaires, dirigées vers un but, ou simplement destinées à « passer le temps », acquirent une grande force de vie, et favorisèrent la formation de « durillons » sur les divers organes percepteurs de toutes les créatures mes semblables, sans exception, lorsqu'elles portaient directement ou indirectement leur attention sur ce que je faisais ; d'autre part, pour obéir aux dernières volontés de ma défunte grand' mère, je poussai mes actes jusqu'à leur extrême limite, et je pris l'habitude, au début de toute affaire nouvelle, et chaque fois qu'elle se modifiait — en prenant, bien entendu, de l'extension — de toujours prononcer, que ce soit mentalement ou à voix haute, cette formule :

« Si tu fais la fête, fais-la jusqu'au bout, y compris le port et l'emballage ! »

A présent, par exemple, puisque, pour des raisons qui ne dépendent pas de moi, mais de certaines conditions fortuites et singulières de ma vie, je suis obligé d'écrire des livres, je ne peux le faire qu'en me conformant au principe déterminé peu à peu par d'extraordinaires concours de circonstances, et qui s'est identifié à chaque atome de ma présence générale.

Cette fois, je mettrai en pratique ce principe psycho-organique de la façon suivante : au lieu de suivre la coutume des écrivains, qui est, depuis des siècles, de prendre pour thème de leurs « ouvrages » de prétendus événements qui se seraient déroulés ou se dérouleraient aujourd'hui sur la Terre, je prendrai, moi, des événements à l'échelle du monde entier. En ce cas-là encore, « quand on prend, on prend », c'est-à-dire « quand on fait la fête, on la fait pour de bon ».

A l'échelle de la Terre, n'importe qui peut écrire. Mais moi, je ne suis pas n'importe qui !

Comment pourrais-je me limiter à notre « Terre de rien » — d'un point de vue objectif ?

Non, je ne peux pas le faire, je ne peux pas prendre pour thème de mes ouvrages l'un de ceux que prennent en général les autres écrivains, et je ne le peux pas pour

cette seule raison que si ma grand'mère l'apprenait — après tout, les affirmations de nos savants spirites ne sont peut-être pas tout à fait inexactes — vous représentez-vous ce qui lui arriverait, à ma bonne, à ma chère grand'mère?

Elle se retournerait dans son cercueil, comme on dit, non pas une fois, mais — telle que je la connais depuis que je suis devenu un « as » dans l'art de me mettre dans la peau d'un autre — un grand nombre de fois, tant de fois même qu'elle risquerait d'être changée en « girouette irlandaise ».

Quant à vous, mes lecteurs, soyez sans inquiétude... Je parlerai aussi de la Terre ; mais d'un point de vue si impartial que cette relativement petite planète, avec tout ce qu'elle porte, aura dans mon livre une place correspondant à celle qu'elle occupe en réalité, et que d'après votre saine logique — dans la mesure, bien entendu, où je lui sers de guide — elle doit occuper dans Notre Grand Univers.

De même pour les héros : il me faudra naturellement présenter dans mes ouvrages des « types » différents de ceux que décrivent et exaltent sur terre les écrivains de tous rangs et de toutes époques — différents des héros dans le genre de ces Jean, Jacques ou Paul, nés par mégarde, qui, pendant le processus de leur préparation à une « existence responsable », n'acquièrent rien de ce que doit posséder une créature à l'image de Dieu, c'est-à-dire un homme, et ne développent progressivement en eux, jusqu'à leur dernier souffle, que des « charmes » divers, tels que « lubricité », « bave », « amourachement », « perfidie », « sensiblerie de cœur », « envie » et autres vices indignes de l'homme.

J'ai l'intention de prendre pour héros de mes ouvrages des types que l'on devra bon gré mal gré ressentir de tout l'être comme réels, et à l'égard desquels devra inévitablement se cristalliser, chez le lecteur, la notion que

chacun d'eux est vraiment « quelqu'un » et non pas « n'importe qui ».

Pendant ces dernières semaines, tandis que j'étais encore au lit, physiquement épuisé, esquissant en pensée le programme de mes ouvrages, et méditant la forme et l'ordre de leur exposé, je décidai de prendre pour héros principal de la première série... savez-vous qui?........ le grand Belzébuth en personne.

Et cela sans tenir compte de ce que mon choix pourrait dès le début provoquer, dans le penser de la plupart des lecteurs, des associations d'idées qui susciteraient en eux toutes sortes d'impulsions automatiques contradictoires, issues d'un ensemble de données nécessairement constituées dans le psychisme des hommes en raison des conditions anormalement établies de leur vie extérieure et cristallisées en eux grâce à leur fameuse « morale religieuse », ce qui ne manquerait pas de se traduire par une hostilité inexplicable à mon égard.

Savez-vous, lecteur?

Si, malgré mon avertissement, vous vouliez vous risquer à prendre connaissance de la suite de cet ouvrage, à vous efforcer de l'assimiler dans un esprit d'impartialité, et à comprendre l'essence même des questions que j'ai l'intention d'éclaircir, je me propose — pour tenir compte de cette particularité psychique innée à l'homme, selon laquelle le bien ne peut être perçu par lui sans opposition que dans la mesure où s'établit un « lien » de sincérité et de confiance mutuelle — de vous confesser dès maintenant en toute franchise les associations qui se sont faites en moi, pour constituer peu à peu, dans la sphère appropriée de mon conscient, certaines données qui ont suggéré à mon individualité de choisir comme héros principal de mes ouvrages un Individuum tel que Monsieur Belzébuth, avec tout ce qu'il représente à vos yeux.

Cela n'a pas été sans ruse.

Ma ruse consiste simplement à escompter, en toute logique, que si je lui prête une telle attention, il voudra sûrement — je n'ai aucune raison d'en douter jusqu'à présent — me témoigner sa reconnaissance en m'assistant par tous les moyens à sa portée, dans les ouvrages que j'ai l'intention d'écrire.

Bien que Monsieur Belzébuth soit fait, comme on dit, d'une autre pâte, il possède tout de même — je l'ai appris il y a longtemps par les traités d'un célèbre moine catholique, le frère Foullon — une queue bouclée ; or, l'expérience m'a formellement convaincu que ce qui est bouclé n'est jamais naturel, et ne peut s'obtenir que par des manipulations variées ; d'où je conclus, selon la « saine logique » formée en mon conscient par la lecture de livres de chiromancie, que Monsieur Belzébuth doit avoir, lui aussi, une bonne petite dose de vanité... Comment pourrait-il donc ne pas aider celui qui fera de la réclame à son nom?

Ce n'est pas pour rien que notre incomparable maître commun Mullah Nassr Eddin dit fréquemment :

« Sans graisser la patte, pas moyen de vivre à l'aise nulle part — ni même de respirer ».

Et un autre sage terrestre, du nom de Till Eulenspiegel, qui édifia lui aussi sa sagesse sur la grosse bêtise des hommes, exprime la même idée en ces termes :

« Sans graisser les roues, pas moyen de partir ».

Connaissant cette maxime de la sagesse populaire, et bien d'autres encore, élaborées par des siècles de vie commune, j'ai résolu de « graisser la patte » de Monsieur Belzébuth, qui dispose, comme chacun sait, de moyens et de science à profusion.

Halte, vieux...

Toute plaisanterie à part, fût-elle philosophique, tu sembles avoir violé par tes digressions l'un de tes plus importants principes, celui dont tu as fait la base du système destiné à réaliser tes rêves au moyen de ta nouvelle profession ; ce principe consiste à ne jamais oublier l'affaiblissement de la fonction du penser chez le lecteur contemporain, et, tenant compte de ce fait, à ne pas le fatiguer en le forçant à absorber de multiples idées dans un court espace de temps.

Lorsque je demandai à l'une des personnes toujours fourrées à mes côtés, dans l'espoir de mériter ainsi « d'entrer au Paradis avec leurs bottes », de me lire d'une seule traite, à haute voix, ce que j'avais écrit dans ce premier chapitre, mon « Moi » — soutenu bien entendu par les nombreuses données fixées en mon psychisme original au cours de ma vie passée, et qui me permirent entre autres de comprendre le psychisme de créatures de types variés, mes semblables — mon Moi, dis-je, constata et reconnut formellement que ce premier chapitre susciterait à coup sûr dans la présence générale de tout lecteur, quel qu'il soit, « certaine chose » provoquant automatiquement une hostilité marquée à mon égard.

A vrai dire, ce n'est pas ce qui m'inquiète le plus en ce moment ; ce qui me préoccupe, c'est le fait, constaté vers la fin de la lecture, que dans l'ensemble de ce chapitre, ma présence intégrale — à laquelle mon « Moi » prend une part très restreinte — s'était manifestée contrairement à ce commandement du maître universel que je respecte entre tous, Mullah Nassr Eddin :

« Ne fourre jamais ton bâton dans un nid de guêpes ».

Mais l'émoi qui avait envahi le système dont dépend mon sentiment, lorsque j'eus reconnu que le lecteur devait inévitablement éprouver de l'animosité à mon égard, s'apaisa soudain, dès que mon penser se fut rappelé cet ancien proverbe russe :

« Il n'est point de mal que le temps ne broie comme un grain pour lui faire donner sa farine ».

Depuis lors, non seulement l'émoi provoqué en ce système par la conscience de la désobéissance au commandement de Mullah Nassr Eddin ne me trouble plus le moins du monde, mais un bizarre processus s'est déclenché en mes deux âmes récemment acquises, sous forme de violentes démangeaisons, et augmente peu à peu jusqu'à me donner des douleurs presque intolérables dans la région située un peu au-dessous du côté droit de mon « plexus solaire », lequel souffre déjà bien assez d'hyperfonctionnement sans cela.

Attendez, attendez... il me semble que ce processus se calme à son tour, et que des profondeurs de mon conscient — disons, en attendant, de mon « subconscient » — commence à surgir tout ce qu'il faut pour me convaincre qu'il va cesser complètement, car je viens de me souvenir d'un autre exemple de sagesse populaire, et ce dernier me fait considérer que si je me suis conduit au mépris des avis de l'estimable Mullah Nassr Eddin, en revanche, j'ai agi (sans préméditation) conformément au principe d'un personnage des plus savoureux, dont la renommée, sans doute, ne s'est pas étendue très loin, mais qui demeure inoubliable pour quiconque l'a rencontré, ne serait-ce qu'une fois, je veux parler de ce pur joyau : Karapet de Tiflis.

Après tout, ce chapitre introductif est déjà devenu si long qu'il n'y aura pas grand mal si je l'allonge encore pour vous parler de cet archi-sympathique Karapet de Tiflis.

Il y a quelque trente ou trente-cinq ans de cela, le dépôt de la gare de Tiflis avait un « sifflet à vapeur ».

Chaque matin il réveillait les ouvriers de la voie ferrée et les employés du dépôt ; comme la gare de Tiflis est située sur une colline, on entendait le sifflet dans presque

toute la ville, et il réveillait non seulement les employés du chemin de fer, mais les autres habitants.

Il me semble que les services municipaux de Tiflis avaient même échangé toute une correspondance avec l'administration du chemin de fer, au sujet du trouble apporté au sommeil matinal des paisibles citoyens.

L'obligation de faire fonctionner le sifflet était dévolue à ce Karapet, alors employé au dépôt.

Le matin, quand il arrivait, avant d'attraper la corde qui commandait le sifflet, il brandissait les bras dans toutes les directions, en criant solennellement à pleins poumons, tel un mullah mahométan du haut de son minaret :

« Votre mère est une... hum ! Votre père est un... hum ! Votre grand-père est le plus grand des... hum ! Que vos yeux, vos oreilles, votre nez, votre rate, votre foie, vos durillons... » Bref, il lançait à la ronde toutes les injures qu'il connaissait — et après cela seulement, il empoignait la corde.

Ayant entendu parler de ce Karapet et de son habitude, j'allai le voir un soir, après la fermeture, avec une outre remplie de vin de Cachétie, et après avoir accompli le « rituel des toasts » en honneur là-bas, je lui demandai — en y mettant la forme, bien entendu, selon le code local des « amabilités » — pourquoi il agissait ainsi.

Il but son verre d'une lampée et, après avoir chanté une fameuse chanson à boire, de rigueur en Géorgie : « Bouffons encore, les gars », il me répondit sans se presser :

« Vous ne buvez pas le vin à la manière moderne, c'est-à-dire pour faire semblant, mais vous buvez honnêtement. Cela me montre déjà que si vous cherchez à connaître mon habitude, ce n'est pas par curiosité, comme nos ingénieurs et nos techniciens qui me harcèlent de questions, mais par vrai désir de savoir ; par conséquent je veux, et je considère même que je dois vous confesser franchement les scrupuleuses réflexions qui m'y ont amené.

« Auparavant je travaillais de nuit au dépôt, en qualité de manœuvre, pour laver les chaudières des locomotives. Mais lorsqu'on eut installé le sifflet à vapeur, le chef du dépôt, sans doute en raison de mon âge et de mon incapacité aux travaux de force, m'assigna comme seule occupation de venir matin et soir, à heure fixe, mettre en marche ce sifflet.

« Dès la première semaine de mon nouveau service, je remarquai qu'après avoir rempli mon obligation, pendant une heure ou deux je me sentais « tout chose ».

« Un drôle de sentiment... il grandissait chaque jour, et finit par se transformer en une angoisse instinctive qui me fit perdre tout appétit — même pour la soupe à l'oignon; j'y pensais et repensais sans cesse pour tâcher d'en deviner la cause.

« Je ruminais la question avec une intensité particulière en arrivant à mon travail ou en le quittant.

« Mais, malgré tous mes efforts, je ne trouvai aucune explication, même approximative.

« Les choses duraient ainsi depuis près de six mois, et le frottement de la corde avait rendu la paume de mes mains dure comme du vieux parchemin, quand soudain, par le plus grand des hasards, je compris ce qui se passait.

« Le choc qui ouvrit ma compréhension et me conduisit à une conviction inébranlable me fut donné par une exclamation que j'entendis dans les circonstances suivantes — assez bizarres, ma foi.

« Un beau matin, n'ayant pas dormi mon content, parce que j'avais passé une partie de la nuit chez des voisins qui fêtaient le baptême de leur neuvième fille, et l'autre partie à lire un livre rare et très intéressant, intitulé « Les Rêves et la Sorcellerie », tombé par hasard entre mes mains, je me dépêchais d'aller envoyer la vapeur, quand j'aperçus tout à coup, au coin d'une rue, un infirmier de ma connaissance, attaché au service sanitaire de la ville, qui me faisait signe de m'arrêter.

« La fonction de cet infirmier consistait à parcourir à certaines heures les rues de la ville avec un assistant, poussant un chariot spécialement aménagé, et à capturer au passage tous les chiens errants dont les colliers ne portaient pas la plaque de métal délivrée par la ville de Tiflis contre paiement de la taxe. Il amenait ensuite ces chiens à l'abattoir, où ils étaient gardés pendant deux semaines aux frais de la ville, et nourris des détritus de l'abattoir. Si dans ce délai ils n'avaient pas été réclamés par leurs maîtres, et si la taxe n'avait pas été payée, ces chiens étaient chassés en grande pompe vers une issue qui conduisait directement à un four spécial.

« Peu après, de l'autre côté de ce four remarquable et salutaire, s'écoulait avec un murmure enchanteur, au grand profit de notre municipalité, une certaine quantité de graisse d'une idéale pureté et d'une transparence parfaite, destinée à la fabrication des savons, et peut-être encore à autre chose, tandis que d'autre part se déversait, avec des bruits non moins enchanteurs, un flot de substances très utiles comme engrais.

« Mon ami l'infirmier attrapait les chiens par un procédé des plus simples, et d'une ingéniosité merveilleuse.

« Il s'était procuré un vieux filet de pêche de grandes dimensions, qu'il portait plié d'une certaine manière sur sa puissante épaule, pendant les expéditions qu'il entreprenait pour le bien de l'humanité dans les quartiers mal famés de notre ville, et lorsqu'un de ces chiens « sans passeport » tombait dans le champ de perception de ses yeux clairvoyants, terribles pour toute la gent canine, lui, sans se presser, s'approchait furtivement du chien, avec la douceur de la panthère, et, saisissant le moment où l'animal marquait de l'intérêt ou de l'attirance pour quelque chose, il jetait son filet sur lui et l'y entortillait habilement ; après quoi, tirant près de lui le chariot sur lequel était placée une cage, il détortillait le chien de manière à l'y enfermer.

« Au moment où mon ami l'infirmier m'arrêta, il était

justement en train de surveiller sa victime ; il guettait le moment propice pour jeter son filet sur un chien qui remuait la queue, en arrêt devant une chienne.

« Il se préparait à le faire, quand tout à coup la cloche de l'église voisine sonna, appelant les habitants à la messe du matin.

« Effrayé par ces sons inattendus retentissant dans le silence matinal, le chien fit un bond de côté, puis se mit à courir comme un fou, ventre à terre, le long de la rue déserte.

« Alors l'infirmier, pris d'une colère qui s'étendait jusqu'aux poils de l'aisselle, jeta son filet sur le trottoir, et, crachant par-dessus son épaule gauche, s'écria : « Ah! les diables! c'était bien le moment de sonner! »

« Dès que l'exclamation de l'infirmier parvint à mon appareil de compréhension, de nombreuses pensées se pressèrent en ma tête, qui m'amenèrent finalement à une vision correcte, selon moi, de la raison pour laquelle j'étais en proie à cette angoisse instinctive.

« Après cette découverte, j'éprouvai aussitôt une forte contrariété de ce que cette idée, si simple et si limpide, ne me fût pas venue plus tôt à l'esprit.

« Je sentais de tout mon être que mon intervention dans la vie publique devait nécessairement donner pour résultat la sensation que subissait ma présence depuis six mois.

« En effet, tout homme tiré de son doux sommeil matinal par le cri strident du sifflet à vapeur ne peut manquer de m'injurier à tort et à travers, moi, la cause de cette infernale cacophonie, ce qui fait sans aucun doute affluer de toutes parts vers ma personne les vibrations d'innombrables souhaits malveillants.

« Ce fameux jour, après avoir rempli mon obligation, j'allai m'asseoir, en proie à mon état habituel, dans le bistro voisin. Tout en mangeant mon casse-croûte, je réfléchissais, et j'en vins à la conclusion que si j'injuriais à l'avance tous ceux que mon service semblait atteindre d'une manière

révoltante dans leur bien-être, ces gens, qui se trouvaient dans la « sphère de l'idiotie », c'est-à-dire, comme on l'expliquait dans le livre que j'avais lu la veille, entre le sommeil et l'assoupissement, auraient beau m'injurier à volonté, cela n'aurait plus alors aucun effet sur moi.

« Et je dois dire que depuis lors, jamais plus je ne ressens cette « angoisse instinctive ».

Cette fois-ci, patient lecteur, il me faut bien en finir avec ce chapitre d'introduction. Il ne me reste plus qu'à signer.

Celui qui...

Halte, espèce de monstre ! On ne plaisante pas avec une signature ; rappelle-toi comment, dans un pays d'Europe centrale, on t'a obligé à payer dix ans de location pour une maison que tu n'avais habitée que trois mois, pour la seule raison que tu avais signé de ta propre main un papier par lequel tu t'engageais à renouveler le bail chaque année.

Et combien d'autres expériences du même genre!

Après cela, bien entendu, je dois être très, très prudent en ce qui concerne ma signature.

Suffit.

Celui qu'on appelait « Tatah » dans son enfance, « le Basané » dans sa jeunesse, plus tard « le Grec Noir », dans les années de sa maturité « le Tigre du Turkestan », et qui, aujourd'hui, n'est pas n'importe qui, mais « Monsieur » ou « Mister Gurdjieff » en personne, ou encore « le neveu du Prince Moukhransky », ou tout simplement :

LE MAITRE DE DANSE.

Chapitre 2
Prologue
Pourquoi Belzébuth vint sur notre système solaire

C'ETAIT en l'an 223 après la création du monde, selon un calcul objectif du temps, ou, comme on l'aurait dit sur la Terre, en l'an 1921 de l'ère chrétienne.

Par l'Univers volait le vaisseau *Karnak,* destiné aux communications trans-spatiaires.

Parti des espaces Assouparatsata, c'est-à-dire de la « Voie lactée », il volait de la planète « Karataz » vers le système solaire « Pandatznokh », dont le soleil porte encore le nom d'Etoile Polaire.

Sur ce vaisseau trans-spatiaire se trouvait Belzébuth, avec ses proches et ses familiers.

Il se rendait sur la planète « Revozvradendr », à une conférence à laquelle de vieux amis lui avaient demandé de prendre part. Seul le souvenir de cette longue amitié avait pu le résoudre à accepter leur invitation, car il était vieux déjà, et ce lointain voyage, avec tout son cortège de vicissitudes, ne représentait certes pas une tâche très facile à son âge.

Peu de temps avant ce voyage, Belzébuth était revenu chez lui, sur la planète Karataz, lieu de son avènement, loin de laquelle, par suite de circonstances indépendantes de son essence, il avait passé de nombreuses années dans des conditions contraires à sa nature.

Ces longues années d'une existence inaccoutumée, avec les perceptions et les expériences étrangères à son essence qu'elles entraînaient, n'avaient pas été sans marquer sa

présence d'une empreinte visible. Certes, le temps l'avait vieilli ; cependant ces conditions inhabituelles d'existence devaient amener Belzébuth, ce même Belzébuth dont la jeunesse avait été si exceptionnellement forte, ardente et belle, à une vieillesse non moins exceptionnelle.

Il y a bien, bien longtemps de cela, lorsque Belzébuth existait encore chez lui, sur la planète Karataz, il avait été pris, en raison des ressources extraordinaires de son intelligence, pour servir sur le « Soleil Absolu », principal lieu de résidence de Notre Souverain Seigneur Eternel, et, avec quelques-uns de ses semblables, il avait pris rang parmi les familiers de Son Eternité.

Or, comme sa raison n'avait pas encore eu le temps de se former, et que son penser jeune, et par cela même ardent, où le flux des associations s'écoulait irrégulièrement, n'était alors qu'un penser fondé sur d'étroites conceptions — comme il est naturel aux êtres tant qu'ils ne sont pas tout à fait responsables — il aperçut un jour dans l'administration du monde quelque chose qui lui parut « illogique », et, trouvant un appui parmi ses camarades, des êtres incomplètement formés, comme lui, il se mêla de ce qui ne le regardait pas.

La force et l'impétuosité de la nature de Belzébuth étaient telles que son intervention, soutenue par ses camarades, captiva bientôt toutes les raisons, et peu s'en fallut qu'elle ne fît éclater une révolution dans l'empire central du Mégalocosmos.

L'ayant appris, Son Eternité se vit contrainte, malgré Son Grand Amour et Sa Miséricorde Infinie, d'exiler Belzébuth et ses amis en l'une des contrées lointaines de l'Univers, sur le système solaire « Ors », que ses habitants nomment simplement « le système solaire » ; la planète « Mars » leur fut assignée comme lieu d'existence, avec le droit d'habiter sur d'autres planètes, mais dans ce système solaire seulement.

Parmi les exilés se trouvaient, outre les camarades de Belzébuth, tous ceux qui avaient sympathisé avec lui, ses familiers, ses subalternes et ceux de ses amis.

Ils arrivèrent en ces lointains parages avec leur progéniture et leur maisonnée, si bien qu'en peu de temps se forma sur la planète Mars toute une colonie d'êtres tricentriques venus des diverses planètes de la partie centrale de Notre Grand Univers.

Cette population étrangère s'adapta peu à peu à sa nouvelle résidence ; quantité d'entre eux, pour abréger les longues années de leur exil, trouvèrent même une occupation, soit sur la planète Mars, soit sur les planètes voisines — presque abandonnées en raison de leur éloignement du Centre, et de la pauvreté de toutes leurs formations.

Au cours des années suivantes, ils émigrèrent peu à peu en grand nombre sur d'autres planètes, soit de leur propre gré, soit pour des nécessités d'ordre général ; Belzébuth, lui, resta sur Mars avec ses familiers et y organisa de façon plus ou moins supportable son existence.

L'une de ses principales occupations fut d'installer sur Mars un observatoire destiné à explorer les concentrations lointaines de l'Univers, ainsi qu'à étudier les conditions d'existence sur les planètes voisines — observatoire qui devint très connu par la suite, et même célèbre dans l'Univers entier.

Bien que notre système solaire Ors ait été négligé, du fait de son éloignement du Centre, ainsi que pour bien d'autres raisons, cependant les Très Saints Individuums cosmiques qui entourent Notre Père Eternel Commun envoyèrent de temps à autre des Messagers sur les planètes de ce système, dès qu'elles furent peuplées d'êtres tri-centriques, pour y régulariser l'existence de ces derniers et la mettre en accord avec l'Harmonie universelle.

Or, sur l'une des planètes de ce système solaire, sur la planète appelée « Terre », fut un jour envoyé comme

Messager de Notre Eternité un certain Ashyata Sheyimash. Et Belzébuth ayant accompli en ce temps-là une tâche indispensable à la mission d'Ashyata Sheyimash, celui-ci, à son retour sur le Soleil Absolu, implora de Son Eternité la grâce de celui qui, jadis jeune et ardent, n'était plus alors qu'un Belzébuth déjà vieilli.

Prenant en considération la prière d'Ashyata Sheyimash, ainsi que l'existence modeste et désormais consciente de Belzébuth, Notre Créateur et Auteur lui pardonna et lui permit de revenir au lieu de son avènement.

Ainsi donc, après une longue absence, Belzébuth avait regagné le centre de l'Univers.

Son influence et son autorité, loin de s'affaiblir pendant l'exil, s'étaient au contraire accrues, son entourage ayant pleinement reconnu que, grâce à ces longues années passées dans des conditions inhabituelles, son savoir et son expérience s'étaient à la fois étendus et approfondis.

Aussi, lorsque des événements d'une importance capitale survinrent sur l'une des planètes du système solaire Pandatznokh, les vieux amis de Belzébuth, au risque de l'importuner, se résolurent-ils à le convier à leur conférence.

Voilà pourquoi Belzébuth entreprenait sur le vaisseau *Karnak* ce lointain voyage, de la planète Karataz à la planète Revozvradendr.

Pendant la période à laquelle se rapporte notre récit, tous les passagers étaient occupés soit à remplir leurs fonctions, soit simplement à réaliser ce qu'on appelle un « penser êtrique actif ».

Entre tous on distinguait un jeune garçon qui se tenait toujours auprès de Belzébuth.

C'était Hassin, le fils de son fils préféré, Toulouf.

Belzébuth avait vu pour la première fois son petit-fils Hassin à son retour d'exil ; ayant apprécié son bon cœur,

et ressenti pour lui ce qu'on appelle un « penchant de famille », il l'avait tout de suite pris en affection.

Et comme le temps était venu de développer la raison du petit Hassin, Belzébuth, qui avait alors beaucoup de temps libre, s'était chargé lui-même de l'éducation de son petit-fils, et l'emmenait partout avec lui.

Hassin, de son côté, s'était tellement attaché à son grand-père qu'il ne voulait plus le quitter d'un pas ; il recueillait avec avidité tout ce que lui disait et lui enseignait son aïeul.

Au début de ce récit, Belzébuth, Hassin et Ahoûn, le vieux et fidèle serviteur qui l'accompagnait partout, étaient assis sur le « kasnik » supérieur, c'est-à-dire sur le pont supérieur du vaisseau *Karnak,* sous le « kalnokranonis » — sorte de grande cloche de verre ; ils conversaient entre eux, tout en contemplant les espaces infinis.

Belzébuth parlait du système solaire où il avait passé de longues années.

Il décrivait cette fois-ci la nature d'une planète nommée « Vénus » et ses particularités.

Pendant la conversation, on vint annoncer à Belzébuth que le capitaine du vaisseau demandait à lui parler. Belzébuth y consentit.

Chapitre 3
Cause d'un retard dans la chute du Karnak

QUELQUES instants plus tard, le capitaine entra, et, après avoir salué Belzébuth avec tout le cérémonial que requérait le rang de celui-ci :

— Haute Révérence, lui dit-il, permettez-moi de vous demander votre indiscutable opinion.

Un obstacle qu'il nous est impossible d'éviter se présente sur notre route, et s'oppose à notre chute en ligne droite.

Si notre vaisseau suit le parcours convenu, il traversera dans deux « kilprenos » [1] le système solaire « Vouanik ».

A l'endroit même où doit passer notre vaisseau passera également, à peu près un kilpreno plus tôt, une grande comète appartenant à ce système solaire, et qui porte le nom de « Sakour ».

Si nous nous en tenons à la direction projetée, nous croiserons inévitablement la trajectoire de cette comète.

Mais, comme vous le savez, Haute Révérence, cette « folle de comète » répand dans son sillage quantité de « zilnotrago » [2], et ce gaz, lorsqu'il pénètre dans le corps planétaire des êtres, trouble la plupart de leurs fonctions tant qu'il ne s'est pas entièrement volatilisé.

Je pensais tout d'abord, poursuivit le capitaine, éviter ces zones de zilnotrago en les faisant contourner par notre vaisseau. Cela nous obligerait à faire un grand détour, ce

1. Le mot « kilpreno », dans le langage de Belzébuth, désigne un certain laps de temps, à peu près égal à ce que nous appelons « une heure ».

2. « Zilnotrago » est le nom d'un gaz du genre de celui que nous nommons « acide cyanhydrique ».

qui allongerait un peu notre voyage. Mais attendre que le zilnotrago se soit dispersé demanderait encore plus de temps.

Devant cette alternative, Haute Révérence, je ne peux rien décider par moi-même. C'est pourquoi j'ai eu la hardiesse de vous importuner pour solliciter de votre haute compétence un avis. »

Lorsque le capitaine eut parlé, Belzébuth réfléchit un instant et dit :

— Je ne sais trop que vous conseiller, mon cher capitaine... Si, pourtant! Dans le système solaire où j'ai passé de longues années se trouve une planète nommée « Terre ». Sur cette planète « Terre » surgissaient et continuent de surgir jusqu'à maintenant d'étranges êtres tri-centriques ; parmi eux, sur l'un des continents qui porte le nom d'« Asie », existait un être tri-cérébral fort sage, que l'on nommait là-bas « Mullah Nassr Eddin ».

Ce sage terrestre, Mullah Nassr Eddin, pour toutes les situations singulières de l'existence, grandes ou petites, avait des sentences toujours justes et mordantes.

Et comme ces sentences contenaient toutes, pour les êtres de là-bas, un fond de vérité, je les pris moi aussi pour guides pendant mon séjour sur cette planète, afin d'y jouir d'une existence agréable parmi eux.

Dans le cas présent, mon cher capitaine, je mettrai à profit l'une d'entre elles.

Dans une situation comme celle qui nous échoit en partage, il aurait probablement dit :

« On ne peut pas sauter par-dessus ses genoux, et il est absurde de vouloir baiser son propre coude ».

C'est ce que je vous dirai maintenant, et j'ajouterai : rien à faire, mon cher capitaine, lorsqu'on voit poindre un événement provenant de forces incomparablement supérieures aux siennes, il faut se soumettre.

Vous dites qu'un détour allongerait beaucoup notre route, mais que l'attente prendrait encore plus de temps.

Fort bien, supposons même que ce détour nous fasse gagner un peu de temps. Qu'en pensez-vous? Est-ce la peine de laisser travailler et s'user la machinerie de notre vaisseau pour arriver un peu plus tôt à destination?

Si ce détour devait entraîner de tels effets, il faudrait à mon avis donner la préférence à votre seconde proposition, et s'arrêter quelque part jusqu'à ce que la route soit purifiée de ce nocif « zilnotrago » ; du moins préserverions-nous notre vaisseau d'un dommage inutile.

Et nous tâcherions de remplir le temps de ce retard imprévu d'une manière profitable à tous.

Pour ma part, j'aurais volontiers parlé avec vous des vaisseaux actuels en général, et du nôtre en particulier. Car, pendant mon absence, quantité d'inventions ont été faites, qui me sont encore totalement inconnues.

De mon temps, par exemple, ces grands vaisseaux trans-spatiaires étaient si compliqués et si volumineux que la moitié de leur puissance, ou presque, passait à transporter les matériaux nécessaires à l'élaboration de l'énergie assurant leur locomotion.

En revanche, les vaisseaux actuels, par leur simplicité et les facilités qu'ils offrent pour toutes les manifestations êtriques, sont des modèles de « félicitos-kirno »... On en oublie même que l'on n'est pas sur une planète.

Eh bien, mon cher capitaine, je voudrais savoir comment on est parvenu à réaliser de telles merveilles, et comment fonctionnent les vaisseaux actuels.

Pour le moment, allez, prenez toutes dispositions pour la halte nécessaire ; puis, quand vous serez libre, revenez me voir, et nous passerons le temps de notre inévitable retard en entretiens profitables pour tous. »

Lorsque le capitaine fut sorti, Hassin se leva brusquement, et se mit à danser et à battre des mains en criant :

— Que je suis content, que je suis content de ce qui arrive !

Belzébuth considérait affectueusement les joyeuses manifestations de son favori, mais le vieil Ahoûn n'y put tenir, et, hochant la tête, se mit à grommeler, reprochant au jeune garçon de n'être qu'un « égoïste en herbe ».

Ayant entendu Ahoûn le traiter ainsi, Hassin s'arrêta devant lui, et, le regardant d'un air espiègle, lui dit :

— Ne te fâche pas, mon bon Ahoûn. La cause de ma joie n'est pas mon égoïsme, mais une heureuse coïncidence. Tu as entendu? Mon cher grand-père n'a pas seulement décidé de faire une halte, il a promis au capitaine de parler avec lui.

Et tu sais bien que mon cher grand-père est toujours amené, dans la conversation, à parler des pays où il est allé ; tu sais aussi qu'il raconte merveilleusement bien, et que ses récits cristallisent en nos présences des informations nouvelles et intéressantes.

Quel égoïsme y a-t-il là? N'a-t-il pas lui-même, après avoir pesé de son plein gré, avec sa sage raison, toutes les circonstances d'un événement imprévu, décidé de cette halte qui, apparemment, ne dérange pas trop les plans qu'il s'était tracés?

Mon cher grand-père, me semble-t-il, n'a aucune raison de se presser : il a sur le *Karnak* tout ce qui est nécessaire à son confort et à sa tranquillité, et il est entouré de tous ceux qu'il aime et dont il est aimé.

Rappelle-toi : il vient de dire qu'à des forces supérieures aux siennes, il ne fallait pas résister ; et il a ajouté que non seulement on ne devait pas résister, mais qu'il fallait même se soumettre et accepter leurs résultats avec vénération, en louant et bénissant dans Ses divines œuvres la prévoyance du Seigneur Notre Créateur.

Ce n'est pas notre malchance qui me réjouit, mais ce fait qu'un événement imprévu, venu d'En-Haut, nous permettra une fois de plus d'entendre les récits de mon cher grand-père.

Est-ce ma faute si les circonstances tournent pour moi de la manière la plus désirable et la plus heureuse?

Non, mon cher Ahoûn, il ne faut pas me réprimander ; il faut te joindre à moi pour glorifier avec reconnaissance la Source d'où surgissent tous les résultats bienfaisants. »

Belzébuth, tout en souriant, avait écouté d'un bout à l'autre, avec attention, le bavardage de son favori :

— Tu as raison, mon cher Hassin, lui dit-il, et puisque tu as raison, je te raconterai ce que tu voudras avant la venue du capitaine.

A ces mots, le jeune garçon courut immédiatement s'asseoir aux pieds de Belzébuth, réfléchit un instant, et dit :

— Cher grand-père, tu m'as déjà tant parlé du système solaire sur lequel tu as passé de si longues années, que j'aurais peut-être pu continuer avec ma seule logique à décrire jusque dans ses détails la nature de ce coin original de notre Univers.

Cependant, je voudrais savoir si les planètes de ce système solaire sont habitées par des êtres tri-cérébraux, et si des « corps êtriques supérieurs » se revêtent en eux.

Voilà, cher grand-père, ce dont j'aimerais que tu me parles, conclut Hassin en regardant Belzébuth avec tendresse.

— Oui, répondit Belzébuth, presque toutes les planètes de ce système solaire sont habitées par des êtres tri-cérébraux, et chez presque tous peuvent se revêtir des corps êtriques supérieurs.

Cependant, les corps êtriques supérieurs, ou, comme on les nomme sur certaines planètes de ce système solaire, les « âmes », ne se revêtent pas chez les êtres tri-cérébraux peuplant certaines planètes, celles que les émanations de Notre Très Saint Soleil Absolu n'atteignent qu'après avoir perdu progressivement, par suite de réfractions réitérées, la plénitude de leur force, et qui n'ont plus désormais la

puissance vivificatrice nécessaire au revêtement des corps êtriques supérieurs.

Bien entendu, mon enfant, sur chacune des planètes de ce système solaire, les êtres tri-cérébraux qui s'y constituent prennent une forme extérieure en accord avec la nature de cette planète, et s'y adaptent dans tous leurs détails.

Par exemple, sur la planète Mars où nous étions exilés, les êtres tri-centriques se forment dans un « corps planétaire » ayant l'aspect... comment te dire... l'aspect d'un « karoûn » ; autrement dit, ils ont un torse long et massif abondamment pourvu de graisse, et une tête avec d'énormes yeux bombés et lumineux ; sur leur dos gigantesque sont fixées deux grandes ailes ; et à leur base, deux pieds relativement petits, armés de griffes puissantes.

Presque toute la force de cet immense corps planétaire sert à élaborer l'énergie nécessaire à leurs yeux et à leurs ailes.

Grâce à cette particularité, les êtres tri-cérébraux de cette planète sont en mesure de voir partout, quelle que soit la « kldatsakhti »[1], et ils peuvent non seulement survoler leur planète, mais dépasser dans certains cas les limites de son atmosphère.

« Une autre planète, parfois assez proche de Mars, est peuplée d'êtres tri-cérébraux qui, en raison des grands froids, portent une fourrure épaisse et douce.

La forme extérieure de ces êtres tri-centriques ressemble à un « toussouk », c'est-à-dire à une sorte de double globe ; le globe supérieur sert de réceptacle aux principaux organes du corps planétaire, le globe inférieur aux organes de transformation des « première et deuxième nourritures êtriques ».

Dans le globe supérieur trois orifices s'ouvrent sur

1. « Kldatsakhti » signifie « obscurité ».

l'extérieur ; deux d'entre eux servent à la vue et le troisième à l'ouïe.

Quant au globe inférieur, il ne compte que deux orifices, l'un antérieur, servant à recevoir la première et la deuxième nourritures êtriques, l'autre postérieur, servant à rejeter les déchets hors de l'organisme.

Au globe inférieur sont également fixés deux solides pieds tendineux comportant chacun une sorte d'excroissance, qui correspond à ce que sont pour nous les doigts.

« Dans ce système solaire se trouve encore, mon cher enfant, une toute petite planète qui porte le nom de « Lune ».

Dans son mouvement, elle passait très près de notre planète « Mars » et, à travers le « tesskuâno »[1] de mon observatoire, je prenais plaisir à suivre, pendant des kilprenos entiers, le processus d'existence des êtres tri-cérébraux qui la peuplaient.

Les êtres de cette planète ont un corps très frêle, mais disposent d'un esprit puissant, qui leur confère une persévérance et une faculté de travail exceptionnelles.

Leur forme extérieure évoque celle de grandes fourmis ; comme elles, ils s'affairent et travaillent continuellement à la surface et à l'intérieur de leur planète.

Leur incessante activité a déjà donné des résultats bien visibles.

Je constatai même un jour que dans l'espace de deux de nos années ils avaient pour ainsi dire « perforé » toute leur planète.

Ils avaient été contraints à ce travail par des conditions atmosphériques anormales, dues à la façon inopinée dont leur planète avait surgi, et au fait que les Forces Supérieures n'avaient pas prévu de régulariser son harmonie climatique.

1. « Tesskuâno » signifie « télescope ».

Ce climat, disons-le, est réellement « fou », et rendrait des points, par son inconstance, aux femmes hystériques les plus fougueuses d'une planète de ce système solaire, dont je te parlerai également.

Sur cette « Lune », le froid est parfois si vif que tout y gèle de part en part, et qu'il y devient impossible de respirer en atmosphère ouverte ; puis, tout à coup, il y règne une telle chaleur qu'un œuf y cuit en un clin d'œil.

Mais au cours de deux brèves périodes, avant et après la fin d'un tour complet autour d'une planète voisine, il y fait un temps si divin qu'au bout de quelques oscillations elle est en pleine floraison. Elle donne alors à ses habitants quantité de produits servant à leur première nourriture êtrique, bien plus qu'il n'en faut pour leur existence dans l'original empire intra-planétaire qu'ils se sont organisé à l'abri des intempéries de ce « fou » de climat, qui ne modifie jamais harmonieusement l'état de son atmosphère.

« Non loin de cette petite planète s'en trouve une autre, plus grande, qui passe quelquefois très près de « Mars », elle aussi, et porte le nom de « Terre ».

La « Lune » est d'ailleurs un fragment de cette planète « Terre », laquelle doit perpétuellement en soutenir l'existence.

Sur cette « Terre » se forment aussi des êtres tricérébraux et ceux-ci possèdent toutes les données permettant à des « corps êtriques supérieurs » de se revêtir en eux.

Mais en ce qui concerne la « puissance d'esprit », ils ne ressemblent en rien aux êtres peuplant la planète dont je viens de parler.

Le revêtement extérieur des êtres de la planète « Terre » ressemble beaucoup au nôtre, quoique leur peau soit un peu plus visqueuse ; de plus, ils n'ont pas de queue, et leur tête est dépourvue de cornes. Mais le pire, ce sont

leurs pieds, car ils n'ont pas de sabots. Il est vrai qu'ils ont imaginé, pour les protéger des influences extérieures, ce qu'ils appellent des « chaussures » ; cependant leur invention ne leur sert pas à grand'chose.

Outre l'imperfection de leur extérieur, leur raison est vraiment d'une « étrangeté unique ».

Par suite de causes variées, dont je te parlerai peut-être un jour, leur « raison êtrique » a dégénéré peu à peu, et elle est actuellement des plus originales, et même bizarre au plus haut point. »

Belzébuth voulait encore dire quelque chose, lorsque le capitaine entra.

Après avoir promis au jeune garçon de lui décrire une autre fois les êtres de la planète Terre, Belzébuth s'adressa au capitaine.

Il le pria de lui dire tout d'abord qui il était, depuis quand il était capitaine, s'il aimait beaucoup son métier, et enfin de lui donner quelques éclaircissements sur les vaisseaux cosmiques actuels.

Le capitaine lui répondit :

— Haute Révérence, avant même d'avoir atteint l'âge d'un être responsable, je fus destiné par mon père à cette carrière, pour servir Notre Créateur Eternel.

J'exerçai d'abord sur les vaisseaux trans-spatiaires les fonctions les plus basses, et finalement je méritai d'assumer la charge de capitaine ; voilà déjà huit ans que je la remplis sur les vaisseaux au long cours.

Dans mon dernier emploi, sur ce vaisseau *Karnak,* j'ai d'ailleurs succédé à mon père — qui remplissait presque depuis le début de la création du monde les fonctions de capitaine — après qu'il se fut rendu digne, par de longues années d'un service irréprochable auprès de Son Eternité, de recevoir la charge de gouverneur du système solaire Kalman.

Bref, Votre Haute Révérence, j'ai commencé mon service au moment où vous partiez pour le lieu de votre exil.

Je n'étais alors qu'un simple « balayeur » sur les vaisseaux au long cours de ce temps-là.

Oui... de longues, longues années ont passé.

Depuis lors, tout s'est changé, et tout a été changé. Seul est resté immuable Notre Souverain Seigneur — que la bénédiction « Amentzâno » soit sur Son Immutabilité dans tous les siècles des siècles!

« Vous avez fort justement remarqué, Haute Révérence, que les anciens « vaisseaux » étaient incommodes et très volumineux.

Oui, certes, ils étaient compliqués et des plus encombrants. Je m'en souviens très bien, moi aussi. Il y a une énorme différence entre les vaisseaux d'autrefois et ceux d'aujourd'hui.

Dans notre jeunesse, tous les vaisseaux servant aux communications intersystémaires aussi bien qu'interplanétaires étaient mûs au moyen de la substance cosmique « elekilpomagtistion », constituée par deux parties distinctes de l'Okidanokh omniprésent.

Et c'est pour produire cette substance que ces vaisseaux d'autrefois devaient transporter une telle quantité de matériaux.

Après votre envol, on ne tarda pas à renoncer à ces bâtiments ; ils furent bientôt remplacés par des vaisseaux construits selon le système de Saint Venôme.

Chapitre 4
La loi de chute

CECI se passait en l'an 185, d'après un calcul objectif du temps.

Saint Venôme, en raison de ses mérites, avait été rappelé de la planète « Sourte » et envoyé sur la Sainte Planète du « Purgatoire », où, dès qu'il se fut familiarisé avec son entourage et ses nouvelles obligations, il consacra tous ses loisirs à son occupation favorite.

Cette occupation favorite consistait à chercher quels phénomènes nouveaux pouvaient être obtenus à partir de combinaisons de phénomènes actuels, conformes aux lois.

Au bout de quelque temps, Saint Venôme fit, en étudiant les lois cosmiques, une constatation qui devint le point de départ d'une découverte célèbre ; et cette découverte, il fut le premier à la désigner sous le nom de « loi de chute ».

Saint Venôme énonça cette loi de la manière suivante :

« Tout ce qui existe au monde « tombe-vers-le-bas ». Le « bas » est, pour chaque partie de l'Univers, la « stabilité » la plus proche, et cette stabilité est le point vers lequel convergent les lignes de forces venant de toutes les directions.

« Les centres de tous les soleils et de toutes les planètes de notre Univers sont précisément de tels points de stabilité. Ils sont le « bas » de cette zone de l'espace vers laquelle tendent rigoureusement, et où se concentrent, venant de toutes les directions, les forces d'une partie donnée de l'Univers. En chacun de ces points se trouve également le centre de gravité permettant aux soleils et aux planètes de maintenir leurs positions respectives. »

Saint Venôme exposait ensuite que tout corps, où qu'il se trouve, s'il est lâché dans l'espace, tend à tomber sur un

soleil ou sur un autre, sur une planète ou sur une autre, suivant la planète ou le soleil auquel appartient la région de l'espace où ce corps est lâché ; parce que ce soleil, ou cette planète, est alors la « stabilité » ou le « bas » de la région donnée.

Partant de là, Saint Venôme, poursuivant ses recherches, se demandait :

« Puisqu'il en est ainsi, ne pourrions-nous pas mettre à profit cette propriété cosmique pour assurer les déplacements qui nous sont indispensables, entre les espaces de l'Univers? »

Dès lors, il travailla dans cette direction.

Ses saints travaux ultérieurs lui montrèrent que la chose était possible en principe, mais qu'il ne pourrait appliquer pleinement, à cette fin, la loi de chute qu'il avait découverte, pour cette simple raison que les atmosphères qui entourent presque toutes les concentrations cosmiques feraient obstacle à la chute en droite ligne du corps lâché dans l'espace.

Cette constatation une fois faite, Saint Venôme mit toute son attention à trouver le moyen de construire, selon le principe de chute, des vaisseaux capables de triompher de cette résistance de l'atmosphère.

Trois « lounia » plus tard, Saint Venôme trouva ce moyen. Et dès qu'on eut terminé, sous sa direction, une construction appropriée, il procéda aux expériences pratiques.

Ce bâtiment spécial avait l'aspect d'une grande salle dont les murs étaient faits d'une certaine matière, semblable à du verre.

Sur toutes les parois étaient fixés des sortes de « volets », faits d'une matière imperméable aux rayons de la substance cosmique « elekilpomagtistion ». Ces volets, tout en s'ajustant exactement aux murs, pouvaient s'orienter à volonté dans toutes les directions.

Dans cette salle était placée une certaine « batterie », qui élaborait et fournissait la substance elekilpomagtistion.

« J'assistai moi-même, Votre Haute Révérence, aux premières expériences effectuées par Saint Venôme, selon le principe qu'il avait découvert.

Tout le secret consistait en ceci : lorsqu'en déplaçant les volets on laissait filtrer, à travers ce verre spécial, les rayons de l'elekilpomagtistion, ceux-ci détruisaient, dans tout l'espace parcouru, ce qui constitue ordinairement l'atmosphère même des planètes, « air », « gaz » de toutes sortes, « brouillard », etc... Cette partie de l'espace devenait en fait absolument vide, et ne présentait plus aucune résistance ; à tel point qu'un être nouveau-né, poussant cette énorme charpente, l'aurait fait avancer comme une plume.

Sur la face extérieure des parois de cette étrange salle étaient fixés des appendices en forme d'ailes, mûs par la même substance elekilpomagtistion, et qui servaient à donner l'impulsion à cet immense édifice, pour sa mise en marche dans la direction voulue.

Les résultats de ces expériences furent encouragés et bénis par une commission de contrôle présidée par l'Archange Adossi ; après quoi on procéda à la construction d'un grand vaisseau selon ces principes.

Dès qu'il fut prêt, il fut mis en service ; et bientôt, sur toutes les lignes de communications intersystémaires, ne circulèrent plus que des vaisseaux de ce type-là.

Certes, les vaisseaux construits d'après ce système étaient irréprochables dans les espaces sans atmosphère, où ils pouvaient se mouvoir presque à la vitesse des rayons « etsikolniounakhiens » issus des planètes ; cependant, dès qu'on approchait d'un soleil ou d'une planète, la navigation devenait un véritable tourment pour les êtres qui les dirigeaient, tant elle exigeait de manœuvres difficiles — nécessitées par cette même « loi de chute ».

Dès que le vaisseau entrait dans le milieu atmosphérique d'un soleil ou d'une planète, il commençait à tomber vers ce soleil ou cette planète, et il fallait, comme je viens de le dire, beaucoup d'attention et de grandes connaissances pour prévenir cette chute hors de sa route.

Lorsque ces vaisseaux passaient près d'un soleil ou d'une planète, il fallait souvent réduire leur vitesse plusieurs centaines de fois.

Ils étaient particulièrement difficiles à diriger dans les parages où il y avait une multitude de « comètes ».

Aussi était-on très exigeant envers ceux qui en avaient la charge ; ils étaient préparés à leur tâche par des êtres d'une très haute Raison.

Malgré ces inconvénients, le système de Saint Venôme évinça peu à peu, comme je l'ai déjà dit, tous les systèmes précédents.

Les navires du système de Saint Venôme existaient déjà depuis vingt-trois ans, lorsque le bruit se répandit soudain que le Grand-Ange Khariton avait inventé, pour les communications intersystémaires et interplanétaires, un nouveau type de vaisseau.

Chapitre 5
Système de l'Archange Khariton

PEU après, toujours sous la surveillance du Grand Archange Adossi, furent faites publiquement des expériences pratiques de cette nouvelle invention qui devait prendre tant d'importance par la suite.

Ce nouveau système fut unanimement reconnu le meilleur, et bien vite adopté pour le service universel, de sorte qu'il supplanta peu à peu tous les précédents.

De nos jours encore, le système du Grand-Ange, aujourd'hui Archange Khariton, est appliqué partout.

Le vaisseau sur lequel nous volons en ce moment obéit aux mêmes principes ; la construction en est pareille à celle de tous les vaisseaux conçus selon ce système.

Celui-ci n'est pas très compliqué.

Toute cette grande invention consiste en un seul cylindre ayant la forme d'un tonneau ordinaire.

Et le secret de ce cylindre réside dans la disposition des matériaux dont sont faites ses parois intérieures.

Ceux-ci sont isolés les uns des autres par de l'« ambre » ; et ils ont la propriété, du fait qu'ils sont disposés dans un certain ordre, d'agir sur toute substance cosmique gazeuse pénétrant dans l'espace environnant — « atmosphère », « air », « éther » ou quelque autre « ensemble » d'éléments cosmiques homogènes — et de la faire se dilater immédiatement.

Le fond de ce « cylindre-tonneau » est scellé avec le plus grand soin ; le couvercle, bien que pouvant être hermétiquement fermé lui aussi, est fixé à des charnières, de manière à pouvoir s'ouvrir sous la pression venant de l'intérieur, et se refermer ensuite.

Or, Haute Révérence, lorsque le cylindre s'emplit

d'air, d'atmosphère, ou de quelque autre élément semblable, ces substances, sous l'action des parois de l'original cylindre-tonneau, se dilatent tellement que cet espace ne leur suffit plus.

En s'efforçant de trouver une issue hors de ce lieu trop exigu, elles poussent naturellement le couvercle du cylindre ; le couvercle tourne sur ses charnières, s'ouvre, laisse échapper ces substances dilatées et se referme instantanément. Et puisque la Nature a horreur du vide, au fur et à mesure que sortent les substances gazeuses dilatées, le cylindre-tonneau s'emplit à nouveau de substances fraîches de l'espace, qui subissent le même sort que les précédentes, et ainsi de suite, indéfiniment.

De sorte que ces substances se renouvellent sans cesse, et que le couvercle du cylindre-tonneau s'ouvre et se referme alternativement.

A ce couvercle est ajusté un levier très simple, actionné par le mouvement même du couvercle, et qui entraîne à son tour plusieurs engrenages peu compliqués ; ceux-ci font alors tourner des palettes fixées sur les côtés et à l'arrière du vaisseau.

« Ainsi donc, Haute Révérence, dans les espaces qui n'offrent aucune résistance, les vaisseaux actuels, tels que le nôtre, tombent simplement vers la « stabilité » la plus proche ; mais dans les espaces où se trouvent des substances cosmiques qui présentent de la résistance, ces substances, se trouvant soumises, quelle que soit leur densité, à l'action des parois du cylindre, assurent la marche du vaisseau dans la direction voulue.

Il est intéressant de noter que plus la substance-élément est dense dans une partie donnée de l'Univers, mieux s'effectuent la charge et la décharge du cylindre-tonneau ; la vitesse du mouvement des leviers s'en trouve par conséquent accrue.

Cependant, je le répète, l'espace sans atmosphère, c'est-

à-dire l'espace qui ne renferme que l'« éthernokrilno » mondial, est, pour les navires actuels comme pour les anciens, le meilleur, parce qu'il n'offre aucune résistance, et que la « loi de chute » peut donc y être utilisée dans sa plénitude, sans qu'intervienne le travail du cylindre.

Les vaisseaux actuels ont encore cet avantage qu'ils peuvent, dans les espaces sans atmosphère, recevoir des impulsions dans n'importe quelle direction et tomber à l'endroit voulu, ce que l'on ne peut obtenir avec les bâtiments du système de Saint Venôme sans avoir recours à des manœuvres très difficiles.

Bref, Haute Révérence, les vaisseaux actuels, en fait de commodité et de simplicité, n'ont plus rien de commun avec les anciens, lesquels, tout en étant souvent très compliqués, ne comportaient aucun des avantages que présentent ceux dont nous nous servons aujourd'hui. »

Chapitre 6
Perpetuum Mobile

ATTENDEZ... Attendez... interrompit Belzébuth. Ce dont vous venez de parler répond exactement à l'idée chimérique à laquelle les étranges êtres tri-cérébraux peuplant la planète Terre donnèrent le nom de « perpetuum mobile », et qui à une certaine époque rendit « fous » un si grand nombre d'entre eux — quand elle ne les fit pas périr.

Il vint un beau jour à l'esprit de quelqu'un, sur cette infortunée planète, l'idée « insensée » — selon leur expression — qu'il était possible d'inventer un « mécanisme » qui travaillerait continuellement, sans exiger aucun apport de matière étrangère.

Et cette idée eut un tel succès que presque tous les originaux de cette singulière planète se mirent à y penser pour tenter de réaliser cette « merveille ».

Combien d'entre eux sacrifièrent alors à cette idée chimérique tous les biens matériels et spirituels qu'ils avaient acquis à grand'peine auparavant!

Chacun, pour une raison quelconque, tenait absolument à inventer ce qu'il croyait n'être qu'une « bagatelle ».

Quantité d'entre eux, si les conditions le leur permettaient, s'acharnaient à découvrir ce « perpetuum mobile », tout en n'ayant pour ce travail aucune donnée intérieure — comptant les uns sur leur « savoir », les autres sur le hasard, et poussés pour la plupart par une psychopathie définitive.

Bref, inventer le « perpetuum mobile » était, comme ils disent, « à la mode », et n'importe quel farceur de là-bas se croyait obligé de s'intéresser à la question.

« Je me trouvais un jour dans une des villes où l'on exposait toutes sortes de « modèles », et d'innombrables

« projets » de mécanismes pour ce « perpetuum mobile ».

Que n'y découvrait-on pas!... Quelles machines tortueuses et compliquées n'y ai-je pas vues!... Il y avait, dans n'importe lequel des mécanismes que j'avais sous les yeux, plus d'idées et de « sageries » que dans toutes les lois de la création du monde et de l'existence du monde.

Comme je le remarquai alors, dans tous ces innombrables modèles et projets de mécanismes dominait le souci de tirer parti de la « force de pesanteur ». Leur idée était la suivante : un mécanisme des plus compliqués devait soulever un « certain poids », lequel devait tomber, pour remettre en mouvement par sa chute tout le mécanisme, qui devait alors faire remonter le poids, et ainsi de suite...

Le résultat fut que des milliers de ces malheureux durent être enfermés dans des « maisons de fous » ; cependant que des milliers d'autres, perdus dans ce rêve, négligeaient complètement les obligations êtriques tant bien que mal établies au cours de nombreux siècles — ou bien les remplissaient de la plus lamentable façon.

Je ne sais comment tout cela se serait terminé, si un être tout à fait abêti, déjà sur le déclin, un de ceux qu'ils appellent « vieux radoteurs », et qui avait acquis là-bas, par des trucs de sa façon, une certaine autorité, n'avait prouvé, par des « calculs » de lui seul connus, qu'inventer ce « perpetuum mobile » était radicalement impossible.

« A présent, grâce à vos explications, je comprends fort bien comment fonctionne le « cylindre » du système de l'Archange Khariton : c'est là précisément ce dont rêvaient ces malheureux.

En effet, l'on peut affirmer que ce cylindre, en présence de la seule atmosphère, fonctionnera sans arrêt et sans avoir besoin de matériaux étrangers.

Et puisque sans planètes, et par conséquent sans atmosphère, le monde ne peut pas exister — tant qu'existera le monde, et par conséquent l'atmosphère, le cylindre-

tonneau inventé par le Grand Archange Khariton fonctionnera, lui aussi, toujours.

La seule question que je me pose maintenant est celle-ci : de quelle matière ce cylindre-tonneau est-il fait ?

Je vous prie, mon cher capitaine, de bien vouloir me donner quelques éclaircissements, et de me dire combien de temps ces matériaux peuvent durer. »

A la question de Belzébuth, le capitaine répondit :

— Bien que ce cylindre-tonneau ne soit pas éternel, il peut cependant durer très longtemps.

Sa partie principale est faite d'« ambre », elle est cerclée de « platine », et la face intérieure de ses douves est composée de « houille », de « cuivre », d'« ivoire », et d'un très solide « mastic » qui ne craint ni « peïshakir »[1] ni « teïnolair »[2] ni « saliakouriapi »[3] ni même les radiations des concentrations cosmiques.

Cependant, continua le capitaine, les autres pièces — leviers extérieurs et engrenages — doivent être renouvelées de temps à autre, car, tout en étant faites du plus dur « métal », elles peuvent s'user à la longue.

Quant au corps même du vaisseau, on ne peut pas répondre, évidemment, de la durée de son existence. »

Le capitaine voulait encore dire quelque chose lorsque, par tout le vaisseau, retentit un son prolongé rappelant les vibrations lointaines d'un accord mineur donné par un orchestre d'instruments à vent.

S'excusant, le capitaine se leva et expliqua tout en marchant qu'il était certainement demandé pour une affaire très grave, puisque chacun savait qu'il se trouvait chez Sa Haute Révérence, dont personne n'aurait osé se permettre d'importuner l'ouïe pour un motif futile.

1. « Peïshakir » : le froid.
2. « Teïnolair » : la chaleur.
3. « Saliakouriapi » : l'eau.

Chapitre 7
De la connaissance du vrai devoir êtrique

APRES le départ du capitaine, Belzébuth regarda son petit-fils, et, inquiet de l'état extraordinaire où il le voyait, lui demanda avec sollicitude :

— Qu'as-tu donc, mon cher enfant? Et à quoi penses-tu si fort ?

Alors Hassin leva sur son grand-père un regard plein de mélancolie et répondit gravement :

— Je ne sais ce que j'ai, cher grand-père, mais ta conversation avec le capitaine a conduit ma pensée à des réflexions très tristes.

En ce moment se pensent en moi des choses auxquelles je n'avais jamais pensé auparavant.

Votre conversation a peu à peu éclairé mon conscient sur le fait que, dans l'Univers de Notre Eternité, tout n'a pas toujours été comme je le vois et le comprends aujourd'hui.

Auparavant, par exemple, je ne me serais jamais permis d'imaginer, même si cette pensée m'était venue par association, que le vaisseau sur lequel nous volons aurait pu être différent de ce qu'il est actuellement.

Je viens seulement de comprendre que tout ce dont nous jouissons, toutes les commodités modernes, tout ce qui est indispensable à notre confort et à notre bien-être n'a pas toujours existé et ne s'est pas fait si simplement.

Il a fallu que des êtres des temps passés travaillent pendant longtemps, et endurent quantité de peines qu'ils auraient peut-être pu s'épargner.

Ils ont travaillé et peiné uniquement pour que nous

possédions aujourd'hui toutes ces choses, et en usions pour notre bien-être.

Et cela, consciemment ou inconsciemment, ils l'ont fait pour nous, pour des êtres qui leur étaient inconnus et tout à fait indifférents.

Nous autres, pourtant, nous ne leur en sommes pas reconnaissants, nous les ignorons même complètement, sans plus réfléchir à la question ni nous en soucier le moins du monde, comme si tout cela était dans l'ordre des choses.

Moi, par exemple, qui existe depuis tant d'années dans l'Univers, l'idée ne m'était jamais venue qu'il fut peut-être un temps où tout ce que je vois, tout ce que je possède n'existait pas, et que tout cela n'est pas né avec moi, comme est né avec moi le bout de mon nez.

Et maintenant, cher bien-aimé grand-père, puisque ta conversation avec le capitaine m'en a fait prendre conscience de toute ma présence, je sens le besoin de comprendre pourquoi les commodités dont je profite aujourd'hui me sont personnellement données, et à quelles obligations cela m'entraîne.

Tout cela, cher grand-père, éveille en moi le « processus de remords ».

Puis Hassin, baissant la tête, se tut.

Belzébuth, le regardant avec affection, lui répondit :

— Je te conseille, mon cher Hassin, de ne point te poser de telles questions. Prends patience. Lorsque viendra pour toi le temps assigné à la connaissance de ces questions essentielles, tu réfléchiras activement, et comprendras alors ce que tu dois faire en retour.

Tu n'es pas encore obligé, à ton âge, de t'acquitter de ton existence.

Aujourd'hui, tu n'as pas à t'acquitter de ton existence, mais à te préparer, pour l'avenir, aux obligations convenant à un être tri-cérébral responsable.

En attendant, laisse-toi exister.

Seulement, n'oublie pas ceci : a ton âge, il est indispensable d'établir chaque jour, au lever du soleil, en contemplant le reflet de son éclat, un contact entre ta conscience et les diverses parties inconscientes de ta présence entière. Tu dois tâcher de faire durer cet état, penser et convaincre tes parties inconscientes — comme si elles étaient conscientes — que si elles menaçaient l'équilibre général de tes fonctions dans le processus d'existence ordinaire, elles ne pourraient jamais jouir des biens qui leur sont destinés dans la période de l'âge responsable, et que ta présence intégrale, dont elles sont des parties, ne serait pas en état de s'acquitter dignement de son avènement et de son existence, et serait donc incapable d'être un bon serviteur pour Notre Créateur Eternel Commun.

En attendant, je le répète, mon cher enfant, tâche de ne pas penser à des questions auxquelles il est encore trop tôt pour toi de penser.

Chaque chose vient en son temps.

Et maintenant, je te parlerai de ce que tu voudras : il est évident que le capitaine est retenu par ses obligations, et ne reviendra pas avant longtemps. »

Chapitre 8
Où ce mauvais garnement de Hassin, le petit-fils de Belzébuth, ose nous traiter de limaces

HASSIN courut immédiatement s'asseoir aux pieds de Belzébuth et dit d'un ton câlin :

— Parle-moi de ce que tu voudras, cher grand-père. J'entendrai n'importe quelle histoire avec joie, puisque c'est toi qui la raconteras.

— Non, répartit Belzébuth, interroge-moi sur ce qui t'intéresse le plus. Cela me fera plaisir de parler avec toi de ce que tu as particulièrement envie de connaître.

— Cher, bien-aimé grand-père... Raconte alors quelque chose sur les... comment les appelle-t-on? j'ai oublié... ah! oui!... les « limaces ».

— Quoi? Quelles limaces ? demanda Belzébuth qui ne comprenait pas la question de l'enfant.

— Te rappelles-tu, grand-père, quand tu m'as parlé des êtres tri-cérébraux qui peuplent les diverses planètes du système solaire où tu as existé si longtemps, tu m'as dit, entre autres, que sur une des planètes — j'ai aussi oublié son nom — existaient des êtres tri-cérébraux qui, somme toute, nous ressemblent, mais dont la peau est un peu plus visqueuse que la nôtre.

— Ha ha ha !.. s'écria Belzébuth, tu veux sûrement faire allusion aux êtres peuplant la planète « Terre », et qui se sont donnés le nom d'« hommes » ?

— Oui, grand-père, oui, c'est cela. Donne-moi des détails sur ces « êtres-hommes », je voudrais les connaître davantage. »

Belzébuth réfléchit :

— Je pourrais t'en dire bien long à leur sujet, car je suis allé souvent sur cette planète ; j'ai existé longtemps parmi ces êtres terrestres tri-cérébraux, et me suis même lié d'amitié avec un grand nombre d'entre eux.

Il serait réellement très intéressant pour toi d'apprendre à les bien connaître, car ce sont de grands originaux.

Tu verrais chez eux quantité de traits que tu ne rencontreras chez aucun autre être, sur aucune planète de Notre Grand Univers.

Je les connais très bien, car j'ai assisté à leur apparition et au développement de leur existence, qui s'est déroulée sous mes yeux pendant de longs, de très longs « siècles », d'après leur calcul du temps.

Et j'ai assisté non seulement à leur apparition mais à la formation définitive de leur planète.

Lorsque nous arrivâmes pour la première fois sur ce système solaire pour nous fixer sur la planète « Mars », rien n'existait encore sur cette « Terre » ; elle n'avait même pas eu le temps de se refroidir entièrement après sa concentration.

Si tu le veux, je commencerai par te raconter les événements de caractère cosmique général dont cette planète fut victime, et qui causèrent de nombreux et graves soucis à Notre Eternité.

— Oui, grand-père chéri, raconte. Ce sera sûrement très intéressant, comme d'ailleurs tout ce que tu racontes. »

Chapitre 9
Cause de la genèse de la Lune

ET Belzébuth commença ainsi :

— Arrivés sur la planète Mars, sur laquelle nous avions ordre d'exister, nous nous installâmes peu à peu.

Nous étions encore absorbés par l'organisation extérieure de notre existence pour la rendre plus ou moins tolérable dans ce milieu qui nous était étranger, lorsque soudain, l'un des jours où nous avions le plus à faire, la planète Mars fut secouée tout entière. Après quoi se répandit une puanteur si « abrutissante » qu'au premier abord l'Univers nous sembla s'être imprégné de quelque chose d'« inexprimable ».

Au bout d'un certain temps, l'odeur se dissipa ; ayant repris nos sens, nous nous rendîmes compte de ce qui s'était passé. Nous comprîmes alors que la cause de cet effroyable phénomène était précisément la planète « Terre » — qui à certains moments passait si près de Mars que nous pouvions l'observer clairement sans le secours de nos « tesskuânos ».

Pour des raisons que nous ne pouvions encore nous expliquer, cette planète avait « éclaté », et deux fragments s'en étaient détachés pour aller voler dans l'espace.

« Je t'ai déjà dit qu'en ce temps-là ce système solaire venait à peine de se constituer, et ne participait pas encore pleinement à ce qu'on appelle « l'harmonie de soutien réciproque de toutes les concentrations cosmiques ».

Il apparut plus tard que, conformément à cette « harmonie de soutien réciproque de toutes les concentrations cosmiques », une comète dite « à grande orbite », existant

de nos jours sous le nom de « comète Kondour », devait elle aussi traverser ce système.

Cette comète était déjà « concentrée » en ce temps-là, mais elle parcourait pour la première fois sa trajectoire définitive.

Et comme nous l'expliquèrent plus tard, confidentiellement, certains Individuums sacrés compétents, la trajectoire décrite par cette comète devait croiser celle de la Terre.

Or, par suite des calculs erronés d'un certain Individuum sacré, expert en matière de lois de création et de conservation du monde, les moments où ces deux concentrations devaient passer au point d'intersection de leurs trajectoires respectives coïncidèrent. Du fait de cette erreur, la planète Terre et la comète Kondour entrèrent en collision ; elles se heurtèrent si violemment que, par le choc, comme je l'ai déjà dit, deux grands fragments se détachèrent de la planète Terre pour s'en aller voler dans l'espace.

Ce choc eut de graves répercussions, car cette planète venait à peine de se former, et son atmosphère, qui aurait pu servir d'« amortisseur », n'avait pas eu le temps de se constituer entièrement.

« Or, mon enfant, Notre Eternité fut informée sur-le-champ de cette catastrophe cosmique générale.

Aussitôt fut envoyée du Très Saint Soleil Absolu sur le système solaire « Ors » une importante commission d'Anges et d'Archanges, spécialistes en matière de création du monde et de maintien du monde, sous la direction du Grand Archange Sakaki.

Cette Très Haute Commission arriva sur notre planète Mars qui était la plus proche de la Terre, pour y entreprendre ses investigations.

Les membres sacrés de cette Très Haute Commission nous tranquillisèrent bien vite, nous disant qu'un malheur de grande étendue cosmique n'était plus à craindre.

Et l'Archi-Ingénieur Archange Alguémathant eut la bonté de nous expliquer lui-même que, selon toute probabilité, les choses s'étaient passées ainsi :

« Les fragments détachés de la planète Terre avaient perdu l'impulsion donnée par le choc avant d'avoir franchi les limites de la sphère d'influence de cette planète ; aussi avaient-ils commencé, conformément à la « loi de chute », à retomber sur leur masse initiale.

« Cependant, ils n'y retombèrent pas, parce que, au cours de leur chute, ils étaient passés sous l'influence d'une loi cosmique appelée « loi de rattrapage » et lui étaient définitivement soumis. Ils devaient donc décrire, autour de leur masse initiale, des orbites elliptiques parfaites, comme celle que décrivait et que décrit encore cette dernière, c'est-à-dire la planète Terre, autour de son soleil Ors.

« Et il en sera ainsi indéfiniment, à moins qu'une nouvelle catastrophe cosmique imprévue ne vienne changer tout cela, dans un sens ou dans un autre.

« Que le hasard en soit loué!... conclut Sa Grandeur Pentadimensionnelle, le mouvement harmonique systémaire général n'en fut point troublé et la paisible existence du système Ors fut bientôt rétablie. »

Cependant, mon enfant, après avoir considéré toutes les données dont elle disposait, ainsi que les modifications susceptibles de se présenter à l'avenir, cette Très Haute Commission estima que les fragments de la planète Terre, même s'ils se maintenaient temporairement dans leurs positions actuelles, pourraient par la suite en sortir — du fait de certaines « translations tastartounarniennes » qu'ils prévoyaient — et entraîner toutes sortes de calamités irréparables pour le système Ors comme pour les systèmes solaires voisins.

Aussi, pour écarter cette éventualité, la Très Haute Commission résolut-elle de prendre à l'avance certaines mesures.

Et elle reconnut que le mieux serait de faire en sorte que la masse initiale, c'est-à-dire la planète Terre, maintienne ces deux fragments détachés, en leur envoyant continuellement les vibrations sacrées dites « askokinns ».

La substance sacrée « askokinn » ne se constitue sur les planètes que lorsque les deux lois cosmiques fondamentales, l'« Heptaparaparshinokh sacré » et le « Triamazikamno sacré », y fonctionnent de manière appelée « ilnosoparnienne », c'est-à-dire lorsque ces deux lois cosmiques sacrées se révèlent et se manifestent, à la surface de la concentration cosmique donnée, de manière indépendante — indépendante dans certaines limites seulement, bien entendu.

« Or, mon enfant, comme pareille réalisation cosmique ne peut se faire qu'avec la sanction de Son Eternité, le Grand Archange Sakaki, accompagné de quelques membres sacrés de cette Très Haute Commission, se rendit immédiatement auprès de Son Eternité pour solliciter la dite sanction.

Et les Individuums sacrés ayant obtenu de Notre Eternité Son approbation, ce processus fut réalisé sur la Terre — toujours sous la direction du Grand Archange Sakaki. A partir de ce moment, tout surgit sur cette planète conformément à l'Ilnosopârno, et ces fragments détachés, qui existent encore de nos jours, ont cessé de constituer une menace de catastrophe universelle.

Le plus grand de ces deux fragments fut nommé « Lounderpertzo » et le plus petit « Anoulios » ; c'est même ainsi que les êtres ordinaires tri-cérébraux qui apparurent ensuite sur la Terre les appelèrent tout d'abord. Mais ils reçurent plus tard, suivant les époques, des noms différents. C'est ainsi que le grand fragment fut désigné, il n'y a pas très longtemps, sous le nom de « Lune » ; quant au petit fragment, il fut peu à peu oublié, si bien que les êtres des temps actuels non seulement ne lui donnent aucun nom, mais ne soupçonnent même plus son existence.

Il est intéressant de remarquer à ce propos que les êtres d'un continent de cette planète, le continent Atlantide, qui disparut par la suite, connaissaient encore ce second fragment de leur planète et le nommaient, eux aussi, Anoulios.

Mais les êtres de la dernière période d'existence de ce continent, en la présence générale desquels s'étaient déjà cristallisés et intégrés les résultats des conséquences des propriétés de l'organe appelé « kundabuffer », lui donnèrent le nom de « Kimespaï », littéralement : « Qui-ne-laisse-pas-dormir-en-paix ».

Les êtres tri-cérébraux actuels de cette étrange planète ignorent cet ancien fragment, parce que sa petitesse relative et son éloignement le rendent inaccessible à leur vue, et qu'aucune « grand'maman » ne leur a jamais dit que l'on connaissait dans le bon vieux temps ce petit « satellite » de leur planète.

Et si l'un d'eux l'aperçoit par hasard à travers ces jouets excellents, et pourtant bien enfantins, que l'on nomme « télescopes », il ne lui prête aucune attention, le prenant tout simplement pour un grand « aérolithe ».

Les êtres actuels, d'ailleurs, ne pourront bientôt plus l'apercevoir, car il est devenu propre à leur nature de ne voir que l'irréalité.

Rendons-leur cette justice : pendant les derniers siècles, ils se sont « artistement » mécanisés à ne plus rien voir de réel.

« Or, mon enfant, des « analogies du Tout », ou, comme on le dit encore, des « microcosmos », apparurent aussi sur la planète Terre ; et par la suite, ces microcosmos constituèrent la végétation appelée « odouristolnienne » ou « polorméderhtique ».

Plus tard encore, ces microcosmos se groupèrent, comme cela se fait ordinairement, pour constituer diverses formes de « tétartocosmos », aux trois systèmes de cerveaux.

Et c'est parmi ces derniers qu'apparurent pour la première fois les « tétartocosmos » bipèdes que tu nommais tout à l'heure des « limaces ».

Je t'expliquerai spécialement une autre fois pourquoi et de quelle manière des « analogies du Tout » apparaissent sur les planètes, lors du passage des lois sacrées fondamentales à l'Ilnosopârno ; puis je te parlerai des facteurs qui contribuèrent à former les divers « systèmes de cerveaux êtriques », et je t'exposerai en général toutes les lois de la création du monde et de l'existence du monde.

En attendant, sache que dès leur apparition sur la planète Terre ces êtres tri-cérébraux qui t'intéressent disposèrent, pour perfectionner les fonctions servant à l'acquisition de la Raison êtrique, des mêmes possibilités que tous les « tétartocosmos » de l'Univers entier.

Mais plus tard, pendant la période où ils commençaient peu à peu à se spiritualiser, grâce à leur « instinct êtrique », comme il en va sur les planètes analogues de Notre Grand Univers, un malentendu, non prévu d'En-Haut, et des plus déplorables, se produisit pour leur malheur. »

Chapitre 10
Pourquoi les « hommes » ne sont pas des hommes

BELZEBUTH soupira profondément, puis reprit son récit :

— Depuis la réalisation du processus « Ilnosopârno » sur la Terre, une année s'était écoulée, d'après un calcul objectif du temps.

Pendant cette période s'étaient ordonnés peu à peu les processus d'involution et d'évolution de tout ce qui prenait vie sur cette planète.

De même, bien entendu, que s'étaient cristallisées progressivement chez les êtres tri-cérébraux des données propices à l'acquisition d'une Raison objective.

Bref, mon enfant, tout s'était effectué là aussi dans l'ordre normal et habituel.

Et si la Très Haute Commission n'y était pas retournée l'année suivante — toujours sous la suprême direction de l'Archange Sakaki — aucun des malentendus relatifs aux êtres tri-cérébraux de cette infortunée planète n'aurait peut-être jamais eu lieu.

Cette Très Haute Commission descendit sur Terre pour la seconde fois, parce que, malgré les mesures arrêtées, la plupart de ses membres sacrés n'étaient pas suffisamment convaincus d'avoir écarté pour l'avenir toute possibilité de surprises indésirables.

Avant même de vérifier sur place les résultats de ses travaux antérieurs, la Très Haute Commission, pour se tranquilliser, résolut de prendre encore une mesure spéciale qui eut des conséquences épouvantables pour les êtres tri-cérébraux de cette infortunée planète, et dont souffrit

désormais comme d'une plaie maligne tout Notre Grand Univers.

Je te rappelle qu'en ce temps-là, ce qu'on nomme l'« instinct mécanique » s'était déjà progressivement constitué en eux comme chez tous les êtres tri-cérébraux.

Les membres sacrés de cette Très Haute Commission jugèrent alors que si l'« instinct mécanique » continuait à se perfectionner chez les êtres bipèdes tri-cérébraux de là-bas, dans le sens de l'acquisition d'une Raison objective, comme cela se fait toujours et partout, ceux-ci comprendraient peut-être prématurément la cause réelle de leur présence dans le monde — qui est de maintenir, au moyen de leur existence, les fragments détachés de leur planète — et provoqueraient alors de grands troubles ; car, s'étant ainsi convaincus d'être les esclaves de circonstances totalement étrangères, ils refuseraient peut-être de continuer à vivre et se mettraient, par principe, à se détruire.

« Aussi, mon cher enfant, cette Très Haute Commission décida-t-elle d'implanter, à titre provisoire, dans la présence générale des êtres tri-cérébraux de là-bas, un certain organe ayant des propriétés telles qu'ils percevraient désormais la réalité « à l'envers », et que toute impression répétée, d'origine extérieure, cristalliserait en eux les données nécessaires à l'apparition de certains facteurs provoquant des sensations de « jouissance » et de « satisfaction ».

Ainsi donc, aidés par le principal Archi-Chimiste-Physicien-Universel, l'Ange Louisos, qui faisait lui aussi partie de cette Commission, ils firent croître d'une certaine manière, chez les êtres tri-cérébraux de là-bas, à la base de leur queue — car ils en avaient une en ce temps-là, et cette partie de leur présence générale gardait encore son aspect normal, exprimant la « plénitude de leur signification êtrique » — ils firent croître, dis-je, « certaine chose » favorisant l'apparition des dites propriétés.

Et ils nommèrent pour la première fois cette « chose » l'« organe kundabuffer ».

Après avoir fait croître cet organe dans leur présence, et s'être assurée de son bon fonctionnement, la Très Haute Commission, composée d'Individuums sacrés, et présidée par le Grand Archange Sakaki, s'en retourna au Centre, tranquillisée et la conscience pure, cependant que, là-bas, sur la planète Terre qui t'intéresse, l'action de cette ingénieuse et surprenante invention se développait dès le premier jour, comme l'aurait dit le sage Mullah Nassr Eddin, « à plein son de trompes de Jéricho ».

« Maintenant, mon enfant, si tu veux comprendre quels résultats donnèrent les propriétés de l'organe inventé et réalisé par l'incomparable Ange Louisos — béni soit son nom dans tous les siècles des siècles — il te faut connaître les manifestations variées des êtres tri-cérébraux de cette planète, aussi bien pendant la période où ils possédaient l'organe kundabuffer qu'après sa destruction, car si les propriétés de cet étonnant organe disparurent comme telles avec lui, cependant, leurs conséquences avaient déjà, pour de nombreuses raisons, commencé à se cristalliser dans leur présence.

Mais je t'expliquerai cela une autre fois.

En attendant, sache que la Très Haute Commission descendit une troisième fois, trois années plus tard, selon un calcul objectif du temps, sous la direction du Grand Archi-Séraphin Sévotephtra — car, à cette époque, le Grand Archi-Archange Sakaki s'était déjà rendu digne de devenir l'Individuum divin qu'il est aujourd'hui, c'est-à-dire l'un des quatre soutiens des quarts de l'Univers.

A cette troisième descente, les membres sacrés de la Haute Commission, ayant établi par leurs investigations minutieuses que les mesures prises n'étaient plus nécessaires au maintien de l'existence des fragments détachés, ils supprimèrent entre autres, chez les êtres tri-cérébraux de là-bas,

toujours avec l'aide de l'Archi-Chimiste-Physicien, l'Ange Louisos, cet organe kundabuffer, avec toutes ses étonnantes propriétés.

« Mais retournons à notre histoire.

Une fois revenus de l'égarement où nous avait jetés la catastrophe menaçant tout ce système solaire, nous reprîmes sans nous presser, sur la planète Mars, notre installation inopinément interrompue.

Au bout d'un certain temps nous étions tous familiarisés avec la nature environnante, et nous commencions à nous adapter aux conditions qui régnaient là-bas.

Comme je l'ai déjà dit, un grand nombre des nôtres se fixèrent sur Mars. Les autres étaient partis, ou se préparaient à partir, vers d'autres planètes de ce système solaire, à bord du vaisseau *Occasion*, laissé à la disposition des êtres de notre tribu pour les communications interplanétaires.

Quant à moi, je restai sur la planète Mars avec quelques-uns de mes proches et de mes familiers.

« Or, à l'époque où se situe mon récit, mon premier « tesskuâno » était déjà installé dans l'observatoire que j'avais construit, et je me consacrais à son organisation et à son perfectionnement, pour me livrer à un examen plus détaillé des concentrations lointaines de Notre Grand Univers, ainsi que des planètes de ce système solaire.

Parmi elles, la planète Terre retenait particulièrement mon attention.

Le temps passait.

Le processus d'existence s'établissait peu à peu sur cette planète, et l'on aurait pu croire, d'après les apparences, qu'il s'y effectuait exactement comme sur les autres.

Mais en observant attentivement, on s'apercevait que le nombre des êtres tri-cérébraux allait en augmentant. D'autre part, on les voyait de temps à autre se livrer à de singulières manifestations, inconnues des êtres tri-cérébraux

des autres planètes : tout à coup, sans rime ni raison, ils se mettaient à s'entre-détruire.

Parfois cette destruction réciproque ne se limitait pas à une seule région, mais gagnait de nombreux territoires, et durait non pas un seul « dianosk »[1], mais davantage, quelquefois même des « ornakres »[2] entiers.

En certains cas, ce terrible processus faisait rapidement diminuer leur nombre, tandis qu'en d'autres périodes, dès qu'il y avait une accalmie, ce nombre augmentait à vue d'œil.

Nous nous habituâmes peu à peu à cette dernière particularité, nous disant que cette fécondité devait être une propriété de l'organe kundabuffer, que pour d'importantes raisons la Très Haute Commission lui avait intentionnellement attribuée : nous supposâmes en effet que la fécondité de ces êtres bipèdes avait été préméditée, un grand nombre d'existences étant nécessaire au maintien du « mouvement cosmique d'harmonie générale ».

Sans cette étrange particularité, il ne serait jamais venu à l'idée de personne que sur cette planète il y eût quelque chose de « louche ».

« Pendant la période dont je te parle, j'eus le loisir d'aller sur presque toutes les planètes, habitées ou non, de ce système solaire.

Personnellement j'avais une préférence pour les êtres tri-centriques peuplant une planète du nom de « Saturne ». Leur extérieur n'a rien de commun avec le nôtre : ils ressemblent aux êtres-oiseaux appelés « corneilles ».

Il est intéressant de remarquer que les êtres-oiseaux appelés « corneilles » se rencontrent sur presque toutes les planètes de Notre Grand Univers où surgissent des êtres

1. « Dianosk » signifie « jour ».
2. « Ornakre » signifie « mois ».

pourvus de divers systèmes de cerveaux et revêtus de corps planétaires aux formes extérieures variées.

Ces êtres-corneilles de la planète Saturne ont des relations verbales quelque peu analogues aux nôtres.

Mais leur parler lui-même est à mon avis le plus beau de tous ceux que j'aie jamais entendus.

Il peut être comparé aux modulations de nos meilleurs chanteurs, lorsque de tout leur être ils chantent en mineur.

Quant à leurs rapports avec autrui, ils... je ne saurais comment te les décrire. On ne peut les comprendre qu'en existant au milieu d'eux, et en les éprouvant par soi-même.

Tout ce qu'on peut dire est que ces êtres-oiseaux ont un cœur pareil à celui des Anges les plus proches de Notre Eternel Créateur et Auteur.

Ils existent strictement comme l'ordonne le neuvième commandement de Notre Créateur :

« Autrui comme ton frère considéreras, et en conséquence traiteras ».

Plus tard je te parlerai en détail de ces êtres tri-cérébraux qui voient le jour et existent sur Saturne, car, pendant toute la période de mon exil en ce système solaire, j'eus pour ami réel un être de cette planète, dont le revêtement extérieur était celui d'une « corneille », et qui portait le nom de Kharkhar.

Chapitre 11
Un trait piquant de l'original psychisme des hommes

PARLONS un peu maintenant des êtres tri-cérébraux de la planète Terre, ceux qui t'ont le plus intéressé et que tu as nommés des « limaces ».

J'exprimerai tout d'abord ma joie de te savoir à distance de ces êtres tri-centriques, car tu les as désignés d'un nom qui offense leur dignité... Il est heureux qu'ils n'aient pas pu t'entendre!

Sais-tu bien, malheureux enfant qui n'as pas encore pris conscience de toi-même, ce que t'auraient fait ces êtres, surtout de nos jours, s'ils avaient entendu comment tu les as nommés?

Qu'auraient-ils fait de toi, si tu avais été là-bas et qu'ils aient pu t'atteindre? Rien que d'en parler je frémis d'horreur.

En mettant les choses au mieux, ils t'auraient si bien battu que, comme le dit notre Mullah Nassr Eddin, « tu n'aurais pas repris tes sens avant une nouvelle récolte de verges ».

Dans tous les cas, je te conseille de toujours bénir le Destin avant d'entreprendre quoi que ce soit de nouveau, et d'implorer sa grâce, pour qu'il veille sur toi, et s'oppose à ce que les êtres de la planète Terre devinent jamais que toi, mon unique et bien-aimé petit-fils, tu as osé les traiter de « limaces ».

Comme tu le sais, j'ai étudié à fond le psychisme de ces étranges êtres tri-cérébraux, soit en les observant de la planète Mars, soit lors de mes séjours parmi eux : je

n'ignore donc pas ce qu'ils auraient fait à celui qui se serait permis de leur donner pareil sobriquet.

Bien que ce soit là de ta part pure naïveté enfantine, les êtres tri-cérébraux de cette originale planète ne s'embarrassent pas de pareilles subtilités, surtout de nos jours.

Qui les a nommés ainsi ? Pourquoi et en quelles circonstances? Peu importe! Tu leur as donné un nom qu'ils regardent comme offensant — cela suffit.

S'arrêter à de telles questions, c'est, aux yeux de la plupart d'entre eux, « verser du néant dans du vide ».

Quoi qu'il en soit, en infligeant aux êtres tri-cérébraux de la planète Terre un nom si offensant, tu as agi très, mais très à la légère — d'abord en me créant des soucis sur ton compte, ensuite en te suscitant une menace pour l'avenir.

Bien que tu sois très loin d'eux et qu'ils ne soient pas en mesure de t'atteindre pour te châtier directement, s'ils venaient, contre toute attente, à apprendre, même de vingtième main, de quelle façon tu les as offensés, tu n'échapperais pas à leur authentique « anathème » ; quant aux proportions que prendrait cet « anathème », elles dépendraient des intérêts de l'heure.

« La manière dont se comporteraient en cette occasion les êtres de la Terre vaut la peine d'être décrite ; elle peut parfaitement éclairer l'étrangeté du psychisme des êtres tri-cérébraux qui t'intéressent.

Sous le coup de l'offense que tu leur as infligée, si leurs absurdes intérêts quotidiens leur laissaient quelque répit, ils organiseraient aussitôt quelque part, en un lieu choisi à l'avance, et bien entendu avec des invités tous habillés de costumes spécialement appropriés à ces cas-là, ce qu'on appelle un « conseil solennel ».

Avant tout, ils commenceraient par élire l'un d'entre eux « président » de ce « conseil solennel » ; après quoi, ils entreprendraient leur enquête.

Ils se mettraient tout d'abord à te « passer au crible »

et non seulement toi, mais ton père, ton grand-père... et peut-être même remonteraient-ils jusqu'à Adam.

Ensuite, s'ils décrétaient — « à la majorité des voix » bien entendu — ta « culpabilité », ils te condamneraient, d'après un code de lois combiné sur la base d'anciens jeux de marionnettes par des êtres appelés « vieux sabliers ».

Mais si par hasard ils estimaient « à la majorité des voix » que ton action ne présente rien de criminel — chose qui leur arrive d'ailleurs très rarement — leur enquête, exposée en détail sur papier timbré et signée de tous, irait... au feu, penses-tu? Ah non!... mais à des spécialistes qualifiés — dans le cas présent, à ce qu'on appelle là-bas le « Saint-Synode ». Là, même procédure ; mais cette fois ton affaire serait examinée par des êtres « importants ».

Et ce n'est qu'après avoir longtemps « versé du néant dans du vide » qu'ils s'aviseraient de l'essentiel, à savoir que l'accusé est hors d'atteinte.

C'est là, peut-être, qu'il y aurait pour ta personne le plus grand danger. En effet, lorsqu'ils se seraient finalement convaincus « sans l'ombre d'un doute » que tu es réellement hors d'atteinte, ils décideraient, à l'unanimité cette fois, de te frapper, ni plus ni moins, de l'« anathème » dont je viens de te parler.

« Mais sais-tu ce que c'est, et comment cela se pratique? Non?...

Alors écoute et tremble...

Les êtres les plus « importants » notifieraient à tous les autres d'avoir, en des cérémonies appropriées que célébreraient en des occasions spéciales des officiants spéciaux, dans tous leurs édifices qualifiés, tels qu'« églises », « chapelles », « synagogues », « hôtels de ville », etc..., à te souhaiter en pensée quelque chose de ce genre :

Que tu sois privé de tes cornes, que tes cheveux blanchissent prématurément, que la nourriture se transforme en clous dans ton estomac, que la langue de ta future

femme s'allonge de trois fois sa longueur, ou encore que ton gâteau préféré se transforme en gutta-percha au moment où tu le portes à ta bouche, et ainsi de suite, dans ce goût-là.

Comprends-tu maintenant à quel danger tu t'es exposé en nommant ces lointains farceurs tri-cérébraux des « limaces » ?

Sur ces mots, Belzébuth, en souriant, regarda son favori.

Chapitre 12
Premiers grondements

AU BOUT de quelques instants, Belzébuth reprit :

— Cette histoire d'anathème m'en rappelle une autre, qui éclairera parfaitement, selon moi, l'étrangeté du psychisme des êtres tri-cérébraux qui t'intéressent ; en outre, elle sera de nature à te rassurer un peu, en te donnant l'espoir d'une « bonne petite compensation », si jamais ces singuliers êtres terrestres apprenaient comment tu les as traités, et te frappaient de leur fameux « anathème ».

L'histoire que je vais te raconter s'est passée il n'y a pas longtemps chez les êtres tri-cérébraux de là-bas ; elle eut pour origine les événements suivants :

Dans une de leurs grandes « communautés » existait paisiblement un être ordinaire qui exerçait la profession d'« écrivain ».

Sache, à ce propos, qu'en des temps très reculés on rencontrait parfois des êtres de cette profession qui inventaient et rédigeaient certaines choses par eux-mêmes ; mais les écrivains des derniers siècles, ceux de l'époque actuelle surtout, ne font que transcrire toutes sortes de phrases, prises de préférence dans les livres les plus anciens, pour les combiner entre elles et composer de la sorte un livre « nouveau ».

Il faut remarquer que les livres ainsi fabriqués par les « écrivains » de là-bas ont fini par donner aujourd'hui à la raison de tous les êtres tri-cérébraux la légèreté de l'éther.

Ainsi donc, mon enfant, l'écrivain contemporain dont j'étais en train de te parler était un « écrivain » comme tous les autres « écrivains » de là-bas — il n'avait rien d'extraordinaire.

Un jour qu'il avait terminé un de ses livres, il se mit à réfléchir sur ce qu'il pourrait bien écrire encore, et résolut, à cette fin, de chercher quelque nouvelle « idée » dans les ouvrages dont regorgeait sa « bibliothèque » — car tout écrivain qui se respecte se croit obligé d'en posséder une.

Or, pendant ses recherches, un livre intitulé « Evangile » tomba entre ses mains.

On nomme là-bas « Evangile » un livre écrit jadis par de certains Matthieu, Marc, Luc et Jean sur Jésus-Christ, Messager de Notre Eternité sur cette planète.

Ce livre est très répandu là-bas parmi les êtres tricentriques qui suivent soi-disant les préceptes de ce Messager.

Or, lorsque le dit « écrivain » tomba par hasard sur ce livre, il lui vint soudain cette idée : « Pourquoi ne composerais-je pas, moi aussi, un Evangile ? »

Certaines recherches que j'entrepris dans un tout autre but, me montrèrent qu'il raisonna de la sorte :

« En quoi suis-je donc moins que ces Jean, Luc, Matthieu, Marc, ces antiques sauvages ?

« Ne suis-je pas plus « civilisé » qu'eux? Je pourrais écrire pour mes contemporains un Evangile bien meilleur.

« Il est même indispensable d'écrire un Evangile, parce que les « Anglais » et les « Américains » ont aujourd'hui un faible pour ce livre, et que leurs sterlings et leurs dollars ne sont pas mal cotés en Bourse ».

Sitôt pensé — sitôt fait.

De ce jour-là, il se mit à « manigancer » un nouvel « Evangile ».

Mais à peine celui-ci était-il terminé et publié, que commencèrent pour lui toutes sortes de péripéties.

En d'autres temps, rien ne serait peut-être arrivé, et ce nouvel « Evangile » aurait simplement pris sa place dans les collections des bibliomanes de là-bas, parmi quantité d'autres livres exposant des « vérités » du même genre

Mais, pour le bonheur ou le malheur de cet écrivain, certains êtres « détenteurs de pouvoir » de la grande communauté dans laquelle il existait furent poursuivis par la malchance à la « roulette » et au « baccarat » dans les villes d'eaux étrangères, ce qui les contraignit à exiger de plus en plus d'argent des êtres ordinaires de leur communauté. Cette fois-ci, leurs demandes furent démesurées et finirent par tirer de leur « torpeur » habituelle ces êtres ordinaires, qui « se rebiffèrent ».

Voyant cela, les autres êtres « détenteurs de pouvoir », qui étaient restés chez eux, s'alarmèrent et prirent des mesures appropriées.

Parmi ces mesures figurait la destruction immédiate et totale de toutes les publications récentes qui auraient pu empêcher les êtres ordinaires de retomber dans leur torpeur.

C'est précisément pendant cette période que parut l'« Evangile » de cet écrivain.

Les êtres « détenteurs de pouvoir » trouvèrent dans le texte de ce nouvel « Evangile » certaines choses qui, d'après leur compréhension, pourraient justement « empêcher les êtres ordinaires de retomber dans leur torpeur » ; ils furent sur le point de faire disparaître illico l'écrivain et son « Evangile », car ils étaient passés maîtres, en ce temps-là, dans l'art de débarrasser leur patrie de ces « parvenus » qui se mêlaient de ce qui ne les regardait pas.

Mais, réflexion faite, il n'était pas possible d'agir de cette manière avec lui ; aussi étaient-ils très troublés et ne cessaient-ils de s'interroger et de discuter entre eux sur ce qui leur restait à faire.

Les uns proposaient tout bonnement de l'enfermer en l'un de ces endroits où pullulent les « rats » et les « punaises » ; les autres de l'envoyer « là où Makar n'a jamais chassé son veau », etc..., etc... Pour finir, ils décidèrent de frapper cet écrivain et son « Evangile », publiquement, dans toutes les règles et en grande pompe, de

l'« anathème » dont ils t'auraient sans doute frappé s'ils avaient appris de quelle manière tu les as traités.

« Et voici, mon enfant, comment se manifesta en l'occurrence l'étrangeté du psychisme des êtres tri-cérébraux actuels de cette originale planète : le fait d'avoir été publiquement frappé d'anathème, ainsi que son « Evangile », fut pour notre écrivain, comme le dit le vénérable Mullah Nassr Eddin, « tout simplement du nanan ».

Les choses se passèrent ainsi :

Les êtres ordinaires de cette communauté, voyant les « détenteurs de pouvoir » accorder tant d'attention à cet écrivain, commencèrent à s'intéresser vivement à lui. Ils se procurèrent et lurent avec avidité, non seulement son nouvel « Evangile », mais encore tous les livres qu'il avait écrits auparavant.

Aussitôt, comme il est propre aux êtres tri-centriques peuplant cette originale planète, ils oublièrent peu à peu tous leurs autres intérêts pour ne plus s'occuper que de lui.

Et, comme cela se passe toujours là-bas, dès que les uns l'eurent comblé de louanges, les autres se mirent à le dénigrer, de sorte que toutes ces controverses augmentaient le nombre de ceux qui s'intéressaient à lui, non seulement dans cette communauté, mais dans les autres.

Et cela parce que les « détenteurs de pouvoir » continuaient à se rendre à tour de rôle, avec de l'argent plein les poches, dans les pays où se pratiquaient la « roulette » et le « baccarat » ; là, poursuivant leurs discussions sur cet écrivain, ils finirent par contaminer les êtres de ces communautés.

Bref, du fait de l'étrangeté de leur psychisme, bien que cet « Evangile » soit oublié aujourd'hui depuis longtemps, le nom de son auteur est connu presque en tout lieu comme celui d'un excellent écrivain.

Et maintenant, quel que soit le sujet traité par lui,

ils se jettent sur ses ouvrages, les considérant comme d'indiscutables messages de vérité.

Ils accueillent ses écrits avec autant de vénération que les anciens Kalkians écoutaient les prophéties de leurs « pythonisses » sacrées.

Il est intéressant de remarquer ici qu'actuellement, si vous parlez de cet écrivain, il n'est pas un de ces originaux qui ne le connaisse et ne le considère comme un être extraordinaire.

Mais si vous leur demandez ce qu'il a écrit, la plupart d'entre eux, s'ils sont sincères, vous avoueront qu'ils n'ont pas lu un seul de ses ouvrages.

Ce qui ne les empêchera pas de bavarder et même de discuter, l'écume à la bouche, pour affirmer que cet écrivain est un être d'une intelligence inouïe et qu'il a une connaissance phénoménale du psychisme des êtres habitant la planète Terre. »

Chapitre 13
Pourquoi, dans la raison de l'homme, l'imaginaire peut être perçu comme réel

JE t'en prie, cher bien-aimé grand-père, explique-moi un peu comment il se fait que ces êtres de la planète Terre prennent l'« éphémère » pour le réel? »

A la question de son petit-fils, Belzébuth répondit :

— Cette particularité de leur psychisme, mon enfant, n'est apparue que pendant les dernières périodes. Et cela parce que la partie essentielle, qui se constitue chez eux comme chez tous les êtres tri-cérébraux, a peu à peu laissé les autres parties de leur présence entière percevoir toutes les impressions nouvelles sans accomplir aucun « partkdolg-devoir êtrique », c'est-à-dire les percevoir uniquement comme le font leurs localisations distinctes et indépendantes, nommées « centres êtriques ». Ou, pour parler comme eux, ils croient tout ce qu'on leur dit, au lieu de croire seulement ce qu'ils auraient pu connaître eux-mêmes par de judicieuses réflexions, en d'autres termes, ce dont ils auraient pu se convaincre par les résultats d'un « débat confrontatif » entre toutes les données déjà déposées en eux, et à partir desquelles se sont formées différentes notions en chacune de leurs localisations de nature diverse.

En général, une notion nouvelle ne se cristallise dans la présence de ces étranges êtres que si un certain Monsieur Dupont émet sur quelqu'un ou sur quelque chose telle ou telle opinion. Et qu'un Monsieur Durand en parle à son tour de la même façon, ils sont alors définitivement persuadés qu'il en est ainsi et qu'il n'en saurait être autrement.

Du fait de cette particularité de leur psychisme, tous les êtres de là-bas qui ont entendu parler de cet écrivain dans les termes que tu sais sont actuellement convaincus qu'il est effectivement un grand, mais grand psychologue, et un connaisseur incomparable du psychisme des êtres de sa planète.

Mais lors de mon dernier séjour parmi eux, ayant dû me rendre chez cet écrivain, dont j'avais moi aussi entendu parler, pour éclaircir une tout autre question, je trouvai là, en réalité, un être qui, d'après ma compréhension, ressemblait à tous les écrivains actuels de là-bas, c'est-à-dire qu'il était excessivement borné, et, comme le dit notre cher Mullah Nassr Eddin, « ne voyait pas plus loin que le bout de son nez ». Quant à la connaissance du vrai psychisme des êtres de sa planète dans leurs réelles conditions d'existence — il était, à cet égard, un parfait ignorant.

Je le répète, l'histoire de cet écrivain montre, de manière caractéristique, à quel point les êtres tri-cérébraux qui te plaisent — les contemporains surtout — manquent à réaliser les « partkdolgdevoirs êtriques ». Elle prouve qu'en eux ne se cristallisent jamais des convictions êtriques subjectives qui soient le fruit de leur propre réflexion logique — comme il en va chez la plupart des êtres tri-cérébraux — mais uniquement des « convictions êtriques » dépendant de l'opinion d'autrui.

Et c'est parce qu'ils ont cessé d'accomplir les partkdolgdevoirs êtriques — qui seuls peuvent donner à l'être la connaissance d'une réalité effective — qu'ils ont cru discerner chez cet écrivain certaines qualités inexistantes.

Ce trait singulier de leur psychisme — qui consiste à s'en tenir uniquement à ce que dira Monsieur Dupont ou Monsieur Durand, sans s'efforcer d'en savoir davantage — s'est enraciné en eux depuis longtemps, et ils ne cherchent même plus à connaître ce qui ne peut être compris que par d'actives réflexions personnelles.

Il faut cependant remarquer que cela ne saurait être imputé à l'organe kundabuffer infligé à leurs ancêtres, non plus qu'à ses conséquences cristallisées en eux par la faute de certains Individuums sacrés, et transmises ensuite par hérédité de génération en génération.

Non. Ils s'en sont rendus eux-mêmes coupables, en établissant peu à peu des conditions anormales d'existence êtrique extérieure, qui ont fini par former en leur présence générale ce qui est aujourd'hui leur « dieu intérieur malfaisant », et qui porte le nom d'« auto-tranquillisateur ».

Tu le comprendras d'ailleurs fort bien toi-même lorsque je t'aurai communiqué, comme je te l'ai déjà promis le plus de faits possible au sujet de la planète qui te plaît

En tout cas, je te conseille vivement d'être à l'avenir très prudent quand tu parleras des êtres tri-cérébraux de cette planète, afin de ne pas les offenser ; car si d'aventure — avec quoi le Diable ne plaisante-t-il pas? — ils venaient à connaître quelqu'une de tes insultes, ils te joueraient un « tour de cochon », comme ils disent.

Il serait bon de nous rappeler à ce propos une des sages sentences de notre cher Mullah Nassr Eddin :

« Hé! que ne voit-on pas dans le monde! Une puce peut même parfois avaler un éléphant! »

Belzébuth voulait encore dire quelque chose, mais juste à ce moment un serviteur du vaisseau entra et lui remit un « étherogramme » à son nom.

Lorsque Belzébuth eut entendu le contenu de l'« étherogramme » et que le serviteur du vaisseau fut sorti, Hassin se tourna vers son aïeul et lui dit :

— Cher grand-père, raconte encore quelque chose sur les êtres tri-centriques qui peuplent l'intéressante planète appelée « Terre ».

Belzébuth considéra de nouveau son petit-fils avec un sourire singulier, fit un étrange signe de tête et continua.

Chapitre 14
Où l'on entrevoit une perspective qui ne promet rien de très gai

JE dois te dire qu'à l'origine les êtres de cette planète possédaient une présence semblable à celle des êtres tri-cérébraux appelés « kestchapmartniens » surgissant sur toutes les planètes correspondantes de Notre Grand Univers, et qu'ils avaient la même durée d'existence que tous les autres êtres tri-cérébraux.

Leur présence ne subit divers changements qu'après la seconde catastrophe dont fut victime cette planète, et au cours de laquelle fut englouti son continent principal, qui portait le nom d'« Atlantide ».

Depuis lors, comme ils s'étaient mis à créer des conditions d'existence êtrique extérieure dont l'action sur la qualité de leur rayonnement était de plus en plus dégradante, la Grande Nature se vit contrainte de transformer peu à peu leur présence par divers compromis et modifications, pour assurer la qualité des vibrations qu'ils irradiaient et qui étaient nécessaires au maintien de l'existence des anciens fragments de leur planète.

La forme extérieure de leur corps planétaire est chez tous presque la même ; quant à ses dimensions et autres particularités subjectives, leur revêtement est soumis, comme chez nous, aux données héréditaires, aux conditions de l'instant de la conception, et autres facteurs habituels d'apparition et de formation de tout être.

Ils diffèrent encore entre eux par la couleur de leur peau et la nature de leurs cheveux, et ces attributs de leur présence sont déterminés, comme partout ailleurs, par les résultats des influences planétaires qui s'exercent sur les

lieux où ils sont venus au monde et se sont formés jusqu'à l'âge responsable, ou, comme ils le disent, jusqu'à leur « majorité ».

Quant au psychisme de ces êtres tri-cérébraux, il présente chez tous, dans ses traits principaux, les mêmes particularités, quelle que soit la partie de la surface de leur planète où ils voient le jour. Et au nombre de ces particularités il en est une bien spécifique, qui fait que cette infortunée planète est, dans l'Univers entier, la seule où s'effectue le terrible processus appelé « processus de destruction mutuelle » ou, comme on le dit encore là-bas, la « guerre ».

Outre cette propriété principale de leur psychisme, en chacun d'eux, quel que soit le lieu de sa conception et de son existence, se cristallisent complètement, jusqu'à devenir parties intégrantes de sa présence, des fonctions qui existent là-bas sous les noms d'« égoïsme », « amour-propre », « vanité », « orgueil », « présomption », « crédulité », « suggestibilité », et bien d'autres encore, non moins anormales, et indignes de l'essence d'un être tri-cérébral quel qu'il soit.

Parmi ces propriétés anormales, la plus redoutable est pour eux celle qui porte le nom de « suggestibilité ».

Je te parlerai un jour spécialement de cette étrange particularité psychique... »

Belzébuth se tut, réfléchit un peu plus longuement que de coutume, puis, s'adressant une fois encore à son petit-fils, il dit :

— Je vois que les êtres tri-cérébraux qui apparaissent et existent sur l'originale planète « Terre » ont éveillé ton intérêt, et puisque nous devons, bon gré mal gré, nous entretenir de toutes sortes de choses pour abréger notre voyage sur le vaisseau *Karnak,* je te parlerai d'eux le plus possible.

Pour mieux te faire comprendre l'étrangeté de leur psychisme, je te raconterai dans l'ordre mes descentes per-

sonnelles sur cette planète, ainsi que les événements qui s'y passèrent et dont je fus moi-même le témoin.

J'ai visité six fois, en personne, la surface de cette planète Terre, et chacune de ces visites fut provoquée par des circonstances différentes.

Je commencerai par ma première descente.

Chapitre 15
Première descente de Belzébuth sur la Terre

JE descendis pour la première fois sur cette planète « Terre », dit Belzébuth, à cause d'un jeune être de notre tribu qui s'était lié imprudemment avec un être tri-cérébral de là-bas, et s'était trouvé entraîné dans une sotte histoire.

Un jour, plusieurs êtres de notre tribu, qui habitaient eux aussi la planète Mars, se présentèrent chez moi pour m'adresser une requête.

Ils me racontèrent qu'un de leurs jeunes parents, émigré sur la planète Terre depuis quelque trois cent cinquante années martiennes, avait récemment provoqué un incident très désagréable pour l'ensemble de ses proches.

« Nous tous, ses proches, me dirent-ils, ceux de la planète Terre comme ceux de la planète Mars, avons fait tout ce qui était en notre pouvoir pour liquider cette déplorable affaire, mais en dépit de tous nos efforts et des mesures que nous avons prises, jusqu'à présent nous ne sommes arrivés à rien.

« Et définitivement convaincus aujourd'hui que par nous-mêmes nous ne parviendrions pas à en finir avec cette malencontreuse histoire, nous nous sommes décidés à vous importuner, Haute Révérence, et à implorer de Votre Bonté quelque sage conseil, qui puisse nous tirer de cette pénible situation. »

Ils m'exposèrent alors en détail le malheur qui était survenu.

« D'après tout ce qu'ils me dirent, je vis que cet inci-

dent n'était pas seulement fâcheux pour les proches de ce jeune être, mais qu'il pourrait le devenir pour tous les êtres de notre tribu.

Je ne pouvais donc faire autrement que de leur venir tout de suite en aide pour les tirer de ce mauvais pas.

Tout d'abord, j'essayai de les aider sans quitter la planète Mars ; cependant, m'étant bientôt convaincu que rien d'effectif ne pouvait être accompli d'aussi loin, je résolus de descendre sur la planète Terre, et de chercher sur place quelque solution. Dès le lendemain, m'étant muni en hâte du nécessaire, je pris mon vol sur le vaisseau *Occasion*.

L'*Occasion*, je te le rappelle, était le vaisseau sur lequel les êtres de notre tribu avaient été envoyés sur ce système solaire et, comme je te l'ai déjà dit, il avait été laissé à notre disposition pour les besoins des communications interplanétaires.

Ce navire stationnait en permanence aux abords de la planète Mars, et le commandement m'en avait été confié d'En-Haut.

« Ainsi donc, c'est sur ce vaisseau *Occasion* que se fit ma première descente sur la Terre.

Cette première fois, il atterrit sur les rivages de ce continent qui, lors de la seconde catastrophe, devait complètement disparaître de la surface de la planète.

Ce continent portait le nom d'« Atlantide » ; c'était le principal lieu d'existence des êtres tri-cérébraux de là-bas, et de la plupart des membres de notre tribu.

Dès notre débarquement, je me rendis dans une ville du nom de « Samlios », où existait cet infortuné jeune être de notre tribu qui avait motivé ma descente.

Samlios était en ce temps-là une ville très importante : c'était alors la capitale de la plus grande communauté de la planète Terre.

C'est là que résidait le chef de cette grande communauté, lequel portait le nom d'« empereur Apollis ».

Et c'est avec cet empereur Apollis que notre jeune et inexpérimenté compatriote avait eu des démêlés.

A Samlios, je pris connaissance de tous les détails de l'affaire.

J'appris qu'avant cet incident ce jeune être entretenait des relations d'amitié avec l'empereur, dont il fréquentait la maison.

Il se trouva qu'un jour, lors d'une de ses visites à l'empereur, notre jeune compatriote, au cours de la conversation, fit un pari. Et ce pari fut le point de départ de toute l'histoire.

Je te rappelle que la communauté sur laquelle régnait l'empereur Apollis était, à cette époque, la plus grande et la plus riche de toutes les communautés, et la ville où il résidait, la plus grande et la plus riche de toutes les villes qu'il y eût alors sur la Terre.

Pour maintenir toute cette richesse et toute cette grandeur, il fallait naturellement à l'empereur Apollis beaucoup d'« argent », et il exigeait un intense labeur des êtres ordinaires de sa communauté.

Il importe de remarquer ici que, lors de ma première descente personnelle sur cette planète, les êtres tri-cérébraux qui t'intéressent ne possédaient déjà plus l'organe kundabuffer, mais que chez certains d'entre eux commençaient à se cristalliser diverses conséquences des propriétés de cet organe si funeste pour eux.

A l'époque où se situe mon récit, s'était cristallisée chez certains êtres de là-bas la conséquence d'une propriété qui, au temps où fonctionnait encore en eux l'organe kundabuffer, incitait les hommes à se soustraire, sans « remords de conscience », à toutes leurs obligations, à celles qu'ils assumaient eux-mêmes comme à celles que leur imposaient leurs aînés — et à ne faire leur devoir

que poussés par la peur et l'intimidation, sous la crainte d'une menace venant du dehors.

C'est d'ailleurs cette néfaste conséquence, déjà cristallisée chez certains êtres de cette période, qui fut à l'origine de toute l'affaire.

« Bref, mon enfant, voici les faits :

L'empereur Apollis, très consciencieux lui-même quant aux obligations qu'il devait remplir pour assurer la grandeur de la communauté dont il avait la charge, n'épargnait ni sa peine ni ses biens — mais il en exigeait autant de ses sujets.

Cependant cette conséquence des propriétés de l'organe kundabuffer étant déjà, je viens de le dire, parfaitement cristallisée à cette époque chez certains de ses sujets, il eut recours à toutes sortes d'« intimidations » et de « menaces » pour obtenir de chacun ce qu'exigeait la grandeur de la communauté confiée à ses soins.

Il usait de moyens si divers et en même temps si sensés, que même ceux de ses sujets chez lesquels les dites conséquences étaient déjà cristallisées, ne pouvaient s'empêcher de l'estimer, bien qu'ils lui eussent donné, à son insu naturellement, le sobriquet d'« archi-retors ».

Or, mon enfant, les méthodes employées par l'empereur Apollis pour obtenir de ses sujets tout ce qui était nécessaire à la grandeur de la communauté dont il était responsable semblèrent injustes à notre jeune et naïf compatriote, qui s'indignait continuellement, et ne tenait plus en place, dès qu'il était question d'un de ces nouveaux moyens.

Si bien qu'un beau jour, au cours d'un entretien avec l'empereur, ne pouvant plus se contenir, il lui exprima bien en face l'indignation que lui causait sa conduite « révoltante » envers ses sujets.

L'empereur Apollis ne se mit pas en colère, comme cela se fait ordinairement sur la planète Terre lorsque quelqu'un

se mêle de ce qui ne le regarde pas ; et non seulement il ne le chassa pas, mais il entreprit de discuter avec lui des raisons de sa sévérité.

Ils parlèrent longtemps, et leur conversation se termina par un « pari ». S'étant posé l'un à l'autre leurs conditions, ils les fixèrent par écrit; après quoi, chacun signa de son propre sang.

Entre autres conditions, l'empereur Apollis s'engageait, à dater de ce jour, à employer exclusivement, pour obtenir de ses sujets ce qu'il lui fallait, les mesures et les procédés que lui indiquerait notre compatriote.

Et au cas où les sujets ne paieraient plus comme d'habitude leur dû, notre jeune enthousiaste, lui, répondait de tout, et s'engageait à verser lui-même, à la caisse de l'empereur Apollis, les sommes nécessaires au maintien et à la prospérité future de la capitale aussi bien que de toute la communauté.

« Or, mon enfant, dès le lendemain, l'empereur Apollis se mit à remplir avec scrupule, selon les conditions posées, les obligations qu'il avait assumées, et il gouverna la communauté d'après les seules indications de notre compatriote.

Cependant les résultats d'un tel gouvernement se révélèrent bientôt tout à fait contraires à ce que pensait et attendait notre innocent.

Les sujets de cette communauté — surtout, bien entendu, ceux chez lesquels étaient déjà cristallisées les conséquences des propriétés de l'organe kundabuffer — non seulement cessèrent d'apporter leurs contributions à la caisse de l'empereur Apollis, mais se mirent même à dérober petit à petit tout ce qui avait été versé jusqu'alors.

Et puisque notre compatriote avait pris l'engagement de fournir le nécessaire, engagement qu'il avait même signé de son sang — et tu sais ce que signifie pour nous autres une obligation volontairement assumée, surtout si elle est

confirmée par le sang — il dut bientôt subvenir à tous les besoins du Trésor.

Il donna d'abord tout ce qu'il possédait, puis tout ce qu'il put obtenir de ceux de ses proches qui habitaient la planète Terre.

Et lorsque ceux-ci furent à court d'argent, il s'adressa à ses proches de notre planète Mars.

Cependant, sur Mars, tout fut vite épuisé. La caisse de la ville de Samlios exigeait et exigeait toujours davantage ; on ne voyait aucune limite à ses exigences.

C'est alors que tous les proches de notre compatriote s'alarmèrent et résolurent de s'adresser à moi pour me demander de les tirer d'embarras.

« Ainsi donc, mon enfant, à mon arrivée dans cette ville, je fus reçu par tous les êtres de notre tribu demeurant sur cette planète, des plus âgés jusqu'aux plus jeunes.

Le soir même, nous tînmes conseil pour trouver ensemble une issue à la situation qui s'était créée.

A ce premier conseil fut invité l'empereur Apollis, avec qui les plus âgés de nos compatriotes avaient eu de fréquents entretiens à ce sujet.

Ce soir-là, l'empereur Apollis, s'adressant à nous tous, prononça les paroles suivantes :

« Equitables amis,

« Je déplore profondément ce qui vient d'arriver, et je regrette de tout mon être qu'il ne soit pas en mon pouvoir d'épargner à tous ceux qui sont assemblés ici les tracas qui les attendent encore.

« En effet, poursuivit l'empereur, le mécanisme du gouvernement de ma communauté, tel qu'il avait été établi depuis des siècles, est aujourd'hui modifié de façon radicale, et il est maintenant impossible d'y revenir sans provoquer la révolte immédiate de la plupart de mes sujets. Au point où en sont actuellement les choses, je ne

suis pas en état de les remettre en ordre à moi tout seul, sans que cela entraîne les plus graves répercussions, et c'est pourquoi je vous prie tous, au nom de la justice, de bien vouloir me prêter appui. »

Et il ajouta :

« Je me repens amèrement devant vous tous, car je m'estime moi aussi très coupable dans ce malheur.

« Je suis coupable, parce que j'aurais dû prévoir ce qui est arrivé, ayant existé dans ces conditions plus longtemps que mon jeune adversaire, avec qui j'ai conclu le pacte que vous savez.

« En vérité, je suis impardonnable d'avoir tenté cette aventure avec un être qui est peut-être d'une raison supérieure à la mienne, mais qui est assurément moins pratique en ce qui concerne ces sortes d'affaires.

« Je vous prie donc tous encore une fois, et particulièrement Votre Haute Révérence, de bien vouloir me pardonner, et de m'aider à en finir avec cette pénible histoire.

« Au point où en sont les choses, je ne peux faire maintenant que ce que vous me direz. »

Dès le départ de l'empereur Apollis, nous décidâmes de choisir parmi nous plusieurs êtres âgés et pleins d'expérience qui examineraient pendant la nuit toutes les données du problème, afin d'élaborer un plan d'action.

Après quoi nous nous séparâmes, ayant décidé de nous retrouver le lendemain soir au même endroit ; mais, à cette seconde assemblée générale, l'empereur Apollis ne fut pas invité.

Lorsque nous fûmes réunis, l'un des êtres vénérables que nous avions choisis la veille nous fit l'exposé suivant :

« Nous avons réfléchi toute la nuit sur cette histoire lamentable, nous en avons discuté les détails et nous en sommes venus à cette conclusion unanime que la seule issue était de revenir aux anciennes conditions de gouvernement.

« Ensuite nous sommes tombés d'accord, à l'unanimité encore une fois, sur le fait qu'un retour à l'ancien ordre de choses provoquerait à coup sûr une révolte des sujets de cette communauté, et que cette révolte entraînerait nécessairement toutes les conséquences devenues inévitables sur Terre en pareil cas.

« Bien entendu, de nombreux êtres appelés « détenteurs de pouvoir » de cette communauté en pâtiraient cruellement ; peut-être même seraient-ils détruits — quant à l'empereur Apollis, il n'échapperait certes pas à ce destin.

« Nous nous mîmes alors à chercher un moyen d'épargner au moins à l'empereur Apollis ces tristes conséquences.

« Et nous voulions coûte que coûte y parvenir, parce que la veille, à notre assemblée générale, l'empereur avait fait preuve à notre égard d'une grande sincérité et d'une grande bienveillance, et nous aurions tous réellement déploré qu'il eût à souffrir dans sa personne.

« Après mûre délibération, nous en vînmes à cette conclusion qu'il n'était possible de sauver l'empereur Apollis qu'en veillant, pendant l'insurrection, à ce que les manifestations de colère des sujets révoltés soient dirigées non contre l'empereur lui-même, mais contre son entourage, c'est-à-dire contre ce qu'on appelle ici son « gouvernement ».

« Mais là surgissait une question : les proches de l'empereur consentiraient-ils à endosser toutes les conséquences ?

« Et notre conclusion catégorique fut qu'ils n'y consentiraient pas, parce qu'ils tiendraient pour certain que le seul coupable en l'affaire était l'empereur, et qu'il devait par conséquent payer de sa personne.

« Après quoi, nous adoptâmes, toujours à l'unanimité, la résolution suivante :

« Afin de sauver au moins l'empereur Apollis de cette menace inévitable, les êtres de notre tribu devront, avec l'assentiment de l'empereur, prendre la place de toutes les

personnes occupant des postes responsables dans la communauté, et, lorsque la « psychopathie » des masses aura atteint son paroxysme, supporter chacun leur part des événements attendus. »

Lorsque notre délégué eut fini son rapport, nous décidâmes tous, après un rapide échange de vues, d'agir comme le proposaient les êtres vénérables de notre tribu.

Puis nous envoyâmes l'un de ces êtres vénérables soumettre notre plan à l'empereur Apollis ; celui-ci y donna son assentiment, en renouvelant sa promesse de se conformer à toutes nos indications.

Nous décidâmes alors d'entreprendre dès le lendemain cette relève de tous les fonctionnaires.

Mais au bout de deux jours il devint évident qu'il n'y avait pas assez d'êtres de notre tribu habitant la planète Terre pour remplacer tous les fonctionnaires de cette communauté, et nous envoyâmes immédiatement le vaisseau *Occasion* sur la planète Mars pour en ramener un certain nombre de nos compatriotes.

En attendant, l'empereur Apollis, sous la direction de deux de nos êtres vénérables, se mit à remplacer, sous différents prétextes, divers fonctionnaires de la ville de Samlios par des nôtres.

Quelques jours plus tard, notre vaisseau *Occasion* étant revenu de la planète Mars avec des êtres de notre tribu, l'on procéda à des mutations en province, et ils occupèrent bientôt tous les « postes de confiance » de cette communauté.

Une fois le remaniement total ainsi opéré, l'empereur Apollis, toujours sous la direction de nos êtres les plus vénérables, entreprit de rétablir l'ancien ordre de gouvernement de sa communauté.

« Dès les premiers jours, ou presque, la restauration de l'ordre ancien commença, comme on s'y attendait, à exercer

ses effets sur le psychisme général des êtres de cette communauté, chez lesquels, je l'ai dit, s'étaient déjà parfaitement cristallisées diverses conséquences des propriétés du funeste organe kundabuffer.

Et le mécontentement allait sans cesse croissant, si bien que peu de temps après surgit en eux cette impulsion, devenue propre à la présence des êtres tri-cérébraux de là-bas de toutes les périodes suivantes, et qui les pousse de temps à autre à déclencher le processus qu'ils nomment aujourd'hui « révolution ».

Pendant leur « révolution », ils anéantirent — ce qui est d'ailleurs devenu propre à ces phénomènes tri-cérébraux de Notre Grand Univers — quantité des biens qu'ils avaient accumulés au cours des siècles, sans parler du grand nombre de « connaissances » qui furent alors perdues pour toujours ; de même, ils détruisirent l'existence de nombreux autres êtres, leurs semblables, qui étaient déjà en voie de se libérer des conséquences des propriétés de l'organe kundabuffer.

Il est intéressant de noter ici à ce propos un fait des plus étonnants et des plus incompréhensibles.

Pendant les révolutions qui suivirent, les êtres tri-cérébraux de là-bas — tombés presque tous, ou du moins à une majorité écrasante, dans cette « psychose » — détruisirent surtout ceux de leurs semblables qui étaient déjà sur la voie de s'affranchir des conséquences, cristallisées en eux, des propriétés de ce funeste organe kundabuffer, dont avaient été affligés leurs ancêtres.

« Or, mon enfant, tant que dura le processus de leur révolution, l'empereur Apollis se retira dans un de ses « palais d'été » des environs de Samlios.

Personne ne le toucha, parce que les nôtres avaient, par leur propagande, préparé les choses de telle sorte que tout le poids de la faute retombât, non sur l'empereur, mais

sur son entourage, c'est-à-dire précisément sur eux, ses administrateurs.

Bien mieux... Les êtres possédés de cette psychose se sentirent même « pris de compassion » pour leur souverain, disant que si cette fâcheuse révolution avait éclaté, c'était parce que leur « pauvre empereur » avait été entouré jusqu'ici de sujets déloyaux et ingrats.

Une fois la psychose révolutionnaire complètement apaisée, l'empereur Apollis revint dans la ville de Samlios, et, toujours avec l'aide de nos êtres les plus vénérables, remplaça peu à peu nos compatriotes par ses vieux serviteurs survivants, ou par de nouveaux, recrutés parmi ses sujets.

Et lorsque l'empereur Apollis eut rétabli les anciens modes de relation avec ses sujets, ceux-ci se remirent à combler sa caisse d'« argent », et à satisfaire à ses ordres, de sorte que les affaires de la communauté reprirent leur allure habituelle.

Quant à notre infortuné et naïf compatriote, qui avait été à l'origine de tous ces événements, il en fut si affecté qu'il ne voulut plus demeurer sur cette planète qui lui avait apporté tant de tourments : il revint avec nous sur la planète Mars.

Il s'y révéla d'ailleurs par la suite un excellent régent pour tous les êtres de notre tribu. »

Chapitre 16
Relativité de la notion de Temps

APRES un bref silence, Belzébuth reprit :

— Pour que tu puisses te faire une idée plus précise de l'étrangeté du psychisme des êtres tri-cérébraux habitant la planète Terre qui t'intéresse, et mieux comprendre, en général, tout ce qui se rapporte à cette originale planète, il faut absolument, à mon avis, que tu aies une notion exacte de leur calcul du Temps, et que tu saches comment la sensation êtrique de ce qu'on appelle le « processus du cours du Temps » s'est peu à peu modifiée dans leur présence, pour devenir ce qu'elle est aujourd'hui.

Il est indispensable que je t'instruise à ce sujet ; cela seul te permettra de te représenter et de comprendre les événements dont je t'ai parlé et ceux dont je te parlerai encore.

Sache avant tout que pour leur calcul du Temps les êtres tri-cérébraux de la Terre prennent comme nous, pour unité de mesure, l'« année », et qu'ils définissent la durée de cette année d'après le temps que dure un certain mouvement de leur planète autour d'une autre concentration cosmique — soit : le temps pendant lequel leur planète, en effectuant autour de son soleil le processus de « chute » et de « rattrapage », décrit ce qu'on appelle un « cercle krentonalnien ».

D'une manière analogue, nous désignons sous le nom d'« année », sur la planète Karataz, la période de temps comprise entre les moments où les soleils « Samos » et « Selos » sont le plus rapprochés l'un de l'autre.

Les êtres de la planète Terre nomment une centaine de ces années un « siècle ».

Ils divisent leur année en douze, et nomment chacune de ces divisions un « mois ».

Ils déterminent la durée de ce mois par le temps de révolution du grand fragment détaché de leur planète — lequel porte aujourd'hui le nom de « Lune » — c'est-à-dire le temps pendant lequel ce fragment accomplit, toujours d'après les lois cosmiques de chute et de rattrapage, son tour krentonalnien complet autour de leur planète.

Il importe de remarquer que douze tours krentonalniens de la Lune ne correspondent pas exactement à un tour krentonalnien de leur planète autour de son soleil ; aussi ont-ils adopté certains compromis, dans le calcul de leurs mois, pour que le total réponde plus ou moins à la réalité.

Ensuite, ils divisent ce « mois » en ce qu'ils nomment habituellement trente « jours ».

Ils considèrent comme un « jour » la période de temps pendant laquelle leur planète effectue sur elle-même sa « rotation » complète, sous l'action des lois cosmiques mentionnées.

Mais sache qu'ils appellent encore « jour » le processus trogoautoégocratique qui s'accomplit périodiquement dans l'atmosphère de leur planète — comme sur toutes celles où se réalise le processus cosmique qui porte, comme je l'ai déjà dit, le nom d'« Ilnosopârno » — et que nous nommons « kshtatsavakht » ; ils le désignent, eux, par l'expression « faire jour », et ils donnent au processus opposé à celui-ci, celui que nous nommons « kldatsakhti », le nom de « nuit » ; ils disent alors : « il fait nuit ».

Ainsi donc, les êtres tri-cérébraux peuplant la planète Terre nomment leur plus grande mesure de temps un « siècle », et ce siècle comporte cent « années ».

L'année a douze « mois ». Le mois, en moyenne, trente « jours ». Le jour lui-même se divise en vingt-quatre « heures », l'heure en soixante « minutes ». La minute, à son tour, se divise en soixante « secondes ».

« Puisque tu ne connais pas encore, mon enfant, les

particularités exceptionnelles que présente le Temps, sache tout d'abord que la vraie science objective donne de ce phénomène cosmique la définition suivante :

« Le Temps, comme tel, n'existe pas ; il n'est qu'un ensemble de résultats provenant de tous les phénomènes cosmiques présents en un lieu donné ».

Le Temps, comme tel, aucun être ne peut le comprendre par la raison, ni le sentir au moyen d'une fonction êtrique extérieure ou intérieure, quelle qu'elle soit. Il ne peut même pas être ressenti par l'instinct que possède toute formation cosmique plus ou moins indépendante — quel que soit le degré de cet instinct.

Il n'est possible d'évaluer le Temps qu'en comparant entre eux divers phénomènes cosmiques se produisant à l'endroit même et dans les conditions mêmes où il est constaté et considéré.

Remarquons que dans le Grand Univers tout phénomène sans exception, en quelque lieu qu'il apparaisse et se déroule, n'est que le résultat de « fragmentations » successives, conformes aux lois, de quelque phénomène intégral ayant tiré son origine du Très Saint Soleil Absolu.

De sorte que tous les phénomènes cosmiques, où qu'ils se produisent, ont une signification « objective ».

Et ces fragmentations successives, conformes aux lois, se réalisent, sous tous les rapports, même sous celui de l'involution et de l'évolution, selon la loi cosmique fondamentale de l'Heptaparaparshinokh sacré.

Seul, le Temps n'a aucune signification objective, parce qu'il n'est le résultat de la fragmentation d'aucun phénomène cosmique déterminé. N'étant issu de rien, mais s'identifiant toujours à tout et restant souverainement indépendant, il est seul, dans l'Univers entier, à pouvoir être appelé et glorifié du nom d'« Unique Phénomène Idéalement Subjectif ».

Ainsi, mon enfant, le Temps, auquel on donne parfois le nom d'« Héropas », est le seul phénomène dont l'apparition ne dépende d'aucune source; lui seul, à l'image de l'« Amour divin », s'écoule toujours de lui-même, indépendamment, comme je l'ai déjà dit, et s'identifie, selon des rapports définis, à tous les phénomènes qui se produisent dans tous les surgissements de Notre Grand Univers présents en un lieu donné.

Je le répète, tu ne pourras comprendre à fond tout ce que je viens de te dire que lorsque je t'aurai spécialement expliqué, plus tard, ainsi que je te l'ai déjà promis, tout ce qui concerne les deux lois fondamentales de la création du monde et de l'existence du monde.

Pour le moment, rappelle-toi seulement ceci : puisque le Temps n'a pas d'origine et qu'il n'est pas possible d'établir exactement sa présence — comme on peut le faire pour tous les autres phénomènes dans toutes les sphères cosmiques — la science objective dont j'ai parlé prend pour l'évaluer la même « unité de base » que celle dont elle fait usage pour déterminer exactement la densité et la qualité de vibrations de toutes les substances cosmiques présentes en tous lieux et dans toutes les sphères de Notre Grand Univers.

Et cette unité de base, fixée depuis toujours pour l'évaluation du Temps, est l'instant de ce qu'on appelle la « sensation égokoulnatsarnienne sacrée », qui apparaît chez les Saints Individuums cosmiques habitant le Très Saint Soleil Absolu, chaque fois que le regard de Notre Eternel Uni-Etrique, dirigé à travers l'espace, touche directement leurs présences.

Cette unité de mesure fut établie par la science objective pour permettre de déterminer exactement et de comparer entre eux les divers degrés de sensations subjectives des Individuums conscients ainsi que les « cadences » des différents phénomènes objectifs qui se manifestent dans les diverses sphères de Notre Grand Univers, et qui donnent naissance à tous les surgissements cosmiques, petits et grands.

La particularité essentielle du processus du cours du Temps consiste en ceci qu'il est perçu de la même façon et dans la même succession par la présence de toutes les formations cosmiques d'échelles différentes.

Pour te donner une idée, serait-elle approximative, de ce dont je viens de parler, nous allons prendre comme exemple le processus du cours du Temps s'effectuant dans une des gouttes d'eau de la carafe placée là sur cette table.

Chaque goutte d'eau contenue dans cette carafe représente, elle aussi, un monde indépendant, un monde de « microcosmos ».

Dans ce petit monde, de même que dans les autres cosmos, surgissent et existent des « individus » ou « êtres » infinitésimaux, relativement indépendants.

Pour les êtres de cet infiniment petit monde, le Temps s'écoule dans la même succession que celle qui est ressentie par tous les individus, dans tous les autres cosmos. Et ces êtres infinitésimaux, tout comme les êtres appartenant à des cosmos d'« échelles » différentes, ont, pour chacune de leurs perceptions et manifestations, des expériences d'une durée déterminée ; et comme eux, ils ressentent le cours du Temps en comparant entre elles les durées respectives des phénomènes qui les entourent.

De même que les êtres des autres cosmos, ils naissent, grandissent, s'unissent et se désunissent en vue de ce qu'on appelle le « résultat sexuel », sont affectés de maladies, souffrent, et, comme tout ce qui existe sans que s'y soit fixée la Raison objective, sont finalement détruits, en tant que tels, à jamais.

Tout le processus d'existence des êtres infinitésimaux de ce petit monde exige, comme dans les autres mondes, un temps d'une durée déterminée, proportionnelle à celle de tous les phénomènes environnants qui se manifestent à l'« échelle cosmique » donnée.

Ils ont besoin d'un temps de durée déterminée pour le processus de leur naissance et de leur formation comme

pour les divers événements qui se déroulent au cours de leur existence, jusqu'à leur finale et totale destruction.

Tout le processus d'existence des êtres de cette goutte d'eau comporte lui aussi, dans le cours du Temps, ce qu'on appelle des « intervalles » successifs.

Il faut un temps déterminé pour leurs joies et pour leurs souffrances, en un mot, pour toutes les sortes d'émotions êtriques indispensables, pour toutes sans exception, y compris leurs « phases de malchance » et leurs « périodes de soif de perfectionnement ».

Le processus du cours du Temps comporte chez eux aussi, je le répète, une succession harmonieuse, et cette succession relève de l'ensemble de tous les phénomènes environnants.

En général, la durée du processus du cours du Temps est perçue et ressentie identiquement par tous ces individus cosmiques comme par toutes les unités pourvues d'instinct et déjà définitivement formées, avec la seule différence due à la qualité de leur présence, et à leur état général au moment donné.

Remarquons cependant, mon enfant, que si, chez les individus isolés existant en des unités cosmiques indépendantes quelconques, la définition du cours du Temps n'est pas objective, au sens plein du mot, elle acquiert néanmoins pour eux un sens d'objectivité, pour cette raison qu'ils le perçoivent selon l'achèvement de leur propre présence.

La même goutte d'eau que nous avons prise pour exemple va servir à te rendre ma pensée plus nettement compréhensible.

Bien que, d'un point de vue objectif universel, toute la période du processus du cours du Temps vécue dans cette goutte d'eau soit ressentie par elle de manière entièrement subjective, en revanche, pour les êtres qui existent dans cette goutte d'eau, cette même période sera perçue comme objective.

Pour rendre cette idée plus claire, certains êtres, nommés des « hypocondriaques », qui existent parmi les

êtres tri-cérébraux de la planète Terre, peuvent encore nous servir d'exemple.

Il semble fréquemment à ces « hypocondriaques » terrestres que le temps s'écoule avec une lenteur incroyable, qu'il se traîne de manière « phénoménalement ennuyeuse », comme ils disent.

Or, exactement de la même façon, il peut parfois sembler à certains des êtres infinitésimaux de cette goutte d'eau — à supposer qu'il y ait aussi parmi eux des « hypocondriaques » — que le temps passe très lentement et de manière « phénoménalement ennuyeuse ».

Tandis qu'en réalité, d'après la sensation du temps qu'ont tes favoris de la planète Terre, toute la durée d'existence de ces « êtres-microcosmes » se borne, au plus, à quelques-unes de leurs « minutes », parfois même à quelques-unes de leurs « secondes ».

« Maintenant, mon cher enfant, pour que tu comprennes mieux le Temps et ce qu'il a de particulier, nous allons comparer ton âge à l'âge correspondant des êtres de la planète Terre.

Il nous faudra prendre, une fois de plus, comme terme de comparaison, l'unité de mesure du Temps qu'emploie dans ses calculs la science objective.

Sache tout d'abord que la science objective a établi — selon des données que tu connaîtras lorsque je t'aurai spécialement expliqué les lois fondamentales de la création du monde et de l'existence du monde — que tous les êtres tri-cérébraux normaux, y compris bien entendu ceux de notre planète Karataz, ressentent l'action sacrée « égokoulnatsarnienne », servant à évaluer le Temps, quarante-neuf fois plus lentement que ne la ressentent les Individuums sacrés séjournant sur le Très Saint Soleil Absolu.

Par conséquent, pour les êtres tri-cérébraux de notre Karataz, le processus du cours du Temps s'écoule quarante-neuf fois plus vite que sur le Soleil Absolu, et c'est à cette

même vitesse qu'il devrait s'écouler pour les êtres peuplant la planète Terre.

De plus, il a été calculé que, pendant la période au terme de laquelle le soleil « Samos » atteint le point où il est le plus proche du soleil « Selos » — période considérée sur la planète Karataz comme une « année » — la planète Terre décrit autour de son soleil Ors trois cent quatre-vingt-neuf de ses cercles krentonalniens.

Il s'ensuit donc que, d'après un calcul objectivement conventionnel du Temps, notre année est trois cent quatre-vingt-neuf fois plus longue que la période considérée par tes favoris comme leur année.

Cela t'intéressera certainement de savoir que tous ces calculs me furent en partie communiqués par le Grand Archi-Ingénieur de l'Univers, Sa Haute Mesure l'Archange Alguémathant — puisse-t-il se parfaire jusqu'à l'Anklade sacrée. Il me les communiqua lors de son séjour sur la planète Mars, où il était venu en qualité de membre sacré de la troisième Haute Commission, à l'occasion de la première catastrophe qu'avait subie la planète Terre.

Pendant mon voyage de retour dans ma patrie, ces informations furent d'ailleurs complétées par le capitaine du vaisseau trans-spatiaire l'*Omniprésent,* au cours des quelques conversations amicales que j'eus avec lui.

Remarquons maintenant ceci : en tant qu'être tri-cérébral de la planète Karataz, tu n'es actuellement qu'un garçon de douze ans, exactement semblable, sous le rapport de l'Etre et de la Raison, à un garçon de la planète Terre, non encore formé et non encore conscient de lui-même, comme le sont tous les êtres tri-cérébraux de la Terre, au cours du processus de leur croissance, avant de devenir des hommes responsables.

Tous les traits de ton psychisme général appelés : « caractère », « tempérament », « tendances », bref, toutes les particularités de ton psychisme qui se manifestent à l'extérieur, sont exactement les mêmes que celles de tous

les êtres tri-cérébraux non encore définis ni mûris, ayant atteint l'âge de douze ans.

Donc, d'après tout ce que je viens de dire, bien que tu ne sois encore, selon notre calcul du Temps, qu'un garçon de douze ans non encore formé et non encore conscient de lui-même, tel qu'on en trouve sur la planète Terre, cependant, d'après un calcul basé sur leurs conceptions subjectives et leurs sensations êtriques du cours du Temps, tu existerais, non pas depuis douze années, mais bien depuis quatre mille six cent soixante-huit ans...

« Tout ce que je te dis là te donnera la possibilité de discerner certains facteurs qui entraînèrent la diminution graduelle de la durée moyenne de leur existence — laquelle a fini par devenir aujourd'hui « presque nulle », dans le sens objectif du mot.

A vrai dire, cette diminution graduelle de la durée moyenne de l'existence des êtres tri-cérébraux de cette infortunée planète, durée finalement réduite à « rien », provient non pas d'une seule cause, mais de plusieurs.

Parmi celles-ci, la principale fut, bien entendu, que la Nature dut s'adapter de manière appropriée en vue de modifier peu à peu leur présence pour la rendre telle qu'elle est aujourd'hui.

Quant aux autres causes, disons en toute justice qu'elles auraient fort bien pu ne jamais apparaître sur cette infortunée planète, si la première ne s'était pas manifestée ; en effet, elles en découlèrent toutes plus ou moins, mais graduellement, cela va sans dire.

Tu comprendras tout cela, mon enfant, à l'occasion des récits que je te ferai plus tard sur ces êtres tri-cérébraux; je ne parlerai pour le moment que de la première et principale cause, à savoir : pourquoi et comment la Grande Nature se vit contrainte de tenir compte de leur présence et de lui donner une forme nouvelle.

Tout d'abord, sache qu'il existe dans l'Univers deux « sortes » ou deux « principes » d'existence êtrique.

Le premier principe d'existence êtrique, nommé « foulasnitamnien », est propre à tous les êtres tri-cérébraux peuplant toutes les planètes de Notre Grand Univers. Le but principal et la raison d'existence de ces êtres est de servir à la transformation des substances cosmiques requises pour le « processus trogoautoégocratique cosmique général ».

Le second principe d'existence êtrique est celui auquel sont soumis tous les êtres uni-cérébraux et bi-cérébraux, en quelque lieu qu'ils surgissent.

La raison ou le but de l'existence de ces êtres uni-cérébraux et bi-cérébraux est de servir de véhicule pour la transformation des substances cosmiques requises, non plus cette fois à des fins de caractère cosmique général, mais pour les exigences du seul système solaire, voire de la seule planète sur laquelle ils surgissent.

Pour mieux élucider l'étrangeté du psychisme des êtres tri-cérébraux qui te plaisent, tu dois savoir qu'au début, lorsque l'organe kundabuffer, avec toutes ses propriétés, fut extirpé de leur présence, la durée de leur existence se conformait au principe « foulasnitamnien » ; c'est-à-dire qu'ils devaient eux aussi exister jusqu'à ce que se soit revêtu en eux, et complètement perfectionné en Raison, ce que l'on appelle le « corps kessdjan » — ou « corps astral » comme ils le nommèrent eux-mêmes par la suite — et que les êtres actuels ne connaissent d'ailleurs que par ouï-dire.

Mais plus tard, mon enfant, pour des raisons que tu connaîtras au fur et à mesure de mes récits, ils en vinrent à exister par trop anormalement, à exister d'une manière indigne d'êtres tri-cérébraux ; je veux dire que, d'une part, ils cessèrent d'irradier les vibrations requises par la Nature pour le maintien des fragments détachés de leur planète, et que d'autre part, poussés par la particularité principale de leur étrange psychisme, ils se mirent à détruire les

êtres d'autres formes de leur planète, et à diminuer ainsi peu à peu le nombre de sources requises à cette même fin. Et pour obtenir l'équilibre des vibrations requises, sous le rapport de la quantité et de la qualité, la Nature se vit alors contrainte de conformer graduellement la présence de ces êtres tri-cérébraux au second principe, le principe « Itoklanotz », comme elle le fait pour celle des êtres uni-cérébraux et bi-cérébraux.

Je t'expliquerai un jour spécialement la signification du principe « Itoklanotz ».

En attendant, rappelle-toi ceci : s'il est vrai qu'à l'origine les principaux motifs de diminution de la durée d'existence des êtres tri-cérébraux de cette planète n'ont pas dépendu d'eux, plus tard, cependant, la cause majeure de cet affligeant résultat vint — et elle vient plus que jamais aujourd'hui — des conditions anormales d'existence êtrique ordinaire qu'ils établirent eux-mêmes.

De nos jours, ces conditions ont favorisé à tel point cette diminution que si l'on compare la durée d'existence des êtres tri-cérébraux de la planète Terre à celle des êtres tri-cérébraux des autres planètes de tout l'Univers, on observera la même différence qu'entre la durée d'existence des êtres infinitésimaux contenus dans la goutte d'eau prise en exemple et la leur.

Comprends-tu maintenant, mon enfant, pourquoi le Grand Héropas lui-même, c'est-à-dire le Temps, s'est vu contraint de réaliser une si flagrante absurdité dans la présence de ces malheureux êtres tri-cérébraux de la planète Terre ?

Après ce que je viens de t'expliquer, tu peux te mettre à la place d'Héropas, et le comprendre, lui qui, bien qu'impitoyable, est juste, toujours et en tout. »

Sur ces mots, Belzébuth se tut. Et, lorsqu'il s'adressa de nouveau à son petit-fils, il dit avec un profond soupir :

— Eh ! eh ! mon cher enfant... Lorsque tu en sauras

davantage sur les êtres tri-centriques de cette infortunée planète Terre, tu comprendras tout par toi-même, et te formeras sur toute chose ta propre opinion.

Tu comprendras parfaitement par toi-même que si la cause première des calamités terrestres a été une certaine « imprévoyance » d'En-Haut, de la part de divers Individuums sacrés, néanmoins la raison du chaos qui règne aujourd'hui sur cette planète n'est à chercher que dans les conditions anormales d'existence êtrique ordinaire qu'ils ont peu à peu établies eux-mêmes, et qu'ils continuent à établir de nos jours.

Dans tous les cas, mon cher enfant, lorsque tu connaîtras mieux tes favoris, non seulement, je te le répète, tu verras à quelle durée lamentable a été réduite, en définitive, l'existence de ces malheureux, si on la compare à la durée normale d'existence fixée depuis longtemps déjà comme une loi pour toutes les sortes d'êtres tri-centriques de Notre Grand Univers, mais tu comprendras encore que, pour les mêmes raisons, toute sensation êtrique normale quelle qu'elle soit, à l'égard de n'importe quel phénomène cosmique, a peu à peu disparu chez eux, et leur fait aujourd'hui complètement défaut.

Bien que les êtres de cette infortunée planète soient apparus il y a plusieurs dizaines d'années, d'après un calcul objectivement conventionnel du Temps, ils n'ont encore aucune sensation êtrique des phénomènes cosmiques — sensation propre, cependant, à tous les êtres tri-centriques de l'Univers entier ; bien plus, dans la raison de ces malheureux ne se forme même pas la moindre représentation, serait-elle approximative, des vraies causes de ces phénomènes.

Ils n'ont pas même de notion tant soit peu juste des phénomènes cosmiques qui se produisent sur leur propre planète, tout autour d'eux.

Chapitre 17
Archi-absurde

D'après les assertions de Belzébuth notre soleil n'éclaire ni ne chauffe

POUR que tu te représentes un peu, mon cher Hassin, combien la fonction nommée « sensation instinctive de la réalité », propre à tout être tri-cérébral de Notre Grand Univers, fait défaut dans la présence des êtres tri-centriques peuplant la planète Terre — surtout chez ceux des périodes récentes — il suffira, à mon avis, de te dire comment ils comprennent et s'expliquent les raisons pour lesquelles se produisent périodiquement sur leur planète les phénomènes cosmiques qu'ils nomment « lumière du jour », « obscurité », « chaleur », « froid », etc...

Tous les êtres tri-cérébraux de cette planète parvenus à l'âge responsable, tous sans exception, sont catégoriquement convaincus, sous l'influence des nombreuses élucubrations existant là-bas sous le nom de « sciences », que ces phénomènes arrivent tout faits sur leur planète, « di-rec-te-ment » de leur soleil... et, comme aurait dit en pareil cas Mullah Nassr Eddin, « assez de rikikis là-dessus ».

Ce qu'il y a de plus singulier, à ce propos, c'est que, à part certains êtres ayant existé là-bas avant la seconde perturbation transapalnienne, pas un seul d'entre eux n'a jusqu'à présent exprimé le moindre doute au sujet de cette conviction.

Non seulement aucun d'eux n'a jamais douté de l'origine de ces phénomènes — bien que leur étrange raison présente une certaine ressemblance avec une saine logique — mais aucun d'eux n'a même manifesté à ce

sujet cette singulière propriété de leur psychisme, que seuls possèdent les êtres tri-cérébraux de cette planète, et qui porte le nom de « fantaisie imaginative ».

Et Belzébuth reprit avec un sourire amer :

— Toi, mon enfant, qui as une présence normale d'être tri-cérébral, et une « oskiâno » — ou, comme on dit là-bas sur la Terre, une « éducation » — intentionnellement implantée en ton essence, et fondée sur une morale reposant sur les seuls commandements et prescriptions de l'Etre-Un lui-même, ainsi que des Très Saints Individuums qui lui sont proches... eh bien! si tu t'étais par hasard trouvé parmi eux, tu n'aurais pas pu, en certains cas, réprimer en toi le « parkhitrogoul êtrique », c'est-à-dire le processus nommé sur Terre « fou rire intérieur irrésistible » — et ce fou rire serait devenu inextinguible à la vue de leur surprise, s'ils avaient tout à coup ressenti et compris avec force que non seulement aucune « lumière », « chaleur », etc... ne vient de leur soleil sur leur planète, mais encore que ce soleil qu'ils supposent être une « source de lumière et de chaleur » gèle lui-même presque autant que le chien pelé de notre vénérable Mullah Nassr Eddin.

En réalité, la surface de cette « source de chaleur », comme celle de tous les soleils ordinaires de Notre Grand Univers, est peut-être plus couverte de glace que la surface de ce qu'ils appellent le « Pôle Nord ».

Ce foyer « incandescent » aurait bien emprunté lui-même un peu de « chaleur » à quelque autre source de substance cosmique, plutôt que d'envoyer une partie de la sienne à une planète quelconque, surtout à celle qui, ayant eu le côté arraché, est devenue une sorte de monstre éclopé, et représente actuellement pour ce pauvre système Ors une « honte affligeante ».

« Mais sais-tu, mon enfant, demanda Belzébuth à Hassin, comment et pourquoi se produisent en général dans les atmosphères de certaines planètes, pendant les

processus trogoautoégocratiques, les phénomènes « kshtatsavakht », « kldatsakhti », « teïnolair », « peïshakir », et autres, que tes favoris nomment « lumière du jour », « obscurité », « froid », « chaleur », etc... ?

Si tu ne le comprends pas encore assez clairement, je vais te le préciser.

Je t'ai dit que je t'expliquerai seulement plus tard dans tous leurs détails les lois capitales de la création du monde et de l'existence du monde, mais pour que tu puisses mieux saisir ce dont nous parlons en ce moment, et mieux assimiler tout ce que je t'ai déjà dit, il me paraît indispensable d'aborder tout de suite, ne serait-ce que brièvement, les questions relatives à ces lois cosmiques.

Sache en premier lieu que tout ce qui a été créé à dessein, comme tout ce qui a surgi automatiquement dans l'Univers, existe et se maintient sur la seule base du « processus cosmique trogoautoégocratique ».

Ce très grand processus cosmique trogoautoégocratique fut réalisé par Notre Eternel Uni-Etrique, alors qu'existait déjà Notre Très Grand et Très Saint Soleil Absolu, qui fut, et qui est encore aujourd'hui, le lieu principal d'existence de Notre Tout-Miséricordieux Créateur.

Ce système, qui supporte tout ce qui surgit et existe, fut réalisé par Notre Créateur Eternel pour que s'opère l'« échange de substances » ou la « nutrition réciproque » de tout ce qui existe, de manière à enrayer, sur le Soleil Absolu, l'action de l'impitoyable Héropas.

Ce très grand processus cosmique trogoautoégocratique s'effectue toujours et en tout conformément à deux lois cosmiques fondamentales, dont la première se nomme l' « Heptaparaparshinokh fondamental sacré de premier ordre », et la seconde le « Triamazikamno fondamental sacré de premier ordre ».

Sous l'action de ces deux lois cosmiques sacrées surgissent tout d'abord, dans certaines conditions, à partir de la substance nommée « éthernokrilno », diverses « cristallisations ». Et, à partir de ces cristallisations, se constituent à leur tour, dans certaines conditions également, de grandes et petites « formations » cosmiques déterminées, plus ou moins indépendantes.

Or, à l'intérieur et à la surface de ces formations, s'effectuent les processus appelés « involution » et « évolution », toujours conformément aux deux lois sacrées fondamentales ; et tous les résultats de ces processus dans les atmosphères — et au-delà, par l'intermédiaire de ces mêmes atmosphères — fusionnent, pour assurer cet « échange nutritif ».

L' « éthernokrilno » est la substance primordiale dont est rempli tout Notre Grand Univers et qui sert de base à tout ce qui existe.

A ce sujet, la science objective affirme que tout, sans exception, dans l'Univers, est matière.

Sache encore qu'une seule cristallisation cosmique, qui existe sous le nom d' « Okidanokh omniprésent », tout en ayant, elle aussi, pour base, l'éthernokrilno, tire directement son origine des trois principes saints du « Théomertmalogos sacré », c'est-à-dire des émanations du Très Saint Soleil Absolu.

Cet « Okidanokh omniprésent » prend part, dans l'Univers, à la formation de tous les surgissements, petits et grands ; il est la cause principale de la plupart des phénomènes cosmiques, et en particulier des phénomènes qui se passent dans les atmosphères.

« Pour que tu puisses comprendre aussi, tant soit peu, l'Okidanokh omniprésent, il te faut savoir que la seconde loi cosmique fondamentale, celle du Triamazikamno sacré, met en jeu trois forces indépendantes ; autrement dit, cette loi sacrée se manifeste dans l'Univers en tout et partout, sans exception, sous trois aspects indépendants.

Ces trois aspects existent, dans l'Univers, sous les dénominations suivantes :

Le premier sous le nom de « Sainte Affirmation ».
Le second, de « Sainte Négation ».
Le troisième, de « Sainte Conciliation ».

Et voilà pourquoi la science objective énonce, parmi d'autres formules relatives à cette loi sacrée et à ces trois forces indépendantes, la définition suivante :

« Loi dont les effets deviennent causes de nouveaux effets, et dont le fonctionnement comporte toujours trois manifestations indépendantes et de caractère radicalement opposé, présentes en elle à l'état de propriétés latentes, invisibles et insaisissables ».

Or, mon enfant, notre Théomertmalogos sacré, c'est-à-dire l'émanation originelle de Notre Très Saint Soleil Absolu, dès son avènement, se conforme lui aussi à cette loi, et, dans ses réalisations ultérieures, donne des résultats correspondants.

L'Okidanokh omniprésent apparaissant dans l'espace hors du Très Saint Soleil Absolu, tire son origine de la fusion de ces trois principes indépendants en un seul, puis, au cours de ses involutions ultérieures, il se modifie, quant à la « force de vivification de ses vibrations », à mesure qu'il passe par les « stopinders » ou « centres de gravité » de l'Heptaparaparshinokh sacré fondamental.

« Je le répète, l'Okidanokh omniprésent participe toujours nécessairement, parmi d'autres cristallisations cosmiques déjà déterminées, aux formations cosmiques, petites et grandes, en quelque lieu de l'Univers qu'elles surgissent et quelles que soient les conditions extérieures environnantes.

Cette « unique cristallisation » cosmique, ou « élément actif », possède plusieurs particularités propres à elle seule, et c'est avant tout à ces particularités que sont dus la plupart des phénomènes cosmiques — entre autres ceux dont nous avons parlé et qui ont lieu dans l'atmosphère de certaines planètes.

L'élément actif omniprésent possède, ai-je dit, plusieurs particularités propres à lui seul, mais il nous suffira, comme thème de notre conversation, de prendre connaissance de deux d'entre elles.

La première consiste en ceci : lorsqu'une nouvelle unité cosmique se concentre, l'élément actif omniprésent ne fusionne pas avec elle, ni ne se transmue dans son intégralité en un point donné de cette nouvelle formation — comme le font toutes les autres cristallisations dans toutes les formations cosmiques. Mais à peine entre-t-il tel quel, en masse, dans une unité cosmique, qu'il y subit immédiatement ce qu'on appelle le « djartklom », c'est-à-dire qu'il se décompose en les trois principes fondamentaux qui lui ont donné naissance. Puis chacun de ces trois principes, pris isolément, détermine, dans cette unité cosmique, la concentration indépendante de trois nouvelles formations distinctes. De sorte que cet élément actif omniprésent crée, à l'origine de toute nouvelle formation, des sources pour la manifestation éventuelle de sa propre loi sacrée de Triamazikamno.

Il faut encore remarquer que, pour assurer la perception et l'utilisation ultérieure de cette particularité de l'élément actif omniprésent en vue d'une réalisation appropriée, ces sources distinctes existent et fonctionnent dans toute formation ou unité cosmique, tant que celle-ci existe.

Et ce n'est qu'après la totale destruction de cette « unité » que les saints principes du Triamazikamno sacré, localisés dans l'élément actif omniprésent Okidanokh, fusionnent à nouveau pour se reconvertir en Okidanokh, mais cette fois avec des vibrations ayant une force de vivification différente.

Quant à la seconde particularité de l'Okidanokh omniprésent, également propre à lui seul, et qu'il nous est indispensable d'élucider tout de suite, puisque c'est là le thème de notre conversation, tu ne la comprendras qu'après avoir pris connaissance d'une loi cosmique fondamen-

tale de second ordre existant dans l'Univers sous le nom d'« Aïeïoïouoa sacré ».

Cette loi cosmique est la suivante :

« Toute formation, grande ou petite, subit, au contact immédiat des « émanations » du Soleil Absolu, ou de quelque autre soleil, un processus appelé « remords », au cours duquel chacune de ses parties, résultant de l'un des saints principes du Triamazikamno sacré, « se révolte », et « critique » les perceptions antérieures et les manifestations actuelles impropres d'une autre partie de son tout, résultant d'un autre principe saint de la même loi sacrée de Triamazikamno ».

L'élément actif omniprésent Okidanokh est, lui aussi, soumis à ce processus sacré d'« Aïeïoïouoa », ou de « remords ».

Au cours de ce processus, cet élément actif, tant que dure autour de sa présence l'action immédiate du Théomertmalogos sacré, ou de l'émanation de quelque autre soleil ordinaire, se décompose en ses trois parties originelles, qui existent alors de façon presque indépendante ; mais dès que cette action cesse, ces parties fusionnent à nouveau pour exister comme un seul tout.

« Ici, mon enfant, je pense qu'il serait bon de te signaler entre autres un fait intéressant, concernant l'étrangeté du psychisme des êtres tri-cérébraux ordinaires de la planète qui te plaît tant ; ce fait se rapporte à leurs « spéculations scientifiques », comme ils disent.

Pendant mes longs siècles d'observation et d'étude de leur psychisme — au cours desquels, presque dès leur apparition, naquit leur science, qui devait par la suite atteindre périodiquement, comme toute chose là-bas, un niveau plus ou moins élevé de perfection — j'eus plusieurs fois l'occasion de constater que si des millions et des millions d'êtres tri-cérébraux appelés « savants » apparurent en tous temps et en tous lieux parmi eux, l'idée ne

vint jamais à l'esprit d'un seul d'entre eux — à l'exception cependant d'un certain Chinois nommé Tchoûn-Kil-Tess, dont je te parlerai plus tard en détail — qu'il y eût une différence quelconque entre les deux phénomènes cosmiques appelés « émanation » et « radiation ».

Pas un seul de ces « savants de malheur » ne réalisa jamais que la différence entre ces deux processus cosmiques est précisément de celles que notre vénérable Mullah Nassr Eddin caractérisait un jour par les paroles suivantes :

« Ils se ressemblent autant que la barbe du fameux Shakespeare anglais et le non moins fameux « armagnac » français ».

Pour être à même de mieux comprendre les phénomènes qui se produisent dans les atmosphères, tu dois encore apprendre et te rappeler que pendant les périodes où l'Okidanokh omniprésent subit le « djartklom » sous l'action du processus sacré d'« Aïeïoïouoa », la part d'éthernokrilno pur — c'est-à-dire « non dissous » — qui entre nécessairement dans toutes les formations cosmiques et sert pour ainsi dire à lier entre eux tous les éléments actifs de ces formations, se détache temporairement de lui, pour s'y réintégrer dès que les trois parties principales de l'Okidanokh fusionnent à nouveau.

« Maintenant, il nous faut aborder brièvement cette autre question : quel est le rapport de l'élément actif omniprésent Okidanokh avec la présence intégrale de tout être — et quels résultats cosmiques y fait-il apparaître?

Et il nous faut aborder cette question, parce qu'elle mettra en évidence un fait qui te permettra de mieux saisir les différences que présentent les divers systèmes de cerveaux des êtres, systèmes nommés « uni-cérébral », « bi-cérébral », et « tri-cérébral ».

Sache tout d'abord que toute concentration cosmique portant le nom de « cerveau » se constitue à partir de cristallisations dont la formation a pour principe affirmatif

l'une ou l'autre des saintes forces correspondantes du Triamazikamno fondamental sacré, intégrées dans l'Okidanokh omniprésent. Et c'est précisément par ces localisations que s'effectuent, dans la présence des êtres, les réalisations ultérieures de ces saintes forces.

Plus tard, je t'expliquerai spécialement le processus même de la formation première des cerveaux êtriques dans la présence des êtres. En attendant, je te dirai quelques mots sur les résultats qu'engendre l'Okidanokh omniprésent, par l'entremise de ces cerveaux êtriques.

L'élément actif omniprésent Okidanokh pénètre dans la présence des êtres par les trois sortes de nourriture êtrique.

Et cela parce que l'Okidanokh participe lui aussi nécessairement, comme je te l'ai déjà dit, à l'élaboration de toutes les substances servant de nourriture êtrique, et qu'il est par conséquent toujours présent en elles.

Or, mon enfant,

La particularité essentielle de l'Okidanokh omniprésent est qu'en subissant le processus de « djartklom » dans la présence des êtres, il le subit cette fois indépendamment du contact des émanations d'une grande concentration cosmique ; et les facteurs d'accomplissement du djartklom dans la présence des êtres sont : soit les résultats des partkdolgdevoirs consciemment réalisés par les êtres eux-mêmes — et dont je te parlerai plus tard de manière détaillée — soit le processus de la Grande Nature existant dans l'Univers sous le nom de « réalisation kerkoulnouarnienne », qui consiste à « réaliser par adaptation la totalité voulue des vibrations ».

Ce dernier processus s'effectue chez les êtres sans que leur conscient y prenne la moindre part.

Dans les deux cas, dès que l'Okidanokh pénètre dans la présence d'un être et y subit le djartklom, chacune de ses parties constitutives fusionne avec celles des perceptions de l'être qui lui correspondent, au moment donné, selon leurs « affinités de vibrations » — puis il se concentre dans les localisations appropriées, c'est-à-dire dans les cerveaux appropriés.

Ces fusions se nomment des « impulsacri êtriques ».

Remarque, mon enfant, que ces localisations ou cerveaux des êtres, non seulement leur servent d'appareils destinés à la transformation des substances cosmiques correspondantes, pour les fins du Très Grand Trogoautoégocrate cosmique général, mais encore constituent pour eux les moyens de se perfectionner consciemment.

Ce dernier but dépend d'ailleurs de la qualité des « impulsacri » qui se concentrent ou, comme on le dit encore, se déposent dans ces cerveaux êtriques.

En ce qui concerne la qualité des « impulsacri êtriques », il existe, parmi les commandements directs de Notre Eternel Tout-Embrassant, un commandement spécial, strictement observé par tous les êtres tri-cérébraux de Notre Grand Univers, et qui s'énonce ainsi :

« Garde-toi toujours des perceptions qui pourraient ternir la pureté de tes cerveaux ».

La possibilité d'un perfectionnement personnel est donnée aux êtres tri-cérébraux par le fait qu'en leur présence générale se localisent trois centres ou cerveaux êtriques, en lesquels, dès que l'Okidanokh omniprésent a subi le processus de djartklom, les trois principes saints du Triamazikamno sacré viennent se déposer, pour y acquérir la faculté d'une réalisation ultérieure, indépendante cette fois-ci.

Or, le fait est que les êtres possédant ce système tri-cérébral peuvent, par un accomplissement conscient et intentionnel des partkdolgdevoirs êtriques, utiliser pour leur propre présence les trois saintes forces de l'Okidanokh, libérées par le djartklom, et amener cette présence jusqu'à l'état appelé « sacronoulantsaknien », c'est-à-dire devenir des Individuums ayant leur propre loi sacrée de

Triamazikamno, ce qui leur donne la possibilité de s'approprier consciemment, et de revêtir intégralement en leur présence générale, l'élément sacré qui favorise entre autres, dans les unités cosmiques, le fonctionnement d'une Raison objective ou divine.

Cependant, mon enfant, il y a là quelque chose de terrible. Les êtres tri-cérébraux de la planète Terre qui t'intéressent disposent eux aussi, jusqu'à leur complète destruction, de trois localisations indépendantes, ou « cerveaux êtriques », au moyen desquels se transforment, en vue d'une réalisation ultérieure appropriée, les trois principes saints du Triamazikamno sacré, qu'ils pourraient utiliser pour leur propre perfectionnement ; mais le malheur est qu'en raison des conditions incorrectes d'existence êtrique ordinaire qu'ils ont eux-mêmes établies, ils laissent ces possibilités « battre des ailes » en vain.

« Il est intéressant de remarquer que, chez les êtres tri-cérébraux de la planète Terre, ces cerveaux êtriques sont situés dans les mêmes parties du corps planétaire que chez nous. Ainsi :

1. Le cerveau destiné par la Grande Nature à la concentration et à la réalisation ultérieure de la première force sainte du Triamazikamno sacré, appelée « Sainte Affirmation », est situé dans leur tête.

2. Le second cerveau, appelé à transformer et cristalliser la seconde force sainte du Triamazikamno sacré, la « Sainte Négation », est situé, comme chez nous, tout le long de leur dos, dans ce qu'on appelle la « colonne vertébrale ».

3. Quant au lieu de concentration qui sert de source de manifestation à la troisième force sainte du Triamazikamno sacré, la « Sainte Conciliation », la forme extérieure de ce cerveau êtrique chez les êtres tri-cérébraux de là-bas ne ressemble en rien à la nôtre.

Tu dois savoir que, chez les premiers êtres tri-cérébraux de là-bas, ce cerveau êtrique était situé dans la même partie du corps planétaire que chez nous, et avait exactement la même forme extérieure ; mais, pour maintes raisons que tu comprendras toi-même au fur et à mesure de mes récits, la Grande Nature fut contrainte d'altérer peu à peu ce cerveau pour lui donner la forme qu'il a aujourd'hui chez eux.

Chez les êtres tri-cérébraux actuels de là-bas, ce cerveau êtrique, au lieu de se localiser en une masse totale, comme il lui est propre de le faire dans la présence de tous les autres êtres tri-cérébraux de Notre Grand Univers, se fragmente en diverses parties, et chacune de ces parties, selon son « fonctionnement spécifique », se localise en un endroit différent de leur corps planétaire.

Bien que, dans sa forme extérieure, ce centre êtrique comporte divers points de concentration, ceux-ci cependant sont liés entre eux par leur fonctionnement, de sorte que cet ensemble de parties dispersées peut travailler exactement comme il lui est propre de le faire.

Il faut remarquer que la plupart de ces points de concentration se situent dans la région de leur corps planétaire où ce cerveau êtrique aurait dû normalement se trouver, c'est-à-dire dans leur poitrine.

Ils nomment eux-mêmes ces localisations distinctes de leur présence générale des « faisceaux nerveux », et ils donnent à cet ensemble de faisceaux nerveux le nom de « plexus solaire ».

« Or, mon enfant, l'Okidanokh subit aussi dans la présence de tes favoris le processus de djartklom, et chacun de ses trois principes saints fusionne indépendamment avec d'autres cristallisations cosmiques, en vue d'une réalisation correspondante. Mais attendu qu'ils ont définitivement cessé d'accomplir les partkdolgdevoirs êtriques, par suite des conditions anormales d'existence qu'ils ont

eux-mêmes établies peu à peu, le seul des trois principes saints de tout ce qui existe qui soit transmué pour leur propre présence est le « principe négatif ».

Les cristallisations du premier et du troisième principe saints qui s'opèrent en eux servent presque entièrement au processus trogoautoégocratique cosmique général ; et seules les cristallisations de la seconde partie de l'Okidanokh omniprésent, la Sainte Négation, servent au revêtement de leur propre présence. Aussi la présence de la plupart d'entre eux n'est-elle constituée que du seul corps planétaire, qui, comme tel, sera détruit à jamais.

Quant aux particularités propres au seul élément actif omniprésent et partout-pénétrant Okidanokh, et aux résultats ultérieurs qui en dérivent, tu ne les comprendras vraiment que plus tard, lorsque je t'aurai expliqué avec plus ou moins de détails, comme je te l'ai d'ailleurs promis, les lois fondamentales de la création du monde et du maintien du monde.

En attendant, je te raconterai les expériences concluantes, relatives à cette cristallisation cosmique omniprésente, auxquelles j'assistai personnellement.

Mais, sache-le bien, ce n'est pas sur la planète Terre que je fus témoin de ces expériences — c'est sur la planète Saturne. Et ce ne sont pas tes favoris qui les entreprirent ; elles étaient dirigées par l'être tri-cérébral qui fut mon véritable ami pendant presque toute la durée de mon exil dans ce système solaire, et dont je t'ai promis de te parler plus longuement. »

Chapitre 18
Archi-fantastique

ET Belzébuth reprit :

— Ma première rencontre avec l'être tri-cérébral qui devint l'« ami de mon essence », et chez lequel j'allais assister aux expériences sur l'« Okidanokh omniprésent », eut lieu dans les circonstances suivantes :

Au début même de mon exil, quelques amis de mon essence, restés étrangers aux événements qui avaient causé ma disgrâce, suscitèrent à mon égard, dans la présence de certains êtres tri-centriques qualifiés de ce système solaire, à l'aide du processus cosmique nommé « Askalnouazar », l'impulsion sacrée existant dans l'Univers sous le nom de « Vznoushlitzval sacré » — impulsion que la science objective appelle « avoir confiance en son semblable comme en soi-même ».

Or, mon enfant, après mon arrivée sur le système solaire Ors, j'en visitai les diverses planètes ; et à ma première descente sur la surface de la planète « Saturne », je découvris que le « kharakhrakhroukhri » de tous les êtres tri-centriques surgissant et existant sur cette planète avait été, lui aussi, soumis envers ma personne à l'action sacrée du Vznoushlitzval.

On nomme « kharakhrakhroukhri », sur Saturne, le chef unique de tous les autres êtres.

Il existe des êtres-chefs sur toutes les planètes peuplées d'êtres tri-cérébraux, et sur chacune ils portent un nom différent ; sur la Terre, par exemple, ces chefs portent le nom de « rois ».

La seule différence est que partout ailleurs, même dans ce système solaire, il n'y a qu'un seul « roi » par planète ; tandis que sur ton originale planète Terre, chaque

groupe de tes favoris, accidentellement constitué, possède un, et même parfois plusieurs de ces « rois » indépendants.

« Ainsi donc, une fois descendu sur la surface de la planète Saturne, je fis tout de suite connaissance avec les êtres tri-centriques de là-bas, et j'eus l'occasion, dès le lendemain de mon arrivée, de rencontrer le « kharakhrakhroukhri », qui me proposa, au cours d'un « échange d'opinions subjectives », de prendre son propre « kharkhoukhri », c'est-à-dire son propre « palais », pour lieu de résidence pendant tout mon séjour sur sa planète.

C'est ce que je fis.

Or, mon enfant, un jour que nous conversions simplement selon le cours d'un « penser êtrique associatif », nous abordâmes la question des étranges résultats auxquels donnaient lieu les manifestations des particularités de l'Okidanokh omniprésent. Le vénérable kharakhrakhroukhri de la planète Saturne me dit alors qu'un de ses sujets, un savant du nom de Kharkhar, avait récemment inventé, pour étudier certaines propriétés de cette substance cosmique, restées obscures jusqu'alors, un dispositif des plus intéressants, dont il nommait l'appareil principal « khrakhartsakha ».

Il m'offrit ensuite de donner, si cela me convenait, les ordres nécessaires pour que l'on me présentât cette récente invention, avec toutes les explications voulues.

« Je me rendis donc le lendemain, accompagné de l'un des familiers du vénérable kharakhrakhroukhri, vers le lieu d'existence de Gornakhour Kharkhar, chez lequel j'assistai, pour la première fois, à ces toutes nouvelles expériences démonstratives sur l'Okidanokh omniprésent.

Gornakhour Kharkhar devint, comme je l'ai déjà dit, l'ami de mon essence. Il était considéré comme l'un des meilleurs savants parmi les êtres tri-cérébraux ordinaires de

l'Univers entier; ses découvertes étaient déjà connues partout, ainsi que les appareils qu'il avait inventés pour ses expériences, et les êtres savants des diverses planètes en faisaient un usage de plus en plus fréquent.

Remarquons, à ce propos, que je dus à sa science de pouvoir installer dans mon observatoire de la planète Mars le tesskuâno qui renforçait ma vue, ou, comme on dit, « augmentait la visibilité » des concentrations cosmiques lointaines, sept millions deux cent quatre-vingt-cinq fois.

Ce tesskuâno, par la suite, fit considérer mon observatoire comme l'une des meilleures installations de ce genre dans l'Univers entier. Grâce à lui, je pouvais voir et observer aisément, tout en restant chez moi, sur Mars, les processus d'existence qui se déroulaient à la surface des autres planètes de ce système solaire, ou du moins sur celles de leurs parties que le « mouvement harmonique général des systèmes » rendait perceptibles à la « vue êtrique » au moment de mes observations.

« Gornakhour Kharkhar, après avoir demandé qui nous étions et pourquoi nous étions venus, s'approcha de nous, et nous donna très aimablement quelques explications.

Avant de te répéter ces explications, laisse-moi t'avertir, une fois pour toutes, que mes conversations avec divers êtres tri-centriques habitant les différentes planètes du système solaire où je me vis contraint d'exister par suite de mes « péchés de jeunesse », telle la conversation avec Gornakhour Kharkhar que je vais te raconter, se déroulèrent en un idiome tout à fait inconnu de toi et dont les consonances étaient même parfois difficiles à saisir pour les fonctions êtriques normales affectées à ce but.

Aussi, mon enfant, ne te rapporterai-je pas textuellement ces conversations : je t'en donnerai le sens en notre langue tout en continuant à employer les « termes » et « noms spécifiques » — c'est-à-dire les combinaisons de sons produites par les cordes vocales êtriques — dont se

servent tes favoris sur Terre, puisque les fréquentes répétitions que j'en ai faites dans mes récits antérieurs te les ont rendues familières et même aisément compréhensibles.

Oui... il importe encore de remarquer à ce propos que les êtres tri-cérébraux de la planète Saturne se servent du mot « Gornakhour » comme d'une marque de courtoisie ; ils le placent avant le nom de celui auquel ils s'adressent.

C'est d'ailleurs ce que font tes favoris sur Terre, qui imaginèrent eux aussi de faire précéder le nom de celui auquel ils s'adressent du mot « Monsieur », ou quelquefois même de toute une phrase dénuée de sens exprimant une conception que notre respectable Mullah Nassr Eddin caractérise par la sentence suivante :

« Et malgré tout, il y a là plus de réalité que dans toutes les acrobaties d'un « expert en affaires de singes ».

« Or, mon enfant...

« Une fois renseigné sur ce que nous attendions de lui, le futur ami de mon essence, Gornakhour Kharkhar, nous invita d'un signe à nous approcher de l'un des appareils spéciaux de sa création, auquel il avait donné le nom de « khrakhartsakha ».

Lorsque nous nous fûmes approchés de cette construction étrange, il la désigna d'une plume de son aile droite, et dit :

« Cet appareil spécial constitue la partie principale de ma nouvelle invention, et c'est là que se révèlent et que se manifestent les résultats de presque toutes les particularités de la substance omniprésente Okidanokh. »

Puis, désignant l'ensemble des appareils réunis dans le « khrkh », ou « atelier », il ajouta :

« Tous ces appareils spéciaux de mon invention m'ont permis d'obtenir certains éclaircissements des plus importants sur l'Okidanokh omniprésent et partout-pénétrant ; ils me servent tout d'abord à recueillir les trois parties prin-

cipales de l'Okidanokh omniprésent au cours de tous les processus sus-planétaires et intra-planétaires, puis à les faire artificiellement fusionner en un seul tout ; et enfin, après les avoir divisées, toujours de manière artificielle, à étudier les propriétés spécifiques de chaque partie en ses manifestations distinctes. »

Ayant dit, il désigna le « khrakhartsakha », et expliqua que cet « appareil d'expériences » permettait à tout être ordinaire de comprendre dans tous leurs détails les propriétés des trois parties — entièrement indépendantes en elles-mêmes comme en leurs manifestations — de l'« unique élément actif », dont les particularités constituent la cause principale de tout ce qui existe dans l'Univers. Il ajouta que tout être ordinaire pouvait se convaincre formellement qu'aucun des résultats des processus normaux par lesquels passe cette substance universelle omniprésente ne peut jamais être perçu ni ressenti par les êtres ; et que seuls les résultats des processus qui se déroulent de manière anormale — pour quelque cause extérieure, provenant soit de sources conscientes, soit de résultats mécaniques accidentels — peuvent être perçus par certaines fonctions êtriques.

« La partie de la nouvelle invention de Gornakhour Kharkhar qu'il nommait un « khrakhartsakha », et qu'il considérait comme la plus importante, avait l'aspect d'un « tirzikiano », ou comme l'auraient dit tes favoris, d'une « énorme lampe électrique ».

L'intérieur de cette construction spéciale ressemblait à une cabine, dont l'unique porte se fermait hermétiquement.

Les parois en étaient faites d'une masse transparente, rappelant ce que l'on nomme sur ta planète du « verre ».

Comme je le sus plus tard, la particularité dominante de cette masse transparente consistait en ceci : bien qu'il fût possible aux êtres de percevoir à travers elle, au moyen de l'organe de la vue, toutes les concentrations cosmiques, elle ne laissait filtrer aucun rayon, quelle que fût sa prove-

nance, pas plus de l'extérieur vers l'intérieur que de l'intérieur vers le dehors.

En examinant cette partie de l'étonnante invention êtrique, je distinguais clairement, à travers ses parois transparentes, une sorte de table et deux chaises, placées en plein milieu ; au-dessus de la table pendaient trois objets identiques, analogues aux « lampes électriques » terrestres et pareils à des « momonodouars ».

Plusieurs appareils et instruments qui m'étaient encore inconnus étaient posés sur la table ou installés à côté d'elle.

J'appris plus tard que les objets contenus dans le khrakhartsakha, aussi bien que tout l'équipement que nous revêtîmes ensuite, étaient faits de matières spéciales, inventées, elles aussi, par Gornakhour Kharkhar.

Je te donnerai d'ailleurs quelques détails à leur sujet, au cours des explications qui suivront.

En attendant, sache que dans l'immense « khrkh » de Gornakhour Kharkhar, se trouvaient, outre le khrakhartsakha, plusieurs appareils isolés, au nombre desquels deux « vie-tchakhans » tout à fait singuliers, que Gornakhour Kharkhar nommait des « khrikhirkhis ».

Il est intéressant de noter que l'on rencontre aussi de ces « vie-tchakhans » ou « khrikhirkhis » chez tes favoris, qui les nomment des « dynamos ».

A l'écart se trouvait encore une énorme machine, de construction particulière, appelée « soloukhnorakhouna », ou, comme l'auraient dit tes favoris, une « pompe-de-structure-complexe-permettant-d'évacuer-l'atmosphère-jusqu'au-vide-absolu ».

« Tandis que je considérais tout cela avec étonnement, Gornakhour Kharkhar, s'approchant de cette « pompe-de-structure-complexe », en déplaça de l'aile gauche l'une des pièces, ce qui déclencha un certain mécanisme. Après quoi il revint vers nous, et désignant, toujours de la même plume spéciale de son aile droite, le plus grand « vie-

tchakhan », ou « khrikhirkhi », ou « dynamo », il poursuivit ses explications :

« Cet appareil spécial permet d'extraire séparément, soit de l'atmosphère, soit de toute formation intra-planétaire ou sus-planétaire, les trois parties indépendantes de l'élément actif omniprésent Okidanokh ; puis, lorsque ses diverses parties ont artificiellement fusionné à nouveau en un seul tout dans ce « khrikhirkhi », l'Okidanokh s'écoule à l'état ordinaire, et va se concentrer là-bas, dans ce « réservoir » — il désignait, toujours de la même plume spéciale, quelque chose qui ressemblait à ce qu'on appelle un « condensateur ».

« De là, poursuivit-il, l'Okidanokh s'écoule dans un autre « khrikhirkhi » ou « dynamo », où il subit le processus de djartklom ; puis chacune de ses parties distinctes se concentre plus loin en d'autres « réservoirs » — et il désigna cette fois quelque chose d'analogue à un « accumulateur ». Et c'est alors qu'au moyen de dispositifs variés, je recueille séparément, en vue de mes expériences, chacune des parties actives de l'Okidanokh, contenues dans ces « réservoirs » secondaires.

« Je vais vous montrer d'abord ce qui se produit lorsque, pour une raison ou une autre, l'une des parties actives de l'Okidanokh omniprésent est absente du processus au cours duquel ces parties tendent à fusionner de nouveau en un seul tout.

« Actuellement, à l'intérieur de ce dispositif, on a fait le vide absolu. Ce vide ne peut être obtenu que grâce à la structure particulière de la pompe aspirante, aussi bien qu'à la qualité et à la solidité des matériaux dont sont faites les parois de cette invention.

« Les instruments qui vont servir à nos expériences dans un vide absolu sont eux aussi d'une qualité spéciale. »

Ayant dit, il déplaça un autre levier et reprit :

« Grâce au déplacement de ce levier, les parties distinctes de l'Okidanokh omniprésent commencent à subir, en cet

espace absolument vide, l'action d'une tendance appelée : « tendance à fusionner de nouveau en un seul tout ».

« Mais puisqu'une « raison puissante » — la mienne, en l'occurrence — a exclu à dessein la troisième partie de l'Okidanokh, existant sous le nom de « Parijrahatnatius », ce processus s'effectue ici avec deux de ses parties seulement, que la science nomme, la première « Anodnatius », et la seconde « Cathodnatius ». De sorte qu'au lieu du résultat, conforme aux lois, issu du processus de fusion des trois parties, se réalise en ce moment un résultat non conforme aux lois, appelé « résultat du processus de fusion réciproque de deux forces opposées », qui est en même temps, comme le disent les êtres ordinaires, « la cause de la lumière artificielle ».

« La « tendance à fusionner de nouveau en un seul tout », que subissent, en cet espace vide, deux des parties actives de l'Okidanokh omniprésent, a une force, calculée par la science objective, de 3.040.000 volts, force indiquée là-bas par l'aiguille de cet engin spécial. »

Il désigna « quelque chose » ressemblant à un appareil que l'on trouve aussi sur ta planète sous le nom de « voltmètre », et dit :

« L'un des avantages que présente ma nouvelle invention pour la démonstration de ce phénomène est qu'en dépit de l'extraordinaire puissance de « tension » qui se manifeste en ce moment dans ce processus, les « vibrations salnitchissinouarniennes » issues par inertie de ce processus même — et que la plupart des êtres regardent d'ailleurs comme des « rayons » — restent à l'intérieur de l'appareil qui révèle les particularités de l'Okidanokh omniprésent, et dans lequel elles ont pris naissance.

« Mais pour que les êtres se tenant hors de cette partie de mon invention puissent cependant évaluer la force du processus, j'ai composé, en un certain endroit, la matière des parois de mon engin de telle manière qu'elle laisse

filtrer les « vibrations salnitchissinouarniennes d'inertie » ou « rayons ».

« Ayant dit, il s'approcha du khrakhartsakha, et pressa sur un des boutons. Aussitôt l'énorme « khrkh » ou « atelier » fut envahi d'une lumière si intense que nos organes visuels cessèrent momentanément de fonctionner, et qu'il nous fallut pas mal de temps avant de pouvoir à grand'peine soulever les paupières et regarder autour de nous.

Lorsque nous fûmes un peu revenus à nous, Gornakhour Kharkhar déplaça un autre levier, ce qui rendit à l'espace environnant son aspect habituel. Puis, de sa voix d'ange, il attira notre attention sur le « voltmètre » dont l'aiguille indiquait obstinément les mêmes chiffres, et dit encore :

« Regardez ! Bien que le processus de conflit persiste avec la même « force de tension » entre les deux parties constitutives antagonistes de l'Okidanokh omniprésent, et bien que le secteur des parois de l'appareil ayant la propriété de laisser filtrer ces « rayons » soit encore ouvert — le phénomène appelé par les êtres ordinaires « lumière artificielle » a déjà cessé.

« Et il a cessé parce que tout à l'heure, en déplaçant un levier, j'ai fait intervenir dans le processus de conflit des deux parties antagonistes de l'Okidanokh la troisième de ses parties constitutives, qui a tout de suite fusionné dans les proportions voulues avec les deux autres ; et que le résultat donné par cette fusion des trois parties constitutives de l'Okidanokh omniprésent, à l'inverse du processus de fusion non conforme aux lois des deux seules parties antagonistes, ne peut être perçu par aucune fonction êtrique quelle qu'elle soit. »

« Après ces explications, Gornakhour Kharkhar me proposa d'entrer avec lui dans la partie démonstrative de sa nouvelle invention, pour y être témoin, sur place, de

quelques manifestations particulières de l'élément actif omniprésent et partout-pénétrant.

Je m'y décidai aussitôt, et lui donnai mon consentement.

Et cela parce que j'espérais trouver là, en mon être, une « satisfaction objective de l'essence », immuable et impérissable.

Lorsque j'eus acquiescé, mon futur ami donna immédiatement les ordres nécessaires à l'un de ses assistants.

La réalisation de ce projet exigeait en effet divers préparatifs.

On commença par nous revêtir, Gornakhour Kharkhar et moi, de lourds costumes spéciaux, semblables à ceux que tes favoris nomment des « scaphandres », mais avec une quantité de « boulons » dont les têtes faisaient saillie au dehors ; et lorsque nous eûmes revêtu ces costumes originaux, les assistants se mirent à visser ces boulons dans un certain ordre.

A l'intérieur des scaphandres, les boulons se terminaient par des plaques de forme singulière qui faisaient pression sur les différentes parties de nos corps planétaires.

Plus tard, il me devint évident que c'était là une précaution indispensable, pour soustraire nos corps planétaires à l'action de ce que l'on appelle le « Taranouranoura » — en d'autres termes, pour que nos corps planétaires ne « tombent pas en poussière », ce qui arrive à toute formation sus-planétaire ou intra-planétaire tombant dans un espace entièrement privé d'atmosphère.

Pour terminer, on nous coiffa d'un appareil rappelant les casques de plongeurs, et pourvu de « connecteurs » très compliqués.

L'un de ces connecteurs, nommé « kharinkhrarkh » ou « conservateur de pulsations », était une sorte de long tube de caoutchouc. L'une de ses extrémités fut hermétiquement ajustée, au moyen de dispositifs compliqués, à l'endroit du casque correspondant à l'organe de la respiration ; quant à l'autre extrémité, elle fut vissée un

peu plus tard, dès que nous fûmes entrés dans cet étrange khrakhartsakha, à un appareil communiquant lui-même avec l'espace dont la présence constitue la « seconde nourriture êtrique ».

De plus, on disposa, entre Gornakhour Kharkhar et moi, un « connecteur particulier », au moyen duquel nous communiquâmes librement l'un avec l'autre, une fois à l'intérieur du khrakhartsakha, dont l'atmosphère avait pourtant été pompée jusqu'au vide absolu.

Les extrémités de ce connecteur étaient fixées d'une certaine façon, au moyen de dispositifs placés sur les casques, l'une à mes organes de l'« ouïe » et de la « parole », l'autre à ceux de Gornakhour Kharkhar.

Ainsi, ce connecteur installé entre lui et moi nous servait, en quelque sorte, de « téléphone », comme l'auraient dit tes favoris.

Sans cet appareil, nous n'aurions jamais pu communiquer, parce que la présence de Gornakhour Kharkhar n'était encore perfectionnée que jusqu'à l'état nommé « Inkotzârno sacré » et qu'une telle présence ne permet pas à un être de se manifester dans un espace d'un vide absolu, ni même d'y exister, lui ferait-on artificiellement absorber les produits des trois nourritures êtriques.

« Mais le plus curieux, et, comme on dit, le plus « subtilement ingénieux » de tous les « connecteurs » dont étaient pourvus à des fins diverses les étranges « scaphandres » et leurs casques, était le connecteur inventé par le grand savant Gornakhour Kharkhar pour permettre à l'organe de la vue des êtres ordinaires d'apercevoir les objets environnants dans un « espace d'un vide absolu ».

L'une des extrémités de cet étonnant connecteur était ajustée au moyen de certains dispositifs placés sur les casques ; quant à l'autre, elle était branchée sur un « amscommutateur », relié à son tour par des fils métalliques à tous les objets qu'il était indispensable de voir pendant les

expériences, à l'intérieur comme à l'extérieur du khrakhartsakha.

Il est intéressant de remarquer ici qu'aux deux extrémités de cet appareil — presque inconcevable pour la raison d'un être tri-cérébral ordinaire — étaient encore fixés deux connecteurs indépendants faits de fils métalliques, qui transmettaient de l'extérieur des « courants magnétiques » spéciaux.

Comme on me l'expliqua plus tard en détail, ces connecteurs furent inventés par le réellement grand savant Gornakhour Kharkhar afin que, grâce à une certaine propriété des « courants magnétiques spéciaux » qu'il avait également découverts, la présence des êtres savants tri-cérébraux, même de ceux qui n'étaient pas encore perfectionnés jusqu'à l'« Inkotzârno sacré », se reflète en leur essence, et que, grâce à une autre propriété de ces courants, la présence des objets mentionnés se « reflète » elle aussi, pour permettre à leurs organes visuels imparfaits de les voir même en cet espace vide — bien que cet espace ne contînt aucun facteur ni aucun résultat de concentrations cosmiques variées qui fût animé des seules vibrations rendant possible le fonctionnement de tout organe êtrique, quel qu'il soit.

« Après nous avoir revêtus de ces lourds équipements sans lesquels nous n'aurions pu exister dans ce milieu étranger, les assistants du grand savant universel Gornakhour Kharkhar nous transportèrent, toujours à l'aide d'appareils spéciaux, à l'intérieur du khrakhartsakha ; puis ils vissèrent les extrémités libres des connecteurs fixés sur nous à un appareil placé dans la cabine, et sortirent, fermant hermétiquement derrière eux l'unique voie d'accès à « tout ce qui représente un monde ».

Nous étions restés seuls dans le khrakhartsakha ; Gornakhour Kharkhar déplaça l'un des « interrupteurs » placés près de lui et me dit :

« La pompe a déjà commencé à marcher ; bientôt, elle aura évacué d'ici les résultats de tous les processus cosmiques sans exception, dont la totalité sert de principe, de raison d'être et de soutien à l'existence de chaque chose dans « tout ce qui représente un monde ».

Puis il ajouta, quelque peu sarcastique :

« Nous serons bientôt complètement isolés de tout ce qui existe et fonctionne dans l'univers entier ; cependant, grâce à ma nouvelle invention, et au savoir que nous possédons, non seulement nous pourrons retourner dans le monde et redevenir des parcelles de tout ce qui existe, mais nous serons dignes d'être bientôt les témoins non participants de certaines lois universelles que les êtres tri-centriques ordinaires non initiés considèrent comme des « mystères insondables de la Nature », et qui ne sont en réalité que de simples et naturels « résultats dérivant automatiquement les uns des autres ».

Tandis qu'il parlait, on commençait à sentir que la « pompe » — cette partie importante de sa nouvelle invention — accomplissait à merveille le travail auquel l'avait destinée cet être d'une haute raison.

« Pour que tu comprennes et te représentes mieux la perfection de cette partie de la nouvelle invention de Gornakhour Kharkhar, j'ajouterai ceci :

J'avais déjà eu plusieurs fois l'occasion, pour des raisons toutes particulières, de me trouver, en tant qu'être tri-cérébral, dans un espace sans atmosphère, et d'y exister parfois assez longtemps au moyen du seul « Krimboulatzoumâra sacré » ; et ma présence avait acquis, par ces fréquentes répétitions, l'habitude de passer progressivement d'un milieu à un autre, presque sans être incommodée par le changement de « seconde nourriture êtrique » qu'amène forcément la transformation des substances toujours présentes autour des petites comme des grandes concentrations cosmiques ; de plus, les causes mêmes de mon avènement

et du processus ultérieur de mon existence êtrique avaient été très singulières, ce qui bon gré mal gré avait rendu les diverses fonctions êtriques de ma présence intégrale très singulières elles aussi. Eh bien, sache qu'en dépit de tout ce que je viens de dire, l'évacuation de l'atmosphère par la pompe se faisait avec une telle puissance, et les sensations qui se gravaient dans les parties distinctes de ma présence intégrale étaient si fortes, que je peux revivre aujourd'hui avec la même intensité le processus que je subis alors, et te le décrire en détail.

Je ressentis cet état des plus étranges peu après que la pompe eut été mise en marche et que Gornakhour Kharkhar eut parlé d'un ton sarcastique de la situation qui nous attendait.

Chacun de mes trois « centres êtriques » — existant dans la présence de tout être tri-centrique, sous le nom de centres « intellectuel », « émotionnel » et « moteur » — éprouvait d'une manière bizarre mais bien déterminée l'impression que toutes les parties de mon corps planétaire subissaient indépendamment le processus du « raskouârno sacré », et que les cristallisations cosmiques constituant leur présence se volatilisaient « en pure perte ».

Au début, l'« initiative de constatation » se fit en moi de la manière habituelle, selon ce qu'on appelle le « centre de gravité des émotions associatives ». Mais plus tard, cette initiative de constatation devint peu à peu, presque insensiblement, fonction de ma seule essence, qui fut alors l'unique initiatrice tout-embrassante des constatations de tout ce qui se passait en moi, et c'est elle seule qui perçut désormais sans exception tout ce qui se produisait en dehors d'elle.

A partir de ce moment, mon essence perçut directement les impressions, et constata par elle-même que ce qui se produisait en ma présence intégrale semblait avoir complètement détruit tout d'abord les parties distinctes de mon corps planétaire, puis, petit à petit, les localisations

des second et troisième centres êtriques. En même temps, mon essence constatait que le fonctionnement de ces deux centres avait été peu à peu transféré à mon seul « centre intellectuel » et lui était devenu inhérent ; de sorte que ce dernier, bénéficiant d'une intensité accrue, était maintenant l'« unique et puissant récepteur » de tout ce qui se produisait hors de ma présence et l'initiateur autonome de constatation de tout ce qui se passait en elle.

« Pendant que j'étais en proie à ces bizarres « sensations êtriques » que ma raison ne pouvait encore s'expliquer, Gornakhour Kharkhar déplaçait certains « leviers » et « interrupteurs » fixés en grand nombre sur les bords de la table derrière laquelle on nous avait placés.

Soudain un incident arrivé à Gornakhour Kharkhar modifia ces sensations, et rendit ma présence intégrale aux « émotions êtriques intérieures » habituelles.

Voici ce qui s'était passé :

Gornakhour Kharkhar, avec les lourds accessoires dont il était revêtu, fut tout à coup projeté à une certaine hauteur au-dessus de sa chaise, et là, se mit à « se débattre comme un jeune chien tombé dans un étang profond » — ainsi que l'aurait dit notre cher Mullah Nassr Eddin.

Comme nous le sûmes plus tard, mon ami Gornakhour Kharkhar avait fait une erreur en déplaçant les leviers et interrupteurs : il avait contracté plus qu'il ne le fallait certaines parties de son corps planétaire, ce qui avait imprimé une assez forte secousse à sa présence et à tout ce qu'il portait. Aussitôt, en raison du « tempo » communiqué à sa présence par l'absorption de la « seconde nourriture êtrique », et de l'absence de toute résistance en cet espace d'un vide absolu, il avait été emporté à la dérive, et « se débattait comme un jeune chien tombé dans un étang profond ».

Ayant dit ces mots, en souriant, Belzébuth se tut ; au bout

de quelques instants, il fit un drôle de geste avec la main gauche et, d'une voix qui ne lui était pas naturelle, reprit :

— Puisque j'en suis à te raconter mes souvenirs de cette période si lointaine de mon existence, le désir me vient de te faire un aveu sincère, à toi, l'un de mes descendants directs, qui représentes nécessairement la somme de toutes mes actions au cours de mon existence étrique. Je veux t'avouer en toute sincérité qu'au moment où, soutenue par les parties de ma présence subordonnées à elle seule, mon essence résolut de prendre part aux expériences scientifiques qui allaient se tenir dans la partie de la nouvelle invention de Gornakhour Kharkhar réservée aux démonstrations, et où je pénétrai dans cet appareil sans aucune contrainte, néanmoins, cette même essence laissa s'insinuer et se développer en mon être, parallèlement aux bizarres sensations que je t'ai décrites, une appréhension égoïste et criminelle quant à la sécurité de ma propre existence.

Cependant, mon enfant, pour que cet aveu ne t'attriste pas trop, il ne me paraît pas superflu d'ajouter que c'était la première fois que cela m'arrivait, et que ce fut aussi la dernière, durant toute mon existence étrique.

D'ailleurs il serait peut-être préférable, pour le moment, de laisser de côté les questions qui concernent exclusivement notre famille.

« Revenons-en plutôt à mon récit concernant l'Okidanokh omniprésent, et l'ami de mon essence Gornakhour Kharkhar.

Ce dernier, qui était autrefois un « grand savant » aux yeux des savants ordinaires tri-cérébraux, n'est plus aujourd'hui considéré comme « grand » : la gloire de son propre résultat, c'est-à-dire de son fils, l'a fait « rentrer dans l'ombre », comme dit notre cher Mullah Nassr Eddin, qui, en pareil cas, aurait ajouté sentencieusement : « Il s'est bel et bien fourré jusqu'au cou dans une vieille galoche américaine en caoutchouc ».

Or donc, en se débattant, Gornakhour Kharkhar était parvenu tant bien que mal, grâce aux manœuvres compliquées qu'il avait exécutées, à faire redescendre sur sa chaise son corps planétaire revêtu de son lourd scaphandre, qu'il y fixa à l'aide de vis spéciales dont elle était pourvue à cet effet ; et lorsque nous fûmes tous deux à peu près installés, et qu'il nous devint possible de communiquer au moyen du connecteur mentionné, il attira mon attention sur les trois appareils suspendus au-dessus de la table, et qui, comme je te l'ai déjà dit, ressemblaient à des « momonodouars ».

Examinés de près, ils avaient tous trois le même aspect : chacun d'eux comportait une sorte de « manchon », d'où émergeait une « lampe-carbone », pareille à celles que tes favoris nomment des « lampes à arc ».

Ayant attiré mon attention sur ces trois sortes de « momonodouars », il dit :

« Chacun de ces trois appareils d'aspect semblable est en contact direct avec les réservoirs secondaires que je vous ai signalés hors du khrakhartsakha, et dans lesquels les parties actives de l'Okidanokh se refondent en une seule masse après avoir subi le djartklom artificiel.

« J'ai construit ces trois appareils indépendants de telle façon que les réservoirs secondaires puissent nous fournir ici même, dans un espace d'un vide absolu, chacune des parties actives de l'Okidanokh sous sa forme pure, en aussi grande quantité qu'il en est besoin pour nos expériences, et que nous puissions modifier à notre gré la force acquise de leur tendance à « fusionner de nouveau en un seul tout », force qui leur est propre et qui dépend du degré de concentration de leur masse.

« Une fois encore, dans cet espace d'un vide absolu, je vais vous montrer le phénomène non conforme aux lois que nous avons tout à l'heure observé du dehors. En d'autres termes, je vais vous démontrer à nouveau le

phénomène universel qui se produit lorsque après un « djartklom » deux des parties distinctes de l'Okidanokh se rencontrent dans un espace vide de toute concentration cosmique et tendent, sans la participation de la troisième, à fusionner de nouveau en un tout. »

Ayant dit, il ferma la partie des parois du khrakhartsakha dont la matière avait la propriété de laisser filtrer les « rayons », puis tourna deux « interrupteurs » et pressa sur un bouton, ce qui déplaça automatiquement vers la « lampe-carbone » la petite plate-forme de matière plastique spéciale qui se trouvait sur la table ; après quoi, attirant de nouveau mon attention sur l'ampèremètre et le voltmètre, il ajouta :

« Je viens de livrer passage aux deux parties de l'Okidanokh appelées « Anodnatius » et « Cathodnatius » en leur donnant la même force de tension que la première fois. »

Portant les regards sur l'ampèremètre et le voltmètre, je vis effectivement que leurs aiguilles s'étaient déplacées et arrêtées sur les mêmes chiffres que j'avais notés la première fois hors du khrakhartsakha, et j'en fus très surpris, parce qu'en dépit de l'indication des aiguilles et de l'avertissement de Gornakhour Kharkhar, je ne remarquais ni ne ressentais aucun changement dans le degré de visibilité des objets environnants.

Aussi, sans attendre ses explications, lui demandai-je :

— Pourquoi donc cette tendance, non conforme aux lois, des parties de l'Okidanokh à « fusionner en un seul tout » ne donne-t-elle aucun résultat ? »

Avant de répondre à ma question, il éteignit l'unique lampe alimentée par courant magnétique spécial. Mon étonnement ne fit que croître, car en dépit de l'obscurité soudaine, on pouvait clairement voir, à travers les parois du khrakhartsakha, que les aiguilles de l'ampèremètre et du voltmètre étaient toujours à leurs anciennes places.

Et c'est seulement lorsque je me fus tant bien que mal habitué à cette constatation surprenante, que Gornakhour Kharkhar répondit :

« Je vous ai déjà dit que la matière dont sont faites les parois de l'appareil dans lequel nous nous trouvons en ce moment est composée de telle sorte qu'elle ne laisse passer aucune vibration, quelle qu'en soit la source, à l'exception de certaines vibrations issues de concentrations toutes proches, lesquelles peuvent être perçues par les organes visuels des êtres tri-cérébraux — pourvu, bien entendu, que ces êtres soient normaux.

« En outre, d'après une loi nommée « Hétératoguétar », les « vibrations d'inertie salnitchissinouarniennes », ou « rayons », acquièrent la propriété d'agir sur les organes de perception des êtres seulement après avoir franchi la limite définie par la science dans les termes suivants : « résultat de manifestation proportionnel à la force de tension donnée par le choc ».

« Or, comme le processus de conflit de deux des parties de l'Okidanokh possède une force d'une grande intensité, le résultat de ce conflit se manifeste à une certaine distance de son lieu d'origine.

« Et maintenant, regardez ! »

Il pressa sur un autre bouton, et soudain tout l'intérieur du khrakhartsakha s'emplit de cette même lumière éblouissante qui, je te l'ai dit, m'avait déjà aveuglé hors de cet appareil.

Cette irruption de lumière provenait de ce qu'en pressant sur ce dernier bouton Gornakhour Kharkhar avait démasqué la partie des parois du khrakhartsakha qui laissait filtrer les « rayons ».

Comme il me l'expliqua plus tard, cette lumière n'était qu'une conséquence de la « tendance des parties de l'Okidanokh à fusionner en un seul tout » s'exerçant dans l'espace absolument vide du khrakhartsakha, et elle se

manifestait grâce à la « réflexion du dehors », c'est-à-dire au retour des rayons au lieu de leur origine.

Puis il continua :

« Maintenant je vais vous montrer de quelle manière, et par quelles combinaisons de processus entre le djartklom et la « tendance des parties de l'Okidanokh à fusionner de nouveau en un tout », surgissent sur chaque planète les « minéraux » qui constituent sa présence interne, ainsi que des formations déterminées, de diverses densités, telles que « minéraloïdes », « gaz », « métalloïdes », « métaux », etc... Je vous montrerai comment ces dernières, grâce à ces mêmes facteurs, se transmuent progressivement les unes dans les autres, et comment les vibrations émises par ces transmutations constituent « l'ensemble de vibrations » qui assure aux planètes leur stabilité au sein du processus appelé « mouvement harmonique général des systèmes ».

« Pour cette démonstration, il me faudra, comme toujours, faire venir du dehors les matériaux nécessaires ; mes élèves me les transmettront au moyen de dispositifs que j'ai également prévus. »

« Il est intéressant de remarquer que, tout en parlant, il frappait de sa patte gauche « quelque chose » ressemblant à ce que tes favoris nomment l'appareil transmetteur du célèbre « Morse » — célèbre, d'ailleurs, sur la seule planète Terre.

Au bout de quelques instants, du fond du khrakhartsakha s'éleva lentement un petit objet pareil à une boîte, aux parois transparentes elles aussi, et qui contenait, comme on le vit plus tard, certains « minéraux », « métalloïdes », « métaux » et différents gaz à l'état liquide et solide.

A l'aide de certains appareils disposés sur l'un des côtés de la table, il en tira tout d'abord, par des manipulations compliquées, un fragment de « cuivre rouge », qu'il déposa sur la plate-forme, et dit :

« Ce métal est une cristallisation planétaire déterminée, représentant l'une des densités nécessaires à la dite « stabilité » au sein du processus de « mouvement harmonique général des systèmes ». C'est une formation due à l'action réciproque des parties de l'Okidanokh omniprésent ; je vais maintenant procéder artificiellement et de manière accélérée à la transmutation de ce métal, en me servant des particularités des mêmes facteurs.

« Je me propose de favoriser artificiellement les processus d'évolution et d'involution de ses éléments soit vers une plus grande densité, soit, au contraire, vers leur état primitif.

« Pour vous rendre plus clair le tableau d'ensemble des expériences concluantes auxquelles vous allez assister, je trouve nécessaire de vous faire part, ne serait-ce que brièvement, de mes premières déductions scientifiques personnelles sur les causes et les conditions évidentes qui déterminent, à l'intérieur des planètes, la cristallisation des trois parties de l'Okidanokh en l'une ou l'autre des formations définies dont j'ai parlé.

« Tout d'abord, sous l'action de n'importe quel djartklom non conforme aux lois, les parties distinctes de l'Okidanokh intégré à la présence de toute planète se localisent dans le milieu constitué à l'endroit même de la planète où se produit le djartklom, c'est-à-dire dans le minéral présent en ce lieu à ce moment-là.

« Or, si les éléments de ce milieu présentent, par leur densité, une « affinité de vibrations » avec l'une des parties actives de l'Okidanokh omniprésent, celle-ci fusionne alors, selon la loi universelle dite d'« interpénétration symétrique », avec la présence de ce milieu, pour s'y intégrer totalement. Dès lors, cette partie de l'Okidanokh omniprésent s'allie aux éléments du milieu pour donner les densités requises dans les planètes, c'est-à-dire diverses sortes de métalloïdes, ou même de métaux — par exemple, ce métal existant sous le nom de « cuivre rouge », et que j'ai intro-

duit dans la sphère où va s'exercer artificiellement, de par ma volonté, l'action déterminée par les parties de l'Okidanokh dans leur tendance à « fusionner à nouveau en un tout ».

« Ayant ainsi surgi à l'intérieur des planètes, les divers « métalloïdes » et « métaux » se mettent — comme le fait toute formation à laquelle participe l'Okidanokh ou l'une de ses parties actives — à irradier, d'après la loi universelle dite de « nutrition réciproque de tout ce qui existe », les résultats de leurs « échanges intérieurs ». Et comme il est propre à tous les rayonnements issus de formations sus-planétaires et intra-planétaires, les irradiations de ces métalloïdes et métaux acquièrent une propriété presque semblable à celle de l'Okidanokh ou de quelqu'une de ses parties actives, présentes dans ce que l'on appelle les « centres de gravité » de toutes les formations.

« Lorsque ces masses de densité différente, surgies de la sorte à l'intérieur des planètes, en des conditions environnantes normales, irradient les vibrations requises par la loi universelle de « nutrition réciproque de tout ce qui existe », il s'établit entre leurs vibrations de propriétés diverses — selon la loi fondamentale universelle de « Troémédekhfé » — un contact s'exerçant réciproquement.

« Et c'est le résultat de ce contact qui est le principal facteur de modification progressive des diverses densités dans les planètes.

« Mes expériences, poursuivies pendant de longues années, m'ont presque convaincu que seuls ce contact et ses résultats permettaient la « stabilité de l'équilibre harmonique » des planètes.

« Le métal nommé « cuivre rouge », que je viens d'introduire dans cette sphère, où je me propose de déclencher artificiellement l'action des parties actives de l'Okidanokh, a pour l'instant la densité spécifique de 444, en partant de l'unité de densité de l'élément sacré « Théo-

mertmalogos », autrement dit l'atome de ce métal est 444 fois plus dense et 444 fois moins vivifiant que l'atome du Théomertmalogos sacré.

« Observez maintenant dans quel ordre va s'opérer sa transmutation artificielle accélérée. »

Ayant dit, il installa devant l'organe de ma vue une sorte de tesskuâno à commande automatique, puis se mit à ouvrir et à fermer dans un certain ordre divers interrupteurs. Et tandis que je regardais à travers ce tesskuâno, il m'expliqua ceci :

« Je viens de faire affluer les trois parties de l'Okidanokh dans la zone de ce métal, et puisque ces trois parties actives ont toutes la même « densité », et par conséquent la même « force de tension », elles fusionnent à nouveau en un seul tout dans cette zone, sans rien modifier à la présence du métal. L'Okidanokh omniprésent obtenu de la sorte s'écoule alors à l'état ordinaire, par un conduit spécial, hors de ce khrakhartsakha, pour aller se concentrer dans le premier réservoir — celui que je vous ai montré tout à l'heure.

« Regardez, maintenant :

« Je commence par augmenter à dessein la « force de tension » d'une seule des parties actives de l'Okidanokh. J'augmente, par exemple, la force nommée « Cathodnatius », et vous allez voir que les éléments constituant la présence de ce « cuivre rouge » se mettent à involuer qualitativement vers les autres substances constituant la présence habituelle de la planète. »

Tout en m'expliquant cela, il ouvrait et fermait dans un certain ordre divers interrupteurs.

Or, mon enfant, bien que j'aie regardé très attentivement tout ce qui se passait, et que tout ce que je vis alors se soit gravé « pestolnoutiârno » en ma présence, c'est-à-dire pour toujours, je ne saurais te dépeindre par des mots, quelque désir que j'en aie, la centième partie de ce qui

se produisit alors dans l'un de ces petits fragments de formation intra-planétaire.

Et je n'essaierai d'ailleurs pas de le faire, parce que j'aurai bientôt la possibilité, comme je viens de me le rappeler, de te montrer tout cela directement, de sorte que tu seras alors témoin, à ton tour, de cet étrange et étonnant processus cosmique.

Je te dirai cependant, dès à présent, qu'il se passa dans ce morceau de cuivre rouge quelque chose d'assez semblable aux effroyables scènes que j'observais parfois de Mars, à travers mon tesskuâno, chez tes favoris de la planète Terre.

J'ai dit « d'assez semblable », car ce que j'observais parfois chez tes favoris n'était qu'un commencement, tandis que dans le morceau de cuivre rouge en question, cela dura jusqu'à la transformation définitive.

Pour tracer un parallèle approximatif entre ce qui se passe parfois sur ta planète et ce qui se passait alors dans ce petit morceau de cuivre, représente-toi, par exemple, que de très haut, tu observes une grande place publique, où des milliers de tes favoris, en proie à la forme la plus aiguë de la principale psychose de là-bas, se détruisent les uns les autres par toutes sortes de moyens de leur invention ; et que brusquement, à leur place, tu ne voies plus que leurs « cadavres », comme ils les appellent, lesquels changent de couleur à vue d'œil en raison des outrages que leur font subir ceux qui ne sont pas encore détruits, modifiant ainsi peu à peu l'aspect général de cette grande place.

« Or, mon enfant, en ouvrant et fermant dans un certain ordre les interrupteurs réglant le débit des trois parties actives de l'Okidanokh, l'ami de mon essence, Gornakhour Kharkhar, modifiait, en même temps que leur force de tension, la densité des éléments du métal, ce qui avait pour effet de convertir ce cuivre rouge en tous les autres

« métaux » intra-planétaires d'un degré de vivification inférieur ou supérieur.

A ce propos, pour mieux éclairer l'étrangeté du psychisme des êtres tri-cérébraux qui te plaisent, il est important et intéressant de préciser ceci : lorsque Gornakhour Kharkhar eut artificiellement favorisé, au moyen de sa nouvelle invention, l'évolution et l'involution des éléments du cuivre rouge en densité et vivification, je constatai qu'effectivement le cuivre rouge avait été converti en un autre métal — celui-là même qui de tout temps fit chercher « midi à quatorze heures » aux « savants de malheur » de ta planète et les amena sans cesse à induire en erreur leurs confrères, déjà bien assez égarés sans cela.

Ce métal porte là-bas le nom d'« or ».

L'« or » n'est autre chose que le métal que nous nommons « prtzathalavr » et dont le poids spécifique — en partant encore une fois de l'élément du Théomertmalogos sacré — est de 1.439, c'est-à-dire que son élément est un peu plus de trois fois moins vivifiant que celui du métal « cuivre rouge ».

« Si j'ai pris la décision de ne pas chercher à t'expliquer en détail tout ce qui se passa alors dans ce morceau de cuivre rouge, c'est que je me suis soudain rappelé la toute-miséricordieuse promesse que me fit notre Soutien-de-Tous-les-Quarts, le Grand Archi-Chérubin Peshtvogner, et qui me donnera la possibilité de te faire voir de tes propres yeux, en des formations planétaires déterminées, les processus des diverses combinaisons des parties actives de l'Okidanokh dans leurs manifestations.

Cette toute-miséricordieuse promesse me fut faite dès mon retour d'exil, lorsque je dus me présenter devant Son Soutien-de-Tous-les-Quarts, l'Archi-Chérubin Peshtvogner, pour me prosterner à ses pieds et prononcer devant lui l'« Aliamizournakalou sacré de l'essence ».

J'avais été contraint à cet acte en raison de mes

péchés de jeunesse, et j'y avais été contraint parce que, au moment où, grâcié par Notre Eternel Uni-Etrique, il me fut permis de retourner dans ma patrie, certains Individuums sacrés résolurent de m'imposer, à toutes fins utiles, l'obligation d'effectuer en mon essence ce processus sacré, afin que je ne puisse plus me manifester comme aux jours de ma jeunesse, et que rien de semblable ne puisse se reproduire dans la raison de la plupart des Individuums peuplant le centre du Grand Univers.

Tu ignores probablement ce que signifie la réalisation de l'« Aliamizournakalou sacré » en notre essence ? Je te l'expliquerai plus tard en détail. En attendant, je ferai appel une fois de plus à notre cher Mullah Nassr Eddin, qui définit ainsi ce processus : « Donner sa parole d'honneur de ne pas fourrer son nez dans les affaires d'Etat ».

Bref, lorsque je me présentai devant Son Soutien-de-Tous-les-Quarts, il daigna me demander, entre autres choses, si j'avais emmené avec moi toutes les inventions êtriques dignes d'intérêt, que j'avais recueillies sur les différentes planètes du système solaire qui avait été le lieu de mon exil.

Je répondis que j'avais presque tout emmené, à l'exception des encombrants appareils que mon ami Gornakhour Kharkhar avait construits pour moi sur la planète Mars.

Il me promit aussitôt de donner des ordres pour que, lors de son prochain voyage, le vaisseau trans-spatiaire l'*Omniprésent* embarquât tout ce que j'indiquerais.

J'espère donc, mon enfant, qu'à notre retour nous trouverons ces appareils sur notre planète Karataz, et qu'il te sera possible d'assister toi-même à ces expériences, pendant que je te les expliquerai en détail.

En attendant, au cours de notre voyage sur le *Karnak*, je te raconterai dans l'ordre, comme je te l'ai déjà promis, mes descentes personnelles sur ta planète, et t'en ferai connaître les causes. »

Chapitre 19
Belzébuth raconte sa seconde descente sur la planète Terre

BELZEBUTH commença ainsi :

— Je descendis pour la seconde fois chez tes favoris de la planète Terre onze de leurs siècles seulement après ma première descente.

Peu après cette première descente, leur planète avait été victime d'un second cataclysme, mais de caractère local cette fois, et qui ne faisait craindre aucun désastre de grande étendue cosmique.

Au cours de ce cataclysme, le continent Atlantide, qui était, à l'époque où je le visitai, le plus grand continent et le lieu principal d'existence de tes favoris, s'engouffra, ainsi que d'autres grandes et petites terres fermes, dans les profondeurs de la planète, entraînant avec lui les êtres tri-cérébraux qui le peuplaient et presque tout ce qu'ils avaient acquis et réalisé au cours des longs siècles passés.

A leur place émergèrent d'autres terres fermes qui formèrent d'autres continents et d'autres îles, dont la plupart existent encore de nos jours.

C'est précisément sur le continent Atlantide que se trouvait cette ville de Samlios où existait, t'en souviens-tu, notre jeune compatriote, qui avait été la raison de ma première descente en personne sur la Terre.

A cette seconde grande catastrophe survécurent, grâce à diverses circonstances, de nombreux êtres tri-centriques, qui furent les ancêtres de cette descendance par trop multipliée aujourd'hui.

Vers le temps de ma seconde descente, ils s'étaient déjà multipliés à tel point qu'ils peuplaient presque toutes les terres fermes nouvellement apparues.

Quant aux raisons, conformes aux lois, de cette prolifération excessive, tu les comprendras au fur et à mesure de mes récits.

Et maintenant, mon enfant, il ne sera pas mauvais pour toi de noter que les êtres de notre tribu qui existaient sur cette planète au moment de la catastrophe échappèrent tous à cette « fin apocalyptique ».

Et ils y échappèrent pour les raisons suivantes :

Je t'ai déjà dit une fois, au cours de l'une de nos conversations, que les êtres de notre tribu qui avaient choisi ta planète comme lieu de résidence existaient pour la plupart, à l'époque de ma première descente, sur le continent Atlantide.

Or, il se trouva qu'un an avant la catastrophe, notre « pythonisse de clan », comme nous l'appelions, prononça un oracle, selon lequel tous les nôtres avaient à quitter le continent Atlantide pour émigrer sur un petit continent voisin, et y poursuivre leur existence sur une partie de sa surface, qu'elle leur indiqua.

Ce petit continent portait alors le nom de « Grabontzé », et l'endroit désigné par la pythonisse échappa effectivement aux terribles perturbations que subirent toutes les autres parties de la présence générale de cette infortunée planète.

A la suite de ces perturbations, ce petit continent de « Grabontzé », qui existe encore de nos jours sous le nom d'Afrique, s'agrandit même d'autres terres fermes qui émergèrent des étendues d'eau de la planète pour se rattacher à lui.

Ainsi donc, mon enfant, par ses avertissements, notre « pythonisse de clan » parvint à sauver les êtres de notre tribu, contraints d'exister en ce temps-là sur cette planète, d'une « fin apocalyptique » à peu près inévitable ; et elle y parvint grâce à une propriété êtrique particulière, qui peut

d'ailleurs être acquise par tous les êtres — à la seule condition qu'ils accomplissent intentionnellement les « partkdolgdevoirs êtriques » dont je te parlerai un peu plus tard.

« Cette fois-ci, les raisons de ma descente à la surface de ta planète furent liées aux événements suivants :

Un jour, sur la planète Mars, nous reçûmes du Centre un ètherogramme annonçant l'imminente apparition de certains grands Individuums sacrés. Et de fait, une demi-année martienne plus tard, nous vîmes apparaître plusieurs archanges, anges, chérubins et séraphins, dont la plupart étaient des membres de la Très Haute Commission qui était déjà venue sur notre planète Mars lors de la première grande catastrophe.

Au nombre de ces Très Hauts Individuums sacrés se trouvait encore une fois Sa Conformité, l'Ange — aujourd'hui Archange — Louisos, dont je t'ai dit récemment, te souviens-tu, qu'il fut, pendant le premier désastre que subit la planète Terre, l'un des principaux organisateurs chargés d'atténuer les suites que pouvait entraîner cette infortune cosmique générale.

Or, mon enfant, le lendemain même de cette seconde apparition des Individuums sacrés, Sa Conformité, accompagnée de l'un des séraphins, son second assistant, daigna venir chez moi.

Après m'avoir donné sa bénédiction, Sa Conformité condescendit à répondre à certaines questions que je lui posai sur le Grand Centre, puis m'informa qu'après la collision de la comète Kondour avec la planète Terre, elle était fréquemment descendue sur ce système solaire, ainsi que d'autres Individuums cosmiques responsables régissant les affaires « d'existence harmonique du monde », afin d'observer l'effet des mesures qu'ils avaient prises pour détourner les suites de ce malentendu cosmique.

« Et nous descendîmes, continua Sa Conformité, parce

que, tout en ayant pris les mesures nécessaires et persuadé tout le monde que l'ordre était parfaitement rétabli, nous n'étions cependant pas tout à fait convaincus, quant à nous, que l'avenir ne nous réservait pas quelque surprise.

« Nos appréhensions se trouvèrent d'ailleurs en partie justifiées, mais — le hasard en soit loué — le nouveau désastre était sans réelle gravité et sans portée cosmique générale, puisqu'il affectait la planète Terre seulement.

« Cette seconde infortune de la planète Terre, poursuivit Sa Conformité, était due à la raison suivante :

« Lorsque, pendant la première catastrophe, deux grands fragments se furent détachés de cette planète, le « centre de gravité » de sa présence entière n'eut pas le temps de se transférer en un nouveau point approprié. Aussi cette planète exista-t-elle jusqu'au second cataclysme avec un « centre de gravité » mal situé, ce qui, pendant toute cette période, empêcha son mouvement d'être uniformément harmonieux, et provoqua, dans ses profondeurs aussi bien qu'à sa surface, de fréquentes secousses et de grands déplacements.

« Et lorsque le « centre de gravité » se fut enfin transféré au centre même de la planète, le second cataclysme se produisit.

« Mais désormais, ajouta Sa Conformité avec une légère nuance de satisfaction, l'existence de cette planète se déroulera tout à fait normalement, du point de vue de l'harmonie cosmique générale.

« Le second cataclysme qui a bouleversé la planète Terre nous a définitivement tranquillisés, et convaincus que dorénavant elle ne saurait entraîner aucune catastrophe de grande envergure.

« Non seulement cette planète a maintenant repris un mouvement normal dans l'équilibre cosmique général, mais ses deux anciens fragments, qui se nomment aujourd'hui « Lune » et « Anoulios », ont eux aussi acquis un mouvement normal, et sont devenus de petites « kofenshars » indépendantes, c'est-à-dire des planètes supplémentaires de ce système solaire Ors. »

Après quelques instants de réflexion, Sa Conformité me dit encore :

« Si je vous suis apparu, Haute Révérence, c'est pour vous entretenir du bien-être futur de ce grand fragment qui existe aujourd'hui sous le nom de Lune.

« Après être devenu une planète indépendante, poursuivit Sa Conformité, ce fragment voit maintenant s'établir le processus de formation de son atmosphère, qui lui est indispensable comme à toute planète servant à la réalisation du Très Grand Trogoautoégocrate cosmique général.

« Or, Haute Révérence, le processus de formation régulière de l'atmosphère sur cette petite planète surgie de manière imprévue est actuellement entravé par une conjoncture indésirable, due aux êtres tri-cérébraux qui sont apparus sur la planète Terre et qui la peuplent.

« C'est pourquoi j'ai résolu de m'adresser à vous, Haute Révérence, et de vous demander d'assumer, au nom de Notre Créateur Uni-Etrique, la tâche de nous épargner la nécessité d'avoir encore une fois recours, en dernière extrémité, à quelque processus sacré, qu'il serait indigne d'appliquer à des êtres tri-centriques, quels qu'ils soient, et de trouver un moyen plus simple d'écarter cet indésirable phénomène, en vous servant de la raison êtrique qui est en leur présence. »

Sa Conformité m'expliqua alors en détail qu'après la seconde catastrophe subie par la planète Terre les êtres bipèdes tri-cérébraux restés par hasard sains et saufs se multiplièrent à nouveau. Le processus de leur existence s'était maintenant concentré sur un grand continent nouvellement formé, qui portait le nom d'« Ashhark », sur lequel s'étaient constitués trois grands groupes indépendants, le premier dans une région nommée « Tikliamouish », le second dans une région du nom de « Maralpleissis », et le

troisième dans une région existant encore de nos jours, du nom de « Perlanie ».

« Or, poursuivit Sa Conformité, dans le psychisme des êtres appartenant à ces trois groupes indépendants se sont formées certaines « havatviernonis » singulières, c'est-à-dire un ensemble de tendances psychiques dont le processus intégral constitue ce qu'ils appellent eux-mêmes « religion ».

« Bien que ces « havatviernonis » ou « religions » n'aient rien de commun entre elles, une même coutume religieuse, appelée « offrande de sacrifices », s'est néanmoins largement répandue parmi les êtres des trois groupes.

« Cette coutume est fondée sur une notion que seule leur étrange raison peut concevoir. Selon cette notion la destruction de l'existence d'êtres d'autres formes, à laquelle ils se livrent en l'honneur de leurs dieux et de leurs idoles, serait infiniment agréable à ces dieux et idoles imaginaires; et ceux-ci, en retour, ne manqueraient pas de les aider toujours et en tout, et favoriseraient la réalisation de toutes leurs folles et fantastiques entreprises.

« Aujourd'hui, cette funeste coutume est si répandue là-bas, et la destruction d'êtres de formes variées y a pris de telles proportions, qu'il s'y produit déjà un excès des « askokinns sacrés » exigés de la planète Terre pour le maintien de ses anciens fragments. Comme vous le savez, Haute Révérence, les « askokinns sacrés » sont des vibrations qui apparaissent pendant le processus du « raskouârno », chez les êtres de toutes formes extérieures peuplant la planète qui doit élaborer ces substances sacrées.

« Et cet excès d'« askokinns sacrés » a déjà commencé à entraver sérieusement l'échange nutritif voulu entre la planète « Lune » et son atmosphère, ce qui nous fait craindre que cette atmosphère ne se forme de manière incorrecte et ne contrarie par la suite le mouvement harmonique de tout ce système Ors, pour constituer une nouvelle menace de grande étendue cosmique.

« C'est pourquoi, Haute Révérence, je suis venu vous

prier, puisque vous avez pris l'habitude de vous rendre souvent sur les diverses planètes de ce système solaire, de bien vouloir assumer la tâche de descendre spécialement sur la planète Terre, pour y inculquer au conscient de ces étranges êtres tri-cérébraux l'idée de l'absurdité d'une pareille conception. »

Sa Conformité m'adressa encore quelques paroles, puis s'éleva peu à peu dans l'atmosphère, et, parvenue à une certaine hauteur, ajouta d'une voix forte : « En agissant de la sorte, Haute Révérence, vous obligerez grandement Notre Eternel Uni-Etrique Tout-Embrassant. »

« Après le départ de ces Individuums sacrés, je résolus de remplir coûte que coûte cette tâche et de me rendre digne, ne serait-ce que par l'aide évidente apportée à Notre Eternel Seul-Porteur-de-Fardeaux, de devenir une parcelle, mais déjà indépendante, de tout ce qui existe dans Notre Grand Univers.

Ainsi donc, mon enfant, pénétré de cette résolution, je m'envolai pour la seconde fois, dès le lendemain, vers la planète Terre, à bord du même vaisseau *Occasion*.

Celui-ci descendit cette fois sur une mer nouvellement formée à la suite des perturbations qui s'étaient produites pendant la seconde grande catastrophe qu'avait subie la planète Terre ; cette mer, en cette période, portait le nom de « Colchidius ».

Elle était située au nord-ouest du grand continent d'Ashhark, qui était en ce temps-là le principal lieu d'existence des êtres tri-cérébraux de là-bas.

Les autres rivages de cette mer appartenaient à des terres fermes nouvellement émergées, reliées au continent d'Ashhark, et dont l'ensemble était appelé « Frianktzanaralis », mais reçut plus tard le nom de « Colchidchissi ».

Remarquons d'ailleurs que cette mer, aussi bien que ces terres fermes, existent encore de nos jours — sous d'autres noms, bien entendu. Par exemple, le continent d'Ashhark

se nomme actuellement l'« Asie » ; la mer Colchidius, « mer Caspienne » ; et l'ensemble des Frianktzanaralis existe aujourd'hui sous le nom de « Caucase ».

L'*Occasion* était descendu sur la mer Colchidius ou « Caspienne », parce que cette mer se prêtait au mieux au mouillage de notre vaisseau ; de plus, elle présentait de grands avantages pour la suite de mon voyage, étant donné qu'à l'Est s'y jetait un grand fleuve, qui traversait presque tout le pays de « Tikliamouish », et sur les bords duquel était située la capitale du pays, la ville nommée « Kourkalaï ».

Comme ce pays de « Tikliamouish » était alors le plus grand centre d'existence de tes favoris, je résolus de m'y rendre en premier lieu.

Remarquons en passant que le grand fleuve, qui portait le nom d'« Oxoséria », existe encore de nos jours, mais ne se jette plus dans la mer Caspienne, un petit tremblement de planète l'ayant détourné vers le Nord, presque à la moitié de son cours, et forcé dès lors à se déverser dans l'un des bassins du continent d'Ashhark, où se forma progressivement la petite mer existant sous le nom de « mer d'Aral ».

L'ancien lit de ce grand fleuve, nommé de nos jours « Amou Daria », est encore visible pour un observateur attentif.

« Vers le temps de ma seconde descente en personne, le pays de Tikliamouish était considéré comme la plus riche et la plus fertile de toutes les terres fermes convenant à l'existence êtrique ordinaire sur cette planète — et il l'était réellement.

Mais après une troisième grande catastrophe dont fut victime cette infortunée planète, ce pays florissant fut recouvert, ainsi que d'autres terres fermes plus ou moins prospères, par les « kashmanounoms », ou, comme ils le disent, par les « sables ».

Après cette troisième infortune, le pays de Tikliamouish

fut appelé pendant de longues périodes le « désert de la faim » ; de nos jours, chaque région de ce pays porte un nom différent, et celle qui autrefois en constituait le centre est nommée « Karakoum », ce qui signifie les « sables noirs ».

En ce temps-là, ce continent était habité par un second groupe d'êtres tri-cérébraux, entièrement indépendant lui aussi ; et la partie du continent d'Ashhark qu'ils habitaient se nommait : pays de « Maralpleissis ».

Plus tard, ce second groupe ayant choisi à son tour un point central d'existence, il lui donna le nom de ville de « Gob », et le pays tout entier fut appelé « Goblanie ».

Cette région fut elle aussi recouverte par les « kashmanounoms » ; et sa partie centrale, jadis florissante, se nomme simplement aujourd'hui le « désert de Gobi ».

Quant au troisième groupe, entièrement indépendant, d'êtres tri-cérébraux de la planète Terre, il avait fixé le lieu de son existence au sud-est du continent d'Ashhark, dans la direction opposée à Tikliamouish, sur l'autre versant des saillies anormales de ce continent qui s'étaient formées pendant la seconde catastrophe.

Comme je te l'ai déjà dit, le lieu d'existence de ce troisième groupe se nommait alors « Perlanie ».

Cette région changea plusieurs fois de nom ; actuellement, toute cette partie de terre ferme existe sous le nom d'« Hindoustan » ou d'« Inde ».

« Il faut remarquer ici, mon enfant, qu'en cette période, c'est-à-dire lors de ma seconde descente en personne sur la surface de ta planète, chez tous les êtres tri-cérébraux appartenant à chacun de ces trois groupes indépendants, s'était substituée à l'impulsion êtrique que doit avoir tout être tri-cérébral, et qui se nomme « tendance impérieuse au perfectionnement », la tendance tout aussi impérieuse, mais bien étrange, déjà parfaitement cristallisée, à vouloir que tous les autres êtres de leur planète nomment leur pays le

« centre de culture » de la terre entière, et le considèrent comme tel.

Et cette étrange « tendance impérieuse », commune à tous les êtres tri-cérébraux de ta planète, était devenue la raison d'être et le but de leur existence. Aussi provoquait-elle sans cesse entre eux, à cette époque, des luttes acharnées, matérielles autant que psychiques.

« Or, mon enfant,

« De la mer Colchidius — actuellement mer Caspienne — nous remontâmes, sur des « seltchanakhs », sortes de radeaux, le cours du fleuve Oxoséria, ou, comme il se nomme aujourd'hui, Amou Daria. Après avoir vogué quinze jours terrestres, nous arrivâmes enfin dans la capitale des êtres de ce premier groupe asiate.

Je décidai de m'y fixer, et, une fois installé, je me mis à visiter les « kaaltanés » de la ville de Kourkalaï, c'est-à-dire des établissements qui reçurent plus tard sur le continent d'Ashhark les noms de « tchaïkhanés », « ashkhanés », « caravansérails », etc..., et que les êtres actuels de là-bas, surtout sur le continent appelé Europe, nomment « cafés », « restaurants », « clubs », « dancings », « maisons de rendez-vous », etc...

Ce sont ces établissements que je visitai les premiers, parce que sur la planète Terre, en ce temps-là comme aujourd'hui, on ne pouvait nulle part ailleurs observer et étudier aussi bien les particularités spécifiques du psychisme des êtres du pays. Et c'était bien là ce dont j'avais besoin pour m'éclairer sur la réelle attitude intérieure de leur essence envers leur coutume d'offrir des sacrifices, et pour élaborer plus facilement un meilleur plan d'action me permettant d'atteindre le but en vue duquel j'avais entrepris ma seconde visite en personne là-bas.

Parmi les êtres que je rencontrais dans ces « kaaltanés » s'en trouvait un que je voyais plus souvent que les autres.

Cet être tri-cérébral que le hasard me faisait rencontrer

fréquemment exerçait la profession de « grand-prêtre » ; il se nommait Abdil.

Puisque aussi bien, mon enfant, mon activité personnelle s'exerça, lors de ma seconde descente, dans des circonstances extérieures auxquelles se trouvait mêlé ce grand-prêtre Abdil, et puisque je me fis beaucoup de soucis au sujet de cet être tri-cérébral, je te parlerai de lui d'une manière détaillée. D'autre part mes récits te feront comprendre à quels résultats je parvins alors, en vue d'accomplir mon dessein d'extirper de l'étrange psychisme de tes favoris le besoin de détruire l'existence d'êtres d'autres formes, pour « complaire à leurs dieux et à leurs idoles vénérées, et s'en attirer les bonnes grâces ».

Bien que cet être terrestre, qui me devint plus tard aussi cher que l'un des miens, ne fût pas un prêtre du plus haut rang, il était parfaitement versé dans l'enseignement qui prédominait alors à Tikliamouish, et connaissait fort bien le psychisme des adeptes de cette religion — surtout, bien entendu, celui des « ouailles » dont il était le pasteur.

Dès que nous fûmes en confiance, je découvris qu'en l'être du grand-prêtre Abdil, la fonction nommée « conscience morale », que devrait posséder tout être tri-cérébral, n'était pas encore entièrement atrophiée, et cela grâce à de nombreuses circonstances extérieures — entre autres son hérédité et les conditions dans lesquelles il avait été préparé à devenir un être responsable. Aussi, dès que sa raison eut reconnu certaines vérités cosmiques que je lui expliquai, sa présence commença-t-elle à se manifester à l'égard de son entourage presque comme il convient à tous les êtres tri-cérébraux normaux de l'Univers ; en d'autres termes, il devint, comme ils disent, « sensible » et « compatissant » aux êtres qui l'environnaient.

« Avant de te parler davantage du grand-prêtre Abdil, je dois te dire qu'en cette période cette terrible coutume d'offrir des sacrifices battait son plein sur le continent

d'Ashhark, et que la destruction de divers faibles êtres « bi-cérébraux » et « uni-cérébraux » dépassait là-bas toute mesure.

A cette époque, chaque fois qu'ils invoquaient l'un de leurs dieux imaginaires ou de leurs « saints » fantastiques, ils faisaient toujours vœu, en cas de succès, de détruire, en l'honneur de ces dieux et de ces saints, l'existence d'un être quelconque ou même de plusieurs à la fois. Si par hasard la chance les favorisait, ils accomplissaient leur vœu avec la plus grande piété. Et si elle leur était contraire, ils multipliaient leurs massacres, dans l'espoir d'obtenir finalement les bonnes grâces de ces patrons imaginaires.

A cette fin, tes favoris avaient même subdivisé les êtres de toutes formes en « purs » et « impurs ». Ils nommaient « impurs » les êtres dont la destruction ne plaisait soi-disant point à leurs « dieux », et « purs » ceux dont la destruction était, paraît-il, très, mais très agréable aux diverses « idoles fictives » qu'ils révéraient.

Ces sacrifices étaient offerts non seulement dans des maisons privées, non seulement par des particuliers, mais encore par de nombreux groupes, et parfois même par le peuple entier. On avait même prévu pour les massacres de ce genre des emplacements spéciaux, situés de préférence à proximité d'un édifice connu, érigé à la mémoire de quelque chose ou de quelqu'un, la plupart du temps à la mémoire d'un « saint » — un de ces « saints » qu'ils avaient, bien entendu, canonisés eux-mêmes.

Il y avait alors, au pays de Tikliamouish, plusieurs de ces emplacements publics où l'on procédait à la destruction massive d'êtres de diverses formes extérieures. Le plus célèbre d'entre eux était situé sur une petite montagne, d'où l'on raconte qu'un fameux thaumaturge, Aliman, aurait été « ravi en un certain ciel », de son vivant.

En ce lieu, comme en d'autres semblables, était détruite, à telles dates fixes de l'année, une quantité incalculable

d'êtres appelés « bœufs », « moutons », « colombes », etc..., et jusqu'à des êtres humains.

Dans ce dernier cas, les forts offraient habituellement en sacrifice de plus faibles qu'eux, par exemple : un père, son fils — un mari, sa femme — un frère aîné, son cadet, etc... ; mais la plupart du temps les victimes étaient des « esclaves », lesquels, autrefois comme aujourd'hui, étaient ce qu'on appelle des « prisonniers », en d'autres termes des êtres d'une communauté vaincue, qui avait perdu de son importance sous l'action de la loi nommée « Soliounensius », c'est-à-dire au cours de ces périodes où leur tendance à se détruire les uns les autres se manifestait en eux de manière plus intense.

Cette coutume de se rendre agréable aux dieux en détruisant l'existence d'autres êtres est aujourd'hui encore en usage sur ta planète, sans atteindre toutefois à l'ampleur que tes favoris donnèrent à ces abominations sur le continent d'Ashhark.

« Or, mon enfant, dès les premiers jours de mon arrivée dans la ville de Kourkalaï, j'eus de fréquentes conversations avec mon ami le grand-prêtre Abdil, sur des thèmes divers, en ayant soin de ne pas aborder avec lui les questions qui auraient pu trahir ma véritable nature.

Et comme presque tous les êtres tri-cérébraux que je rencontrais à chacune de mes descentes, il me prit, lui aussi, pour un être de sa planète, tout en me considérant comme un grand savant et un parfait connaisseur du psychisme de ses pareils.

Dès nos premières rencontres, l'ardeur et la sensibilité dont il faisait preuve en me parlant de ses semblables me touchèrent au plus haut point. Et lorsque ma raison eut définitivement reconnu que la fonction de « conscience morale » qui lui avait été transmise par hérédité, et qui est fondamentale chez les êtres tri-centriques, n'était pas encore tout à fait atrophiée en lui, apparut peu à peu dans

ma présence, pour finir par s'y cristalliser, une « tendance impérieuse réellement opérante » à son égard, comme s'il se fût agi d'un être de ma nature, qui m'eût été apparenté.

A partir de ce moment, en vertu d'une loi cosmique selon laquelle « toute cause engendre des résultats qui lui sont conformes », le grand-prêtre Abdil ressentit à mon égard le « silnegordpana », ou, comme l'auraient dit tes favoris, un sentiment de « confiance en l'autre comme en soi-même ».

Ainsi donc, mon enfant, dès que ma raison eut clairement constaté tout cela, l'idée me vint de me servir de mon premier ami terrestre, pour réaliser la tâche en vue de laquelle j'étais descendu là-bas en personne pour la seconde fois.

Et je fis alors délibérément dévier tous nos entretiens vers la question des offrandes de sacrifices.

« Bien que de longues années se soient passées, mon enfant, depuis mes conversations avec mon ami terrestre, je puis me rappeler l'une d'entre elles et te la répéter mot pour mot.

Cette conversation que je veux te répéter est la dernière que j'aie eue avec lui ; elle fut à l'origine des événements qui devaient conduire l'existence planétaire de mon ami terrestre à une fin pleine de souffrances, lui ouvrant en revanche une possibilité d'existence universelle éternelle.

Ce dernier entretien eut lieu chez lui.

Je lui expliquai ouvertement, cette fois, l'absolue sottise et l'absurdité des offrandes de sacrifices.

Je lui parlai en ces termes :

« Bien. Tu as une religion, une foi en quelque chose. Il est bon d'avoir foi en quelque chose, même sans savoir exactement en qui ni en quoi, même sans avoir aucune idée de la valeur et des possibilités de ce en quoi l'on croit. Croire, que ce soit consciemment ou même tout à fait

inconsciemment, est, pour tout être, chose indispensable autant que désirable.

« Et c'est chose désirable, parce que c'est par la Foi, et par la Foi seule, qu'apparaît l'intensité de conscience de soi étrique indispensable à chacun, ainsi que l'évaluation de son propre être en tant que parcelle de Tout ce qui existe dans l'Univers.

« Mais qu'est-ce que l'existence d'un autre être peut avoir à faire avec la Foi?

« Que vient faire ici cette existence que tu détruis, et que tu détruis au nom de son Créateur ?

« Pour le Créateur, cette « vie » qu'Il a créée comme Il a créé la tienne, a la même valeur que la tienne.

« Tu te prévaux de ta force physique et de ta ruse — c'est-à-dire des données qui te sont propres et que Notre Créateur Commun t'a dispensées en vue du perfectionnement de ta raison — pour profiter de la faiblesse psychique d'un autre être et détruire son existence.

« Ne comprends-tu pas, malheureux, quelle action objectivement mauvaise tu commets ainsi?

« Premièrement, en détruisant l'existence d'autres êtres, tu réduis pour toi-même le nombre des facteurs dont les résultats peuvent seuls constituer dans leur ensemble les conditions permettant à tes semblables de se perfectionner.

« Deuxièmement, tu diminues ou détruis tout à fait par cela même l'espoir que le Créateur Notre Père Commun a mis dans les possibilités qui te furent departies en tant qu'être tri-cérébral, et sur l'aide desquelles Il compte pour l'avenir.

« L'absurdité manifeste de cette épouvantable action étrique éclate en ceci déjà, que tu t'imagines, en détruisant l'existence d'un autre être, te rendre agréable à Celui-là même qui a créé cet être — et l'a créé, certes, avec intention.

« Se peut-il qu'il ne te soit jamais venu à l'esprit que si le Créateur Notre Père Commun créa cette « vie », Il le fit certainement dans un dessein déterminé?

« Pense, lui dis-je encore, pense un peu, non pas comme tu t'es habitué à penser pendant toute ton existence, tel un « âne de Khorassan », pense honnêtement, sincèrement, comme il est propre de le faire à un « être à l'image de Dieu », ainsi que tu te nommes toi-même.

« Se pourrait-il qu'après vous avoir créés, toi et ces êtres dont tu détruis l'existence, Notre Créateur ait gravé sur le front de certaines de Ses propres créatures qu'elles devraient être détruites en Son honneur et pour Sa gloire?

« Quiconque y pense sérieusement et sincèrement, serait-il un idiot de « l'île d'Albion », est à même de comprendre que cela n'aurait jamais pu être.

« Cette idée n'est qu'une invention des hommes qui se disent « à l'image de Dieu », et non de Celui qui a créé, en même temps que ces hommes, toutes les autres formes d'êtres, qu'ils détruisent soi-disant pour Son plaisir et Sa satisfaction.

« Pour Lui, la vie des hommes et celle des êtres de toutes formes ne présentent aucune différence.

« Et les hommes sont « vie », et les êtres d'autres formes extérieures sont « vie ».

« Dans Sa Sagesse, Il a prévu que la Nature adaptât la diversité des formes extérieures de chaque être aux conditions et au milieu où était destiné à s'écouler le processus de son existence.

« Toi, par exemple : serais-tu en mesure, avec les organes internes et externes que tu possèdes, d'aller te jeter à l'eau pour y vivre comme un poisson?

« Certainement pas, parce que tu n'as ni « branchies », ni « nageoires », ni « queue » comme le poisson : tu n'es pas une « vie » destinée à exister dans un milieu tel que l'eau.

« Si tu t'avisais d'aller te jeter à l'eau, tu serais bien vite suffoqué, tu coulerais, et servirais de hors-d'œuvre aux poissons qui sont naturellement plus forts que toi dans ce milieu qui leur est propre.

« Il en va de même pour les poissons.

« Un poisson pourrait-il venir s'asseoir à cette table bien servie, et boire en notre compagnie le « thé vert » que nous dégustons en ce moment?

« Certainement non! Il n'a pas d'organes appropriés à une manifestation de ce genre.

« Il est créé pour l'eau et tous ses organes internes et externes sont appropriés à cet élément, le seul qui lui soit propre et où il puisse se manifester avantageusement pour accomplir le destin que lui a fixé le Créateur.

« De même, chez toi, les organes internes et externes ont été conçus par Notre Créateur Commun de manière appropriée. Il t'a été donné des pieds pour que tu marches ; il t'a été donné des mains pour que tu prépares et prennes la nourriture nécessaire ; il t'a été donné un nez, et des organes qui s'y relient, pour absorber et transformer en toi les substances cosmiques dont se revêtent, chez les êtres tri-cérébraux tes semblables, les deux corps êtriques supérieurs — en l'un desquels repose précisément l'espoir de Notre Créateur Commun Tout-Embrassant, qui attend de lui l'aide dont Il a besoin pour réaliser, comme Il l'a prévu, le bien de tout ce qui existe.

« Bref, la Nature a reçu de Notre Créateur Commun le principe voulu pour qu'Elle revête et adapte aussi tous les organes internes et externes des êtres ayant un système de cerveaux comme le tien, selon le milieu dans lequel est destiné à s'écouler le processus de leur existence.

« Pour rendre la chose plus claire, ton âne, attaché dans ton écurie, sera un très bon exemple.

« Envers ton âne, tu abuses des possibilités que t'a données Notre Créateur Commun, car si cet âne se trouve aujourd'hui par force en ton écurie, c'est uniquement parce qu'il a été créé bi-cérébral ; et il a été créé bi-cérébral parce que cette organisation de sa présence générale est indispensable à l'existence cosmique sur les planètes.

« C'est donc légitime que la présence de ton âne soit dépourvue de toute possibilité de « penser logique » — c'est légitime qu'il soit, comme tu le définis, un être « peu sensé » ou « stupide ».

« Quant à toi, tu as été créé, non seulement pour servir ce même but d'existence cosmique sur les planètes, mais aussi comme « champ d'espérance » pour Notre Créateur Commun Tout-Miséricordieux ; en d'autres termes, tu as été créé avec la possibilité de revêtir en ta présence, la « Grandeur sacrée » par excellence, pour l'avènement de laquelle l'Univers entier lui-même a été créé. Mais en dépit des possibilités qui te furent conférées — celles d'un être tri-cérébral et par cela même capable d'un « penser logique » — tu n'appliques point cette propriété sacrée au but en vue duquel elle t'a été donnée, mais tu la manifestes sous forme de « ruse » envers les autres créatures — dans le cas présent, par exemple, envers l'âne qui t'appartient.

« Exception faite de la possibilité qui te fut dévolue de revêtir consciemment en ta présence cette « Grandeur sacrée », ton âne, pour le processus cosmique général, et par conséquent pour Notre Créateur Commun, a la même valeur que toi, car tous deux vous avez été destinés à servir quelque but déterminé, et l'ensemble de ces buts déterminés constitue la raison d'être de tout ce qui existe.

« La seule différence entre ton âne et toi réside dans la forme et la qualité de fonctionnement de l'organisation intérieure et extérieure de vos présences générales.

« Par exemple, tu n'as que deux jambes, alors que ton âne en a quatre, dont chacune est beaucoup plus forte que les tiennes.

« Pourrais-tu, dis-moi, sur ces deux faibles jambes, porter autant que ton âne?

« Assurément pas ! Tes jambes ne t'ont été données que pour te porter toi-même, ainsi que le peu de choses prévu par la Nature comme indispensable à l'existence normale d'un être tri-cérébral.

« Et cette inégale répartition de force et de puissance, injuste, à première vue, de la part de Notre Très Equitable Créateur, a été voulue par la Grande Nature pour la seule raison que le surplus de substances cosmiques qu'elle t'autorise à prendre, selon la prévoyance du Créateur, pour servir à ton propre perfectionnement, ne fut point donné à ton âne ; chez ton âne, ce surplus de substances cosmiques est transformé par la Grande Nature en force et en puissance de certains de ses organes — pour l'existence présente seulement — sans d'ailleurs qu'il en ait conscience ; aussi peut-il manifester cette puissance incomparablement mieux que toi.

« Et ces diverses manifestations de puissance d'êtres de différentes formes constituent dans leur ensemble les seules conditions extérieures dans lesquelles tes semblables, les êtres tri-cérébraux, peuvent consciemment perfectionner, jusqu'au degré voulu de Raison objective, le « germe de Raison » déposé en leur présence.

« Je te le répète, pour Notre Créateur Commun, les êtres de tous systèmes de cerveaux, existant sur la terre, dans la terre, dans l'eau et dans les airs, sont tous sans exception, les plus petits comme les plus grands, également indispensables à l'harmonie d'existence universelle.

« Et puisque c'est cet ensemble de toutes les sortes d'êtres qui constitue la forme de processus d'existence universelle requise par Notre Créateur, l'essence de chaque être Lui est également précieuse et également chère.

« Pour Notre Créateur Commun, les êtres ne sont que des parcelles d'existence d'une seule Essence qu'Il spiritualise.

« Mais que voyons-nous autour de nous ?

« L'une des formes d'êtres qu'Il a créés, et en la présence desquels Il a placé tout Son espoir pour le bien à venir de toutes choses existantes, abusant des avantages qu'elle possède, s'est mise à dominer les autres formes et

à détruire de droite et de gauche leur existence — et elle le fait soi-disant « en Son Nom ».

« Cette action monstrueuse et anti-divine se commet ici sur chaque place et dans chaque maison, et pourtant il ne vient à l'esprit d'aucun de ces malheureux que ces êtres, dont nous détruisons en ce moment l'existence, sont tout aussi chers que nous à Celui qui les a créés, et que s'Il a créé ces autres formes d'êtres, c'était certainement en vue de quelque but. »

Ayant ainsi parlé à mon ami le grand-prêtre Abdil, j'ajoutai :

« Et ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que tout homme qui détruit l'existence d'autres êtres en l'honneur de ses idoles vénérées, le fait de tout son cœur, pleinement convaincu qu'il exécute une « bonne action ».

« Si chacun d'eux prenait conscience du fait qu'en détruisant l'existence d'un autre être, il commet au contraire une mauvaise action envers le vrai Dieu comme envers tout Saint véritable, et suscite même en leur Essence de la tristesse et de l'affliction, à l'idée qu'il existe dans le Grand Univers de pareils monstres « à l'image de Dieu », capables de se manifester de manière si indigne et si impitoyable envers d'autres créatures de Notre Père Commun — si chacun d'eux, je le répète, en prenait conscience, je suis absolument certain qu'ils accepteraient tous, et de tout cœur, de ne plus détruire l'existence d'êtres d'autres formes pour les offrir en sacrifice.

« Et peut-être alors serait observé sur la Terre le dix-huitième commandement de Notre Créateur Commun, qui ordonne :

« Aime tout ce qui respire ».

« Offrir à Dieu l'existence d'autres créatures est l'acte d'un brigand qui s'introduirait par force en ta maison et détruirait sans rime ni raison tous les « biens » qui s'y

trouvent, que tu as mis des années à accumuler et qui t'ont coûté tant de peine et de souffrances.

« Pense, mais pense, je te le répète, sincèrement ; représente-toi ce que je viens de te dire et réponds-moi : cela te serait-il agréable? Remercierais-tu l'effronté brigand qui se serait introduit chez toi?

« Non ! Assurément non ! Mille et mille fois non !

« Tu te révolterais au contraire de tout l'être, tu voudrais punir ce scélérat, et de toutes les fibres de ton psychisme tu t'efforcerais de trouver une manière de t'en venger...

« Tu vas sans doute me répondre : c'est vrai, mais je ne suis qu'un homme...

« Oui certes, tu n'es qu'un homme. Il est heureux que Dieu soit Dieu, et non pas vindicatif et méchant comme l'homme.

« Bien sûr qu'Il ne te punira pas et ne tirera pas de toi vengeance comme tu l'aurais fait pour le brigand qui aurait détruit tes biens accumulés au cours des ans.

« Cela va sans dire : Dieu pardonne tout ; cela a même pris force de loi dans le monde.

« Mais aucune de Ses créatures — l'homme pas plus que les autres — ne doit abuser de cette Bonté toute-miséricordieuse et partout-pénétrante, et il est de leur devoir à toutes non seulement de veiller à tout ce qui fut créé par Lui mais encore de le maintenir.

« Sur cette Terre, au contraire, les hommes vont jusqu'à diviser tous les êtres d'autres formes en « purs » et « impurs ».

« Dis-moi, comment furent-ils amenés à faire cette distinction ?

« Pourquoi, par exemple, le mouton est-il « pur » et le lion « impur » ?

« Ne sont-ils pas des êtres tous les deux?

« C'est là encore une invention des hommes... Mais pourquoi cette invention, pourquoi cette distinction ? Tout

bonnement parce que le mouton est un être faible et, qui plus est, stupide, et qu'ils peuvent en prendre à leur aise avec lui.

« Quant au lion, les hommes le disent « impur » parce qu'avec lui ils n'osent pas faire ce qu'ils veulent.

« Le lion est plus intelligent, et surtout plus fort qu'eux.

« Non seulement il ne se laisse pas détruire, mais il ne se laisse pas approcher. Et si quelqu'un prenait un beau jour la liberté de l'approcher, « Monsieur Lion » aurait vite fait de lui flanquer une telle « taloche » que la vie de ce téméraire s'envolerait illico bien loin, là où « les gens de l'île d'Albion » n'ont encore jamais voyagé.

« Le lion, encore une fois, n'est « impur » que parce que les hommes le craignent.

« Il est cent fois plus fort qu'eux, il leur est cent fois supérieur. Le mouton, lui, n'est « pur » que parce qu'il est beaucoup plus faible et, je le répète, beaucoup plus bête qu'eux.

« Tout être occupe parmi les autres une place déterminée, conforme à sa nature, ainsi qu'au degré de Raison atteint par ses ancêtres et qui lui revient par hérédité.

« La différence entre les présences, nettement cristallisées, du psychisme de ton chien et de ton chat, nous permettra d'éclairer ce que je viens de te dire.

« Si tu gâtes tant soit peu ton chien et le dresses à faire ce qui te plaît, il deviendra docile et caressant au point de s'humilier devant toi.

« Il te suivra partout et exécutera devant toi toutes sortes de « cabrioles » à seule fin de te plaire toujours davantage.

« Tu peux le traiter familièrement, tu peux le battre, tu peux l'offenser, jamais il ne s'en fâchera : il ne fera que s'aplatir de plus en plus devant toi.

« Mais essaie donc de faire la même chose avec ton chat.

« Crois-tu qu'à tes offenses il répondra comme un chien, et qu'il exécutera pour ton plaisir les mêmes « cabrioles » humiliantes ? Allons donc !

« Bien que le chat n'ait pas assez de force physique pour user sur-le-champ de représailles, il n'oubliera jamais la manière dont tu l'as traité, et un jour ou l'autre s'en vengera.

« On cite des cas de chats qui sautèrent à la gorge d'un homme pendant son sommeil. Je le crois sans peine, connaissant les motifs qui poussent un chat à commettre une pareille action.

« Non, le chat a le sens de sa personne, il connaît sa propre valeur ; il est fier, et cela uniquement parce qu'il est un chat, et que sa nature possède ce degré de Raison qui est le sien de par les mérites de ses ancêtres.

« Dans tous les cas, aucun être, même pas l'homme, ne doit lui en faire grief.

« En quoi est-il coupable d'être un chat? Quel mal y a-t-il à ce que sa présence occupe, de par les mérites de ses ancêtres, ce degré de « conscience de soi » ?

« Il ne faut pas haïr le chat pour cela, ni le battre, ni l'offenser ; bien au contraire, il faut lui donner ce qui lui est dû, en tant qu'il occupe un degré supérieur de l'échelle d'évolution de la « conscience de soi ».

« Ce n'est pas en vain qu'un ancien prophète de la planète « Desagroanskrad », le célèbre « Arhounilo », actuel assistant du Grand Enquêteur de l'Univers entier en matière de morale objective, a dit un jour :

« Si un être t'est supérieur par la Raison, incline-toi de-
« vant lui et tâche de l'imiter en tout; s'il t'est au contraire
« inférieur, sois juste à son égard, parce qu'il fut un temps
« où tu occupais la même place que lui, d'après le Mesu-
« reur Sacré de Raison de Notre Créateur Tout-Puissant. »

« Or, mon cher enfant, cette dernière conversation produisit sur mon ami terrestre une si forte impression, que pendant deux jours il ne fit que penser et penser.

Et le résultat fut que le grand-prêtre Abdil éprouva finalement, devant la coutume des « sacrifices », presque le sentiment qui convient.

Les jours suivants étaient consacrés à la fête appelée « Zadik » — l'une des deux grandes fêtes religieuses de Tikliamouish — et voici que dans le temple dont il était le grand-prêtre, mon ami Abdil, la cérémonie finie, se mit tout à coup, au lieu de prononcer le sermon de rigueur, à parler des « sacrifices ».

Etant allé par hasard, ce jour-là, dans ce temple, je me trouvais parmi les auditeurs.

Bien que le thème de son discours fût assez singulier en pareille circonstance comme en pareil lieu, il ne choqua personne, car le grand-prêtre Abdil montra cette fois plus de chaleur et d'éloquence qu'il ne l'avait jamais fait.

Il parla avec une sincérité si poignante, il illustra ses paroles de tant d'exemples persuasifs et imagés, que de nombreux assistants ne purent réprimer leurs sanglots.

Son discours produisit une si forte impression, que malgré sa longueur — car au lieu d'une demi-heure ou d'une heure, il se prolongea cette fois-ci, contre toute habitude, jusqu'au lendemain — personne ne songeait à partir ; et quand il eut pris fin, tous se tinrent encore longtemps sur place, comme ensorcelés.

Les jours suivants, certains passages de ce discours commencèrent à se répandre parmi ceux qui ne l'avaient pas entendu.

Il est intéressant de remarquer qu'il était alors d'usage pour les grands-prêtres de vivre uniquement des offrandes de leurs paroissiens. Le grand-prêtre Abdil recevait donc lui aussi de ses ouailles des produits de toutes sortes pour son existence ordinaire, tels que des « cadavres » rôtis ou bouillis d'êtres de diverses formes extérieures, par exemple des poules, des oies, des moutons, etc... Mais après son fameux discours, personne ne lui envoya plus les présents habituels, on ne lui apportait et ne lui envoyait

plus que des fruits, des fleurs, des ouvrages manuels et autres choses semblables.

Dès le lendemain, mon ami terrestre était devenu « le prêtre à la mode ». Le temple où il officiait regorgeait d'êtres de la ville de Kourkalaï, et on l'implorait encore de venir prêcher en d'autres temples.

Il parla maintes fois contre les offrandes de sacrifices et le nombre de ses admirateurs allait toujours croissant, si bien qu'il devint célèbre non seulement parmi les êtres de la capitale mais parmi ceux de tout le pays.

« Je ne sais comment tout cela se serait terminé, si le clergé entier, c'est-à-dire les êtres-hommes exerçant la même profession que mon ami, émus et inquiets de sa popularité, ne s'étaient point élevés contre tout ce qu'il prêchait.

Ses collègues craignaient évidemment, une fois la coutume des sacrifices disparue, de perdre d'excellents revenus, et de voir leur autorité s'affaiblir peu à peu jusqu'à complète disparition.

Le nombre des ennemis du grand-prêtre Abdil augmentait de jour en jour, et l'on répandait à son sujet toutes sortes de nouvelles calomnies ainsi que des insinuations destinées à compromettre ou à ruiner son importance et sa popularité.

Dans leurs temples ses collègues se mirent à faire des sermons où ils prouvaient exactement le contraire de ce qu'avait prêché le grand-prêtre Abdil.

Les choses allèrent si loin que le clergé suborna divers êtres aux propriétés « hassnamoussiennes » pour leur faire inventer et commettre toutes sortes de vilenies envers ce pauvre Abdil. De fait, ces nullités terrestres allèrent jusqu'à tenter plusieurs fois de détruire son existence en saupoudrant de poison les différents présents comestibles qui lui étaient apportés.

Néanmoins, le nombre de ses admirateurs sincères allait chaque jour grandissant.

Finalement la corporation des grands-prêtres n'y put tenir et, par un bien triste jour, en appela contre mon ami au concile œcuménique, qui siégea pendant quatre jours.

Ce concile rendit une sentence condamnant mon ami terrestre à se voir exclu à jamais de la caste des grands-prêtres ; de plus, ses collègues élaborèrent contre lui un plan de persécution.

Toutes ces mesures exercèrent naturellement une forte influence sur le psychisme des êtres ordinaires ; aussi ceux-là même qui l'entouraient et le respectaient le plus se mirent-ils bientôt à le fuir et à répandre sur lui les pires accusations. Ceux qui, la veille encore, lui envoyaient des fleurs et des présents, ceux qui le divinisaient presque, devinrent vite, en raison des calomnies qui allaient leur train, ses ennemis jurés, comme si, non content de les offenser personnellement, il avait égorgé et massacré tous leurs amis et leurs proches.

Tel est le psychisme des êtres de cette originale planète.

Bref, le désir sincère qu'avait mon excellent ami de faire du bien à son entourage lui valut souffrance sur souffrance. Cela n'eût d'ailleurs été que peu de chose, si, par un comble de déloyauté, les collègues de mon ami et les autres êtres terrestres « à l'image de Dieu » qui l'entouraient n'étaient venus mettre un terme à tout cela — c'est-à-dire le tuer.

Cela se passa de la manière suivante :

Mon ami, né dans une lointaine province, n'avait aucun parent dans la ville de Kourkalaï.

Quant aux centaines de serviteurs et autres nullités terrestres ordinaires qui l'avaient entouré du fait de la situation importante qu'il occupait, ils s'étaient peu à peu dispersés, au fur et à mesure que mon ami perdait de la valeur à leurs yeux.

Pour finir, il ne lui resta plus qu'un être très âgé qui avait existé pendant longtemps auprès de lui.

A vrai dire, ce vieillard ne demeurait avec lui qu'en raison de l'état de sénilité auquel il était arrivé, comme la plupart des êtres de là-bas, du fait d'une existence êtrique anormale — autrement dit, en raison de son incapacité absolue à faire preuve d'une utilité quelconque dans les conditions d'existence êtrique ordinaire.

Comme il ne savait que devenir, il ne quitta point mon ami, même lorsque celui-ci eut perdu toute importance et qu'on se fut mis à le persécuter.

Or ce vieillard, entrant par un triste matin dans la chambre de mon ami, trouva son corps planétaire coupé en morceaux.

Connaissant mon affection pour le grand-prêtre Abdil, il accourut aussitôt chez moi pour m'en informer.

Je t'ai déjà dit que j'aimais cet être terrestre comme l'un des miens. Aussi, lorsque j'appris cet horrible événement, s'en fallut-il de peu que le « skinikounartzino » ne se produisît en ma présence, c'est-à-dire que les liens ne se rompissent entre mes centres êtriques distincts.

Je craignais ce jour-là de voir l'un de ces êtres sans conscience faire subir de nouveaux outrages aux restes de son corps planétaire ; aussi décidai-je d'écarter au moins ce danger.

J'engageai donc aussitôt pour une forte somme plusieurs êtres à ma convenance et leur fis enlever, à l'insu de tout le monde, son corps planétaire, puis l'embarquai provisoirement sur mon « seltchanakh », c'est-à-dire sur mon radeau, qui flottait non loin, sur le fleuve Oxoséria, et que j'avais conservé dans l'intention de redescendre vers la mer Colchidius pour y retrouver notre vaisseau *Occasion*.

« La triste fin de mon ami n'empêcha pas ses sermons sur les sacrifices d'exercer leur action sur des êtres de plus en plus nombreux.

Le nombre des meurtres pour sacrifices diminua sensiblement ; et il était visible que le temps, s'il ne détruisait pas

cette coutume, la réduirait du moins dans de fortes proportions.

Pour moi, en tout cas, c'était déjà suffisant.

Et comme je n'avais plus rien à faire là-bas, je résolus de regagner la mer Colchidius pour décider de ce que j'allais faire du corps planétaire de mon ami.

Arrivé sur notre vaisseau *Occasion*, j'y trouvai un étherogramme de Mars m'annonçant un nouveau débarquement d'êtres de la planète Karataz, et manifestant le désir de mon prompt retour.

Cet étherogramme me suggéra l'idée singulière de ne pas me défaire sur place du corps planétaire de mon ami, mais de l'emmener avec moi jusqu'à Mars, pour l'ensevelir sur cette planète.

Je résolus de mettre cette idée à exécution, de crainte que ses ennemis, poussés par la haine, ne recherchent son corps planétaire et que, venant par hasard à connaître l'endroit où il avait été rendu à la présence de la planète — ou comme disent tes favoris, où il avait été enterré — ne viennent l'enlever pour se livrer sur lui à des actes peu désirables.

A bord du vaisseau *Occasion*, je m'élevai donc bientôt de la mer Colchidius vers la planète Mars, où les nôtres, aidés de quelques bons Martiens au courant des événements qui s'étaient passés sur la Terre, s'empressèrent de rendre au corps planétaire que j'avais amené les honneurs qui lui étaient dus.

Ils l'ensevelirent avec tout le cérémonial en usage sur cette planète, puis firent ériger en cet endroit un monument digne de lui.

Ce fut le premier et, sans aucun doute, le dernier des « tombeaux » d'un être de la Terre sur cette planète Mars, si proche et en même temps si totalement inaccessible à tous les êtres terrestres.

J'appris plus tard que cette histoire parvint à la connaissance du Très Grand Archi-Archange Setrenotzinarco,

Soutien-de-Tous-les-Quarts pour la partie de l'Univers dont relève le système solaire Ors, et qu'il manifesta sa satisfaction en donnant à qui de droit des ordres au sujet de l'âme de mon ami terrestre.

Sur Mars m'attendaient en effet plusieurs êtres de notre tribu, nouvellement arrivés de la planète Karataz.

Parmi eux, mon enfant, se trouvait d'ailleurs ta grand'mère, qui m'avait été destinée, sur les indications du principal tzirlikner de la planète Karataz, comme passive moitié pour la continuation de mon espèce. »

Chapitre 20
Troisième vol de Belzébuth vers la planète Terre

APRES une légère pause, Belzébuth reprit :

— Cette fois-ci, je ne restai pas longtemps sur la planète Mars; je passai chez moi juste le temps nécessaire pour recevoir les nouveaux arrivés, leur parler, et donner certains ordres de caractère général.

Une fois libéré de ces obligations, je redescendis sur ta planète dans l'intention d'y poursuivre mon dessein, qui était de déraciner chez ces étranges êtres tri-centriques l'épouvantable coutume de détruire l'existence d'êtres aux divers systèmes de cerveaux — comme s'il s'agissait là d'une œuvre divine.

A ma troisième descente sur la Terre, notre vaisseau *Occasion* ne se posa pas sur la mer Colchidius — actuellement mer Caspienne — mais sur la « mer d'Abondance », comme on la nommait à cette époque.

J'avais pris cette décision, car je voulais cette fois me rendre dans la capitale des êtres formant le second groupe du continent d'Ashhark — la ville de « Gob », située sur la rive sud-est de cette mer.

En ce temps-là, cette ville de « Gob » était une grande ville, renommée sur toute la planète pour sa fabrication d'« étoffes » et de « bijoux » précieux.

Elle s'étendait sur les deux rives de l'embouchure d'un grand fleuve, nommé « Keria-Tchi », qui prenait sa source dans les montagnes, à l'est du pays, et venait se jeter dans la « mer d'Abondance ».

A l'ouest, cette mer recevait un autre grand fleuve du nom de « Naria-Tchi ».

Et c'est principalement dans les vallées de ces deux grands fleuves qu'existaient les êtres appartenant au second groupe du continent d'Ashhark.

Si tu veux, mon cher enfant, je te raconterai l'histoire de ces êtres, dit Belzébuth à Hassin.

— Oui, grand-père, oui !... Je t'écouterai avec tant d'intérêt et je t'en serai si reconnaissant !

Alors Belzébuth commença :

— Il y a bien, bien longtemps — c'était avant la période à laquelle se rapporte mon récit, avant même la seconde grande catastrophe subie par cette malheureuse planète, à l'époque où le continent Atlantide était encore au faîte de sa splendeur — un être tri-centrique ordinaire de ce continent « découvrit », comme me l'apprirent plus tard mes investigations, que la corne pilée d'un être de certaine forme extérieure, nommé « pirmaral », était un remède très efficace contre toutes sortes de « maladies ». Par la suite, divers « originaux » répandirent largement cette « découverte » sur ta planète. En même temps se cristallisait peu à peu, dans la raison des êtres ordinaires, un facteur d'initiative tout à fait illusoire, qui devait contribuer plus tard à constituer, dans la présence générale de tous tes favoris, et surtout des contemporains, la « raison » dont ils disposent actuellement dans leur « existence de veille », et déterminer, pour une bonne part, leurs fréquents changements de convictions.

Sous l'action de ce facteur, cristallisé dans leur présence, les êtres tri-cérébraux de cette époque prirent l'habitude d'administrer de ces cornes pilées à tous leurs « malades », comme disent tes favoris.

Il n'est pas sans intérêt de remarquer que l'on trouve encore là-bas des « pirmarals » ; mais les êtres actuels les

classent simplement dans la catégorie d'êtres qu'ils nomment « cerfs » — sans leur donner de nom particulier.

Or, mon enfant, les êtres d'Atlantide, ayant détruit quantité de ces pirmarals ou « cerfs » pour s'emparer de leurs cornes, il n'en resta bientôt plus un seul.

Alors certains êtres d'Atlantide, qui avaient fait de cette chasse leur profession, partirent à leur recherche sur d'autres continents et d'autres îles.

Cette chasse présentait de grandes difficultés. Il fallait de nombreux rabatteurs pour capturer les pirmarals ; aussi ces professionnels se faisaient-ils aider par toute leur famille.

Et un beau jour, plusieurs de ces familles, s'étant réunies, s'en allèrent chasser les pirmarals sur le continent lointain d'« Iranan » qui, après la seconde catastrophe, au cours de laquelle il fut bouleversé, fut appelé « continent d'Ashhark », et que tes favoris nomment aujourd'hui l'« Asie ».

Pour mieux situer mes récits ultérieurs, tu dois savoir qu'au cours de la seconde catastrophe terrestre, certaines parties du continent d'Iranan furent englouties, par suite de diverses perturbations, dans les profondeurs de la planète ; à leur place émergèrent d'autres terres fermes, ce qui le modifia considérablement, et sa superficie devint alors presque égale à celle du continent Atlantide avant sa disparition.

Ainsi donc, mon enfant, ce groupe de chasseurs, poursuivant avec leurs familles des troupeaux de pirmarals, arriva sur les bords de cette étendue d'eau qui reçut plus tard le nom de « mer d'Abondance ».

Et cette mer aux rivages fertiles et enchanteurs leur plut à tel point qu'ils ne voulurent plus revenir sur le continent Atlantide, et se fixèrent dès lors en ces lieux.

A cette époque, ce pays était en effet si merveilleux et si « souptaninalnien » pour l'existence êtrique ordinaire, qu'il devait forcément séduire tout être tant soit peu doué de pensée.

Sur cette terre existaient alors d'innombrables troupeaux de ces êtres bi-cérébraux nommés « pirmarals » ; de plus, tout autour de cette étendue d'eau, poussait une végétation exubérante, et quantité d'arbres dont les fruits servaient alors à tes favoris d'aliment principal pour leur « première nourriture êtrique ».

Ces rivages étaient également peuplés d'une telle multitude d'êtres uni-cérébraux et bi-cérébraux, appelés « oiseaux », que lorsqu'ils volaient par bandes, « le ciel en était tout obscurci », comme ils disaient.

Dans les eaux de cette « mer d'Abondance » située au centre du pays, les poissons proliféraient tellement qu'on pouvait presque les attraper à la main.

Quant au sol même du littoral et des vallées où coulaient ces deux grands fleuves, la moindre de ses parcelles était si fertile qu'on aurait pu y faire pousser n'importe quoi.

Bref, tout ce pays et son climat plurent à tel point aux chasseurs et à leurs familles que personne ne voulut plus retourner sur le continent Atlantide ; ils s'établirent donc en ces lieux, s'adaptèrent très vite aux conditions environnantes, se multiplièrent, et menèrent dès lors, comme on dit, une « existence idyllique ».

« Je dois maintenant te faire part d'un rare concours de circonstances qui eut plus tard d'importantes répercussions, aussi bien pour les ancêtres de ce second groupe que pour leur postérité la plus lointaine.

A l'époque où les chasseurs de pirmarals décidèrent de se fixer sur les rivages de la mer d'Abondance, il s'y trouvait déjà un être fort important du continent Atlantide, qui appartenait, en qualité d'« astrosovor », à une « société savante » telle que l'on n'en vit et que l'on n'en verra sans doute jamais plus sur la Terre.

Cette société savante portait le nom d'« Akhldann ».

La raison qui avait amené cet « Akhldanné » sur les bords de la mer d'Abondance était la suivante :

Juste avant la seconde catastrophe, les vrais savants d'Atlantide, fondateurs de cette réellement grande société Akhldann, se rendirent compte que quelque chose de très grave allait bientôt se passer sur leur planète ; ils se mirent donc à observer attentivement tous les phénomènes de la nature environnante ; mais, malgré leurs efforts, ils ne purent comprendre ce qui allait se produire.

Un peu plus tard, ils envoyèrent certains de leurs membres sur d'autres continents et d'autres îles, dans l'espoir d'élucider, par leurs observations générales, quel était ce péril imminent.

Il leur fallait étudier non seulement les processus naturels de la planète Terre, mais tous les « phénomènes célestes », comme ils disaient.

L'un d'entre eux, cet être important dont je viens de parler, ayant choisi, pour ses observations, le continent d'Iranan, y avait émigré avec ses serviteurs, et s'était fixé sur les bords de cette étendue d'eau nommée plus tard mer d'Abondance.

« Or donc, ce membre savant de la société Akhldann, ayant un jour rencontré, sur les rivages de cette mer, quelques-uns de nos chasseurs, apprit d'eux qu'ils venaient aussi du continent Atlantide. Il en éprouva naturellement la plus grande joie, et ils se lièrent d'amitié.

Aussi, lorsque le continent Atlantide se fut abîmé dans les profondeurs de la planète, ce savant Akhldanné, ne sachant plus où retourner, resta avec les chasseurs dans ce pays qui devait être nommé Maralpleissis.

Par la suite, ce savant fut élu chef par le groupe de chasseurs, parce qu'il était le plus sensé ; et, plus tard encore, ce membre de la grande société Akhldann épousa la fille d'un chasseur, nommée Rimala, formant ainsi la

souche de ce second groupe du continent d'Ashhark, ou d'« Asie », comme il se nomme aujourd'hui.

Beaucoup de temps s'écoula.

Dans ce pays, des générations d'êtres tri-cérébraux naquirent et disparurent, là comme partout ailleurs, et le niveau général du psychisme de ce groupe d'êtres terrestres s'élevait ou s'abaissait suivant les époques.

Ces êtres se multiplièrent et se répandirent progressivement dans le pays, se fixant de préférence, comme je te l'ai déjà dit, sur les rivages de la mer d'Abondance et dans les vallées des deux grands fleuves qui venaient s'y jeter.

C'est seulement beaucoup plus tard qu'ils formèrent au sud-est de la mer un centre d'existence collective, qu'ils appelèrent ville de « Gob ». Et cette ville devint le principal lieu de résidence de leurs chefs, auxquels ils furent les premiers à donner le nom d'« empereurs ».

La fonction d'empereur y devint héréditaire ; elle remontait au premier chef qu'ils avaient élu, ce membre savant de la société des Akhldannés.

« Pendant la période à laquelle se rapporte maintenant mon récit, l'empereur des êtres de ce groupe était le petit-fils de l'arrière-petit-fils de ce savant ; il portait le nom de Koniutsion.

Mes recherches et investigations détaillées me révélèrent par la suite que pour déraciner un mal « terrorisant » surgi parmi les êtres devenus ses sujets par la volonté du destin, cet empereur Koniutsion avait su prendre une mesure très sage et très bienfaisante.

Voici quelle avait été l'origine de cette mesure très sage et très bienfaisante :

Un jour, cet empereur Koniutsion constata que les êtres de sa communauté devenaient de moins en moins aptes au travail, tandis que se multipliaient le vol, la violence, les scandales et maints autres incidents qui ne s'étaient jamais

produits auparavant, si ce n'est en des cas exceptionnels.

Ces constatations surprirent et attristèrent l'empereur Koniutsion, qui se mit à réfléchir longuement, et résolut de déceler la cause de ce phénomène si affligeant.

Après de longues observations, il comprit enfin que cette cause était la nouvelle habitude prise par les êtres de sa communauté, de mastiquer la graine d'une plante qui se nommait alors « gulgulian ». Cette formation sus-planétaire fleurit encore aujourd'hui là-bas, et ceux de tes favoris qui s'estiment « très instruits » la nomment « papaverum » ; et les autres, tout simplement « fleur de pavot ».

Les êtres de Maralpleissis avaient alors une passion pour les graines de cette formation sus-planétaire — du moins pour celles qui avaient été récoltées pendant la période dite « de maturation ».

Au cours de ses observations et recherches attentives, l'empereur Koniutsion reconnut clairement que ces graines contenaient « quelque chose » qui avait le pouvoir de modifier de fond en comble, pour un certain temps, toutes les habitudes acquises de leur psychisme ; ils se mettaient alors à voir, comprendre, sentir, ressentir et agir tout à fait autrement qu'ils n'étaient accoutumés à le faire.

Ainsi, un corbeau leur semblait être un paon ; un baquet d'eau, une mer ; un son strident, de la musique ; ils prenaient la bienveillance pour de l'hostilité, une insulte pour de l'amour, et ainsi de suite...

Après s'en être bien convaincu, l'empereur Koniutsion dépêcha aussitôt en tous lieux quelques sujets fidèles, choisis parmi ses proches, afin d'interdire sévèrement, en son nom, aux êtres de sa communauté, de mastiquer les graines de cette plante ; en outre il avait prévu des sanctions et des châtiments pour ceux qui transgresseraient ses ordres.

Sous l'effet de ces mesures, la mastication des graines sembla diminuer au pays de Maralpleissis.

Mais on s'aperçut bientôt qu'elle ne diminuait qu'en

apparence ; en réalité, le nombre des masticateurs augmentait sans cesse.

Voyant cela le sage empereur Koniutsion résolut de sévir plus durement encore contre les rebelles ; il fit renforcer la surveillance sur ses sujets et redoubler de rigueur dans l'exécution des châtiments.

Il se mit à parcourir la ville de Gob, interrogeant lui-même les coupables et leur infligeant diverses punitions, morales et corporelles.

Mais les résultats désirés n'étaient toujours pas obtenus. Le nombre des masticateurs allait sans cesse croissant, tant dans la ville de Gob que dans l'ensemble des territoires qui lui étaient soumis, et d'où affluaient chaque jour de nouveaux rapports.

Il devint alors évident que de nombreux êtres tri-cérébraux qui auparavant ne s'étaient jamais livrés à cette mastication, se mettaient maintenant à le faire, poussés par la seule « curiosité » — une des particularités du psychisme des êtres tri-cérébraux de la planète qui te plaît tant — c'est-à-dire uniquement pour connaître l'effet de ces graines dont l'emploi était défendu et puni par l'empereur avec tant de rigueur et d'opiniâtreté.

Soulignons à ce propos que cette « curiosité », propre au psychisme de tes favoris, et qui avait commencé à se cristalliser aussitôt après le désastre de l'Atlantide, ne fonctionnait chez aucun des êtres des époques passées aussi intensément que chez les êtres tri-cérébraux actuels de là-bas, qui en ont, ma foi, plus encore que les « toussouks » n'ont de poils.

Or, mon enfant,

Lorsque le sage empereur Koniutsion se fut enfin convaincu qu'il était impossible de déraciner par la crainte des châtiments cette passion de mâcher les graines de « gulgulian », et qu'il eut reconnu que le seul résultat obtenu avait été la mort d'un petit nombre de coupables, il suspendit toutes les mesures prises, et se remit à réfléchir

sérieusement pour trouver quelque autre moyen plus efficace de détruire ce mal, si néfaste à sa communauté.

Comme je l'appris beaucoup plus tard grâce à un antique monument resté intact, le grand empereur Koniutsion s'enferma dans sa chambre pendant dix-huit jours, sans boire ni manger, ne faisant que penser et penser.

L'empereur Koniutsion, d'après mes recherches ultérieures, était d'autant plus désireux de trouver ce moyen que les affaires de sa communauté allaient alors de mal en pis.

Les êtres qui s'adonnaient à cette passion ne travaillaient presque plus ; les rentrées du Trésor avaient cessé et la faillite semblait inévitable.

Pour finir, le sage empereur résolut de lutter contre ce mal d'une manière détournée, en jouant sur les cordes faibles du psychisme des êtres de sa communauté. Il inventa à cet effet une « doctrine religieuse » des plus originales, parfaitement adaptée au psychisme des êtres de ce temps-là; puis il usa de tous les moyens à sa portée pour propager cette invention parmi ses sujets.

Il était dit selon cette doctrine religieuse, que loin du continent d'Ashhark se trouvait une grande île sur laquelle existait notre « Monsieur Dieu ».

Tu dois savoir qu'à cette époque aucun des êtres terrestres ordinaires ne soupçonnait qu'il existât des concentrations cosmiques autres que leur planète.

Les êtres de la planète Terre de ce temps-là étaient même convaincus que les « petits points blancs » à peine perceptibles, au loin, dans l'espace, n'étaient pas autre chose que le dessin du « voile de l'Univers », c'est-à-dire du voile de leur planète, puisque, d'après leurs conceptions, l'Univers entier se bornait, comme je viens de te le dire, à leur seule planète.

Ils croyaient même que ce « voile » tenait comme un « baldaquin » sur des piliers spéciaux, dont les bases reposaient sur la terre.

D'après l'astucieuse doctrine du sage empereur Koniutsion, « Monsieur Dieu » avait intentionnellement fixé à nos âmes les organes et membres que nous avons aujourd'hui, aussi bien pour nous protéger contre l'extérieur que pour nous permettre de Le servir efficacement — et non seulement Lui, mais les âmes déjà prises sur Son île.

« En effet, disait cette doctrine, lorsque nous mourons et que notre âme se libère de toutes les parties annexes qui lui furent spécialement attachées, elle devient telle qu'elle doit être en réalité ; elle est alors immédiatement prise sur cette île, et, selon la manière dont elle a existé, avec ses organes et membres, sur notre continent d'Ashhark, notre « Monsieur Dieu » lui assigne la place qui lui revient pour son existence ultérieure.

« Si l'âme a honnêtement et consciencieusement rempli ses obligations, « Monsieur Dieu » l'accepte sur son île, pour y poursuivre son existence ; mais l'âme qui a fainéanté ici, sur le continent d'Ashhark, celle qui a fait preuve, envers ses obligations, de paresse et de négligence, bref, qui n'a existé que pour satisfaire les désirs de ses parties annexes, ou, simplement, qui n'a pas observé Ses commandements — cette âme, notre « Monsieur Dieu » l'envoie, pour le reste de son existence, sur une petite île voisine.

« Or, sur le continent d'Ashhark, existent de nombreux « esprits », choisis parmi Ses proches, qui vont et viennent parmi nous, coiffés du « bonnet-qui-rend-invisible », ce qui leur permet de nous observer sans relâche et d'exposer à « Monsieur Dieu » toutes nos actions, ou de Lui faire leur rapport au jour du « Jugement Dernier ».

« Nous n'avons pas la moindre possibilité de leur rien cacher, non seulement de nos actions, mais encore de nos intentions ».

Il était dit encore que notre continent d'Ashhark, de même que tous les autres continents et îles du monde, a été créé par notre « Monsieur Dieu » exclusivement pour Son

service et celui des « âmes » méritantes qui habitent déjà sur Son île.

« Tous les continents et îles du monde sont en quelque sorte des lieux de préparation et des entrepôts pour tout ce qui est indispensable à Son île.

« L'île sur laquelle existe notre « Monsieur Dieu » avec les « âmes » méritantes, se nomme le « Paradis » ; l'existence y est un vrai « délice »...

« Là, tous les fleuves sont de lait, toutes les rives de crème fouettée. Point n'est besoin d'y travailler ni de peiner. On y trouve tout ce qui est nécessaire à la plus heureuse, la plus insouciante, la plus béate des existences, parce que tout y est fourni à profusion par notre continent et les autres îles du monde.

« Cette île du « Paradis » regorge de jeunes et belles femmes de toutes les tribus et de toutes les races du monde; et n'importe laquelle devient ta propre « âme » à ton gré et sur-le-champ.

« Sur toutes les places de cette île magnifique s'élèvent des montagnes de bijoux, en commençant par les diamants du plus beau feu, pour finir par la turquoise la plus sombre, et toute « âme » peut y puiser sans entrave tous les joyaux qui la séduisent.

« Sur d'autres places de cette île bienheureuse se dressent d'énormes montagnes de bonbons spécialement préparés à l'essence de « pavot » et de « chanvre », et les âmes peuvent s'en rassasier à toute heure du jour et de la nuit.

« L'île est exempte de maladies, et il n'y a naturellement pas trace, là-bas, de ces « poux » ni de ces « puces » qui ne laissent ici personne en repos, et empoisonnent notre existence.

« Quant à la petite île, sur laquelle notre « Monsieur Dieu » expédie, pour le reste de leur existence, les « âmes » dont les organes et membres temporaires ont négligé, dans leur paresse, d'exister d'après Ses commandements — elle porte le nom d'« Enfer ».

« Sur cette île, tous les fleuves sont de résine brûlante. L'air y est saturé d'une odeur de putois en défense. Sur chaque place, des nuées d'êtres terribles sifflent sans cesse dans des sifflets de police, et tous les « sièges », tous les « tapis », tous les « lits » sont tissés de fines aiguilles, la pointe en l'air.

« Chaque « âme » ne reçoit par jour qu'une seule galette bien salée ; et sur l'île, il n'y a pas une seule goutte d'eau potable. Innombrables sont encore les tourments qu'on y subit, et que les êtres de la Terre ne voudraient pour rien au monde éprouver en réalité, ni même vivre en pensée ».

« Ainsi donc, mon enfant, lorsque j'arrivai pour la première fois au pays de Maralpleissis, tous les êtres tricérébraux suivaient la « religion » édifiée sur l'original enseignement dont je viens de te parler, et cette « religion » était alors dans toute sa splendeur.

L'inventeur de cette ingénieuse doctrine, le sage empereur Koniutsion, avait déjà subi le « raskouârno sacré », en d'autres termes, il était « mort » depuis longtemps.

Mais son invention avait si bien pris racine là-bas — en raison de l'étrangeté du psychisme de tes favoris — qu'il n'y avait pas un seul être dans tout le pays de Maralpleissis pour douter de la justesse de son originale vérité.

Dès le premier jour de mon arrivée dans la ville de Gob, je me mis, là aussi, à visiter les « kaaltanés » de l'endroit, nommés cette fois des « tchaïkhanés ».

Il importe de remarquer que la coutume du sacrifice, telle qu'elle était pratiquée en cette période dans le pays de Maralpleissis, n'y florissait cependant pas avec autant d'ampleur qu'à Tikliamouish.

Je me mis à rechercher, dans la ville de Gob, un être avec lequel je puisse me lier d'amitié, comme je l'avais fait dans la ville de Kourkalaï.

Et je ne tardai pas à trouver cet ami — mais cette fois, il ne s'agissait point d'un grand-prêtre.

Mon nouvel ami était tenancier d'un grand « tchaï-khané ». Et bien que je fusse avec lui, comme on dit là-bas, en très bons termes, je ne ressentais pas à son égard l'étrange « penchant » que j'avais éprouvé en mon essence pour le grand-prêtre Abdil.

J'existais déjà depuis un mois entier dans la ville de Gob, mais n'ayant rien décidé, je n'avais encore rien mis en œuvre pour mon but.

Accompagné d'Ahoûn, je ne faisais que me promener par les rues de la ville, visitant les divers tchaïkhanés, dont celui de mon nouvel ami.

Je fus à même d'observer, pendant ce temps-là, les mœurs et les coutumes des êtres de ce second groupe, et d'étudier les subtilités de leur religion ; et c'est précisément au moyen de leur religion que je résolus, un mois plus tard, de réaliser mon dessein.

Après mûres réflexions, je décidai d'ajouter quelque chose à l'« enseignement religieux » existant là-bas, comptant bien répandre mes nouvelles idées parmi eux comme l'avait fait le sage empereur Koniutsion.

J'inventai donc que les esprits coiffés du « bonnet-qui-rend-invisible » et qui, selon l'enseignement de cette grande religion, surveillent nos actions et nos pensées, sont tout simplement les êtres d'autres formes qui existent au milieu de nous.

Ce sont eux qui nous épient et vont tout rapporter à notre « Monsieur Dieu ».

Et nous, les hommes, non seulement nous ne leur témoignons point le respect et la vénération qui leur sont dus, mais nous allons jusqu'à détruire leur existence, tant pour notre nourriture que pour les offrir en sacrifice.

Je soulignais tout particulièrement dans mes sermons qu'il ne fallait point détruire, en l'honneur de « Monsieur Dieu », l'existence d'êtres d'autres formes, mais, bien au contraire, tâcher d'acquérir quelques mérites à leurs yeux et

leur adresser des prières, pour qu'au moins ils n'aillent pas rapporter à « Monsieur Dieu » les petites manifestations indésirables que nous commettons sans le vouloir.

Je me mis à propager cette idée complémentaire par tous les moyens possibles, mais, bien entendu, très prudemment.

Pour commencer, je me servis, à cette fin, de mon nouvel ami, le tenancier du tchaïkhané.

Il faut dire que son tchaïkhané était un des plus grands de la ville et devait sa renommée à certain liquide rougeâtre, fort apprécié des êtres de la Terre.

Aussi était-il toujours très fréquenté, et ouvert de jour et de nuit.

C'était le rendez-vous non seulement des habitants de la ville même, mais des voyageurs de tout le pays de Maralpleissis.

Je devins bientôt habile à convaincre tous les clients du tchaïkhané, les uns en leur parlant à part, les autres en les prenant par groupes.

Mon nouvel ami le propriétaire du tchaïkhané avait une foi si grande en mon invention que les remords ne lui laissaient aucun repos.

Il se tourmentait sans cesse et se repentait amèrement de son attitude irrespectueuse envers les êtres de formes diverses, et des traitements qu'il leur avait infligés.

Devenant de jour en jour zélateur plus fervent de ma doctrine, non seulement il aida à la propager en son propre tchaïkhané, mais il se mit de lui-même à fréquenter les autres tchaïkhanés de la ville — pour y proclamer la vérité qui l'oppressait.

Il prêchait sur les places de marchés, et visita même plusieurs fois à cette fin, aux environs de la ville de Gob, quelques-uns des Lieux Saints, déjà nombreux à cette époque, qui avaient été consacrés eux aussi à la mémoire de quelqu'un ou en l'honneur de quelque chose.

Il est intéressant de remarquer ici que les récits qui sont à l'origine de la croyance en un Lieu Saint viennent ordinairement de certains êtres terrestres qu'on appelle des « menteurs ».

La maladie du « mensonge » est largement répandue là-bas.

On ment, sur la planète Terre, consciemment et inconsciemment.

Consciemment, lorsque l'on escompte de ce mensonge un bénéfice quelconque ; inconsciemment, lorsqu'on est atteint d'une maladie nommée là-bas « hystérie ».

« Le propriétaire du tchaïkhané ne fut pas le seul à m'apporter une aide inconsciente. Plusieurs autres êtres de la ville de Gob, devenus pendant ce temps-là, eux aussi, de fervents adeptes de ma théorie, se joignirent à lui ; et bientôt tous les êtres de ce second groupe asiate se mirent avec ardeur à propager mon invention et à se la démontrer les uns aux autres comme une indiscutable « vérité » qui venait de leur être révélée.

Le résultat fut que non seulement les sacrifices diminuèrent en pays de Maralpleissis, mais que les êtres de formes diverses y reçurent désormais un traitement sans précédent.

Nous fûmes bientôt témoins de scènes si comiques que moi-même, l'auteur de cette invention, je ne pouvais me retenir de rire.

On assistait, par exemple, à des bouffonneries de ce genre :

Un honorable et riche marchand de la ville de Gob se rend un matin à son magasin sur son âne ; en route, une foule d'êtres se précipite sur cet honorable marchand, le jette à bas de sa monture et le bat comme plâtre, pour avoir osé s'asseoir sur un âne ; puis, avec de profonds saluts, la foule escorte l'animal, où qu'il lui plaise d'aller.

Ou bien c'est un bûcheron qui conduit au marché son char à bœufs chargé de bois.

Il est aussitôt, lui aussi, jeté à terre et malmené, tandis que ses bœufs sont délicatement dételés et se promènent où bon leur semble, suivis d'un cortège respectueux.

Et si la foule vient à rencontrer le char en un endroit de la ville où, laissé sur place, il pourrait gêner la circulation, les citadins le traînent eux-mêmes jusqu'au marché et l'y abandonnent à son sort.

Mon invention fit aussi apparaître dans la ville de Gob des coutumes absolument nouvelles.

Celle, par exemple, d'installer sur toutes les places et à tous les carrefours de la ville une auge où tous les habitants venaient déposer le matin les meilleurs morceaux de leur table pour les chiens et autres bêtes errantes — et celle d'aller au lever du soleil jeter dans la mer d'Abondance toutes sortes de nourriture pour les êtres nommés « poissons ».

Mais la coutume la plus originale consistait à toujours prêter attention aux voix des êtres uni et bi-cérébraux de formes diverses.

Dès qu'ils les entendaient ils se mettaient à chanter les louanges de leurs dieux, dans l'espérance de leurs bienfaits.

Que ce fût le chant du coq, l'aboiement du chien, le miaulement du chat ou le cri perçant du singe... cela les faisait toujours frémir.

Il est intéressant de remarquer ici qu'ils ne manquaient jamais en de telles occasions de lever la tête et de tourner leurs regards vers le haut, bien que, selon leur religion, leur Dieu existât, ainsi que ses aides, au même niveau qu'eux, et non pas dans la direction de leurs regards et de leurs prières.

Rien n'était plus drôle que d'observer leur physionomie en de tels moments...

— Permettez, Haute Révérence, interrompit le vieux et

fidèle Ahoûn, qui écoutait avec le plus grand intérêt le récit de Belzébuth.

Vous rappelez-vous, Haute Révérence? Combien de fois ne nous sommes-nous pas prosternés, nous aussi, dans les rues de la ville de Gob, au cri d'êtres de formes diverses? »

A cette remarque Belzébuth répondit :

— Bien sûr que je m'en souviens, mon cher Ahoûn. Comment oublierait-on des impressions aussi comiques ?

Le fait est, continua-t-il, en se tournant vers Hassin, que les êtres de la planète Terre sont incroyablement orgueilleux et susceptibles. Si quelqu'un ne partage pas leur manière de voir et se refuse à faire comme eux, ou critique leurs manifestations, leur indignation ne connaît pas de bornes.

Et si l'un d'eux possède quelque pouvoir, il donnera l'ordre de jeter quiconque aura osé faire autrement que lui, ou critiquer ses actions, dans un de ces locaux où pullulent généralement ce qu'on appelle des « rats » et des « poux ».

Parfois l'offensé, si sa force physique le lui permet — et pourvu qu'il ne se sente pas surveillé par quelque détenteur de pouvoir plus haut placé que lui, et avec lequel il n'est pas en très bons termes — rosse tout bonnement l'offenseur, tout comme le Russe Sidor, un beau jour, roua de coups sa chèvre favorite.

Comme je connaissais bien cet aspect de leur étrange psychisme, je ne voulais pas les offenser ni encourir leur colère. J'avais toujours reconnu que porter atteinte au sentiment religieux de quiconque était contraire à toute morale, et puisque j'existais parmi eux, je tâchais en toutes circonstances de faire la même chose qu'eux pour ne pas me distinguer, et, de cette façon, attirer l'attention sur moi.

Il serait bon, à ce propos, de spécifier qu'en raison des anormales conditions d'existence ordinaire établies par tes favoris, les seuls êtres tri-cérébraux qui acquièrent de la notoriété et suscitent le respect sur cette étrange planète, surtout pendant ces derniers siècles, sont ceux qui se

manifestent d'une manière encore plus absurde que la majorité. Et plus leurs manifestations sont stupides, plus viles et plus insolentes sont leurs « frasques » — plus ils deviennent célèbres, et plus va croissant le nombre d'êtres de leur continent, et même de continents étrangers, qui les connaissent personnellement, ou rêvent de faire leur connaissance.

Au contraire, un être honnête, qui ne se livre point à d'absurdes manifestations, n'aura aucune chance de devenir célèbre ; si bon et si sensé soit-il, jamais les autres ne lui accorderont la moindre attention.

Or, mon enfant, au moment où notre Ahoûn vint nous rappeler, avec tant de malveillance, la situation comique où nous nous trouvions parfois, nous parlions justement de cette coutume qui s'était développée là-bas, de donner un sens aux voix des êtres de formes diverses, et en particulier à la voix des « ânes », qui étaient alors, on ne sait pourquoi, très nombreux dans la ville de Gob.

Sur cette planète les êtres de toutes formes ont chacun leur heure pour donner de la voix. Ainsi, le coq chante vers minuit ; le singe crie le matin, quand il a faim. Les ânes, eux, braient quand cela leur passe par la tête. Aussi la voix de ces êtres stupides se fait-elle entendre à tout moment du jour et de la nuit.

Or, il fut décrété, dans la ville de Gob, que tous ceux qui entendraient résonner la voix d'un âne tomberaient aussitôt prosternés et chanteraient les louanges de leur Dieu et de leurs idoles vénérées. Et je dois dire que les ânes ont une voix très sonore, et que leur braiment s'entend de fort loin.

Ainsi donc, lorsque, nous promenant par les rues de la ville de Gob, nous apercevions les citadins prosternés au moindre braiment d'un âne, nous nous prosternions également, pour ne pas nous faire remarquer, et c'est cette drôle d'habitude qui, je le vois maintenant, réjouissait tant notre vieil Ahoûn.

As-tu observé, mon cher Hassin, avec quel plaisir venimeux et satisfait notre bon vieux est venu me rappeler, après tant de siècles, la situation comique dans laquelle je me trouvais alors? »

Ayant dit, Belzébuth, avec un sourire, reprit le fil de son récit :

— Il est superflu d'ajouter qu'en ce second centre de culture du continent d'Ashhark, la coutume des sacrifices cessa complètement. Si, par exception, le fait se reproduisait, les êtres de ce groupe châtiaient eux-mêmes sans pitié les coupables.

Ayant acquis la conviction d'avoir réussi à déraciner pour longtemps, parmi les êtres du second groupe du continent d'Ashhark, la coutume d'offrir des sacrifices, je résolus de partir. Mais comme je pensais de toutes façons visiter les autres grands centres peuplés par les êtres de Maralpleissis, je décidai, à cette intention, de remonter la vallée du fleuve « Naria-Tchi ».

Peu après avoir pris cette décision, nous naviguâmes, Ahoûn et moi, vers l'embouchure de ce fleuve. A chacune de nos escales, nous nous convainquîmes que les êtres de la ville de Gob y avaient déjà transmis ces mêmes coutumes nouvelles et ces mêmes conceptions relatives aux « offrandes de sacrifices » par la destruction de l'existence d'êtres de formes diverses.

Nous arrivâmes finalement en une petite ville nommée « Arguenia », considérée en ce temps-là comme l'endroit le plus reculé du pays de Maralpleissis.

Cette ville était habitée par de nombreux êtres de ce second groupe asiate, dont la principale occupation consistait à extraire de la nature la pierre que l'on appelle « turquoise ».

Dans la petite ville d'Arguenia, je me mis, comme à l'ordinaire, à fréquenter les divers tchaïkhanés, poursuivant, là comme ailleurs, les efforts nécessaires à l'accomplissement de mon dessein. »

Chapitre 21
Première visite de Belzébuth aux Indes

ET Belzébuth continua :

— Un jour, dans un tchaïkhané de la petite ville d'Arguenia, j'entendis quelques êtres, assis non loin de moi, parler de se rendre en caravane en « Perlanie ».

Prêtant l'oreille à leur conversation, je compris qu'ils voulaient y aller pour troquer leurs « turquoises » contre ce qu'on appelle des « perles ».

A ce propos, j'attire ton attention sur le fait que, autrefois comme aujourd'hui, tes favoris ont toujours aimé à s'affubler de ces perles et de ces turquoises, comme d'ailleurs de tant d'autres « babioles précieuses », à seule fin, disent-ils, d'« orner » leur extérieur. Mais si tu veux mon opinion, ils le font tout bonnement par instinct, dans l'espoir de rehausser leur « valeur intérieure, nulle par elle-même ».

Pendant la période à laquelle se rapporte mon récit, ces « perles » étaient des plus rares chez les êtres du second groupe asiate, et atteignaient de très hauts prix. En Perlanie, au contraire, on les trouvait en abondance et elles s'y vendaient meilleur marché, car à cette époque, on ne récoltait ces perles que dans les étendues d'eau entourant ce pays.

La conversation des êtres assis non loin de moi dans le tchaïkhané de la petite ville d'Arguenia éveilla aussitôt mon intérêt, car j'avais moi-même l'intention de me rendre en Perlanie, où s'était constitué le troisième groupe du continent d'Ashhark.

Leurs propos suscitèrent tout de suite en moi cette

association : « Ne vaudrait-il pas mieux me rendre directement d'ici en Perlanie avec la caravane de ces êtres, plutôt que de rebrousser chemin vers la mer d'Abondance, pour gagner ensuite ce pays sur mon vaisseau *Occasion ?* »

Certes, ce voyage — qui, soit dit en passant, était d'une difficulté presque insurmontable pour les êtres de la Terre à cette époque-là — nous prendrait beaucoup de temps, mais je pensais qu'un retour à la mer d'Abondance, avec ses péripéties imprévues, ne serait peut-être guère moins long.

Et cette association avait surgi en ma pensée, parce que, depuis longtemps, j'avais entendu parler de l'étrangeté des sites par lesquels devait passer notre caravane, ce qui avait cristallisé en moi une certaine « curiosité d'esprit étrique » ; celle-ci, mise en branle par le choc de ce que je venais d'entendre, imposa sur-le-champ à ma présence générale le besoin d'en faire l'expérience par moi-même, au moyen de mes propres organes de perception.

C'est pourquoi, mon enfant, j'allai à dessein m'asseoir parmi ces êtres, et me mêlai à leur discussion.

Pour conclure, Ahoûn et moi nous joignîmes à leur caravane, et, deux jours plus tard, nous nous mettions en route avec eux.

Nous passâmes par des endroits réellement extraordinaires, extraordinaires même pour la nature générale de cette originale planète, dont certaines régions, d'ailleurs, doivent leur aspect actuel aux deux « perturbations transapalniennes » antérieures à cette période et presque sans précédent dans l'Univers.

Dès le premier jour, il nous fallut nous engager dans un défilé que surplombaient diverses « saillies de terre ferme » aux formes singulières, présentant des conglomérats de « minéraux intra-planétaires » variés.

Au bout d'un « mois » de marche, d'après leur calcul du temps, notre caravane, partie d'Arguenia, atteignit une zone où la Nature n'avait pas encore complètement perdu

la possibilité d'élaborer dans son sol des formations sus-planétaires, ni de créer les conditions requises pour la venue au monde et l'existence de divers êtres uni-cérébraux et bi-cérébraux.

Après des difficultés de toutes sortes, franchissant un col par un clair matin, nous aperçûmes soudain à l'horizon les contours d'une grande étendue d'eau baignant cette partie du continent d'Ashhark qui portait alors le nom de « Perlanie ».

Quatre jours plus tard, nous arrivions au lieu principal d'existence du troisième groupe asiate — la ville nommée alors « Kaïamon ».

Nous en fîmes, Ahoûn et moi, notre lieu de résidence permanent ; nos premiers jours se passèrent tout entiers à parcourir les rues de la ville, observant les manifestations spécifiques des êtres de ce troisième groupe dans le processus de leur existence ordinaire.

Que veux-tu, mon cher Hassin !

Puisque je t'ai raconté les origines du second groupe d'êtres du continent d'Ashhark, je suis bien obligé maintenant de te narrer aussi celles de ce troisième groupe...

« Raconte, raconte, cher bien-aimé grand-père ! », s'écria Hassin tout joyeux. Puis, avec une grande vénération, il leva les bras au ciel, et, d'une voix sincère :

« Que mon cher et bon grand-père soit digne de se perfectionner en Raison jusqu'au degré de l'Anklade sacrée ! »

Belzébuth se contenta de sourire et continua son récit :

— L'histoire de ce troisième groupe asiate commença peu après la période où les familles de chasseurs de pirmarals du continent Atlantide arrivèrent sur les bords de la mer d'Abondance, pour y fonder le second groupe d'êtres asiates.

Or, en ces temps « immémoriaux » — pour tes favoris actuels, bien entendu — c'est-à-dire peu avant la seconde

« perturbation transapalnienne » que subit cette infortunée planète, certaines conséquences des propriétés de l'organe kundabuffer avaient commencé à se cristalliser dans la présence des êtres tri-centriques du continent Atlantide ; et elles suscitèrent en eux, entre autres besoins étranges pour des êtres tri-cérébraux, celui de porter diverses babioles en guise de parure, ou d'en faire ces fameux « talismans » de leur invention.

Et l'une de ces babioles était précisément, sur le continent Atlantide, — comme partout aujourd'hui sur la Terre — cette « perle ».

Ces « perles », mon enfant, se forment en certains êtres uni-cérébraux peuplant les « saliakouriapis » de la planète Terre, c'est-à-dire les zones nommées « khentralispana » se trouvant dans la présence générale de toute planète et servant à la réalisation du processus du Très Grand Trogo-autoégocrate cosmique général. « Khentralispana » signifie « sang de la planète » et, dans la langue de tes favoris, porte le nom d'« eau ».

Les êtres uni-cérébraux en lesquels se forme cette « perle » peuplèrent d'abord les étendues « saliakouriapiennes » — ou étendues d'eau — entourant l'Atlantide ; mais ces perles étant fort recherchées, le massacre de ces « porteurs de perles » uni-cérébraux fut tel qu'il n'y en eut bientôt plus à proximité de ce continent. Par suite, les êtres de là-bas qui avaient fait de la destruction de ces êtres uni-cérébraux le but et la raison de leur existence, c'est-à-dire qui les exterminaient pour s'emparer de ces parties de leur présence générale en vue de satisfaire leur stupide égoïsme, ces « professionnels », dis-je, ne trouvant plus de « porteurs de perles » dans les « saliakouriapis » environnant le continent Atlantide, allèrent les chercher dans d'autres étendues d'eau, s'éloignant ainsi de plus en plus de leur continent.

Un jour, au cours de leurs recherches, leurs radeaux furent entraînés par « de longs déplacements saliakouria-

piens » ou, comme ils le disent par des « tempêtes », en des parages regorgeant d'êtres « porteurs de perles » et qui présentaient de grands avantages pour leur massacre.

Ces étendues d'eau riches en êtres porteurs de perles, qu'atteignirent par hasard ces exterminateurs, baignaient précisément le pays qu'ils nommèrent alors « Perlanie » et qui porte actuellement le nom d'« Hindoustan » ou « Inde ».

Les premiers jours, les chercheurs professionnels de perles ne firent que satisfaire tant et plus cette tendance, devenue inhérente à leur présence, au massacre de ces êtres uni-cérébraux de leur planète. Et ce n'est que plus tard, après s'être aperçus — toujours par hasard — que la terre voisine produisait en abondance presque tout ce qui était nécessaire à l'existence ordinaire, qu'ils résolurent de ne plus retourner en Atlantide, mais de se fixer là en permanence.

Seuls quelques-uns de ces exterminateurs revinrent sur le continent Atlantide, pour y troquer leurs perles contre divers objets qui leur manquaient encore ; puis ils retournèrent en Perlanie, emmenant avec eux leurs familles et celles de leurs compagnons.

D'autres encore, parmi ces premiers colons d'un pays « neuf » pour les êtres d'alors, se rendirent fréquemment par la suite dans leur ancienne patrie pour y échanger des perles contre les objets nécessaires et ils ramenaient chaque fois quelques-uns de leurs parents et alliés, ou simplement des ouvriers, que l'extension de leur travail rendait indispensables.

Dès lors, mon enfant, cette partie de la surface de la planète fut connue de tous les êtres tri-cérébraux de là-bas, ceux surtout du continent Atlantide, sous le nom de « Contrée d'Abondance ».

Ainsi, avant la seconde grande catastrophe subie par la planète Terre, existaient déjà dans cette partie du continent

d'Ashhark de nombreux êtres venus du continent Atlantide. Lorsque ce dernier fut englouti, nombre de ceux qui avaient échappé au désastre, surtout s'ils avaient en Perlanie des parents et alliés, vinrent peu à peu les rejoindre.

Etant donné leur « fécondité » habituelle, ils se multiplièrent rapidement, peuplant tout d'abord en Perlanie deux régions distinctes situées à l'embouchure de deux grands fleuves qui coulaient des profondeurs du continent d'Ashhark pour aller se jeter dans une grande étendue d'eau à proximité des endroits où abondaient les êtres porteurs de perles.

Cependant, leur nombre ayant par trop augmenté, ils s'enfoncèrent dans l'intérieur du pays, les vallées de ces deux fleuves restant toutefois leurs régions favorites.

« Or, mon enfant, lorsque je vins pour la première fois en Perlanie, je résolus, là encore, d'atteindre mon but au moyen des « havatviernonis » existant là-bas, c'est-à-dire au moyen de leurs « religions ».

Mais il se trouva que les êtres de ce troisième groupe du continent d'Ashhark avaient plusieurs « havatviernonis » originales, ou religions, fondées chacune sur un « enseignement religieux » indépendant, n'ayant rien de commun avec les autres.

Je commençai par étudier sérieusement ces « enseignements religieux », et je constatai que l'un d'eux, édifié sur la doctrine d'un véritable Envoyé de Notre Créateur Eternel Commun — nommé par la suite Saint Bouddha — avait plus d'adeptes que les autres. Je lui consacrai alors toute mon attention.

Avant de continuer à te parler des êtres tri-cérébraux peuplant cette partie de la surface de la planète Terre, je trouve nécessaire de te signaler, ne serait-ce que brièvement, que depuis le temps où s'est établi chez eux l'usage d'avoir des « havatviernonis » indépendantes ou « religions », il a toujours existé et il existe encore chez tes favoris deux sortes principales d'enseignements religieux.

L'une d'elles a été inventée par certains êtres tri-cérébraux de là-bas, chez lesquels, pour une raison ou pour une autre, le fonctionnement du psychisme est de caractère hassnamoussien ; l'autre se fonde sur les instructions précises soi-disant révélées par de vrais Messagers d'En-Haut tels qu'en envoient effectivement de temps à autre certains des Assistants les plus proches de Notre Père Commun, afin qu'ils aident les êtres tri-cérébraux de ta planète à détruire les conséquences, cristallisées en leurs présences, des propriétés de l'organe kundabuffer.

La religion adoptée par la plupart des êtres du pays de Perlanie, religion à l'étude de laquelle je donnai toute mon attention et dont je juge nécessaire de te parler, apparut là-bas dans les circonstances suivantes :

Lorsque ce troisième groupe d'êtres tri-cérébraux fut devenu très important, il advint que nombre d'entre eux acquirent, pendant leur formation, des propriétés « hassnamoussiennes ». Parvenus à l'âge responsable, ces êtres répandirent autour d'eux plus d'idées funestes que d'habitude et dès lors, dans la présence de la plupart des êtres tri-centriques de ce groupe, se cristallisa une propriété psychique particulière, engendrant un facteur contraire à l'« échange nutritif » normal réalisé par le Très Grand Trogoautoégocrate cosmique général.

Dès qu'ils eurent connaissance de ce lamentable résultat — surgi cette fois encore sur la même planète — certains Très Saints Individuums, désireux de régler l'existence des êtres de ce groupe sur celle du système solaire entier de manière plus ou moins tolérable, consentirent à leur envoyer un Individuum sacré spécialement qualifié.

Cet Individuum sacré revêtit le corps planétaire d'un être terrestre tri-cérébral, qui reçut, comme je te l'ai dit, le nom de « Saint Bouddha » et cela plusieurs

siècles avant ma première visite au pays de Perlanie. »

Interrompant alors le récit de Belzébuth, Hassin se tourna vers lui et lui dit :

« Cher grand-père, voilà déjà plus d'une fois que tu emploies l'expression : « hassnamouss ». Jusqu'à présent, j'ai compris, par tes seules intonations et par la consonance du mot lui-même, que tu désignais par cette expression des êtres tri-cérébraux que tu classes à part, en raison du « mépris objectif » qu'ils semblent mériter.

Sois bon, comme toujours : explique-moi, je t'en prie, le vrai sens et la portée exacte de ce mot. »

A cette question, Belzébuth répondit, avec ce sourire qui lui était particulier :

— Pour ce qui est du « type » même des êtres tri-cérébraux auxquels je réserve cette expression, je te l'expliquerai en temps voulu ; en attendant, sache que ce mot désigne toute présence générale, déjà déterminée, d'un être tri-cérébral — que celui-ci soit constitué de son seul corps planétaire ou qu'en lui se soient déjà revêtus les corps êtriques supérieurs — en lequel, pour une raison ou une autre, ne s'est cristallisée aucune donnée pour l'impulsion divine de « conscience morale objective ».

Et, bornant là ses explications sur le mot « hassnamouss », Belzébuth poursuivit :

— Or, mon enfant, au cours des recherches minutieuses auxquelles je me livrai sur cet enseignement religieux, je découvris encore que cet Individuum sacré, une fois définitivement revêtu de la présence d'un être tri-cérébral de là-bas, après avoir sérieusement réfléchi sur la manière d'accomplir la tâche qui lui était assignée d'En-Haut, résolut d'y parvenir en éclairant leur raison.

Il importe de remarquer ici que dans la présence de Saint Bouddha s'était déjà cristallisée en ce temps-là, comme le montrèrent encore mes investigations minutieuses, la compréhension très nette que la raison des êtres

de la planète Terre devient, pendant le processus de son anormale formation, une raison « instinctivo-titillarienne », c'est-à-dire qu'elle fonctionne uniquement sous l'action de chocs appropriés, venus du dehors. Malgré cela, Saint Bouddha résolut d'accomplir sa tâche en ayant recours à cette « raison » — si singulière pour des êtres tri-centriques — et il commença par instruire cette originale raison de toutes les vérités objectives.

Tout d'abord, Saint Bouddha réunit plusieurs chefs du troisième groupe asiate et leur dit :

« Etres dont la présence est à l'image du Créateur de toutes choses.

« Mon Essence vous est envoyée par certains Très Saints et Très Lucides Résultats Accomplis, dirigeant en toute justice la réalisation de tout ce qui existe dans l'Univers, afin de servir à chacun de vous de facteur secourable dans son effort pour se libérer des conséquences des propriétés êtriques anormales, qui, par suite de graves nécessités cosmiques, furent implantées dans la présence de vos ancêtres, et, passant par hérédité de génération en génération, vous ont atteints vous aussi. »

Saint Bouddha devait encore développer cette même idée avec plus de détails, mais uniquement devant certains êtres de là-bas qu'il avait lui-même initiés.

Cette fois, il s'exprima de la manière suivante :

« Etres dont la présence est faite pour réaliser l'Espoir de Notre Père Commun !

« Presque dès l'apparition de votre espèce, s'est inopinément produite, dans le processus d'existence normale de tout ce système solaire, une catastrophe qui a entraîné de graves conséquences pour tout ce qui existe.

« Pour remédier à ce désastre universel, il était nécessaire, d'après les déductions de certains Très Hauts et Très Saints Individuums, d'apporter une modification au fonc-

tionnement de la présence générale de vos ancêtres : il fut donc implanté en eux certain organe aux propriétés particulières, sous l'action desquelles toute chose extérieure, perçue par leur présence, puis transformée pour leur propre revêtement, se manifestait en elle de manière non conforme à la réalité.

« Un peu plus tard, dès que l'existence normale de ce système solaire se fut stabilisée et que diverses mesures exceptionnelles intentionnellement réalisées, cessèrent d'être indispensables, Notre Tout-Miséricordieux Père Commun donna l'ordre d'annuler ces mesures artificielles et de supprimer, entre autres, de la présence de vos ancêtres, cet organe « kundabuffer », désormais superflu, avec toutes ses propriétés spécifiques — ce qui fut aussitôt exécuté par les Saints Individuums qualifiés qui contrôlent ces sortes de réalisations cosmiques.

« Longtemps après, on s'aperçut soudain que ces Très Saints Individuums, bien qu'ils eussent effectivement supprimé de la présence de vos ancêtres toutes les propriétés du dit organe, n'avaient ni prévu, ni détruit le résultat cosmique dérivant légalement de ces propriétés, qui existe sous le nom de « prédisposition » et surgit en toute présence cosmique plus ou moins indépendante par suite de l'action répétée de toute fonction quelle qu'elle soit.

« Par le fait de cette « prédisposition », qui se transmit par hérédité aux générations suivantes, se cristallisèrent peu à peu en leurs présences les conséquences de nombreuses propriétés de l'organe kundabuffer.

« Dès qu'on eut constaté pour la première fois ce fait lamentable dans la présence des êtres tri-cérébraux peuplant la planète Terre, un Saint Individuum qualifié se manifesta parmi vous, avec l'assentiment tout-miséricordieux de Notre Père Commun, afin qu'ayant revêtu la présence d'un être terrestre tri-centrique et s'étant perfectionné en Raison objective dans les conditions déjà établies sur terre, il pût

vous expliquer la voie et vous montrer comment déraciner de votre présence les conséquences déjà cristallisées des propriétés de l'organe kundabuffer, aussi bien que cette « prédisposition » héréditaire à de nouvelles cristallisations.

« Pendant la période où, revêtu d'une présence comme la vôtre, et ayant atteint l'âge responsable d'un être terrestre tri-centrique, cet Individuum sacré dirigea en personne le processus d'existence êtrique ordinaire de vos ancêtres, nombre d'entre eux se libérèrent en effet totalement des conséquences des propriétés de l'organe kundabuffer, et de ce fait, acquirent l'Etre pour eux-mêmes, ou devinrent des sources normales pour l'avènement de présences normales de futurs êtres semblables à eux.

« Mais les nombreuses conditions anormales d'existence ordinaire que vous avez créées, puis solidement établies, ayant déjà réduit de manière excessive la durée de votre existence avant l'apparition de cet Individuum sacré, celui-ci dut bientôt subir le processus du « raskouârno sacré », c'est-à-dire qu'il dut, tout comme vous, mourir prématurément, sans avoir eu le temps d'accomplir la tâche qui lui avait été assignée. Après sa mort, tout redevint donc peu à peu comme auparavant, d'une part à cause des conditions anormales d'existence ordinaire, et d'autre part en raison de la funeste particularité de votre psychisme appelée « chercher midi à quatorze heures ».

« Du fait de cette particularité de votre psychisme, tout ce que cet Individuum sacré, envoyé d'En-Haut, avait expliqué et indiqué à ses contemporains, commença, dès la seconde génération, à subir des modifications, pour être finalement détruit à jamais.

« Des réalisations semblables furent assumées plusieurs fois encore par les Très Saints et Très Grands Résultats cosmiques définitifs — et chaque fois pour aboutir aux mêmes effets stériles.

« Or l'existence anormale des êtres de votre planète, et surtout des êtres peuplant la partie de la Terre portant

le nom de Perlanie, ayant commencé à entraver sérieusement l'existence harmonique normale de tout ce système solaire, mon Essence s'est manifestée d'En-Haut parmi vous pour chercher sur place, en accord avec vos propres essences, une voie permettant de déraciner de vos présences, dans les conditions déjà fixées ici, ces conséquences qui existent aujourd'hui en raison de l'« imprévoyance de certains Très Saints Résultats cosmiques définitifs ».

« Dans les entretiens qu'il eut ensuite avec eux, Saint Bouddha se mit tout d'abord à éclaircir pour lui-même, puis à leur expliquer comment il fallait conduire le processus de leur existence, et selon quel ordre la partie positive d'eux-mêmes devait diriger consciemment les manifestations de leurs parties inconscientes pour faire peu à peu disparaître de leur présence générale les conséquences déjà cristallisées des propriétés de l'organe kundabuffer, ainsi que cette même « prédisposition héréditaire ».

Comme me le montrèrent encore mes recherches approfondies, pendant la période où Saint Bouddha, ce véritable Envoyé d'En-Haut, dirigea le psychisme intérieur des êtres de cette partie de la surface de la Terre, ces conséquences qui leur sont si funestes disparurent en effet graduellement de la présence de la plupart d'entre eux.

Mais, au regret de tout Individuum possédant une Raison pure, quel qu'en soit le degré, et pour le malheur des êtres tri-cérébraux de toutes les générations suivantes, les premiers descendants des contemporains de ce véritable Envoyé d'En-Haut, Saint Bouddha, furent victimes d'une particularité de leur psychisme issue des conditions anormalement établies d'existence ordinaire : ils se mirent, eux aussi, à « chercher midi à quatorze heures » à propos de tous ses conseils et indications, et cette fois-ci avec tant de zèle que rien d'autre ne parvint aux êtres de la troisième et de la quatrième générations, si ce n'est ce que notre vénérable Mullah Nassr Eddin définit par ces mots :

« Juste quelques renseignements sur son odeur spécifique ! »

Peu à peu, ils dénaturèrent ses conseils et ses préceptes à tel point que si leur saint auteur en personne était tout à coup revenu et avait voulu en prendre connaissance, c'est à peine s'il aurait pu soupçonner qu'ils venaient précisément de lui.

« Je ne puis m'empêcher d'exprimer ici un regret de mon essence à l'égard d'une singulière attitude de tes favoris, qui, au cours des siècles, a pris force de loi dans le processus de leur existence ordinaire.

Cette singulière attitude, fixée là-bas depuis longtemps, servit à dénaturer toutes les vraies indications et les conseils précis de Saint Bouddha, hâtant ainsi la liquéfaction de leur psychisme.

Du fait de cette disposition, la plus petite cause, disons même la plus insignifiante, suffit à altérer, voire à détruire complètement, tout rythme d'existence ordinaire, extérieur ou intérieur, qui soit « bon » dans le sens objectif du mot.

Certains détails sur l'apparition de cette attitude, qui servit à dénaturer toutes les vraies indications et les conseils précis de ce véritable Envoyé d'En-Haut, Saint Bouddha, peuvent te donner les éléments nécessaires pour mieux ressentir et mieux comprendre l'étrangeté du psychisme des êtres tri-cérébraux qui t'intéressent ; aussi t'en parlerai-je longuement, et te dirai-je dans quel ordre se sont succédé ses manifestations, qui donnèrent naissance à certain malentendu des plus tristes, particulièrement criant de nos jours.

Je te dirai d'abord que j'ai élucidé ce malentendu longtemps après la période dont je te parle ; c'est seulement pendant ma sixième descente là-bas que je me l'expliquai exactement, lorsqu'il me fallut connaître, au sujet d'une question concernant Saint Ashyata Sheyimash, dont je te parlerai bientôt, un certain fait sur l'activité de ce véritable Envoyé d'En-Haut, Saint Bouddha.

La source de ce fâcheux malentendu est malheureusement à rechercher dans certaines paroles authentiques prononcées par Saint Bouddha au cours de l'un de ses entretiens.

Un jour, dans le cercle de ses initiés les plus proches, Saint Bouddha parla en termes précis d'un moyen de détruire dans leur nature les conséquences des propriétés de l'organe kundabuffer transmises par hérédité.

Il leur dit entre autres ceci :

« L'un des meilleurs moyens de rendre inoffensives les prédispositions des conséquences des propriétés de l'organe kundabuffer à se cristalliser en vos natures, c'est la « souffrance volontaire » ; et la plus grande « souffrance volontaire » que nous puissions susciter en nos présences est de nous contraindre à endurer les manifestations déplaisantes d'autrui à notre égard. »

Cette explication de Saint Bouddha fut répandue par ses initiés les plus proches, avec d'autres préceptes, parmi les êtres ordinaires, et lorsqu'ils eurent subi le processus sacré du « raskouârno », continua à se transmettre de génération en génération.

Comme je te l'ai déjà dit, mon enfant, depuis le désastre de l'Atlantide, une particularité nommée « besoin organo-psychique de chercher midi à quatorze heures » s'était fixée dans le psychisme de ces êtres tri-centriques. Et sous l'action de cette particularité, les êtres des deuxième et troisième générations succédant aux contemporains de Saint Bouddha se mirent, eux aussi, pour le malheur de tous les êtres terrestres tri-cérébraux présents et futurs, à chercher tant et plus « midi à quatorze heures » à propos de ce conseil de Saint Bouddha, si bien qu'ils finirent par s'en faire une conception bien déterminée, qui se transmit à son tour de génération en génération, à savoir que cette « endurance » devait absolument s'acquérir dans la plus complète solitude.

Là, l'étrangeté du psychisme de tes favoris se manifesta, comme elle le fait encore aujourd'hui, par leur incompréhension de ce fait, évident pour toute raison plus ou moins saine, qu'en leur conseillant d'acquérir cette sorte d'endurance, le Maître divin, Saint Bouddha, leur recommandait au contraire d'exister parmi leurs semblables. Et cela, pour que la fréquente répétition de cette sainte réalisation êtrique en face des manifestations déplaisantes d'autrui provoquât en eux ce qu'on appelle « trentroudianos », ou, comme ils l'auraient dit eux-mêmes, le « résultat chimico-physique » qui engendre dans la présence de tout être tri-centrique les données nécessaires à l'apparition de l'une des trois forces saintes du Triamazikamno êtrique sacré ; cette « force sainte » devient toujours affirmative en l'être par rapport à l'ensemble des propriétés négatives qui s'y trouvent déjà.

« Or, mon enfant, à partir du moment où se répandit là-bas cette conception définie, certains de tes favoris s'éloignèrent délibérément des conditions déjà établies d'existence êtrique ordinaire, au sein desquelles s'était intensifiée la prédisposition des conséquences des propriétés de l'organe kundabuffer à se cristalliser en leur présence.

Et cependant, comme le présumait le Divin Maître Bouddha, ces conditions étaient les seules dans lesquelles cette « endurance » aux manifestations désagréables d'autrui à leur égard pouvait cristalliser en leur présence ces réalisations volontaires que sont les « partkdolgdevoirs » exigés de tous les êtres tri-centriques en général et sans lesquels aucun « perfectionnement de soi » n'est possible.

Ainsi, pour endurer leur fameuse « souffrance », de nombreux êtres tri-cérébraux de ta planète se retirèrent de la société de leurs semblables, soit isolément, soit en groupes, c'est-à-dire avec ceux qui pensaient comme eux.

Ils fondèrent même, à cette intention, des colonies spéciales, organisées sur la base d'une existence en commun,

mais où tout avait été prévu pour leur permettre d'acquérir cette « endurance » dans la solitude.

C'est alors qu'apparurent pour la première fois leurs fameux « monastères », tels qu'il en existe encore de nos jours, où certains de tes favoris vont « sauver leurs âmes », comme ils disent.

« Ainsi donc, mon enfant, lors de ma première visite en Perlanie, la plupart des êtres tri-cérébraux de là-bas étaient, comme je l'ai dit, des adeptes de la religion édifiée soi-disant sur les stricts conseils et les préceptes de Saint Bouddha, et la foi en cette religion était, chez tous, d'une fermeté inébranlable.

Au début de mes études sur les subtilités de l'enseignement de cette religion, j'étais encore dans l'incertitude quant à la manière de l'utiliser pour accomplir mon dessein ; cependant, ayant par hasard découvert, au cours de ces études, certaine notion commune à tous les adeptes de cette doctrine, notion fondée sur des paroles réellement proférées par Saint Bouddha, mais mal interprétées, je décidai aussitôt d'un plan d'action pour mettre à profit leur originale « havatviernoni » ou « religion ».

Au cours des explications qu'il leur avait données sur les vérités cosmiques, Saint Bouddha leur avait dit que « chacun des êtres tri-centriques existant sur la Terre comme sur toutes les planètes de Notre Grand Univers, doit, en définitive, n'être rien autre qu'une parcelle de la Suprême Grandeur qui est l'Unité Tout-Embrassante de tout ce qui existe ; et que le principe de cette Suprême Grandeur se trouve Là-Haut, pour mieux embrasser l'essence de tout ce qui existe.

« Ce principe de Suprême Grandeur Tout-Embrassante de tout ce qui existe émane continuellement dans l'Univers entier, et, sur les planètes, il revêt de ses parcelles certains êtres tri-centriques ayant acquis la capacité d'un fonctionnement autonome, en leur présence générale, des deux lois

cosmiques fondamentales de l'Heptaparaparshinokh et du Triamazikamno sacrés, afin que ces parcelles forment une unité déterminée, car c'est dans cette unité seule que la divine Raison objective a la possibilité de se concentrer et de se fixer.

« Et c'est ainsi que l'a prévu et créé Notre Créateur Commun, afin que ces parcelles du Grand Tout-Embrassant, lorsqu'elles retournent, une fois spiritualisées en Raison divine, vers la Grande Source Originelle Tout-Embrassante pour fusionner avec Elle, réalisent alors la Totalité qui doit constituer, selon l'Espoir de Notre Eternel Uni-Etrique, la raison d'être et l'aspiration de tout ce qui existe dans l'Univers entier. »

Il semble que Saint Bouddha leur dit encore :

« Vous autres, êtres tri-centriques de la planète Terre à qui fut donnée la possibilité d'acquérir un fonctionnement autonome des deux principales lois sacrées universelles, vous avez aussi, de ce fait, l'entière possibilité de revêtir en vous cette très sainte parcelle du Grand Tout-Embrassant de tout ce qui existe, et de la perfectionner jusqu'au degré voulu de Raison divine.

« Et ce Grand Tout-Embrassant de toutes choses embrassées porte le nom de « Saint Prâna ».

Cette explication précise de Saint Bouddha fut bien comprise de ses contemporains, et un grand nombre d'entre eux s'efforcèrent avec ardeur d'absorber, puis de revêtir en leur présence les parcelles de cette Suprême Grandeur, et, par leur entremise, de manifester ainsi la divine Raison objective.

Mais les êtres de la seconde et de la troisième générations issues des contemporains de Saint Bouddha, après avoir « sophistiqué » à perte de vue autour des explications qu'il leur avait données sur les vérités cosmiques, élucubrèrent, avec leur originale raison, et déterminèrent, en vue de sa transmission ultérieure, la conception bien arrêtée que ce

« Monsieur Prâna » se trouvait déjà en eux au moment de leur venue au monde.

Du fait de cette erreur, les êtres de cette période et de toutes les générations suivantes s'imaginèrent, comme le font encore nos contemporains, que, sans avoir accompli aucun partkdolgdevoir êtrique, ils participaient déjà de cette Suprême Grandeur, définie par Saint Bouddha lui-même de manière très précise.

Or, mon enfant, dès que je me fus rendu compte de ce malentendu, et eus constaté que les êtres du pays de Perlanie étaient tous sans exception convaincus qu'ils étaient déjà des parcelles de « Monsieur Prâna » lui-même, je résolus de tirer parti de cette erreur, pour atteindre mon but, ici encore, au moyen de leur religion.

« Avant de poursuivre, il est indispensable de remarquer que, comme me le montrèrent clairement mes recherches personnelles, ces prétendues paroles de Saint Bouddha, selon lesquelles l'être porterait déjà en lui, au moment de sa venue au monde, une parcelle de la Suprême Grandeur, jamais il n'aurait pu les leur dire.

Et Saint Bouddha n'aurait pas pu les leur dire, parce que, se trouvant un jour dans le cercle de ses fidèles disciples, en la localité de « Senkouôri », il leur avait dit exactement ceci :

« Si ce Très Saint Prâna se cristallise en vous, avec la participation consciente ou inconsciente de votre « Moi », il vous sera indispensable de pousser le perfectionnement de la Raison individuelle de cet ensemble de Très Saints Atomes jusqu'au degré voulu ; dans le cas contraire, ce Saint Revêtement, passant par diverses formes extérieures, souffrira et languira éternellement. »

Il est d'ailleurs intéressant de noter qu'un autre Saint Individuum, véritable Messager d'En-Haut, Saint Kirminasha, leur avait donné, lui aussi, un avertissement identique.

Ce Saint Envoyé leur avait, en effet, révélé cette parole :

« Bienheureux celui qui a une âme ; bienheureux, lui aussi, celui qui n'en a point, mais malheur et désolation à quiconque n'en a que le germe ».

« Ainsi donc, mon enfant, après avoir élucidé ce fait, je résolus aussitôt de tirer parti de leur erreur afin d'accomplir mon dessein.

Tout comme dans la ville de Gob, je commençai, en Perlanie, par ajouter un complément à cette doctrine religieuse, puis je propageai mon invention par tous les moyens possibles.

Je répandis cette idée que ce Très Saint Prâna, dont avait parlé notre Divin Maître Saint Bouddha, se trouve non seulement en nous, les hommes, mais encore en tous les êtres qui surgissent et existent sur notre planète Terre.

« Une parcelle de la Suprême Grandeur Tout-Embrassante, c'est-à-dire du Très Saint Prâna, est déposée dès leur apparition en chacune des formes d'êtres de toutes dimensions qui peuplent la surface même de la planète ou ses profondeurs, aussi bien que l'eau et l'atmosphère ».

Ici, mon enfant, je dois dire avec regret que je fus obligé plus d'une fois de prétendre que ces paroles avaient été proférées par Saint Bouddha lui-même.

Les quelques êtres du pays avec qui j'entretenais alors des relations « amicales », et que je m'efforçai en premier lieu de convertir à mon invention, y crurent aussitôt, sans la moindre contestation, et m'aidèrent dès lors — inconsciemment bien entendu — à la propager.

Cette fois encore, mes amis prouvèrent avec zèle et ardeur à leurs semblables qu'il en était ainsi et qu'il n'en pouvait être autrement.

« Bref, en Perlanie, ma seconde invention donna les résultats voulus avec une rapidité incroyable.

Grâce à elle, tes favoris modifièrent à tel point les rapports de leur essence avec les autres formes d'êtres, que non seulement ils cessèrent de détruire leur existence en vue de leurs fameux « sacrifices », mais qu'ils se mirent à les considérer sincèrement comme des êtres pareils à eux.

S'ils s'en étaient tenus là, tout aurait été fort bien ; mais, selon leur habitude, ils se mirent à « chercher midi à quatorze heures », et à manifester, comme au pays de Maralpleissis, divers aspects comiques de leur « havatviernoni ».

Par exemple, quelques mois seulement après mes premières prédications, on rencontrait presque à chaque pas, dans les rues de la ville de Kaïamon, des êtres marchant sur ce qu'on appelle des « échasses ».

Et ils marchaient sur des « échasses » pour ne pas écraser par inadvertance quelque insecte, c'est-à-dire un de ces « petits êtres pareils à eux », comme ils commençaient à le croire.

Beaucoup d'entre eux avaient peur de boire de l'eau qui ne fût pas fraîchement tirée de la source ou de la rivière, pensant que des êtres minuscules avaient pu y tomber, et que, ne les voyant pas, ils risquaient d'avaler sans le vouloir ces « pauvres petites créatures à leur image ».

D'autres, dans cette même crainte, couvraient leurs visages de « voiles », pour que les pauvres petits êtres à leur image se trouvant dans l'atmosphère ne leur entrent point, par hasard, dans la bouche ou dans le nez. Et ainsi de suite...

Dès ce temps-là apparurent partout en Perlanie, comme dans la ville de Kaïamon et dans ses environs, toutes sortes de sociétés dont le but était de protéger les diverses formes d'êtres « sans défense », ceux qui existaient parmi eux comme ceux qu'ils appelaient « sauvages ».

Toutes ces sociétés avaient pour règle d'interdire aussi bien la destruction de ces êtres pour les « sacrifices », que l'emploi de leur corps planétaire pour la « première nourriture ».

« Eh ! Eh ! Eh !... mon enfant !...

Les souffrances volontaires et les efforts conscients spécialement réalisés pour eux par cet Individuum sacré, Saint Bouddha, qui avait revêtu une présence planétaire semblable à la leur, se sont, depuis lors, révélés inutiles. Du fait de l'étrangeté de leur psychisme, ces efforts n'engendrèrent aucun des résultats qui auraient dû nécessairement se produire ; ils ne donnèrent naissance qu'à de « pseudo-enseignements » de toutes sortes, comme ceux qui existent là-bas de nos jours sous le nom d'« occultisme », « théosophie », « spiritualisme », « psychanalyse », etc... et qui, aujourd'hui comme autrefois, ne sont que des moyens de « mystifier » leur psychisme, déjà bien assez mystifié sans cela.

« Il va sans dire qu'aucune des vérités enseignées par Saint Bouddha ne s'est conservée jusqu'à aujourd'hui.

Si, pourtant : la moitié de l'un des mots dont il se servit est parvenue jusqu'aux êtres actuels de cette incomparable planète.

Et ce demi mot leur est parvenu de la manière suivante

Saint Bouddha expliqua, entre autres, aux êtres de Perlanie comment et dans quelle partie du corps avait été greffé chez leurs ancêtres le fameux organe kundabuffer.

Il leur dit que l'Ange Louisos avait fait croître cet organe d'une certaine manière, à l'extrémité inférieure de ce cerveau que la Nature a logé, chez eux comme chez nous, tout le long du dos, dans la « colonne vertébrale ».

Saint Bouddha leur dit encore :

« Bien que les propriétés de cet organe aient été entièrement détruites chez vos ancêtres, son support matériel, situé à l'extrémité de ce cerveau, subsista, et, se transmettant de génération en génération, se trouve encore aujourd'hui chez vous.

« Cependant ce support matériel a cessé d'avoir la moin-

dre importance et peut être entièrement détruit avec le temps, si votre existence se passe d'une manière qui convienne à des êtres tri-centriques. »

Or, après s'être torturé la cervelle au sujet de cette fameuse « souffrance », pour laquelle ils inventèrent toutes sortes de formes, ils firent subir au terme désignant cet organe l'escamotage suivant :

La racine de la seconde moitié de ce nom coïncidait par hasard avec celle d'un mot qui, dans la langue du temps, signifiait « reflet ». Et puisqu'ils avaient aussi imaginé un moyen rapide de détruire ce support matériel — et cela sans tenir compte du temps, comme le leur avait conseillé Saint Bouddha — ils « sophistiquèrent » à propos de ce nom, développant, à l'aide de leur courtaude de « raison », l'argument suivant : « Lorsque cet organe fonctionnait encore, son nom devait renfermer la racine du mot « reflet ». Mais puisque nous en détruisons jusqu'à la base matérielle, ce nom doit maintenant comporter la racine « ancien ». Or, dans la langue du temps, « ancien » se disait « lina », ce qui au lieu du mot : « kundabuffer » donnait : « kundalina ».

De cette manière, la moitié du mot kundabuffer fut conservée, et, passant de génération en génération, parvint finalement jusqu'à tes favoris actuels, accompagnée bien entendu de milliers de commentaires variés.

Les « savants » actuels donnent, eux aussi, à cette partie de la moelle épinière un nom, formé à partir de racines latines compliquées.

Aujourd'hui, toute la prétendue « philosophie hindoue » est elle-même basée sur ce fameux « kundalini », et il existe autour de ce mot des milliers de « sciences » occultes, secrètes et révélées qui n'expliquent absolument rien.

Mais quelle signification les savants terrestres actuels, qui cultivent ce qu'on appelle les « sciences exactes », donnent-ils à cette partie de la moelle épinière — cela, mon cher enfant, c'est un grand mystère.

Et c'est devenu un mystère parce que, il y a plusieurs siècles de cela, cette « explication » passa tout à coup, sans rime ni raison, dans le grain de beauté favori que la fameuse Schéhérazade, cette incomparable fantaisiste arabe, avait par hasard sur le côté droit de son délectable nombril.

Cette « explication scientifique » y est d'ailleurs restée jusqu'à présent dans toute son intégrité...

« Quand je fus définitivement convaincu d'avoir réussi sans peine, cette fois encore, à détruire chez les êtres de ce groupe — et pour longtemps peut-être — leur terrible coutume des sacrifices, je résolus de quitter ce pays pour retourner vers la mer d'Abondance retrouver notre vaisseau *Occasion*.

Et lorsque nous fûmes prêts à quitter le pays, l'idée me vint tout à coup de retourner vers la mer d'Abondance non pas par la route que nous avions prise pour venir en Perlanie, mais par une autre route absolument inusitée en ces temps-là.

La région par laquelle j'avais résolu de revenir porta plus tard le nom de « Tibet ».

Chapitre 22
Belzébuth au Tibet pour la première fois

LA route qu'il fallait suivre pour aller au Tibet n'était pas du tout fréquentée par les êtres tri-cérébraux de ce temps-là, et on ne pouvait guère compter se joindre à quelque caravane ; aussi me vis-je forcé d'en organiser une pour moi-même, et de m'assurer tout ce qui était nécessaire à cette fin.

Je me procurai plusieurs dizaines d'êtres quadrupèdes appelés « chevaux », « mules », « ânes », « chèvres chamanian », etc..., et j'embauchai plusieurs de tes bipèdes favoris pour les soigner et faire en cours de route le travail demi-conscient que nécessitent ces sortes de déplacements.

Une fois muni de tout le nécessaire, je partis, accompagné d'Ahoûn.

Cette fois-ci nous traversâmes des régions encore plus curieuses, où la nature de cette infortunée planète se révélait encore plus extraordinaire, et nous rencontrâmes des êtres uni-cérébraux et bi-cérébraux qualifiés sur terre de « sauvages », de formes encore plus variées. C'était la saison où ils venaient des régions lointaines du continent d'Ashhark, pour chasser, comme on dit là-bas.

A ces moments-là, ces êtres « sauvages » étaient particulièrement dangereux pour les êtres tri-cérébraux et pour les quadrupèdes que tes favoris, avec la ruse qui leur est coutumière, avaient déjà réduits en esclavage et forcés à travailler pour la seule satisfaction de leurs besoins égoïstes.

Et s'ils étaient alors particulièrement dangereux, c'est qu'à cette époque s'était cristallisée dans leur présence une fonction singulière, due aux conditions d'existence êtrique

anormalement établies des êtres tri-cérébraux de là-bas. Je te parlerai de cette fonction en son temps.

Ces êtres sauvages rendaient alors presque inaccessibles aux êtres tri-cérébraux les régions par lesquelles passait notre route.

Les êtres tri-cérébraux ne pouvaient les traverser que pendant la période où l'élément actif Okidanokh subit dans l'atmosphère de leur planète le processus Aïeïoïouoa — ou, comme ils disent, pendant le « jour ».

Pendant le jour, ils pouvaient y passer, parce que, du fait de la position « krentonalnienne » de leur planète par rapport au soleil, tous ces êtres terrestres sauvages se trouvent alors dans un état êtrique nommé « sommeil », état pendant lequel s'opère dans leur présence l'élaboration automatique de l'énergie indispensable à leur existence êtrique ordinaire. Ce processus ne s'effectue d'ailleurs en eux que pendant cette période. Au contraire, chez les êtres tri-centriques de là-bas, l'énergie ne s'élabore que lorsque cette propriété sacrée cesse de se manifester dans l'atmosphère, c'est-à-dire pendant ce qu'ils appellent la « nuit ».

Ainsi donc, mon enfant, tes favoris ne pouvaient traverser ces régions que « de jour ».

La nuit, il fallait construire des abris artificiels, et faire preuve d'une grande vigilance, pour se préserver soi-même et protéger ses « biens » des êtres « sauvages ». Tant que dure cette position krentonalnienne de la planète Terre, ces êtres sauvages veillent, et absorbent leur première nourriture êtrique. A cette époque, ils s'étaient déjà presque accoutumés à n'employer à cette fin que les corps planétaires des êtres faibles d'autres formes surgis sur leur planète. Ils choisissaient donc ce moment pour s'emparer de ces êtres, et ils en utilisaient les corps planétaires pour la satisfaction de leurs besoins.

En ce temps-là, ces êtres sauvages, les plus petits surtout, s'étaient perfectionnés de manière idéale sous le rapport de l'ingéniosité et de l'astuce, toujours, bien entendu, en

raison des conditions anormalement établies d'existence êtrique ordinaire régnant sur cette planète.

Aussi, en ces lieux que traversait notre route, devions-nous, la nuit, être extrêmement attentifs et vigilants — nous et surtout nos serviteurs, dans le travail demi-conscient qu'ils faisaient pour nous garder, ainsi que nos ouvriers quadrupèdes et nos provisions.

La nuit, il se formait habituellement autour de notre camp tout un troupeau de ces êtres « sauvages », venus dans l'espoir de happer quelque chose qui puisse convenir à leur première nourriture ; ils rappelaient assez bien le troupeau de tes favoris, lorsque l'on « cote les valeurs » à la Bourse, ou lors des « élections de leurs représentants-députés » qui prétendent trouver les moyens d'établir une existence heureuse pour tous les êtres leurs semblables. sans faire aucune distinction entre leurs fameuses castes.

Le feu brûlait jusqu'à l'aube, jetant de grandes flammes et entretenant la « peur » chez ces êtres « sauvages » ; et bien que ce fût défendu, nos serviteurs bipèdes, à l'aide de flèches empoisonnées « kilnaparas », détruisaient ceux qui s'approchaient trop près du camp. Pourtant, pas une seule nuit ne se passa sans que quelques-uns de ces « lions », « tigres » et « hyènes » n'eussent emporté un ou plusieurs de nos êtres quadrupèdes ; et leur nombre diminuait chaque jour.

« Certes, mon enfant, le chemin par lequel nous revenions vers la mer d'Abondance était beaucoup plus long que celui par lequel nous étions venus, mais tout ce que nous vîmes et entendîmes en cours de route sur l'étrangeté du psychisme de tes favoris justifia pleinement ce détour.

Nous cheminâmes dans ces conditions pendant plus d'un mois terrestre ; enfin, nous tombâmes par hasard sur une petite colonie d'êtres tri-cérébraux récemment émigrés, comme nous l'apprîmes, du pays de Perlanie.

Cette colonie s'appelait « Sinkratortza », et plus tard, lorsque toute la région eut été peuplée, et que Sinkratortza en fut devenu le centre principal, elle donna son nom au pays tout entier.

Par la suite, ce pays changea plusieurs fois de nom ; on l'appelle aujourd'hui « Tibet ».

La nuit tombait lorsque nous rencontrâmes ces êtres, et nous leur demandâmes « asile », comme ils disent.

Ils nous offrirent l'hospitalité jusqu'au lendemain, et cette perspective d'une nuit tranquille nous fut une grande joie, car nous étions tous harassés d'avoir lutté sans répit contre les êtres « sauvages », et il nous était indispensable, aux serviteurs bipèdes en particulier, de passer au moins une nuit en paix.

Pendant la veillée, j'appris que tous les êtres de cette colonie appartenaient à une secte connue en Perlanie sous le nom de « Dompteurs de soi », et formée précisément par des adeptes de la religion soi-disant édifiée, comme je te l'ai déjà dit, sur les préceptes de Saint Bouddha.

« Je dois te dire, mon enfant, que les êtres de cette planète ont depuis longtemps cette particularité propre à eux seuls : dès que surgit chez eux quelque nouvelle havatviernoni ou religion, ses adeptes se divisent immédiatement en plusieurs camps, et chacun de ces camps constitue bientôt sa propre « secte ».

Ce qu'il y a de plus curieux dans cette particularité, c'est que les êtres appartenant à l'une de ces sectes ne se donnent pas le nom de « sectaires », ce nom leur paraissant offensant ; ils ne sont appelés « sectaires » que par ceux qui ne sont pas de leur secte.

Les adeptes d'une secte quelconque sont regardés par les autres comme des sectaires tant qu'ils n'ont ni « canons », ni « vaisseaux » à leur disposition ; mais dès qu'ils en possèdent en quantité suffisante, leur singulière doctrine sectaire devient du même coup la religion dominante.

Les êtres de cette colonie devinrent des sectaires, comme ceux de nombreuses régions de Perlanie, après s'être détachés de la religion dont j'avais étudié la doctrine et qui porta plus tard le nom de « bouddhisme ».

L'apparition de la secte des « Dompteurs de soi » était due à une fausse compréhension de l'un des principes de la religion bouddhique, interprété par eux, je te l'ai déjà dit, comme « souffrance dans la solitude ».

C'était pour se livrer à cette fameuse « souffrance » sans être gênés par leurs semblables que les êtres chez lesquels nous passâmes la nuit s'étaient établis si loin des leurs.

« Or, mon enfant, tout ce que j'entendis cette nuit-là sur les adeptes de cette secte, et tout ce que je vis le lendemain, me fit une impression si pénible que, pendant un grand nombre de leurs « siècles », je ne pus me le rappeler sans « frémir », comme on dit. Je vais d'ailleurs te le raconter en détail.

J'appris, au cours de notre conversation nocturne, que les chefs de cette nouvelle secte bouddhique, avant l'émigration de ses adeptes en ce lieu isolé, avaient inventé, en Perlanie, une forme particulière de « souffrance ». Ils avaient alors résolu de se retirer en quelque lieu presque inaccessible, où d'autres êtres de leurs semblables, étrangers à leur secte et non « initiés » à ses « mystères », ne puissent venir les empêcher de s'infliger cette singulière forme de « souffrance ».

Quand, après de nombreuses recherches, ils eurent enfin découvert cet endroit, où nous étions arrivés par hasard, et qui convenait bien à leur but, ils s'organisèrent solidement et s'assurèrent des ressources matérielles ; puis, avec de grandes difficultés, ils émigrèrent, accompagnés de leurs familles, en ce lieu presque inaccessible à leurs compatriotes, et auquel ils donnèrent, comme je te l'ai déjà dit, le nom de « Sinkratortza ».

Dans les premiers temps de leur installation, ils s'entendaient encore plus ou moins bien ; mais, dès qu'ils se furent mis à réaliser la forme particulière de « souffrance » qu'ils avaient inventée, leurs familles, et surtout leurs femmes, ayant appris en quoi consistait cette forme particulière de souffrance, se révoltèrent et firent un grand scandale, ce qui eut pour effet de provoquer un schisme.

Ce schisme s'était produit peu de temps avant notre rencontre, et, lors de notre arrivée à « Sinkratortza », ils émigraient déjà par petits groupes vers de nouveaux endroits qu'ils jugeaient encore plus convenables à une existence solitaire.

« Pour mieux comprendre ce qui va suivre, il importe que tu connaisses la cause principale de ce schisme.

Avant de quitter le pays de Perlanie, les chefs de cette secte avaient, d'un commun accord, pris l'engagement de se retirer complètement d'entre leurs semblables, et de ne reculer devant rien pour parvenir à se libérer des conséquences des propriétés de l'organe dont parlait le Divin Maître Saint Bouddha.

Leur engagement impliquait l'obligation d'exister d'une certaine manière jusqu'à complète destruction de leur corps planétaire, c'est-à-dire jusqu'à leur mort, afin de parvenir, par cette forme particulière d'existence, à « purifier » leurs « âmes », disaient-ils, de tout élément étranger dû à cet organe kundabuffer que possédaient leurs ancêtres, ainsi que le leur avait enseigné Saint Bouddha. Ils voulaient, une fois libérés des conséquences de cet organe, acquérir la possibilité de se fondre, comme le leur avait dit le Divin Maître, avec le Saint Prâna Tout-Embrassant.

Or, lorsqu'ils eurent commencé, une fois installés, à mettre en pratique cette forme particulière de souffrance inventée par eux, et que leurs femmes, apprenant la nature de cette souffrance, eurent fait éclater ce scandale, un grand nombre d'entre eux, sous l'influence de ces dernières, se refusèrent à remplir les engagements pris en Perlanie —

après quoi ils se divisèrent pour former deux camps indépendants.

Dès lors, ces sectaires, qui s'appelaient auparavant « Dompteurs de soi », portèrent des noms différents : ceux qui étaient restés fidèles à leurs engagements se nommèrent « Orthodoxhaïdourakis » ; ceux qui avaient refusé d'accomplir certaines des obligations assumées dans leur patrie se nommèrent « Kathoshkihaïdourakis ».

Lors de notre arrivée à « Sinkratortza », les sectaires appelés « Orthodoxhaïdourakis » possédaient, non loin de leur premier lieu de résidence commune, un « monastère », parfaitement organisé, où ils se livraient déjà sans réserve à leur forme particulière de souffrance.

« Le lendemain, nous remettant en marche après une nuit tranquille, nous passâmes tout près de ce « monastère » où existaient les sectaires bouddhistes « Orthodoxhaïdourakis ».

Et comme à ce moment-là nous avions justement besoin de faire halte pour donner à manger à nos ouvriers quadrupèdes, nous priâmes les moines de nous laisser faire cette halte sous leur toit.

Si étrange et inaccoutumé que ce fût, ces êtres porteurs du nom de moines ne repoussèrent point cette juste demande — juste, dans le sens objectif du mot — et ils nous reçurent immédiatement, sans la forfanterie devenue propre aux moines de toutes les époques et de toutes les doctrines.

Ainsi, nous entrâmes inopinément au Saint des Saints de cette doctrine, jusqu'en cette sphère que les êtres de la planète Terre se sont toujours ingéniés, dès le début de leur apparition, à tenir à l'abri de toute observation.

En d'autres termes, ces moines sont devenus habiles à sophistiquer et à faire de toute chose un « mystère », comme ils disent ; puis à si bien dissimuler ce « mystère » aux autres, que même des êtres à la Raison pure n'arrivent plus à le percer.

Le monastère de la secte des Orthodoxhaïdourakis de religion bouddhiste occupait un grand espace entouré d'une forte enceinte qui les protégeait aussi bien de leurs semblables que des êtres « sauvages ».

Au centre de cette place forte se dressait une énorme et solide bâtisse qui formait la partie principale du monastère. La moitié de cette énorme bâtisse était réservée à leur existence étrique ordinaire ; dans l'autre, ils se livraient aux manipulations qui constituaient la particularité de la croyance propre aux adeptes de leur secte, manipulations qui demeuraient un mystère pour les autres.

Dans la partie intérieure de l'enceinte se trouvaient encastrées des rangées de petites cellules solidement construites, contiguës les unes aux autres et semblables à des « alvéoles ».

C'est précisément cette espèce de cellule qui différenciait ce monastère des autres monastères de ta planète.

Ces cellules en forme d'alvéoles étaient murées de tous les côtés. Seule, la partie inférieure comportait une petite ouverture, par laquelle on pouvait à grand'peine passer le poignet.

Dans ces solides constructions en forme d'alvéoles les êtres « méritants » de la secte étaient murés pour toujours.

Une fois murés, ils devaient se livrer à certaines manipulations sur ce qu'ils appellent leurs « pensées » et leurs « sentiments », jusqu'à complète destruction de leur existence planétaire.

Et c'est après en avoir eu connaissance que les femmes des sectaires appelés « Dompteurs de soi » s'étaient révoltées.

L'enseignement religieux de cette secte expliquait en détail à quelles manipulations il fallait se livrer, et le temps que l'on devait leur consacrer, pour mériter d'être enfin muré dans une de ces solides « cellules » et d'y recevoir, une fois toutes les vingt-quatre heures, un morceau de pain et une petite cruche d'eau.

Lorsque nous pénétrâmes dans l'enceinte de ce terrible monastère, toutes ces monstrueuses « cellules » étaient occupées ; le service des emmurés, c'est-à-dire le soin de leur passer toutes les vingt-quatre heures, par la petite ouverture, le morceau de pain et le cruchon d'eau — tâche accomplie avec grande vénération — revenait à d'autres sectaires, eux-mêmes candidats à être emmurés, et qui, en attendant leur tour, existaient dans le grand bâtiment au centre de l'enclos du monastère.

Tes favoris emmurés se tenaient en ces monstrueux sépulcres, jusqu'à ce que cette existence toute de privations, de faim et d'immobilité, parvînt à son terme.

Dès que les camarades des emmurés apprenaient que l'un d'eux avait cessé d'exister, le corps planétaire du mort était tiré hors de ces sépulcres improvisés, et à la place de l'être qui s'était détruit de la sorte, s'emmurait aussitôt un autre fanatique, victime de ce funeste enseignement religieux.

Et les rangs de ces malheureux « moines fanatiques » grossissaient toujours, car d'autres candidats arrivaient sans cesse de Perlanie.

En Perlanie, tous les adeptes de cette secte connaissaient déjà l'existence de ce lieu, si propice à l'accomplissement du « dernier accord » de cette doctrine religieuse édifiée sur les préceptes soi-disant authentiques de Saint Bouddha. Tous les grands centres avaient même ce qu'on appelle des « agents » chargés de leur en faciliter l'accès.

Après nous être reposés et avoir nourri nos travailleurs bipèdes et quadrupèdes, nous quittâmes ce triste lieu, où s'exerçaient les ravages de ce funeste organe qu'il avait fallu, d'après les considérations de certains Très Hauts Individuums cosmiques, implanter dans la présence des premiers êtres tri-cérébraux de cette infortunée planète.

« Eh! Eh! Eh!... mon enfant, soupira Belzébuth, tu peux imaginer que ce n'est pas précisément avec des sensations plaisantes et des pensées joyeuses que nous avons quitté ces lieux...

Continuant notre route dans la direction de la mer d'Abondance, nous franchîmes encore des élévations de terre ferme aux aspects les plus variés, formées de conglomérats de minéraux intra-planétaires jaillis d'immenses profondeurs jusqu'à la surface de la planète.

Je dois te parler ici d'une constatation des plus étranges que je fis alors sur cette partie de ta planète que l'on nomme aujourd'hui le « Tibet ».

La première fois que j'y passai, les hauteurs du Tibet s'élevaient de manière réellement extraordinaire au-dessus de la surface de la Terre, mais sans se distinguer particulièrement des hauteurs situées sur ce même continent d'Ashhark — ou Asie — dont le Tibet fait partie, ni de celles des autres continents.

Mais, lors d'un sixième et dernier séjour que je fis en personne sur la planète Terre, je dus revenir sur ces lieux mémorables, et je constatai qu'en l'espace de quelques dizaines de leurs siècles, toute cette région s'était soulevée à tel point qu'aucune hauteur, sur aucun autre continent, ne pouvait lui être comparée.

Par exemple, la ligne principale des crêtes de la région que nous traversions alors, ligne que les êtres de là-bas nomment « chaîne de montagnes », a, depuis ce temps-là, tellement dépassé la surface de la planète, que certains de ses sommets sont aujourd'hui les plus élevés de toutes les anormales projections de cette Terre, « planète à la longue et vaine souffrance ». Et j'oserais presque dire que, si on en faisait l'ascension, on pourrait peut-être, ma foi, « clairement distinguer », à l'aide d'un tesskuâno, l'autre côté de cette originale planète...

« Lorsque je constatai pour la première fois l'étrange phénomène qui s'était produit sur ta planète si fantastiquement originale, je pensai aussitôt que ce fait contenait

très probablement le germe d'un malheur de grande étendue cosmique. Plus tard, je fis une étude statistique de cet anormal phénomène, et ma première appréhension ne fit que grandir.

Et cette appréhension venait surtout de ce qu'un paragraphe de mon étude statistique montrait qu'une nouvelle poussée des chaînes se produisait tous les « dix ans ».

Le paragraphe concernant les sommets tibétains exposait quand et comment avaient eu lieu les « soubresauts de planète » terrestres, dus à la hauteur disproportionnée de ces élévations, et que tes favoris nomment des « tremblements de terre ».

Très souvent ces « soubresauts de planète » subis par la Terre sont provoqués par d'autres disharmonies interplanétaires, qui sont elles-mêmes les résultats des deux perturbations transapalniennes dont je t'expliquerai un jour la raison ; cependant, la plupart des « tremblements de planète », ceux des derniers siècles surtout, sont dus exclusivement à ces élévations disproportionnées.

En effet, ces élévations déterminent dans la présence même de l'atmosphère de la planète des saillies également disproportionnées. Autrement dit, ce qu'on appelle la « sphère blastégoklornienne » de l'atmosphère de la planète Terre a acquis, et continue d'acquérir en certains endroits, une présence matérialisée trop saillante pour permettre la « fusion réciproque des résultats de toutes les planètes du système ». Aussi, pendant le mouvement qu'accomplit la planète au sein du processus dit « d'harmonie systémaire générale », l'atmosphère terrestre « accroche-t-elle », pour ainsi dire, les atmosphères des autres planètes ou des comètes de ce système.

Et ce sont ces « accrochages » qui produisent aux endroits correspondants de la présence générale de ta planète ces « soubresauts » ou « tremblements de terre ».

Je dois t'expliquer encore que la région de la présence

générale de la planète où se produisent ces « soubresauts » est déterminée par la position qu'occupe celle-ci au moment donné, dans le processus d'harmonie systémaire générale, par rapport aux autres concentrations de ce système.

Quoi qu'il en soit, si cette anormale croissance des montagnes tibétaines continue, tôt ou tard une catastrophe de grande étendue cosmique se révèlera inévitable.

D'ailleurs, lorsque la menace sera devenue évidente, les Très Hauts et Très Saints Individuums cosmiques prendront certainement en temps voulu les mesures nécessaires.

— Permettez, permettez, Haute Révérence, interrompit Ahoûn.

Et il continua avec volubilité :

— Permettez-moi, Haute Révérence, de vous rapporter les renseignements que j'ai recueillis par hasard sur la croissance des montagnes tibétaines, dont vous avez daigné parler...

Le fait est que juste avant notre départ de la planète Karataz, j'ai eu le bonheur de rencontrer l'Archange Vilouar, gouverneur de notre système solaire, et Sa Magnificence condescendit à me reconnaître et à converser avec moi.

Rappelez-vous, Haute Révérence... Lorsque nous existions sur la planète « Zernakour », Sa Magnificence, l'Archange Vilouar, n'était encore qu'un ange ordinaire, et venait fréquemment chez nous.

Or, dans la conversation, Sa Magnificence, m'entendant prononcer le nom du système solaire où nous fûmes exilés, me dit qu'à la dernière très grande et très sainte réception des Résultats Cosmiques, définitivement réintégrés, un certain Individuum, du nom de Saint Lama, eut l'avantage de déposer personnellement aux pieds de Notre Eternel Uni-Etrique, en présence de tous les Individuums sacrés, une requête concernant l'anormale croissance de certaines élévations d'une planète appartenant, semble-t-il, à ce système solaire. Et Notre Eternel Tout-Miséricordieux,

exauçant sa requête, ordonna sur-le-champ d'envoyer dans ce système solaire l'Archange Louisos, qui le connaissait déjà, afin d'éclaircir sur place les raisons de ces élévations et de prendre des mesures appropriées.

Aussi Sa Conformité l'Archange Louisos termine-t-elle actuellement à la hâte ses affaires courantes pour se rendre là-bas.

— Bien, bien, mon cher Ahoûn, répondit Belzébuth.

Et il ajouta :

— Merci pour tes renseignements, et loué soit Notre Créateur : ce que tu viens de dire contribuera sans doute à détruire en ma présence l'inquiétude qui s'y fit jour quand je constatai pour la première fois l'anormale croissance des montagnes tibétaines — inquiétude de voir disparaître à jamais de l'Univers la chère mémoire du Sage des Sages, l'infiniment vénéré Mullah Nassr Eddin. »

Ayant dit, et donné à son visage l'expression coutumière, Belzébuth reprit :

— Nous poursuivîmes notre route à travers cette région actuellement nommée « Tibet » parmi des difficultés de toutes sortes, pour arriver enfin à la source du fleuve nommé « Keria-Tchi » ; puis, au bout de quelques jours, nous en redescendîmes vers la mer d'Abondance, où nous retrouvâmes notre vaisseau *Occasion*.

« Après ma troisième descente sur la planète Terre, je restai longtemps sans y retourner « en personne » ; néanmoins, de temps à autre, j'observais attentivement tes favoris à travers mon grand « tesskuâno ».

Et si je restai longtemps sans y redescendre, ce fut pour la raison suivante :

Lorsque nous fûmes revenus sur la planète Mars, je m'intéressai bientôt à des travaux que les Martiens réalisaient en cette période à la surface de leur planète.

Pour comprendre la nature des travaux auxquels je m'intéressai, tu dois savoir que la planète Mars est, pour le

système Ors dont elle fait partie, un « chaînon mdnelhaoutien » dans la transformation des substances cosmiques; par conséquent, elle présente ce qu'on appelle une « surface ferme keskestasantnienne », c'est-à-dire qu'une moitié de cette surface consiste en présence ferme et l'autre en masses « saliakouriapiennes », ou, comme l'auraient dit tes favoris, qu'une de ses moitiés est une terre ferme, tel un immense continent — et que l'autre est recouverte d'eau.

Or, mon enfant, comme les êtres de la planète Mars n'emploient, pour leur première nourriture êtrique, que du « prosphora », ou, comme le disent tes favoris, du « pain », ils sèment toujours du « blé » sur la moitié ferme de leur planète.

Ce blé tirait alors l'humidité nécessaire au « djartklom évolutif » exclusivement de ce qu'on appelle la « rosée » ; aussi un grain de blé ne donnait-il que la septième partie du processus total de l'Heptaparaparshinokh sacré, c'est-à-dire que la récolte n'était, comme on dit, que d'un « septième ».

Mais comme ce rendement était insuffisant pour leurs besoins, et qu'une plus grande « multiplication » de blé aurait nécessité l'emploi des saliakouriapis planétaires, les êtres tri-centriques de là-bas parlaient déjà, au moment de notre arrivée, d'amener en quantité voulue ces saliakouriapis du côté opposé de leur planète vers celui où s'écoulait leur existence êtrique.

Au bout de quelques années, lorsqu'ils eurent définitivement résolu cette question et fait les préparatifs nécessaires, ils se mirent à l'œuvre. C'était juste pendant mon séjour sur la planète Terre, et, au moment de mon retour, ils creusaient déjà des canaux spéciaux pour la conduite des saliakouriapis.

Cette entreprise, mon enfant, était des plus compliquées, et, pour la mener à bien, les êtres de la planète Mars fabriquaient sans arrêt des machines et des appareils de toutes sortes.

Parmi ces machines et engins variés, il s'en trouvait d'originaux et de remarquables ; et comme toute invention nouvelle m'intéressait, je me passionnai pour ces travaux.

Profitant de l'amabilité de ces bons Martiens, je passais presque tout mon temps sur leurs chantiers ; aussi, pendant cette période, descendis-je très rarement sur les autres planètes de ce système solaire.

Parfois seulement, pour me reposer, je volais sur la planète Saturne, vers Gornakhour Kharkhar, qui entre temps était devenu le véritable ami de mon essence. Je lui dois, je te l'ai dit, mon grand tesskuâno, cette merveille, qui augmente la visibilité des concentrations lointaines jusqu'à sept millions deux cent quatre-vingt-cinq fois. »

Chapitre 23
Quatrième séjour personnel de Belzébuth sur la planète Terre

BELZEBUTH reprit :

— Je descendis pour la quatrième fois sur la planète Terre à la demande de l'ami de mon essence Gornakhour Kharkhar.

Je dois te dire qu'une fois lié d'amitié avec ce Gornakhour Kharkhar, j'avais pris l'habitude, durant nos « échanges subjectifs d'opinions », de lui communiquer mes impressions sur l'étrange psychisme des êtres tri-centriques de ta planète.

Et nos entretiens sur tes favoris l'amenèrent à s'y intéresser lui aussi à tel point qu'un jour il me pria très sérieusement de le tenir au courant — tout au moins dans les grandes lignes — de mes observations sur eux. Dès lors, je lui envoyai, comme à ton oncle Touilân, une copie de toutes mes notes sur les particularités de leur psychisme.

Je vais maintenant t'expliquer comment Gornakhour Kharkhar fut à l'origine de ma quatrième descente.

Après ma troisième descente sur ta planète, il m'arrivait parfois, comme je te l'ai déjà dit, de monter jusqu'à la planète Saturne pour me reposer chez mon ami.

Pendant les séjours que je fis chez lui, je me convainquis de l'étendue de ses connaissances, et il me vint un jour l'idée de lui demander de descendre sur la planète Mars, à bord de notre vaisseau *Occasion,* pour m'aider de

son savoir dans l'installation définitive de mon observatoire, dont la construction venait à peine d'être achevée.

Rappelons en passant que si mon observatoire devint célèbre, et fut réellement la meilleure de toutes les constructions semblables dans l'Univers entier, j'en suis avant tout redevable à la science de cet ami de mon essence.

Après quelques instants de réflexion, Gornakhour Kharkhar accéda à ma demande, et nous discutâmes tout de suite de la manière de mettre nos projets à exécution.

La route à suivre pour aller de la planète Saturne à la planète Mars devait traverser des sphères cosmiques dont la présence ne s'accordait nullement à celle de Gornakhour Kharkhar, car cet être n'avait encore que les possibilités correspondant à une existence planétaire ordinaire.

Le résultat de nos délibérations fut que, dès le lendemain, ses principaux aides installèrent sous sa direction un compartiment spécial sur notre vaisseau *Occasion,* et y placèrent des appareils de toutes sortes pour l'élaboration des substances qui constituent l'atmosphère de la planète Saturne, et auxquelles l'existence de Gornakhour Kharkhar avait été adaptée par la Nature.

Une fois terminés tous ces préparatifs, au bout d'un « khr-khr-khrou », nous nous mîmes en route dans la direction de la planète Mars, où nous arrivâmes sans encombre.

Là, comme Mars a presque la même atmosphère que Saturne, l'ami de mon essence, Gornakhour Kharkhar, s'acclimata très vite et finit par se sentir presque à l'aise.

C'est pendant son séjour sur Mars qu'il inventa ce « tesskuâno », ou, comme l'auraient dit tes favoris, ce « télescope » qui devait rendre mon observatoire si célèbre dans l'Univers entier.

Le tesskuâno de sa construction est réellement une merveille d'intelligence êtrique, car il augmente jusqu'à sept millions deux cent quatre-vingt-cinq fois la visibilité des concentrations cosmiques lointaines, aussi bien

au cours de certains processus que subissent les substances cosmiques dans les atmosphères qui entourent presque toutes ces concentrations, qu'au cours des processus que subit l'éthernokrilno dans les espaces inter-atmosphériques.

Ce tesskuâno me donnait parfois toutes possibilités d'observer de chez moi, sur Mars, presque tout ce qui se passait — au cours du processus appelé mouvement systémaire général — sur les parties de la surface des autres planètes de ce système solaire se trouvant à ce moment-là dans le champ de mon observatoire.

Or, mon cher enfant, un jour que Gornakhour Kharkhar, du temps où il était mon hôte, observait avec moi l'existence de tes favoris, nous remarquâmes par hasard un fait qui fut entre nous l'objet d'un sérieux échange d'opinions sur les êtres tri-centriques de ton originale planète.

Le résultat de cet « échange d'opinions » fut que je m'engageai à descendre à la surface de cette planète pour y capturer une certaine quantité d'êtres appelés là-bas des « singes », et les amener sur Saturne, afin de nous livrer sur eux à certaines expériences concluantes au sujet du fait qui nous avait étonnés. »

A ce point de son récit, on apporta à Belzébuth un « leïtoutchanbross », sorte de plaque métallique sur laquelle s'enregistre le texte de l'étherogramme reçu ; il suffit alors au destinataire de l'appliquer contre son organe de perception auditive pour entendre ce qu'on veut lui communiquer.

Lorsque Belzébuth eut ainsi écouté le contenu du « leïtoutchanbross », il se tourna vers son petit-fils et lui dit :

— Tu vois, mon enfant, quelles coïncidences il y a dans notre Univers !

Cet étherogramme concerne justement tes favoris et les êtres « singes » auxquels je viens de faire allusion.

Il me vient de la planète Mars, et m'apprend entre autres que les êtres tri-centriques de la planète Terre sont de nou-

veau troublés par ce qu'on appelle « la question des singes ».

Sache, à ce propos, qu'un curieux facteur, dû lui aussi à leur anormale existence êtrique, s'est cristallisé, depuis longtemps déjà, dans la présence de ces étranges êtres tricérébraux qui apparaissent et existent sur la planète Terre ; et le fonctionnement de ce facteur s'intensifie périodiquement, pour engendrer en leur présence une « croissante impulsion » sous l'action de laquelle naît en eux le désir de savoir coûte que coûte si ce sont eux qui descendent des singes, ou les singes qui descendent d'eux.

A en juger par cet étherogramme, la question émeut particulièrement cette fois-ci ceux des êtres bipèdes de là-bas qui peuplent un continent du nom d'« Amérique ».

Bien que cette question les ait toujours plus ou moins troublés, elle devient parfois, pour un temps assez long, la « question du jour », comme ils disent eux-mêmes.

Je me souviens parfaitement de la première « effervescence des esprits » au sujet de l'origine de ces singes, au temps où leur « centre de culture » — selon leur expression favorite — était le pays de Tikliamouish.

Cette « effervescence des esprits » fut provoquée par les « sophistications » d'un savant de nouvelle formation, du nom de Menitkel.

Ce Menitkel devint un savant, premièrement parce que son inféconde de tante était ce qu'on appelle une excellente « marieuse », et fréquentait assidûment des êtres « détenteurs de pouvoir » ; deuxièmement, parce qu'à l'âge où il atteignit le seuil de l'Etre d'un homme responsable, il reçut en cadeau pour son anniversaire un livre intitulé : *Manuel du Bon Ton et de la Rédaction des Billets Doux*. Or, l'héritage que lui avait laissé son oncle, ex-propriétaire d'un mont-de-piété, lui ayant assuré une large indépendance matérielle, et par conséquent une entière liberté, il écrivit alors, par désœuvrement, un gros livre scientifique où il « cuisinait » toute une théorie sur l'origine de ces singes,

avec « preuves logiques » variées à l'appui — mais bien entendu, de ces « preuves logiques » telles qu'il s'en conçoit et s'en cristallise dans la seule raison des originaux qui t'intéressent.

Ce Menitkel « prouvait » par ses théories que leurs « compères les singes » descendaient, ni plus ni moins, de ce qu'on appelle les « hommes retournés à l'état sauvage ».

Les autres êtres terrestres de cette époque crurent aveuglément, comme il leur était déjà devenu propre et sans aucune « critique de leur essence », ce « petit neveu à sa tante » ; par la suite, la question qui troublait l'étrange « raison » de tes favoris devint un sujet d'imaginations et de disputes, et le resta jusqu'au septième « grand processus planétaire périodique de destruction mutuelle ».

Cette idée funeste fixa même dans l'instinct de la plupart de ces malheureux « un facteur tyrannique » anormal, qui suscita en leur présence générale le sentiment trompeur que ces êtres-singes étaient des êtres sacrés. Ce facteur anormal d'impulsion sacrilège, passant par hérédité de génération en génération, exerce aujourd'hui encore son action sur l'instinct de nombreux êtres.

Quant à l'idée elle-même — idée mensongère, introduite là-bas par ce « rejeton de mont-de-piété » — elle se maintint pendant presque deux de leurs siècles, et devint partie intégrante de la « raison » de la plupart d'entre eux; seuls les divers événements provenant du septième processus planétaire général de destruction mutuelle, qui dura près d'un demi-siècle, l'effacèrent peu à peu, jusqu'à la faire disparaître complètement de leur présence.

Mais lorsque leur « culture » se fut concentrée sur le continent portant le nom d'« Europe », et que le temps fût revenu où l'originale maladie de là-bas, nommée « chercher midi à quatorze heures », devait se manifester selon son intensité maxima — puisqu'elle était depuis longtemps déjà assujettie à la loi cosmique fondamentale

d'Heptaparaparshinokh, selon laquelle ses variations d'intensité doivent, elles aussi, répondre à une certaine périodicité — cette « question des singes », à savoir : « lequel descend de l'autre ? » surgit alors à nouveau, au grand regret des êtres tri-cérébraux de tout l'Univers, et, s'étant cristallisée, redevint partie intégrante de la « raison » anormale de tes favoris.

Cette « question des singes » rebondit cette fois encore sous l'impulsion d'un être savant, et d'un « grand » naturellement, mais d'un savant « de toute nouvelle formation », qui portait le nom de Darwin.

Et ce « grand » savant, basant sa théorie, comme toujours, sur leur logique, se mit à « prouver » juste le contraire de ce qu'avait prouvé Menitkel, c'est-à-dire que c'était eux qui descendaient de ces Messieurs les Singes.

« En ce qui concerne la réalité objective des deux théories de ces « grands savants » terrestres, il me souvient d'une sage sentence de notre vénérable Mullah Nassr Eddin :

« La chance leur a souri à tous les deux, puisqu'ils ont réussi à trouver l'authentique marraine de l'incomparable Schéhérazade dans un vieux tas de fumier ».

En tout cas, rappelle-toi bien que depuis de longs siècles, cette question — parmi d'autres tout aussi éphémères — constitue un thème permanent pour ce penser que tes favoris considèrent comme la « manifestation supérieure de la raison ».

A mon avis, tes favoris auraient reçu une réponse parfaitement juste à la question qui n'a cessé de les agiter, celle de l'origine des singes, s'ils avaient su lui appliquer avec à propos, cette fois encore, l'une des sentences de notre cher Mullah Nassr Eddin, lequel disait en mainte occasion :

« A l'origine de tout malentendu, ne cherchez jamais que la femme ».

S'ils avaient su mettre à profit cette sage méthode pour résoudre l'énigmatique question, ils auraient peut-être fini par s'aviser de la provenance de leurs compères.

« La question de la généalogie de ces singes étant effectivement des plus compliquées et des plus singulières, j'en informerai ta raison sous tous les aspects possibles.

En réalité, ce ne sont pas eux qui descendent des singes, ni les singes qui descendent d'eux, mais... à l'origine de ces singes — car il en va dans le cas présent comme dans tous les autres malentendus de là-bas — on trouve, une fois de plus, leurs femmes.

Sache tout d'abord qu'aucun de ces êtres-singes de formes extérieures variées surgissant aujourd'hui sur la Terre n'existait encore avant la seconde perturbation transapalnienne ; ce n'est qu'à partir de ce désastre que commence la généalogie de leur espèce.

A l'origine de cette « malencontreuse » espèce, comme à celle de tous les autres faits plus ou moins graves, dans le sens objectif du mot, qui se produisent à la surface de cette infortunée planète, se trouvent deux principes totalement indépendants l'un de l'autre.

Le premier d'entre eux consiste toujours en cette même imprévoyance de certains Très Grands et Très Saints Individuums cosmiques, et le second, une fois encore, dans les conditions anormales d'existence êtrique ordinaire établies par eux.

De fait, lors de la seconde perturbation transapalnienne, quantité de grandes et petites terres fermes furent englouties avec son principal continent, l'Atlantide, dans les profondeurs de cette infortunée planète ; et à leur place il en apparut de nouvelles.

Ces déplacements, qui s'effectuèrent en l'espace de quelques-uns de leurs jours dans diverses parties de la présence générale de la Terre, s'accompagnèrent de tremblements de planète réitérés et de manifestations qui ne

pouvaient manquer de provoquer la terreur dans la conscience et dans les sensations des êtres de toutes espèces.

En cette période, de nombreux êtres tri-cérébraux de tes favoris arrivèrent — en compagnie d'êtres d'autres formes uni-cérébraux et bi-cérébraux, restés comme eux, par hasard, sains et saufs — sur des terres fermes nouvellement formées, en des endroits qui leur étaient tout à fait inconnus.

C'est alors qu'un grand nombre de ces étranges êtres tri-cérébraux kestchapmartniens, de sexe actif et passif, ou, comme ils disent, un grand nombre d'« hommes » et de « femmes », durent exister pendant plusieurs de leurs années à l'écart les uns des autres, c'est-à-dire privés du sexe opposé.

« Avant de continuer à te raconter comment tout cela se produisit, je te parlerai en détail de la substance sacrée, résultat final des transformations évolutives de toute nourriture êtrique, qui se constitue dans la présence de tout être, sans distinction de « système de cerveaux ».

Cette substance sacrée qui s'élabore dans la présence de tous les êtres se nomme presque partout « hexioékhari » ; sur la planète Terre, tes favoris lui donnent le nom de « sperme ».

De par la prévoyance toute-miséricordieuse et le commandement de Notre Père Créateur Commun et selon la réalisation de la Grande Nature, cette substance sacrée se forme dans la présence de tous les êtres sans distinction de « système de cerveaux » ni de revêtement extérieur, afin qu'ils accomplissent tous, consciemment ou automatiquement, par son entremise, la part de leur devoir êtrique qui consiste en la continuation de l'espèce ; mais dans la présence des êtres tri-cérébraux, elle se constitue aussi afin qu'ils la transforment consciemment pour leur propre être en en revêtant leurs corps êtriques supérieurs.

Avant la seconde perturbation transapalnienne — que les êtres tri-cérébraux contemporains définissent par les

mots : « désastre du continent Atlantide » — au temps où diverses conséquences des propriétés de l'organe kundabuffer commençaient à se cristalliser dans leur présence, apparut peu à peu en eux une impulsion êtrique qui devint plus tard dominante.

Cette impulsion se nomme aujourd'hui « jouissance », et, pour la satisfaire, ils en vinrent à exister d'une manière indigne d'êtres tri-centriques, c'est-à-dire que la plupart d'entre eux firent peu à peu servir le rejet de cette substance êtrique sacrée à la seule satisfaction de cette impulsion.

« Or, mon enfant, la plupart des êtres tri-cérébraux de la planète Terre provoquèrent dès lors le processus de rejet de cette substance, continuellement élaborée en eux, en dehors des périodes normalement établies par la Grande Nature, conformément à l'organisation des êtres, aux seules fins de continuation de leur espèce ; et comme la plupart d'entre eux avait également cessé de l'employer consciemment au revêtement de leurs corps êtriques supérieurs, il advint que lorsqu'ils ne l'éliminaient point par des moyens qui leur étaient devenus mécaniques vers ce temps-là, ils éprouvaient naturellement un état appelé « sirklinimâna », ce qu'ils auraient eux-mêmes exprimé par les mots : « ne pas être dans son assiette » — état qui s'accompagne invariablement d'une « souffrance mécanique ».

Tu me rappelleras, en temps opportun, de t'expliquer en détail tout ce qui concerne la période à laquelle j'ai fait allusion, et qui a été établie par la Nature pour que les « êtres de divers systèmes de cerveaux » se livrent au processus normal d'utilisation des « hexioékharis » en vue de la continuation de l'espèce.

Or, ces êtres ne sont comme nous que des êtres kestchapmartniens, chez lesquels l'élimination normale de cette substance sacrée, qui se constitue en eux de façon constante, doit s'effectuer exclusivement avec le sexe opposé — lorsqu'ils l'utilisent pour la continuation de l'espèce au

moyen du processus sacré « elmouârno ». Mais ces êtres tri-cérébraux, échappés par hasard au désastre, n'avaient plus l'habitude d'utiliser cette substance pour le revêtement des corps supérieurs, et comme ils existaient en ce temps-là déjà d'une manière indigne d'êtres tri-centriques, lorsqu'ils furent obligés de rester pendant plusieurs de leurs années séparés d'êtres du sexe opposé — ils se mirent à recourir, pour le rejet de la substance sacrée hexioékhari, à divers procédés contre nature.

Les êtres de sexe masculin recoururent aux procédés contre nature nommés « mourdourten » et « androperasty », anomalies nommées sur la planète Terre « onanisme » et « pédérastie », et cela les satisfit entièrement.

Quant aux êtres tri-cérébraux « de sexe passif », ou comme ils les nomment eux-mêmes, leurs « femmes », ces procédés contre nature ne les satisfirent pas pleinement, et les pauvres « femmes-orphelines » de ce temps-là, beaucoup plus rusées déjà, et plus inventives que les hommes, se mirent à rechercher des êtres d'autres formes pour les habituer à devenir leurs « partenaires ».

Et c'est après pareils jeux de « partenaires » qu'apparut dans notre Univers une espèce d'êtres qui n'étaient, comme l'aurait dit notre cher Mullah Nassr Eddin, « ni chair ni poisson ».

« Mais, au sujet de la possibilité de cette anormale fusion de deux hexioékharis hétérogènes pour la conception et la formation d'un nouveau corps planétaire d'être, il me faut encore t'expliquer ceci :

Sur la planète Terre, comme sur les autres planètes de notre Univers peuplées d'êtres kestchapmartniens — c'est-à-dire d'êtres tri-cérébraux dont les hexioékharis sacrés doivent absolument se constituer dans la présence de deux sexes distincts et indépendants — la différence capitale entre ces hexioékharis de sexes opposés, par exemple chez l'« homme » et chez la « femme », est la suivante : à la

formation de l'hexioékhari constitué dans la présence des êtres de sexe masculin participe la sainte force « affirmative » ou « positive » du Triamazikamno sacré, tandis qu'à la formation de l'hexioékhari du sexe féminin participe la sainte force « négative », ou force de « résistance » de la même loi sacrée.

Grâce à la toute-miséricordieuse prévoyance du Père de tout ce qui existe dans l'Univers, et selon Son commandement, conforme à l'ordre général de la Grande Mère Nature, au cours du processus qui s'effectue entre deux êtres de sexes différents et se nomme « processus de l'elmouârno sacré » — dans certaines conditions environnantes et avec la participation de la troisième force sainte, séparément localisée, du Triamazikamno sacré, la force de « conciliation » — la fusion des deux hexioékharis constitués en ces deux êtres indépendants donne naissance au principe de formation d'un nouvel être.

Une fusion si anormale de deux hexioékharis hétérogènes ne fut rendue possible, en ce cas-là, qu'en vertu d'une loi cosmique nommée « loi d'affinité de l'ensemble des vibrations » — loi apparue à la suite de la seconde perturbation transapalnienne subie par cette infortunée planète, et dont l'action se poursuit encore sur sa présence générale.

Il importe de te dire, au sujet de la loi cosmique que je viens de mentionner, qu'elle apparut et se maintint dans l'Univers après la modification qu'apporta Notre Créateur à la loi fondamentale sacrée de Triamazikamno, en vue de rendre Héropas inoffensif, c'est-à-dire après que les saints éléments de cette loi, jusqu'alors totalement indépendants, eurent été soumis à des forces extrinsèques.

Tu ne comprendras d'ailleurs cette loi cosmique sous toutes ses faces que lorsque je t'aurai expliqué en détail, comme je te l'ai déjà promis, toutes les lois capitales de la création du monde et de l'existence du monde.

Sache, en attendant, à propos de cette question, qu'en

vertu de la loi cosmique mentionnée, jamais, sur aucune planète de Notre Grand Univers douée d'une existence normale, l'hexioékhari qui se constitue dans la présence des êtres tri-cérébraux possédant des organes percepteurs et transformateurs pour la localisation de la sainte partie affirmative du Triamazikamno sacré, c'est-à-dire dans la présence d'êtres kestchapmartniens de sexe « masculin », ne peut fusionner avec l'hexioékhari qui se constitue dans la présence des êtres kestchapmartniens bi-cérébraux de sexe opposé.

Par contre, l'hexioékhari qui se constitue chez les êtres tri-cérébraux kestchapmartniens de sexe « féminin » peut parfois, lorsque la conjonction des forces cosmiques se fait selon une combinaison particulière, sous l'action de cette même loi « d'affinité de l'ensemble des vibrations », et dans certaines conditions environnantes, fusionner parfaitement avec l'hexioékhari se constituant chez les êtres bi-cérébraux kestchapmartniens de sexe « masculin » — mais cette fois en qualité de facteur actif du processus de réalisation du Triamazikamno sacré fondamental.

« Bref, durant ces terribles années, il se produisit sur ta planète un phénomène fort rare dans l'Univers, c'est-à-dire qu'il y eut fusion des hexioékharis de deux êtres kestchapmartniens de sexes opposés et de systèmes de cerveaux différents, fusion qui fut la cause de l'apparition des ancêtres de ces « malentendus » d'êtres terrestres, appelés aujourd'hui « singes », qui ne laissent guère de repos à tes favoris, allant jusqu'à troubler entièrement, de temps à autre, leur étrange raison.

Cette terrible période une fois passée, lorsqu'un processus relativement normal d'existence ordinaire eut été rétabli sur ta planète et que tes favoris des deux sexes se furent retrouvés et vécurent à nouveau ensemble, la continuation de l'espèce chez ces êtres « singes » s'effectua dès lors entre semblables.

Et si la continuation de l'espèce de ces êtres-singes anormalement surgis là-bas put se poursuivre entre semblables, c'est que la conception des premiers de ces êtres anormaux s'était faite selon les mêmes conditions extérieures que j'ai dites, grâces auxquelles se détermine la présence des futurs êtres kestchapmartniens de sexe actif ou passif.

« Le résultat le plus intéressant de cette manifestation par trop anormale des êtres tri-cérébraux de ta planète est le fait qu'il existe actuellement là-bas de nombreuses sortes de descendants de ces êtres-singes, aux formes extérieures variées ; en outre, chacune de ces différentes sortes a une ressemblance très frappante avec l'une ou l'autre des formes d'êtres quadrupèdes bi-cérébraux qui existent encore de nos jours.

Et cela du fait qu'au cours de la fusion qui fut à l'origine de l'apparition des ancêtres de ces singes, l'hexioékhari des êtres tri-cérébraux kestchapmartniens de « sexe féminin » s'unit à l'hexioékhari actif des êtres quadrupèdes les plus divers, existant encore de nos jours.

Et en effet, mon enfant, ayant rencontré, au hasard des voyages que je fis pendant mon dernier séjour personnel sur la planète Terre, les diverses espèces indépendantes de singes, et m'étant mis à les observer, par une habitude ancrée en mon essence, je constatai que, de toute évidence, l'ensemble du comportement extérieur de chaque « famille » distincte de ces singes actuels, ce qu'on appelle leurs « attitudes automatiques », et jusqu'aux « traits » de leurs visages se retrouvent exactement dans la présence intégrale de divers êtres quadrupèdes normaux de là-bas — quant à leurs « traits psychiques », ils sont par contre, chez toutes les familles distinctes de ces singes, tout à fait identiques, jusque dans les plus infimes détails, aux traits du psychisme des êtres tri-cérébraux de « sexe féminin » de là-bas. »

A ce point de son récit, Belzébuth se tut. Après une longue

pause, apparut sur ses lèvres un sourire qui était manifestement à double sens; il regarda son cher Hassin, et, sans cesser de sourire, reprit :

— Le texte de l'étherogramme que je viens de recevoir signale encore que, pour en finir avec cette question, c'est-à-dire pour déterminer lequel descend de l'autre — l'homme du singe ou le singe de l'homme — tes drôles de favoris ont même résolu de se livrer à des « expériences scientifiques », et que certains d'entre eux se sont rendus à cet effet sur le continent d'Afrique, où abondent ces singes, pour en ramener le nombre nécessaire à leurs « investigations scientifiques ».

A en juger par cet étherogramme, ces êtres de la planète Terre qui t'intéressent se livrent là, une fois de plus, à l'une de leurs « excentricités » habituelles.

D'après tout ce que j'ai appris sur eux par mes observations, je prévois déjà que cette « expérience scientifique » intéressera aussi au plus haut point, bien entendu, les autres de tes favoris de là-bas, et servira pour un certain temps de matière première à leur étrange raison en vue de discussions et de disputes interminables.

Ce qui est d'ailleurs parfaitement dans l'ordre des choses, là-bas.

En ce qui concerne l'« expérience scientifique » qu'ils se proposent de faire sur les singes rapportés d'Afrique, je puis dire d'avance, en toute certitude, que sa première partie se déroulera, en tout cas, « à leur honneur ».

Et elle se déroulera « tout à leur honneur » parce que les singes, en tant qu'êtres issus de ce qu'on appelle un « résultat titillarien », ont un fort penchant de nature à s'occuper de « titillation », et l'on peut être sûr qu'ils y mettront du leur dès aujourd'hui, secondant de toutes leurs forces tes favoris dans leurs « expériences scientifiques ».

Quant aux êtres de là-bas qui se préparent à accomplir cette « expérience scientifique », et au profit qu'en peuvent tirer les autres êtres tri-cérébraux leurs semblables, on peut

s'en faire une idée en se rappelant cette profondément sage sentence de notre vénérable Mullah Nassr Eddin : « Heureux soit le père dont le fils s'occupe de meurtre et de rapine : il n'aura pas le temps de lui en remontrer sur le chapitre de la titillation ».

« Au fait, mon enfant, je ne t'ai pas encore dit, me semble-t-il, pourquoi ni par qui je suis parfois informé par étherogramme, depuis mon départ du système solaire Ors, des événements importants qui se passent sur les diverses planètes de ce système et entre autres, bien entendu, sur ta planète Terre.

Te souviens-tu, je t'ai dit que le responsable de ma première descente en personne à la surface de ta planète fut un jeune être de notre tribu, qui par la suite ne voulut plus rester là-bas, et revint avec nous sur la planète Mars où il se révéla plus tard un excellent gouverneur pour tous ceux de nos semblables résidant sur la planète Mars, avant de le devenir pour tous les êtres de notre tribu existant encore pour diverses raisons sur certaines planètes du système Ors.

Or, mon enfant, en quittant ce système, je lui fis cadeau de mon fameux observatoire avec tout ce qu'il contenait ; en reconnaissance, il s'engagea pour sa part à me tenir au courant d'année en année, d'après le calcul du temps de la planète Mars, de tous les événements d'importance qui se produiraient sur les planètes de ce système.

Il m'informe à présent avec la plus grande ponctualité des événements importants qui se passent sur toutes les planètes où se poursuit une existence êtrique ; et, connaissant mon profond intérêt pour les êtres tri-centriques peuplant ta planète Terre, il fait de son mieux, comme je le vois maintenant, pour me fournir des renseignements relatifs à toutes leurs manifestations et me donner ainsi la possibilité de rester au courant de tout le processus d'existence ordinaire de ces êtres tri-cérébraux, bien que je me

trouve en ce moment à des distances inaccessibles, même à leurs infiniment légères pensées.

Ce gouverneur puise lui-même les diverses informations qu'il me communique sur les êtres tri-cérébraux de la planète Terre, soit dans les observations auxquelles il se livre sur eux au moyen du grand tesskuâno que je lui ai laissé, soit parmi les renseignements que lui communiquent à leur tour les trois êtres de notre tribu qui choisirent de rester à jamais sur la planète Terre, et possèdent actuellement tous trois sur le continent d'Europe de solides entreprises indépendantes — chose indispensable à tout être existant là-bas dans les conditions présentes.

L'un d'eux tient dans une grande ville un « bureau de pompes funèbres » ; le second dirige dans une autre grande ville une affaire de « transactions matrimoniales et divorces » ; et le troisième est propriétaire de nombreuses agences et succursales qu'il a fondées en divers centres pour ce qu'on appelle le « change des valeurs »...

« Cependant, mon enfant, cet étherogramme m'a fort éloigné de mon récit.

Revenons à notre premier thème.

Or donc, lors de ce quatrième vol sur la planète Terre, notre vaisseau *Occasion* descendit sur la mer appelée « mer Rouge ».

Nous avions fixé notre choix sur elle, d'abord parce qu'elle baignait, à l'est, le continent appelé « Grabontzé », sur lequel je voulais me rendre — et que l'on nomme aujourd'hui « Afrique » — où les êtres-singes qui m'étaient nécessaires étaient beaucoup plus nombreux que sur les autres parties de terre ferme de la surface de ta planète; ensuite parce qu'elle convenait tout particulièrement, en cette période, au mouillage de notre vaisseau *Occasion ;* mais surtout parce qu'elle était proche du pays actuellement appelé « Egypte », qui portait alors le nom de « Nilia », où existaient encore en cette période les êtres de notre

tribu qui avaient désiré rester sur cette planète, et avec l'aide desquels je voulais capturer les singes.

Or, une fois descendus sur la mer Rouge, nous quittâmes le vaisseau *Occasion* pour voguer en « hippodrenékakh » vers la rive ; de là nous atteignîmes à dos de chameau la ville où résidaient les nôtres, et qui était alors la capitale de la future Egypte.

Cette capitale portait le nom de « Thèbes ».

Le premier jour de mon arrivée dans la ville de Thèbes, l'un des êtres de notre tribu qui y habitaient me dit, entre autres, au cours de la conversation, que les êtres terrestres de ce pays avaient inventé un nouveau système pour observer de leur planète les autres concentrations cosmiques, qu'ils étaient en train de construire les bâtiments nécessaires à sa réalisation, et que les incomparables commodités et possibilités offertes par ce nouveau système étaient, au dire de tous, sans précédent sur la Terre.

Puis il m'exposa tout ce qu'il avait vu de ses propres yeux, et je fus tout de suite fort intéressé, parce qu'en l'entendant décrire certains détails de ce nouvel édifice, il me semblait que ces êtres terrestres avaient peut-être trouvé là un moyen de vaincre l'incommodité que j'avais tant cherché à supprimer ces derniers temps, tandis qu'on achevait de construire mon observatoire sur la planète Mars.

Aussi décidai-je de remettre à plus tard la réalisation de mon intention première, qui était de partir immédiatement plus loin, au sud du continent, pour y capturer les singes nécessaires, et je résolus de me rendre auparavant sur les lieux mêmes où s'érigeait l'édifice, pour le visiter en détail, et me rendre compte par moi-même de ce qu'il en était.

« Or donc, le lendemain de mon arrivée dans la ville de Thèbes, accompagné, bien entendu, de notre Ahoûn, je pris pour guide un être de notre tribu qui comptait déjà là-bas bon nombre d'amis — parmi lesquels le principal constructeur du dit édifice — et descendis, sur ce qu'on

appelle un « tchourteteff », le grand fleuve qui porte aujourd'hui le nom de « Nil ».

Près de l'endroit où ce fleuve se jette dans une grande étendue saliakouriapienne, nous trouvâmes en voie d'achèvement ces édifices d'art, dont plusieurs m'intéressaient.

La localité même où s'effectuaient les travaux de construction de ce « nouvel observatoire », comme ils l'appelaient, ainsi que de plusieurs autres édifices conçus pour le bien-être de leur existence, se nommait alors « Avazlinn » ; quelques années plus tard, elle fut appelée « Kaïronana » ; on la nomme aujourd'hui simplement « la banlieue de la ville du Caire ».

Les édifices d'art en question avaient été commencés longtemps avant mon quatrième vol sur la Terre par un « pharaon » — nom que donnaient à leurs empereurs les êtres de là-bas — et maintenant, lors de mon premier voyage en cette région, ils étaient achevés par son petit-fils, un autre « pharaon ».

L'observatoire qui m'intéressait n'était pas encore terminé, mais on pouvait déjà s'y livrer à des observations sur la visibilité des concentrations cosmiques, et y étudier les résultats que donnaient ces concentrations ainsi que l'action réciproque de leurs résultats.

En cette période, sur la Terre, les êtres de là-bas qui se livraient à ces observations et à ces recherches étaient appelés « astrologues ».

Mais plus tard, une fois définitivement fixée leur maladie psychique nommée « chercher midi à quatorze heures » — maladie qui fit si bien « décliner » ces spécialistes eux-mêmes qu'en fait de « spécialistes », ils étaient tout juste bons à donner des noms aux concentrations cosmiques éloignées — on en vint à les appeler « astronomes ».

« La différence de valeur et de raison d'être, pour leur entourage, entre ces professionnels d'alors et ceux qui se livrent aujourd'hui, en quelque sorte, aux mêmes occupations, peut te rendre évidente la « chute constante du degré de cristallisation » des données qui engendrent le « sain penser logique » que tes favoris, en tant qu'êtres tri-cérébraux, doivent avoir en leurs présences ; c'est pourquoi je trouve nécessaire de t'expliquer cette dégradation et de t'aider à t'en faire une compréhension approximative.

En ce temps-là, les êtres terrestres tri-cérébraux d'âge responsable que les autres nommaient des « astrologues » — en plus des observations et recherches qu'ils faisaient sur diverses autres concentrations cosmiques, en vue d'une extension minutieuse de cette branche de leur science — prenaient sur eux, à l'égard de leur entourage, plusieurs autres obligations déterminées de l'essence.

Parmi les principales de ces obligations se trouvait celle qui consistait à donner — tout comme le font nos tzirlikners — des conseils à tous les couples de leurs « fidèles », comme on disait alors, sur le temps et la forme du processus sacré d'« elmouârno », selon leurs types, en vue d'une conception désirable et conforme de leurs résultats. Ensuite, une fois réalisés ces résultats ou, comme ils le disaient, ces « nouveau-nés », ils devaient dresser leur « oblékiounérish », c'est-à-dire ce que tes favoris contemporains nomment un « horoscope » ; sur la base de cet « oblékiounérish », ils assumaient ensuite la charge — soit par eux-mêmes, soit par leurs représentants — de les guider, d'abord pendant toute la période de leur formation à une existence responsable, puis pendant le processus de cette existence elle-même, et de leur donner toutes indications nécessaires, en tenant compte également des lois cosmiques, constamment élucidées par eux, relatives à l'action des résultats d'autres grandes concentrations cosmiques sur le processus d'existence êtrique des êtres de toutes les planètes.

Leurs indications et « conseils préventifs » consistaient en ceci :

Dès qu'une fonction se trouvait désharmonisée ou était en train de le devenir dans la présence d'un être de leurs

fidèles, celui-ci s'adressait à l'astrologue du quartier. Alors, selon l'oblékiounérish déjà dressé et les variations des processus atmosphériques, variations suscitées par l'action des autres planètes de leur système solaire, telles qu'il les prévoyait dans ses calculs, l'astrologue lui indiquait comment il devait se comporter à l'égard de son corps planétaire, à telles périodes déterminées du mouvement krentonalnien de leur planète ; par exemple : en quelle direction se coucher, comment respirer, quels mouvements effectuer de préférence, quels types d'êtres éviter de fréquenter, et maintes prescriptions de ce genre.

En outre, quand chacun de ces êtres atteignait la septième année de son existence, il lui attribuait, toujours d'après son oblékiounérish, l'être de sexe opposé qui lui correspondait, en vue de l'accomplissement d'un des plus importants devoirs êtriques, la continuation de l'espèce — en d'autres termes, comme l'auraient dit tes favoris, il lui désignait une « femme » ou un « mari ».

Il faut rendre justice à tes favoris de cette période : tant que ces astrologues existèrent parmi eux, ils suivirent strictement leurs conseils et les époux ne s'unissaient que d'après leurs indications.

Aussi les époux se correspondaient-ils toujours, en tant que types, presqu'aussi exactement qu'ils se correspondent sur toutes les planètes peuplées d'êtres kestchapmartniens

Si éloignés qu'ils fussent d'entrevoir nombre de vérités cosmiques trogoautoégocratiques, les anciens « astrologues » terrestres réussissaient ces sélections, parce qu'ils connaissaient du moins parfaitement les lois de l'action des diverses planètes de leur système solaire sur les êtres peuplant leur propre planète, c'est-à-dire l'action de ces planètes sur l'être pendant sa conception, du point de vue de sa formation future, puis pendant la période de complète acquisition de l'être d'un être responsable.

Grâce à l'expérience acquise par la pratique au cours de longs siècles, et transmise de génération en génération, ils

savaient déjà quels étaient les types de sexe passif qui correspondaient aux types de sexe actif. De sorte que les couples sélectionnés d'après leurs indications étaient presque toujours correspondants, contrairement à ce qui se passe aujourd'hui, où les couples se forment presque toujours entre des types qui ne se conviennent nullement, ce qui fait que pendant toute la durée de leur existence, la moitié presque de leur « vie intérieure », comme ils disent, reflète ce que notre vénérable Mullah Nassr Eddin exprime par les paroles suivantes :

« Quel bon mari, quelle bonne épouse cela fait, quand le monde intérieur de l'un comme de l'autre n'est pas farci des constantes « criailleries » de sa moitié ! »

« En tout cas, mon enfant, si les « astrologues » avaient subsisté là-bas, ils auraient à la longue acquis une telle expérience que l'existence des êtres de cette infortunée planète en serait venue à ressembler aujourd'hui tant soit peu, tout au moins sous le rapport de la famille, à celle des êtres qui leur correspondent sur les autres planètes de Notre Grand Univers.

Mais cette coutume bienfaisante pour le processus de leur existence, tes favoris, sans même prendre le temps d'en tirer profit, la jetèrent, comme ils le font d'ailleurs pour toutes leurs bonnes acquisitions, aux « gloutons de cochons » de notre vénérable Mullah Nassr Eddin.

Leurs astrologues commencèrent eux aussi à « décliner », comme il en va toujours là-bas, pour finir par disparaître complètement.

La fonction de ces « astrologues » une fois définitivement supprimée, apparurent à leur place d'autres professionnels de la même branche, mais recrutés cette fois parmi les êtres « savants de nouvelle formation », qui prétendirent se livrer, eux aussi, à l'observation et à l'étude des résultats engendrés par diverses grandes concentrations cosmiques et de leur action sur l'existence des êtres de leur planète ;

mais les êtres ordinaires de l'entourage de ces professionnels ne tardèrent pas à remarquer que leurs « observations » et « études » consistaient tout simplement à inventer des noms pour divers soleils et planètes éloignées, sans aucune signification pour eux, tels qu'il en existe par milliards dans l'Univers, ainsi qu'à mesurer soi-disant, d'une manière connue d'eux seuls, et constituant leur secret professionnel, la distance comprise entre des points cosmiques qu'ils voient de leur planète à travers ces « jouets d'enfants » qu'ils appellent aussi des « télescopes » — ils leur donnèrent alors le nom d'« astronomes ».

« Et maintenant, mon enfant, puisque nous en sommes à parler de ces « ultra-fantaisistes » contemporains, il ne serait pas mauvais d'illuminer ta raison au sujet de leur importance réelle, si hautement estimée par tes favoris.

Tu dois connaître avant tout l'existence de « quelque chose » qui s'est réalisé pour ces types terrestres — comme cela se réalise toujours de soi-même pour toute unité cosmique, afin de servir de « facteur initial » de compréhension à tout être doué de Raison objective qui cherche à s'expliquer le sens et la raison d'être de tel résultat cosmique donné.

Ce « quelque chose » qui sert de « facteur initial » pour évaluer l'importance de ces types terrestres contemporains est une carte extravagante à laquelle ils donnèrent eux-mêmes, inconsciemment bien entendu, le nom de « carte inventaire des espaces célestes ».

Nous n'avons pas besoin de tirer d'autres conclusions logiques de ce « facteur initial » spécialement réalisé à leur intention; le nom seul de cette carte suffit à démontrer que les indications qu'elle porte ne peuvent être que relatives, parce qu'étant donnés les moyens dont ils disposent, ils ne peuvent voir de leur planète — tout en se cassant leur « respectable tête » sur des noms inventés et des calculs effectués sur diverses catégories de mesures — que

les seuls soleils et planètes dont le cours de chute, pour leur bonheur, ne varie pas très vite par rapport à la leur, et leur laissent ainsi le loisir de les observer pendant longtemps — si l'on tient compte, naturellement, de la brièveté de leur propre existence — et, comme ils l'expriment avec emphase, « de noter leur position ».

Dans tous les cas, mon enfant, quels que soient les résultats de l'activité de ces représentants actuels de la « science », il ne te faut pas leur en vouloir. S'ils ne sont d'aucun profit pour tes favoris, ils ne leur font pas non plus grand mal. Il faut pourtant bien qu'ils s'occupent à quelque chose.

Ce n'est pas pour rien qu'ils portent des lunettes de fabrication allemande et des robes de chambre taillées en Angleterre.

Et après tout, laissons-les à leurs petits travaux ! Que le Créateur soit avec eux!

Autrement, ils finiraient, comme la plupart de ceux des originaux de là-bas qui s'occupent aussi de « hautes matières », par se mettre, pour passer le temps, à « présider la bataille de cinq contre un ».

Et il est reconnu que les êtres qui se livrent à cet exercice émettent toujours des vibrations très malsaines pour leur entourage.

Soit... Il suffit... Laissons en paix ces « titillateurs » terrestres contemporains et reprenons notre thème interrompu.

« Avant de continuer à te décrire l'observatoire en question et les autres édifices érigés pour le bien de l'existence êtrique, et comme le « pouvoir conscient » qui se manifestait dans la création de ces édifices d'art que j'ai vus de mes propres yeux — et qui n'eurent leurs pareils ni avant ni après cette période — était aussi un résultat des acquisitions des êtres tri-cérébraux ordinaires, membres de la société savante des Akhldannés, constituée sur le continent

Atlantide avant la seconde grande catastrophe terrestre, le mieux sera, je pense, de te raconter ne serait-ce que brièvement l'histoire de cette réellement grande « société scientifique ».

Il importe absolument que tu en sois informé, parce qu'il me faudra sans doute plus d'une fois, au cours des explications à venir sur les êtres tri-cérébraux qui te plaisent, te rappeler cette société d'êtres savants de là-bas.

Et si je dois te raconter l'histoire de l'avènement et de l'existence de cette société sur le continent Atlantide, c'est aussi pour te faire comprendre que si certains êtres tri-cérébraux parviennent à quelque chose sur ta planète — grâce aux « partkdolgdevoirs ētriques », c'est-à-dire grâce à leur labeur conscient et à leurs souffrances volontaires — non seulement ils tirent profit de ce qu'ils ont acquis pour le bien de leur propre « être », mais une certaine part s'en transmet, comme chez nous, par hérédité, pour devenir le patrimoine de leurs descendants directs.

Tu peux te rendre compte de ce résultat conforme aux lois par le fait que malgré les anormales conditions d'existence ētrique ordinaire qui s'étaient établies peu avant la disparition du continent Atlantide, et qui empirèrent après la seconde grande catastrophe à une allure telle que tout pouvoir de manifestation des possibilités propres à la présence de tout être tri-cérébral fut bientôt définitivement « broyé » en eux, ces « acquisitions scientifiques » purent néanmoins se transmettre mécaniquement par hérédité, en partie tout au moins, à leur descendance éloignée.

« Il faut te dire avant tout que j'ai pris connaissance de cette histoire par ce que l'on appelle un « téléoguinâra », comme il s'en trouve aussi dans l'atmosphère de ta planète Terre.

Sans doute ne sais-tu pas encore exactement ce qu'est un « téléoguinâra » ; tâche donc de transmuer dans les

parties appropriées de ta présence générale les informations relatives à cette réalisation cosmique.

Un « téléoguinâra » est une idée matérialisée, ou une pensée qui, après son apparition, subsiste presque éternellement dans l'atmosphère de la planète sur laquelle elle a surgi.

Le « téléoguinâra » est constitué par la qualité de contemplation ētrique que seuls possèdent et peuvent réaliser les êtres tri-cérébraux qui ont revêtu en leur présence leurs corps ētriques supérieurs, et qui ont poussé le perfectionnement de la Raison de ces parties ētriques supérieures jusqu'au degré du « Martfotaï sacré ».

Une série continue d'idées ētriques ainsi matérialisées, relatives à un événement quelconque, est appelée « ruban korkaptil de pensée ».

Les « rubans korkaptils de pensée » concernant l'histoire de l'avènement de la société savante des Akhldannés furent, comme je le sus beaucoup plus tard, intentionnellement fixés par un certain Asouchilon, aujourd'hui saint « Individuum éternel », qui revêtit la présence générale d'un être tri-cérébral du nom de Tététos, surgi précisément sur le continent Atlantide, et qui existait là-bas quatre siècles avant la seconde grande perturbation transapalnienne.

Ces « rubans korkaptils de pensée » ne sont jamais détruits tant qu'existe sur la planète le même « tempo de mouvement » qu'au moment de leur apparition ; ils ne sont sujets à aucune des transformations — quelle qu'en soit la cause cosmique — auxquelles sont périodiquement soumises toutes les autres substances et cristallisations cosmiques.

Et quel que soit le temps écoulé, tout être tri-cérébral ayant acquis en sa présence le pouvoir de réaliser l'état ētrique appelé « contemplation sourptakalknienne » peut percevoir le texte de ces « rubans korkaptils de pensée » et en prendre conscience.

« Ainsi donc, mon enfant, je pris connaissance de ces

détails sur l'avènement de la société des Akhldannés, en partie par le texte du « téléoguinâra » mentionné, en partie grâce à de nombreuses données que je recueillis beaucoup plus tard, lorsque je me livrai à des investigations, minutieuses comme toujours, à propos d'un fait de grande importance qui m'intéressait.

D'après le texte de ce téléoguinâra, et les données que je connus plus tard, il me devint parfaitement clair que cette société scientifique des Akhldannés, surgie sur le continent Atlantide et composée d'êtres tri-centriques de la Terre, fut fondée sept cent trente-cinq ans avant la seconde perturbation transapalnienne.

Elle fut fondée sur l'initiative d'un être de là-bas, un nommé Bel-Kultassi, qui sut pousser le perfectionnement de ses parties êtriques supérieures jusqu'à l'être d'un saint « Individuum éternel » ; cette partie supérieure de son être réside actuellement sur la Sainte Planète du Purgatoire.

En élucidant toutes les impulsions et manifestations êtriques intérieures et extérieures qui amenèrent ce Bel-Kultassi à fonder cette vraiment grande société d'êtres tri-cérébraux ordinaires — qui fut considérée en son temps dans tout l'Univers comme « digne d'être imitée » — je découvris que ce futur Saint Individuum, Bel-Kultassi, étant un jour en contemplation, selon la coutume de tous les êtres normaux, et alors que ses pensées se concentraient par association sur lui-même, c'est-à-dire sur la raison d'être et le but de sa propre existence, sentit et reconnut tout à coup que le processus de fonctionnement de son tout ne s'était point effectué par le passé comme il aurait dû le faire d'après une saine logique.

Cette constatation inattendue l'ébranla si profondément qu'il se consacra dès lors tout entier à la déchiffrer, afin d'être coûte que coûte à même de la comprendre.

Il résolut tout d'abord de s'efforcer sans délai d'acquérir le « pouvoir » qui lui donnerait la force et la possibilité d'être absolument sincère envers lui-même, c'est-à-dire, qui

lui permettrait de vaincre les impulsions devenues habituelles dans le fonctionnement de sa présence générale, en raison du flux des multiples associations hétérogènes suscitées en lui par des chocs fortuits de toutes sortes, aussi bien extérieurs qu'engendrés au fond de lui-même, impulsions nommées « amour-propre », « orgueil », « vanité », etc...

Et lorsqu'après d'incroyables efforts « organiques » et « psychiques » il y fut parvenu, il se mit à penser et à se rappeler, sans aucun ménagement pour les impulsions êtriques devenues inhérentes à sa présence, à quels moments ces impulsions êtriques avaient surgi en lui au cours de son existence passée, à quelles espèces diverses elles appartenaient et comment il y avait, consciemment ou inconsciemment, réagi.

S'analysant ainsi, il se rappela peu à peu, tout d'abord, quelles avaient été les impulsions qui avaient provoqué en lui telle ou telle réaction en ses parties « indépendamment spiritualisées », c'est-à-dire en son corps, en son sentiment et en ses pensées ; puis ce qu'il advenait de son essence lorsqu'elle réagissait plus ou moins attentivement à quelque chose ; enfin, quand et comment il manifestait consciemment son « moi » à la suite de ces réactions, ou quand il agissait de manière automatique, dirigé par son seul instinct.

C'est alors que ce porteur d'un futur Saint Individuum, Bel-Kultassi, s'étant ainsi rappelé toutes ses perceptions, ses émotions et ses manifestations passées, constata clairement que ses manifestations extérieures ne répondaient en rien aux perceptions non plus qu'aux impulsions déterminées qui se formaient en lui.

Il se livra ensuite aux mêmes observations sincères sur les impressions extérieures et intérieures perçues au moment même par sa présence générale, en exerçant le même contrôle conscient et total pour vérifier la manière dont ces impressions étaient perçues par chacune de ses parties spiritualisées, en quel cas et de quelle façon sa présence

générale les recevait, et quelles manifestations elles avaient déclenchées.

Ces observations conscientes, poursuivies dans toutes les directions, et ces constatations impartiales convainquirent alors définitivement Bel-Kultassi qu'en sa propre présence quelque chose ne se faisait point comme cela aurait dû se faire d'après une saine logique êtrique.

« Comme me le montrèrent par la suite mes investigations détaillées, Bel-Kultassi, ayant acquis l'entière certitude que les observations qu'il avait faites sur lui-même étaient justes, se prit à douter de l'exactitude de ses propres sensations et compréhensions et à se demander si sa propre organisation psychique n'était pas faussée ; aussi entreprit-il de vérifier avant toute chose si lui-même était normal, en ressentant et comprenant tout cela précisément de cette manière et non d'une autre.

Il résolut, pour accomplir cette tâche, de tirer au clair si les autres ressentiraient et reconnaîtraient la même chose que lui.

A cette fin, il se mit à questionner ses amis et connaissances, cherchant à savoir comment ils ressentaient tout cela, et comment ils prenaient conscience de leurs perceptions et manifestations passées et présentes ; il le fit, bien entendu, très prudemment, pour ne point affecter ces impulsions qui leur étaient inhérentes à eux aussi, telles que : « amour-propre », « orgueil », etc...

Bel-Kultassi, par ces questions, sut provoquer peu à peu la sincérité de ses amis et de ses connaissances, ce qui les amena tous à ressentir et voir en eux la même chose que lui.

Il se trouva alors parmi eux plusieurs êtres sérieux, qui, n'étant pas encore complètement assujettis à l'action des conséquences des propriétés de l'organe kundabuffer, pénétrèrent jusqu'au fond des choses, et, prenant eux aussi un réel intérêt à la question, se mirent à contrôler

ce qui se passait en eux, et à observer avec indépendance leur entourage.

Peu après, toujours sur l'initiative de Bel-Kultassi, ils commencèrent à se réunir de temps à autre pour se faire part de ce qu'ils avaient observé et constaté.

Après de longues vérifications, observations et constatations impartiales, tout ce groupe d'êtres terrestres se convainquit catégoriquement, comme Bel-Kultassi l'avait fait, qu'ils n'étaient pas ce qu'ils auraient dû être.

Un peu plus tard vinrent se joindre à leur groupe de nombreux êtres qui avaient acquis la même présence.

Et par la suite, ils fondèrent la société à laquelle ils donnèrent le nom de « Société des Akhldannés ».

Le mot « Akhldann » exprimait alors la conception suivante :

« S'efforcer de prendre conscience de la signification et du but de l'Etre des êtres ».

« Cette société, dès qu'elle fut instituée, eut à sa tête Bel-Kultassi, et les activités ultérieures de ses membres s'effectuèrent sous sa direction.

Pendant un grand nombre de leurs années, cette société exista sous le même nom, et les êtres membres de la société portèrent le nom d'« Akhldansovors »; mais ils se répartirent, dans un but de caractère général, en plusieurs groupes indépendants, et les membres de chacun de ces groupes portaient des noms spéciaux.

Leur division en plusieurs groupes se fit pour la raison suivante :

Lorsqu'ils se furent définitivement convaincus que leur présence comportait quelque chose de très indésirable, et qu'ils eurent entrepris la recherche de tous les moyens possibles pour arriver à s'en débarrasser, afin de devenir tels qu'ils auraient dû être d'après une saine logique, et de répondre ainsi à la raison d'être et au but de leur existence — recherche qu'ils avaient résolu coûte que coûte

de mener à bien, comme étant la base même de leur travail — ils se rendirent bientôt compte, en abordant la réalisation pratique de la tâche qu'avait assumée leur raison, qu'il était absolument indispensable, pour la remplir, de réunir au préalable un plus grand nombre d'informations détaillées sur les diverses branches spéciales du savoir.

Et comme il leur parut impossible que chaque membre acquît séparément les connaissances spéciales requises, ils se divisèrent, pour plus de commodité, en plusieurs groupes, dont chacun étudierait l'une des sciences spéciales nécessaires au but commun.

« Or, mon enfant, tu dois savoir que c'est précisément de ce moment-là que date l'apparition et l'existence première de la véritable science objective, qui se développa de façon normale jusqu'à la seconde grande catastrophe qu'eut à subir leur planète ; sache également que certaines de ses branches progressèrent alors à une allure sans précédent.

De la sorte, quantité de petites et de grandes « vérités objectives » cosmiques devinrent peu à peu évidentes en cette période aux êtres tri-cérébraux qui te plaisent.

Les membres de cette grande société savante terrestre, la première et peut-être la dernière, se divisèrent alors en sept groupes indépendants, ou, comme on le dit encore, en « sections », et chacun de ces groupes, ou sections, portait un nom déterminé.

Les membres du premier groupe de la société des Akhldannés furent nommés « Akhldan-fokhsovors », ce qui signifiait que les êtres qui en faisaient partie se livraient à l'étude de la présence de leur planète et de l'action réciproque de ses parties distinctes.

Les membres de la seconde section furent nommés « Akhldan-strassovors », ce qui signifiait que les êtres appartenant à ce groupe étudiaient ce qu'on appelle le « rayonnement » de toutes les autres planètes de leur

système solaire, ainsi que l'action réciproque de ces divers rayonnements.

Les membres appartenant à la troisième section furent nommés « Akhldan-metrossovors », ce qui signifiait que ces êtres étudiaient une branche de la science semblable à celle que nous nommons « silkournâno », et correspondant en partie à ce que tes favoris actuels nomment « mathématiques ».

Les membres du quatrième groupe furent nommés « Akhldan-psychossovors » ; on les désignait ainsi, parce que leurs observations portaient sur les perceptions, les émotions et les manifestations de leurs semblables — observations qu'ils contrôlaient par la statistique.

Les membres appartenant au cinquième groupe furent nommés « Akhldan-harnossovors », ce qui signifiait que les êtres appartenant à cette section se livraient à l'étude d'une branche de la science comprenant les deux sciences actuelles de là-bas que tes favoris nomment « chimie » et « physique ».

Les membres appartenant à la sixième section furent nommés « Akhldan-mistessovors » ; ils étudiaient tous les faits se produisant hors des êtres, qu'ils fussent consciemment provoqués de l'extérieur, ou qu'ils surgissent d'eux-mêmes ; et ils cherchaient à préciser, parmi ces faits, lesquels étaient faussement perçus par les êtres, et en quels cas.

Quant aux êtres du septième et dernier groupe, ils furent nommés « Akhldan-gezpoudjnissovors » ; ces membres de la société des Akhldannés étudiaient celles des manifestations qui s'effectuent dans la présence des êtres de leur planète, non par suite des divers fonctionnements provenant d'impulsions de différentes natures engendrées par les données qu'ils possèdent, mais bien par suite d'influences cosmiques extérieures échappant à leur contrôle.

Les êtres tri-cérébraux de ta planète devenus membres de cette société s'approchèrent ainsi beaucoup de la science

objective, jusqu'à un niveau qui depuis ne fut jamais atteint là-bas, et ne le sera peut-être jamais plus.

« On ne peut s'empêcher, en ce cas-là encore, d'exprimer du regret, si l'on se rappelle que, pour le grand malheur des êtres tri-cérébraux de là-bas de toutes les époques suivantes, juste au moment où s'était enfin établi, chez les êtres membres de cette grande société, après d'incroyables efforts êtriques, le rythme voulu de travail — aussi bien sous le rapport d'un discernement conscient de leur part que d'une préparation inconsciente au bien de leurs descendants — juste au comble de leurs efforts, donc, certains d'entre eux constatèrent, comme je l'ai déjà dit, qu'il devait avant peu se passer quelque chose de grave pour leur planète.

En vue de discerner le caractère du sérieux événement attendu, ils se dispersèrent par tous les continents, et peu après, ta malencontreuse planète subit, comme tu le sais, la seconde perturbation transapalnienne.

« Or, mon enfant, après cette catastrophe, certains des êtres membres de cette grande société savante qui étaient restés sains et saufs se rassemblèrent peu à peu et, n'ayant maintenant plus de patrie, ils se fixèrent tout d'abord, avec les autres survivants, au centre du continent Grabontzé ; mais plus tard, étant quelque peu « revenus à eux », après ce « cataclysme non conforme aux lois », ils résolurent de tenter ensemble de reconstituer leur société, et, peut-être, de poursuivre et réaliser toutes les tâches qui constituaient la base même de leur société anéantie.

Par malheur, vers ce temps-là, sur cette partie de la surface du continent Grabontzé, les anormales conditions d'existence êtrique de la plupart des êtres tri-cérébraux de là-bas, telles qu'elles avaient été établies avant la catastrophe, avaient déjà repris tous leurs droits ; aussi ces membres survivants de la société des Akhldannés se mirent-ils à chercher, sur ce même continent, un autre lieu d'existence permanente, qui fût plus propice à leur travail, lequel exigeait une entière tranquillité.

Ils jugèrent conforme à leurs projets la vallée d'un grand fleuve qui coulait vers le nord de ce continent, et y émigrèrent tous avec leurs familles, afin de poursuivre dans l'isolement la réalisation de la tâche qu'avait assumée leur société.

Toute la région à travers laquelle coulait ce grand fleuve reçut d'eux pour la première fois le nom de « Sakrounakari ».

Le nom de cette région changea ensuite à plusieurs reprises ; actuellement elle porte celui d'« Egypte », et le grand fleuve, qui s'appelait alors « Nipilhouatchi » porte de nos jours, ainsi que je te l'ai dit, le nom de « Nil ».

Peu après que certains des anciens membres de la société savante des Akhldannés se furent fixés sur cette partie de la surface de la planète Terre, vinrent également y demeurer tous les êtres de notre tribu qui se trouvaient à cette époque sur la planète qui t'intéresse.

Entre les êtres tri-cérébraux de notre tribu habitant cette partie de la surface de ta planète et les premiers émigrés des anciens membres de la société des Akhldannés qui avaient par hasard survécu, existait la relation suivante :

Je t'ai dit un jour que, juste avant la seconde perturbation transapalnienne, notre pythie, dans une prophétie, avait signifié à tous les êtres de notre tribu, qu'ils eussent à émigrer sans tarder, pour y poursuivre leur existence, sur une partie déterminée de ce continent qui se nomme actuellement l'« Afrique ».

Cette partie déterminée du continent désignée par la pythie se trouvait en amont d'un grand fleuve, le « Nipilhouatchi » ; les êtres de notre tribu y existèrent pendant tout le temps que dura la seconde perturbation transalpanienne et y demeurèrent par la suite, lorsque tout fut peu à peu revenu à un état relativement normal. Lorsque

la plupart des êtres de là-bas qui avaient survécu eurent presque oublié le passé, voyant que rien ne leur était arrivé, ils installèrent à nouveau l'un de leurs fameux « centres de culture » au centre de cette future Afrique, et les anciens membres de la société des Akhldannés s'étant mis, comme je te l'ai dit, à chercher un lieu de résidence permanente propre à leur existence, ils rencontrèrent par hasard certains êtres de notre tribu, qui leur conseillèrent d'émigrer en aval du dit fleuve.

Les relations amicales des nôtres avec de nombreux membres de l'ancienne société des Akhldannés dataient de l'époque où ils les avaient connus sur le continent Atlantide, soit presque dès la fondation de cette société.

Je te l'ai déjà dit, t'en souviens-tu, au moment où je descendis pour la première fois sur cette planète et où les êtres de notre tribu s'assemblèrent dans la ville de Samlios pour trouver, avec ma collaboration, une issue à la situation difficile qui s'était créée en ce temps-là, ces assemblées générales des nôtres se tinrent précisément dans une dépendance de la principale « cathédrale » de la société des Akhldannés, et dès lors, des relations amicales se nouèrent entre les êtres de notre tribu et certains membres de cette société.

Là-bas, dans la future Egypte, où les uns et les autres avaient émigré de la façon que j'ai dite, les relations des nôtres avec les anciens membres qui avaient par hasard survécu, ou avec leurs descendants, loin de se rompre, durèrent presque jusqu'au moment où les nôtres quittèrent ta planète.

« L'espoir qu'avaient formé ces quelques rescapés de la société des Akhldannés de ressusciter leur société et d'en accomplir les tâches ne se réalisa pas. Mais c'est pourtant grâce à eux que la présence des êtres de plusieurs générations conserva, après le désastre de l'Atlantide, le sens et la

« conviction instinctive » de la nécessité de ce qu'on appelle l'« être personnel achevé ».

Et c'est également grâce à eux que certaines acquisitions de la raison des êtres tri-cérébraux de là-bas se sont conservées tant que cette raison resta normale en eux, et qu'elles ont été, pendant un certain temps, mécaniquement transmises par hérédité de génération en génération, pour parvenir jusqu'aux êtres de temps éloignés, voire jusqu'à certains êtres contemporains.

Au nombre de ces résultats des savantes acquisitions dues aux membres de la société des Akhldannés, et qui se transmirent par hérédité, se rangent sans aucun doute les imposants et ingénieux « édifices d'art » que je vis construire lors de ma quatrième descente sur ta planète par des êtres peuplant cette partie du continent nommé aujourd'hui « Afrique », et dont je m'apprête à te parler.

Bien que ce nouvel observatoire, dont notre compatriote m'avait fait tant d'éloges, n'ait pas justifié mon attente, il était pourtant, de même que les autres édifices d'art des êtres de cette région, ingénieux au plus haut point, et suscita en ma présence générale des données propres à enrichir mon conscient de nombreuses et fécondes informations.

Afin que tu puisses clairement te représenter et comprendre comment ces édifices d'art furent érigés par les êtres tri-cérébraux de cette région pour le bien de leur existence êtrique, il suffira, je pense, que je t'explique, avec le plus de détails possible, en quoi consistait la particularité de leurs judicieuses inventions pratiques dans ce nouvel observatoire, pour lequel je m'étais décidé à visiter ces lieux.

« Il me faut d'abord t'informer de deux faits concernant les modifications de la présence générale des êtres tri-cérébraux qui t'intéressent.

Le premier consiste en ce qu'au début, lorsqu'ils existaient encore normalement, comme il convient à tous les êtres

tri-cérébraux, et qu'ils possédaient ce qu'on appelle la « vue olouestesnokhnienne », ils pouvaient discerner de leurs propres yeux la visibilité de toutes les concentrations cosmiques petites et grandes situées à une distance correspondant à la vision d'un être tri-cérébral ordinaire, et cela pendant n'importe quel processus de l'Okidanokh omniprésent s'effectuant en leur atmosphère.

Quant à ceux qui s'étaient perfectionnés consciemment et avaient amené la sensibilité de perception de leurs organes visuels — comme le font partout ailleurs tous les êtres tri-cérébraux — jusqu'à l'état « olouesultratesnokhnien », ils acquirent la possibilité de percevoir à cette même distance la visibilité de toute unité cosmique dont le surgissement et l'existence ultérieure dépendaient des cristallisations directement issues du Théomertmalogos sacré, c'est-à-dire des émanations de Notre Très Saint Soleil Absolu.

Mais plus tard, mon enfant, lorsque se furent définitivement fixées là-bas les anormales conditions d'existence êtrique ordinaire, et que la Grande Nature, pour les raisons dont je t'ai déjà parlé, se vit contrainte, parmi d'autres mesures restrictives, de faire dégénérer aussi le fonctionnement de leurs organes visuels jusqu'au niveau d'une vue dite « koritesnokhnienne » — vue propre à la seule présence des êtres uni-cérébraux et bi-cérébraux — la visibilité de toute concentration cosmique petite ou grande cessa de leur être perceptible, si ce n'est lorsque s'effectuait au sein de l'élément actif omniprésent Okidanokh, dans l'atmosphère de leur planète, le processus sacré de « djartklom », c'est-à-dire — selon une compréhension conforme à leurs propres perceptions — « en pleine nuit ».

Et le second fait, conséquence de la dégénérescence de leur vue au niveau koritesnokhnien, est fondé sur une loi commune à tous les êtres, à savoir que les résultats de toute manifestation de l'Okidanokh omniprésent ne sont perçus par les organes visuels que lors d'un contact direct avec les vibrations qui se constituent chez les êtres et réalisent le

fonctionnement de l'organe êtrique, afin qu'il perçoive la visibilité des concentrations cosmiques au moment donné ; ce qui signifie que les résultats des manifestations de l'Okidanokh omniprésent sont perçus seulement dans le cas où ils s'effectuent dans des limites précises dépendant de la qualité de perception atteinte par le dit organe, et au delà desquelles cesse son « inertie d'impulsion » ; autrement dit, ces êtres ne voient que les objets qui se trouvent presque à côté d'eux.

Lorsque ces résultats s'effectuent hors de ces limites, leur manifestation ne parvient pas jusqu'aux êtres dont la présence ne comporte que des organes de perception visuelle formés par les seuls résultats de l'ensemble de l'Itoklanotz.

Il me paraît fort à propos de rappeler ici l'une des profondes sentences de notre Mullah Nassr Eddin, sentence qui définit nettement le cas présent, c'est-à-dire le degré de perception visuelle que tes favoris contemporains ne sauraient dépasser.

Cette sage sentence, rarement citée, se formule ainsi :

« Montre-moi l'éléphant qui a été vu par un aveugle — alors seulement je te croirai quand tu prétends avoir vu une mouche ».

« Or, mon enfant, grâce aux dispositifs construits en cette future Egypte, destinés à l'observation des autres concentrations cosmiques, et dont l'initiative revenait à la raison des descendants éloignés des membres de la société savante des Akhldannés, chacun de tes malheureux favoris acquit, bien que leur vue soit devenue depuis peu « koritesnokhnienne », le pouvoir de percevoir librement en tout temps, ou, comme ils disent, « de jour et de nuit », la visibilité de toutes les concentrations cosmiques éloignées qui tombaient, au cours du processus de mouvement harmonique général, dans la sphère de leurs observations.

Pour compenser la faiblesse de leurs organes de perception visuelle, ils inventèrent ceci :

Au lieu d'installer leurs « tesskuânos » ou « télescopes » — dont les plans de construction, soit dit en passant, leur vinrent également de leurs ancêtres éloignés — à la surface de la planète, comme cela se faisait ordinairement là-bas et comme cela se fait encore de nos jours, ils les logèrent au contraire très profondément à l'intérieur de la terre et se livrèrent à l'observation des concentrations cosmiques situées hors de l'atmosphère de leur planète, au moyen de « tunnels » spécialement creusés.

L'observatoire que je vis possédait cinq de ces tunnels.

Ils s'ouvraient vers les diverses régions de l'horizon céleste en différents points de l'espace occupé par l'observatoire, mais se rejoignaient tous en une petite fosse souterraine qui formait une sorte de caveau. Là, les spécialistes du temps, les « astrologues », se livraient à leurs observations, en vue d'étudier, comme je l'ai déjà dit, la présence visible et les résultats de l'action réciproque d'autres concentrations cosmiques appartenant soit à leur propre système solaire, soit aux autres systèmes de Notre Grand Univers.

Ils se livraient à leurs observations à travers l'un ou l'autre de ces cinq tunnels, orientés dans diverses directions de la voûte céleste, selon la position momentanée de leur planète, dans le processus de « mouvement harmonique général », par rapport à la concentration cosmique observée.

Je le répète, mon enfant, la principale particularité de l'observatoire érigé par les êtres tri-cérébraux de la future Egypte n'était pas nouvelle pour moi, le même principe ayant été appliqué à mon observatoire sur Mars — avec la seule différence que mes sept longs tuyaux se trouvaient placés à la surface de la planète et non à l'intérieur ; cependant, toutes leurs innovations étaient si intéressantes dans leurs détails, que je fis à toutes fins utiles un croquis de tout ce que je vis là-bas, et en tirai même profit pour mon observatoire.

Quant aux autres édifices d'art de là-bas, je t'en parlerai

en détail un peu plus tard ; je te dirai seulement, en attendant, que tous ces édifices indépendants encore inachevés s'érigeaient non loin de l'observatoire, et — comme je l'appris en les visitant, toujours sous la conduite de notre guide le constructeur, ami de l'un des nôtres — qu'ils étaient destinés en partie, eux aussi, à l'observation des autres soleils et planètes de Notre Grand Univers, et en partie à déterminer et diriger intentionnellement les variations de l'atmosphère environnante, en vue d'obtenir le « climat » voulu.

Tous ces édifices d'art occupaient une assez grande superficie dans cette localité, et ils étaient entourés d'une clôture faite de plantes appelées là-bas « zalnakatar », entrelacées de façon particulière.

« Il est des plus intéressants de signaler ici qu'à l'entrée principale de cet énorme enclos, ils avaient érigé une statue de pierre assez grande — grande naturellement par rapport à la taille de leur présence générale — qu'ils appelaient « Sphinx », et qui me rappelait beaucoup une statue que j'avais vue lors de ma première descente personnelle sur ta planète, dans la ville de Samlios, juste en face de l'immense édifice appartenant à la société savante des Akhldannés, et qui était alors désigné sous le nom de « cathédrale principale » de cette société.

Cette statue qui m'avait si fort intéressé, dans la ville de Samlios, était l'emblème de la société ; et elle portait le nom de « Conscience ».

Elle représentait un être allégorique, c'est-à-dire un être dont le corps planétaire était constitué par les diverses parties des corps planétaires de tels ou tels êtres de forme déterminée existant sur terre, lesquels, d'après les conceptions cristallisées chez les êtres tri-cérébraux de là-bas, réalisaient chacun l'idéal de l'un ou de l'autre des fonctionnements êtriques.

La masse principale du corps planétaire de cet être

allégorique était représentée par le « torse » d'une forme d'être déterminée de là-bas portant le nom de « taureau ».

Ce « torse » de taureau reposait sur les quatre pattes d'un autre être, de forme également bien déterminée, du nom de « lion » ; et sur la partie du torse du taureau appelée « dos » étaient fixées deux grandes ailes exactement semblables à celles d'un puissant être-oiseau qu'ils appellent « aigle ».

A l'endroit où aurait dû se trouver la tête, étaient assujettis au tronc, par un morceau d'« ambre », deux seins représentant les « seins d'une vierge ».

Fort intéressé par cette étrange figure allégorique, j'en avais demandé la signification, et l'un des membres savants de cette grande société d'êtres-hommes m'avait alors donné les explications suivantes :

« Cette statue est l'emblème de la société des Akhldannés, et sert à tous les membres de stimulant pour éveiller en eux et leur remémorer sans cesse les impulsions correspondant à celles qu'elle doit représenter. »

Puis il continua :

« Chacune des parties de cette figure allégorique provoque, dans les trois parties indépendamment associatives de leur présence générale, c'est-à-dire dans le corps, la pensée et le sentiment, un choc déterminant des associations appropriées aux connaissances distinctes qui seules permettent, dans leur ensemble, de se débarrasser graduellement des facteurs indésirables qui se trouvent en chacun de nous — facteurs transmis par hérédité, ou que nous avons acquis nous-mêmes, et qui, en suscitant peu à peu en nous des impulsions néfastes, sont causes de ce fait que nous ne sommes pas ce que nous pourrions être.

« Ce sphinx nous rappelle et nous montre sans cesse qu'il ne nous est possible de parvenir à nous affranchir de ces facteurs qu'en astreignant sans relâche notre présence générale à toujours penser, sentir et agir, dans les circonstances voulues, selon ce que cet emblème est chargé d'exprimer.

« Et nous tous, membres de la société des Akhldannés, comprenons notre emblème de la façon suivante :

« Le tronc de cet être allégorique, représenté par le torse d'un taureau, signifie que les facteurs cristallisés en nous et qui suscitent en notre présence des impulsions funestes, aussi bien héréditaires que personnellement acquises, ne peuvent être régénérés que par un labeur acharné, pareil à celui auquel est particulièrement apte, entre tous les êtres de notre planète, le « taureau ».

« Et que ce torse soit fixé sur les pattes d'un « lion » signifie que ce labeur doit s'effectuer avec la conscience et le sentiment de hardiesse et de foi en sa propre « puissance », la puissance étant la propriété que possède au plus haut degré, entre tous les êtres de la planète, le propriétaire de ces pattes — le puissant lion.

« Et les ailes du plus fort des oiseaux, de celui qui vole le plus haut, l'« aigle », fixées au torse du taureau, rappellent constamment aux membres de notre société que, dans ce labeur, et pendant l'activité intérieure de ces propriétés psychiques d'appréciation de soi-même, il importe de méditer sans arrêt sur les questions qui ne concernent point les manifestations directement requises pour l'existence êtrique ordinaire.

« Quant à l'étrange image de la tête de notre être allégorique, figurée sous la forme de ces « seins de vierge », elle signifie que toujours et en tout, dans les divers fonctionnements, intérieurs aussi bien qu'extérieurs, provoqués par notre propre conscience, doit prédominer l'« amour » — cet amour qui ne peut surgir et subsister que dans la présence des concentrations qui se constituent dans les parties conformes aux lois de tout être intégral responsable en qui réside l'espoir de Notre Père Commun.

« Et que cette tête soit fixée au torse du taureau au moyen de l'ambre signifie que cet amour doit être absolu-

ment impartial, c'est-à-dire parfaitement isolé de toutes les autres fonctions qui s'effectuent en la présence générale de tout être responsable. »

Sache, mon enfant, pour que la signification de ce dernier emblème, lié à la matière nommée « ambre », te soit tout à fait compréhensible, que l'ambre est l'une des sept formations planétaires dans la constitution desquelles entrent en proportion égale les trois parties sacrées, distinctes et indépendantes de l'élément actif Okidanokh omniprésent ; et ces formations intra et sus-planétaires servent, dans le processus de réalisation planétaire, de « digues » aux trois flux séparés de ces trois parties saintes indépendamment localisées. »

En cet endroit de son récit, Belzébuth fit une légère pause, comme s'il méditait quelque chose, et reprit :

— Tandis que je te décrivais ce que je vis sur cette partie de terre ferme de ta planète, qui a subsisté jusqu'à aujourd'hui, et où existent encore certains descendants directs des membres de la réellement grande société savante des Akhldannés, se mit peu à peu à revivre en moi — comme résultat des manifestations de ma raison êtrique, et sous l'effet de divers souvenirs associés à toutes sortes d'impressions fixées en ma présence, suscitées par les perceptions visuelles des environs de cette localité — toute la série d'associations de pensées liées aux scènes évoquant l'une des émotions êtriques que j'éprouvai pendant mon dernier séjour là-bas, au cours d'une visite que je fis à cette Egypte contemporaine, un jour que, plongé dans mes réflexions, j'étais assis au pied de l'un de ces édifices antiques restés par hasard intacts, qui portent aujourd'hui le nom de « Pyramides ».

Dans le fonctionnement général de ma raison s'associèrent entre autres les réflexions que voici :

« Sans doute !... Qu'aucun des biens autrefois acquis par la raison des êtres du continent Atlantide pour l'existence

êtrique ordinaire ne soit devenu le patrimoine des êtres actuels de cette planète — cela peut encore se justifier logiquement, par le simple fait que, pour des raisons cosmiques qui ne venaient ni ne dépendaient en aucune façon des êtres tri-cérébraux d'ici, cette planète fut l'objet d'un second grand cataclysme non conforme aux lois, au cours duquel ce continent fut englouti avec presque tout ce qu'il contenait.

« Mais qu'advint-il de cette Egypte ?

« Le temps de sa grandeur est encore tout récent !...

« Certes, par suite de la troisième catastrophe qu'eut à subir cette infortunée planète, puis de la cinquième catastrophe — dont je te parlerai plus tard — cette partie de sa surface fut recouverte par les sables. Mais les êtres tri-cérébraux qui la peuplaient ne périrent point, ils se dispersèrent seulement sur diverses autres parties de ce même continent. Aussi, quelles que fussent les nouvelles conditions où ils se trouvèrent, les résultats cristallisés, transmis par hérédité, de facteurs perfectionnés pour la constitution d'un « penser logique » êtrique normal, auraient-ils dû, semble-t-il, se conserver en leur présence... »

Or, mon enfant, lorsqu'après mon « alstouzori » affligeant, ou, comme l'auraient dit tes favoris, après ces « amères réflexions », je voulus tirer au clair la vraie raison de ce fait lamentable, mes recherches minutieuses m'amenèrent enfin à comprendre et à reconnaître de tout mon être que cette anomalie était uniquement due chez eux à l'un des aspects caractérisés de la principale particularité de leur étrange psychisme, particularité qui s'est déjà cristallisée pour devenir partie intégrante de leur présence générale, et qui sert de facteur à l'apparition périodique, en eux, de ce qu'on appelle « la soif impérieuse de détruire tout ce qui est en dehors d'eux ».

Car lorsqu'en ces êtres tri-cérébraux le fonctionnement de cette particularité phénoménale de leur psychisme — effrayante pour toute raison — atteint son paroxysme, et

qu'ils la manifestent au dehors, c'est-à-dire quand ils se mettent, sur quelque partie de la surface de leur planète, à effectuer le processus de destruction mutuelle, ils anéantissent par la même occasion, sans aucun but précis, sans même ce qu'on appelle une « nécessité organique », tout ce qui tombe par hasard dans la sphère de perception de leurs organes visuels. En ces périodes de phénoménal paroxysme psychopathique, les êtres entre lesquels s'effectue ce terrible processus détruisent non seulement tout ce qu'ils ont eux-même réalisé à dessein, mais toutes les œuvres que leur ont léguées les êtres des époques précédentes, et qui se sont par hasard conservées intactes jusqu'à eux.

« Ainsi donc, mon enfant, pendant la période de mon quatrième séjour personnel sur la surface de ta planète, après mon arrivée dans le pays qui porte aujourd'hui le nom d'Egypte, j'existai quelques jours parmi les descendants éloignés de ces êtres membres de la grande société savante des Akhldannés, et je pris connaissance de certains résultats de leurs partkdolgdevoirs êtriques, résultats restés intacts pour le bien de leur descendance ; puis je me rendis, escorté de deux membres de notre tribu, dans les pays du sud de ce continent, et là, aidés des êtres tri-cérébraux de l'endroit, nous capturâmes le nombre voulu d'êtres-singes.

Cette opération achevée, je fis aussitôt avertir télépathiquement notre vaisseau *Occasion,* et, la nuit suivante, qui fut sombre à souhait, le vaisseau descendit vers nous.

Après avoir embarqué ces êtres-singes dans le compartiment spécial du vaisseau *Occasion* aménagé à l'intention de Gornakhour Kharkhar et sur ses directives, nous remontâmes sur la planète Mars, et de là, au bout de trois jours martiens, je m'élevai sur le même vaisseau, avec les singes, jusqu'à la planète Saturne.

Nous avions décidé de n'entreprendre les expériences sur les singes que l'année suivante, une fois qu'ils se seraient bien acclimatés et adaptés à leurs nouvelles conditions d'existence, et je ne les aurais pas amenés si vite sur la planète Saturne, si je n'avais promis à Gornakhour Kharkhar, lors de notre dernière entrevue, d'assister à une solennité familiale qui devait bientôt avoir lieu.

En cette solennité familiale, nommée « khri-khra-khri », les êtres de l'entourage de Gornakhour Kharkhar devaient baptiser son premier héritier, tout récemment produit.

J'avais promis d'y assister, afin de prendre sur moi, à l'égard de l'héritier récemment apparu, ce qu'on appelle l'« obligation êtrique alnatourornienne ».

Il est intéressant de remarquer ici que la coutume de prendre sur soi pareille obligation êtrique se rencontrait également dans l'antiquité, chez les êtres tri-cérébraux de ta planète, et qu'elle est même parvenue jusqu'à tes favoris contemporains, mais ils n'ont gardé que la forme extérieure de cette grave et importante procédure. Les êtres qui prennent soi-disant sur eux cette obligation sont appelés par tes favoris actuels « parrain » et « marraine ».

Ce premier héritier de Gornakhour Kharkhar reçut alors le nom de « Raourkh ».

Chapitre 24

Belzébuth s'envole vers la planète Terre pour la cinquième fois

BELZEBUTH reprit son récit :

— Après mon quatrième séjour à la surface de la planète Terre, de longues années s'écoulèrent.

Pendant cette période, je me livrais naturellement de temps à autre, au moyen de mon tesskuâno, à une observation attentive de l'existence étrique de tes favoris.

Leur nombre s'était notablement accru : ils peuplaient déjà presque toutes les grandes et petites parties de terre ferme de ta planète ; quant à leur principale particularité, elle continuait bien entendu de se manifester, c'est-à-dire qu'ils se livraient de temps à autre au processus de destruction mutuelle de leur existence.

De grands changements survinrent pendant le temps qui s'écoula entre ma quatrième et ma cinquième visite à la surface de ta planète — en particulier dans les régions où se concentrait l'existence de tes favoris. Tous leurs « centres de culture » du continent d'Ashhark, par exemple, où je m'étais rendu en personne pendant mes descentes antérieures sur la Terre, c'est-à-dire les pays de Tikliamouish et de Maralpleissis, avaient complètement disparu à mon cinquième séjour.

La cause de cette destruction de leurs « centres de culture », et des changements qui s'effectuèrent en général à la surface de cette infortunée planète, fut une nouvelle catastrophe, la troisième qu'elle eut à subir.

Cette troisième catastrophe, d'un caractère exclusivement local, se produisit par suite d'extraordinaires « déplacements accélérés des parties de l'atmosphère », ou, comme

l'auraient dit tes favoris, de « grands vents » qui durèrent plusieurs années.

La cause de ces « déplacements anormaux », ou de ces « grands vents », était, cette fois encore, les deux fragments qui s'étaient détachés de ta planète, pendant la première grande catastrophe, pour devenir plus tard de petites planètes indépendantes de ce système solaire, et qui portent actuellement les noms de « Lune » et d'« Anoulios ».

En fait, cette troisième catastrophe fut uniquement déclenchée par le plus grand des fragments détachés de la Terre, c'est-à-dire par la « Lune » ; le plus petit, « Anoulios », n'y joua aucun rôle.

Les déplacements accélérés dans l'atmosphère de la Terre se produisirent de la façon suivante :

Lorsque la petite planète Lune, surgie par accident — et qui, dans sa tendance à retomber sans cesse vers sa base, suivait une trajectoire d'ores et déjà établie, conformément à la « loi de rattrapage » — eut constitué de façon définitive son atmosphère, cette présence déterminée, nouvellement apparue à la surface de la Lune, n'ayant pas encore acquis son harmonie propre au sein de l'harmonie du mouvement systémaire général, ce que l'on nomme la « friction osmoualnienne », non équilibrée, pour ainsi dire, avec l'ensemble, provoqua dans l'atmosphère de la Terre les dits « déplacements accélérés » ou « grands vents ».

Et ces extraordinaires grands vents se mirent, comme on dit, à « effriter » par la violence de leurs courants les parties de « terre ferme » élevées et à en combler les « dépressions ».

Parmi ces dépressions se trouvèrent entre autres les deux régions du continent d'Ashhark sur lesquelles s'était particulièrement concentré le processus d'existence des premier et second groupes d'êtres de l'Asie actuelle, c'est-à-dire les principales parties des pays de Tikliamouish et de Maralpleissis.

Certaines parties du pays de Perlanie furent alors recouvertes par les sables, ainsi que la région, située au centre du continent Grabontzé, où s'était constitué, comme je l'ai déjà dit, après le désastre de l'Atlantide, ce qu'ils appelaient le principal « centre de culture » de tous les êtres tricérébraux de là-bas, région qui, après avoir été, en ces temps-là, la partie la plus florissante de la surface de ta planète, n'est plus aujourd'hui qu'un désert portant le nom de « Sahara ».

Sache également qu'en dehors de ces régions, les sables recouvrirent encore, sous l'effet des vents anormaux qui soufflaient alors, plusieurs autres petites étendues de terre ferme de la surface de cette infortunée planète.

« Il est intéressant de remarquer ici que tes favoris actuels apprirent, on ne sait comment, que les êtres tricérébraux de cette période avaient changé de lieu d'existence permanente ; ils appliquèrent à ces changements une « étiquette » — celle de « grandes migrations des peuples » — et les cataloguèrent dans leurs prétendues sciences.

Actuellement, certains « savants » de là-bas s'essoufflent tant qu'ils peuvent et s'évertuent à rechercher pourquoi et comment s'opérèrent ces changements, afin d'en informer les autres.

Il existe aujourd'hui à ce sujet plusieurs théories, qui, tout en n'ayant entre elles aucun point commun, et se révélant, objectivement parlant, plus fantastiques les unes que les autres, sont néanmoins toutes reconnues par la « science officielle » de là-bas.

En fait, les vraies causes des migrations des êtres tricérébraux d'alors furent que dès le début des « effritements », les êtres habitant le continent d'Ashhark, craignant d'être ensevelis sous les sables, se déplacèrent vers d'autres lieux relativement plus sûrs.

Et ce déplacement des êtres tri-cérébraux de là-bas s'effectua dans l'ordre suivant :

Une grande partie des êtres tri-cérébraux qui habitaient Tikliamouish émigra vers le sud du continent d'Ashhark, en un pays qui reçut plus tard le nom de « Perse ». Les autres se dirigèrent vers le Nord, et les lieux où ils se fixèrent portèrent plus tard le nom de « Kirghîztchéri ».

Quant aux êtres qui habitaient le pays de Maralpleissis, certains d'entre eux se déplacèrent dans la direction du Levant, tandis que la majorité se dirigeait vers l'Occident.

Ceux qui se mirent en route vers l'Est, après avoir franchi de hautes montagnes, se fixèrent sur les bords d'une grande « étendue saliakouriapienne », en une contrée qui reçut plus tard le nom de « Chine ».

Les autres êtres de Maralpleissis, qui cherchaient leur salut dans un déplacement vers l'Occident, errant de place en place, passèrent finalement sur un continent voisin qui porta plus tard le nom d'« Europe ».

Quant aux êtres tri-cérébraux qui existaient encore, à cette époque, au centre du continent Grabontzé, ils se disséminèrent sur toute sa surface.

« Or, mon enfant, ma cinquième élévation personnelle jusqu'à ta planète eut lieu pendant la période qui suivit immédiatement la nouvelle répartition de tes favoris en ces divers groupes.

Mon élévation personnelle eut cette fois-ci pour origine certains événements que je m'apprête à te raconter.

Mais tout d'abord, laisse-moi te dire que la principale étrangeté du psychisme de tes favoris, qui est le « besoin périodique de détruire l'existence de leurs semblables », m'intéressait davantage à chacun de leurs siècles, tandis que parallèlement s'éveillait en moi le désir impérieux de connaître les causes exactes de cette particularité, phénoménale pour des êtres tri-cérébraux.

C'est pourquoi, mon enfant, voulant avoir le plus de

matériel possible pour élucider cette question qui m'intéressait si fort, j'organisai de la manière suivante, entre mon quatrième et mon cinquième séjour sur la planète Terre, les observations auxquelles je me livrais depuis la planète Mars, au moyen du tesskuâno, sur ces originaux êtres tri-cérébraux.

Je distinguai à dessein parmi tes favoris toute une série d'êtres isolés, et nous poursuivîmes sur eux pendant un grand nombre de leurs années — tantôt moi personnellement, tantôt celui auquel j'avais confié ce soin — des observations minutieuses, nous efforçant autant que possible de ne rien laisser échapper, et d'examiner sous toutes leurs faces les particularités de leurs manifestations dans le processus de leur existence ordinaire.

Et je t'avouerai, mon enfant, que lorsque j'étais entièrement libre, j'observais parfois avec le plus grand intérêt, pendant des « sinonoums » entiers — ou, selon le terme dont tes favoris désignent approximativement pareil laps de temps, pendant des « heures » entières — les mouvements des êtres tri-centriques de là-bas que nous avions distingués, et je tentais de m'expliquer logiquement ce qu'on appelle leurs « émotions psychiques ».

« Or, un jour, tandis que de la planète Mars je me livrais à ces observations au moyen de mon tesskuâno, il m'apparut soudain que la durée moyenne de leur existence diminuait chaque siècle, voire même chaque année, à une allure régulière bien déterminée — et ce fut le point de départ de l'étude ultérieure, très sérieuse cette fois-ci, que je fis du psychisme des êtres tri-cérébraux qui t'intéressent.

Naturellement, après avoir constaté ce fait pour la première fois, je pris tout de suite en considération non seulement la principale particularité de leur psychisme, qui consiste en une destruction mutuelle périodique, mais encore les innombrables « maladies » qui sévissent exclusivement sur cette planète et dont la plupart surgissaient

et continuent d'ailleurs à surgir par suite des anormales conditions extérieures d'existence êtrique ordinaire qu'ils établirent eux-mêmes, conditions qui sont en partie responsables de leur incapacité à poursuivre une existence normale jusqu'au raskouârno sacré.

Lorsque j'eus remarqué ce fait pour la première fois, et que je me fus rappelé mes impressions antérieures à ce sujet, tandis que mon essence en recevait le choc, toutes les parties distinctes, indépendamment spiritualisées, de ma présence générale, furent envahies par la conviction qu'en réalité, à l'origine, les êtres tri-cérébraux de ta planète existaient jusqu'à douze siècles, d'après leur calcul du temps, et certains même jusqu'à quinze siècles.

Pour te faire une idée plus ou moins claire de l'allure à laquelle diminuait à cette époque la durée moyenne de leur existence, il te suffira de savoir qu'au moment où je quittai à jamais ce système solaire, la limite extrême de cette durée était de soixante-dix à quatre-vingt-dix de leurs années.

Et ces derniers temps, s'il arrive à l'un d'eux d'exister ne serait-ce que jusqu'à la limite mentionnée, tous les autres êtres de cette originale planète estiment qu'il a atteint un âge exceptionnel.

Mais s'il arrive à l'un d'eux d'exister par hasard un peu plus d'un siècle, cet être-là est montré dans leurs musées, et bien entendu tous les autres êtres de là-bas le connaissent, car leurs « journaux », comme on les appelle, publient tous, et à tout moment, sa photographie, ainsi que des descriptions de son genre d'existence, et jusqu'à l'énumération de chacun de ses « faits et gestes ».

« Or, mon enfant, comme je n'avais rien de spécial à faire sur la planète Mars pendant la période où je constatai soudain ce fait, et que tenter d'élucider cette nouvelle étrangeté au moyen de mon tesskuâno était chose complètement impossible, je résolus de m'élever là-bas en personne,

me promettant d'éclaircir sur place les causes de ce phénomène.

Quelques jours martiens après ma résolution, je m'embarquai de nouveau sur le vaisseau *Occasion*.

Lors de cette cinquième élévation sur ta planète, leur « centre de va-et-vient des résultats du perfectionnement de l'ingéniosité êtrique », ou, comme ils le nomment eux-mêmes, leur « centre de culture », était la ville de Babylone, où j'avais résolu de me rendre.

Notre vaisseau *Occasion* descendit cette fois sur ce qu'on appelle le « golfe Persique », car nous nous étions rendus compte, avant le vol, au moyen du tesskuâno, que l'endroit le plus propice, tant à nos projets de voyage, qui étaient d'atteindre la ville de Babylone, qu'au mouillage de notre vaisseau, serait précisément cette étendue saliakouriapienne de la surface de ta planète existant aujourd'hui là-bas sous le nom de « golfe Persique ».

Cette étendue d'eau convenait en effet au voyage que j'allais entreprendre, car le grand fleuve sur les rives duquel se dressait la ville de Babylone venait s'y jeter, et nous avions l'intention d'en remonter le cours.

« A cette époque, l'« incomparablement majestueuse Babylone » était à tous égards des plus florissantes. Elle était considérée comme un « centre de culture » non seulement par les êtres peuplant le continent d'Ashhark, mais par les êtres de toutes les autres grandes et petites terres fermes répondant aux besoins de l'existence êtrique ordinaire sur cette planète.

Lorsque j'arrivai pour la première fois dans leur « centre de culture », ils étaient précisément, en ce temps-là, en train de préparer... ce qui fut plus tard la principale cause d'accélération du rythme de dégénérescence de leur « organisation psychique », et avant tout dans le sens d'une atrophie du fonctionnement instinctif des trois facteurs principaux qu'il est propre à la présence de tout être tri-cérébral de posséder,

et qui suscitent en lui les impulsions êtriques existant sous le nom de « Foi », d'« Espérance » et d'« Amour ».

Et cette dégénérescence des facteurs êtriques, s'aggravant par hérédité de génération en génération, amena tes favoris actuels à posséder, au lieu du réel psychisme êtrique, tel qu'il devrait exister en la présence de tout être tri-cérébral, un psychisme « réel » certes, lui aussi, mais parfaitement caractérisé par cette sage sentence de notre cher Mullah Nassr Eddin :

« Il a tout en lui, hors le fonds, hors même le germe d'icelui ».

« Il me faut absolument te raconter en détail ce qui se passa en cette période à Babylone, car tous ces renseignements peuvent te servir d'excellent matériel en vue de mieux élucider et transmuer en ta raison toutes les causes dont l'ensemble détermina finalement l'apparition du psychisme, étrange pour des êtres tri-cérébraux, qu'ont aujourd'hui tes favoris.

Je dois te dire, pour commencer, que les informations relatives aux événements que je m'apprête à te rapporter m'ont été données par des êtres tri-cérébraux de là-bas qualifiés par les autres de « savants ».

Avant de poursuivre, il importe de préciser ici quels sont les êtres de ta planète que les autres nomment des « savants ».

De fait, bien avant mon cinquième séjour là-bas, avant la période où, comme je te l'ai déjà dit, Babylone était en pleine floraison, ceux que les autres tenaient pour « savants » ne ressemblaient en rien à tous ces êtres qui, dans l'Univers entier, se rendent réellement dignes d'être considérés comme des savants, c'est-à-dire qui acquièrent tout d'abord, grâce à leur labeur conscient et à leurs souffrances volontaires, la faculté de contempler chaque détail de tout ce qui existe dans ses rapports à l'origine du monde, et à l'existence du monde, ce qui leur permet de perfectionner

leur corps supérieur jusqu'au degré voulu du Mesureur sacré de Raison objective, afin d'être plus tard capables de ressentir les vérités cosmiques accessibles à leur corps êtrique supérieur selon son niveau d'accomplissement.

Mais depuis la civilisation tikliamouishienne, et plus particulièrement de nos jours, deviennent « savants », presque toujours, les êtres qui « rabâchent » le plus possible d'informations de toutes sortes, vides de sens, comme les vieilles grand'mères aiment à en seriner sur ce qui se disait, d'après elles, dans le bon vieux temps.

Sache, à ce propos, que notre estimable Mullah Nassr Eddin détermine la valeur des savants de là-bas par la sentence que voici :

« Tout le monde a l'air de croire que nos « savants » savent que la moitié de cent fait cinquante ».

Là-bas, sur ta planète, plus l'un de tes favoris emmagasine d'informations qu'il n'a jamais vérifiées, et encore moins ressenties par lui-même, plus il est considéré par les autres comme « savant ».

« Or, mon enfant, lorsque nous atteignîmes la ville de Babylone, elle regorgeait littéralement d'êtres savants venus de presque toute la planète.

Ces êtres se trouvaient rassemblés dans la ville de Babylone pour une raison des plus intéressantes ; aussi t'en parlerai-je en détail.

En fait, presque tous les savants de la Terre y avaient été amenés de force, sur l'ordre d'un souverain persan des plus originaux, sous la domination duquel se trouvait en cette période la ville de Babylone.

Pour que tu comprennes tout à fait bien sous quel aspect fondamental l'ensemble des résultats des conditions d'existence êtrique ordinaire anormalement établies là-bas avait suscité cette originalité du souverain persan, il est indispensable de t'éclairer tout d'abord sur deux faits établis longtemps auparavant.

Le premier de ces faits est que presque aussitôt après le désastre du continent Atlantide commença à se cristalliser peu à peu dans la présence de chacun de tes favoris, pour s'y fixer définitivement au cours des siècles derniers, une propriété particulière, sous l'effet de laquelle la sensation appelée « bonheur d'être » — qu'éprouve de temps à autre tout être tri-cérébral par suite d'une satisfaction du sentiment de sa valeur intérieure — apparaît exclusivement dans leur présence lorsqu'ils disposent en quantité d'un métal fort connu là-bas, et qu'on appelle « or ».

Le pire est qu'en raison de cette propriété particulière de leur présence générale, la sensation liée au fait de posséder le dit métal est encore renforcée, chez son détenteur, par les êtres de son entourage, voire par ceux qui ne connaissent l'existence de cet or que par ouï-dire et ne s'en sont point convaincus par des perceptions personnelles conformes.

De plus, l'usage s'est établi là-bas de ne jamais prendre en considération les manifestations êtriques qui amenèrent cet être à posséder une grande quantité de ce métal, ce qui suffit pour déclencher en la présence des êtres de son entourage le fonctionnement de cette conséquence cristallisée des propriétés de l'organe kundabuffer qui porte le nom d'« envie ».

Quant au second fait il consiste en ceci : après la période où la principale particularité de tes favoris a fonctionné en leur présence à une allure croissante, et où leur processus de destruction réciproque d'existence s'est effectué comme de coutume, entre leurs diverses communautés, lorsque, par la suite, cette propriété funeste, inhérente à eux seuls, s'est apaisée en leur présence générale, et que le dit processus a cessé pour un temps, le souverain de la communauté en laquelle a survécu le plus grand nombre de sujets, recevant le titre de conquérant, s'attribue à l'ordinaire tout ce que possédaient les êtres de la communauté vaincue.

Ce souverain vainqueur donne habituellement à ses sujets l'ordre de s'emparer, dans la communauté vaincue, de

toutes les terres, de tous les jeunes êtres de sexe féminin et de toutes les « richesses » qui s'y sont accumulées au cours des siècles.

« Or, mon enfant, lorsque les sujets de l'original souverain persan avaient vaincu les êtres d'une autre communauté, il leur interdisait de rien prendre de tout cela, et même d'y toucher, et leur enjoignait de ne ramener, en fait de « prisonniers », que les êtres savants de la communauté vaincue.

Afin de te représenter clairement et de mieux comprendre pour quelle raison précise surgit en l'individualité de ce souverain persan cette étrange lubie, propre à lui seul, il te faut savoir qu'un être savant tri-cérébral, du nom de Kharnakhoum — dont l'essence se cristallisa plus tard en ce qu'on appelle un « Individuum Hassnamouss Eternel » — avait imaginé pendant la période de la civilisation tikliamouishienne, dans la ville appelée « Tchiklaral », qu'il était soi-disant très facile de convertir n'importe lequel des métaux qui abondent à la surface de la planète en ce métal rare qu'est l'« or » ; il suffisait pour cela de connaître un tout petit secret.

Sa funeste invention se répandit alors rapidement, et, s'étant cristallisée dans la présence des êtres du temps, passa par hérédité de génération en génération, pour se transformer par la suite en une science pernicieuse et fantastique connue sous le nom d'« alchimie », nom emprunté à cette branche de la vraie science ayant réellement existé là-bas à des époques très reculées, au temps où ne s'étaient pas encore complètement cristallisées dans la présence de leurs ancêtres les conséquences des propriétés de l'organe kundabuffer, et qui aurait pu se révéler des plus utiles, et même indispensable, aux êtres tri-cérébraux de là-bas, voire à ceux des temps actuels.

Donc, pendant la période à laquelle se rapporte mon récit, ce souverain persan, poursuivant certains buts très

probablement hassnamoussiens, eut besoin d'une grande quantité de ce métal nommé « or », rare à la surface de la planète Terre ; ayant alors entendu parler du procédé inventé par celui qui est aujourd'hui l'« Individuum Hassnamouss » Kharnakhoum, il éprouva le plus vif désir d'obtenir de l'or par ce procédé si simple.

Ayant définitivement résolu de se procurer de l'or au moyen de l'« alchimie », ce souverain persan prit pour la première fois conscience de tout son être qu'il ne possédait pas encore le « petit secret » sans lequel il était tout à fait impossible de réaliser ce désir. Il se mit donc à rechercher comment s'y prendre pour découvrir ce « petit secret ».

Ses réflexions l'amenèrent au raisonnement suivant : « Du moment que les « savants » connaissent déjà tant d'autres « mystères », il s'en trouvera bien un pour connaître aussi ce mystère-là ».

Une fois parvenu à cette conclusion — et en proie au fonctionnement intense d'« étonnement êtrique » de ce que cette simple idée ne lui fut pas venue plus tôt à l'esprit — il fit appeler certains de ses fidèles sujets les plus proches et leur ordonna de rechercher celui d'entre les êtres savants de sa capitale qui connaîtrait ce « mystère ».

Lorsqu'on lui annonça, le lendemain, qu'aucun des êtres savants de la capitale ne connaissait ce secret, il ordonna d'interroger à leur tour tous les savants qui se trouvaient parmi les êtres des communautés assujetties ; et comme au bout de quelques jours il avait reçu la même réponse négative, il se reprit à penser fort sérieusement cette fois-ci.

Tout d'abord, ses graves réflexions amenèrent sa raison à comprendre que sans nul doute parmi les êtres savants de sa communauté il s'en trouvait bien un qui connaissait aussi ce « secret », mais que, le respect du « secret professionnel » étant fort développé chez les êtres de cette corporation, personne ne voulait le trahir.

Partant de là il se rendit compte qu'il ne fallait point

demander, mais exiger une réponse des êtres savants au sujet de ce mystère.

Le jour même il donna à ses aides les plus proches des instructions conformes, et ceux-ci se mirent à « questionner », selon la méthode pratiquée, depuis longtemps déjà, par les êtres détenteurs de pouvoir pour obtenir des réponses des êtres ordinaires.

Lorsque cet original souverain persan se fut définitivement convaincu que les êtres savants de sa communauté ne connaissaient réellement pas ce mystère, il rechercha ceux qui pourraient le connaître dans les communautés étrangères.

Et comme les souverains de ces communautés refusaient de livrer de plein gré leurs êtres savants, pour qu'ils soient « questionnés » à leur tour, il résolut de contraindre par la force ces souverains rebelles. Prenant alors le commandement des nombreuses troupes qui lui étaient assujetties, il organisa ce qu'on appelle des « excursions guerrières ».

Ce souverain persan disposait, en effet, de troupes nombreuses, parce qu'en cette période la « prévoyante adaptabilité » de la Grande Nature avait fait augmenter ce qu'on appelle la « natalité » chez les êtres de cette partie de la surface de la planète où était située la communauté dont il se trouvait, par hasard, être le souverain, et que les conditions nécessaires au processus cosmique général trogoautoégocratique étaient réalisées, c'est-à-dire que de cette contrée de la surface de ta planète s'élevaient en plus grand nombre les vibrations engendrées par la destruction de l'existence êtrique. »

Après cette dernière explication, Hassin interrompit Belzébuth par les paroles suivantes :

— Cher grand-père, je ne comprends pas pourquoi la production des vibrations requises en vue de la réalisation de ce très grand processus cosmique peut dépendre d'une partie déterminée de la surface de la planète. »

A la question de son petit-fils, Belzébuth répondit :

— Comme je m'apprête à faire du problème très particulier de ce terrible processus de destruction réciproque qu'ils appellent « guerre » le thème de l'un de nos prochains entretiens sur les êtres tri-cérébraux de la planète Terre, nous laisserons ta question en suspens jusqu'à cette conversation spéciale, car je pense que tu le comprendras alors parfaitement. »

Ayant dit, Belzébuth se reprit à parler des événements babyloniens.

— Lorsque cet original souverain persan se fut mis, avec ses troupes, à vaincre les êtres d'autres communautés et à enlever de force les « savants » qui se trouvaient parmi eux, ces derniers furent amenés dans la ville de Babylone, qu'il leur avait assignée comme lieu de rassemblement et d'existence, pour permettre à ce potentat, dont la domination s'étendait alors sur la moitié du continent d'Asie, de les « questionner » plus tard en toute liberté, dans l'espoir d'apprendre de l'un d'eux le secret de convertir un vil métal en ce métal nommé « or ».

Il organisa même spécialement à cette fin ce qu'on appelle une « campagne » à travers le pays d'« Egypte ».

Et il entreprit cette campagne parce que, à cette époque, des êtres « savants » venus de tous les continents s'étaient réunis là-bas, l'Egypte passant alors, selon une opinion très largement répandue, pour l'endroit de la planète où l'on pouvait trouver le plus d'informations intéressant les diverses « sciences ».

Ce conquérant persan se saisit de tous les êtres « savants » résidant alors en Egypte, qu'ils fussent étrangers ou indigènes ; parmi eux se trouvaient en outre plusieurs « grands-prêtres » égyptiens, descendants de ces membres savants de la société des Akhldannés qui, ayant par hasard survécu, avaient les premiers peuplé ce pays.

Mais une nouvelle passion ayant bientôt surgi dans la présence de cet original souverain persan, pour se substituer

à l'ancienne, à savoir la passion du processus même de destruction de l'existence de ses semblables, il en oublia ces « savants », qui continuèrent à exister en toute liberté, jusqu'à nouvel ordre, dans la ville de Babylone.

Les êtres « savants » venus de presque toutes les contrées de la planète, et ainsi réunis dans la ville de Babylone, se fréquentaient assidûment et parlaient entre eux, comme il est propre de le faire à tous les êtres « savants » de la planète Terre, de questions incommensurablement plus élevées que leur entendement, et dont ils n'auraient jamais été capables de rien tirer d'utile, ni pour eux ni pour les êtres ordinaires de là-bas.

C'est précisément de ces rencontres et conversations que surgit parmi eux, comme il en va presque toujours parmi les « savants » terrestres de là-bas, ce qu'on appelle « la question palpitante du jour », qui les toucha cette fois-ci, comme ils l'auraient dit, jusqu'en leur « for intérieur ».

Cette question devenue par hasard « la question palpitante du jour » s'empara si bien de leur être, qu'ils « daignèrent » même descendre de leur « piédestal » pour en parler non seulement avec les « savants » leurs semblables, mais partout, en tout lieu et à tout venant.

De sorte que l'intérêt éveillé par ce problème gagna peu à peu tous les êtres tri-cérébraux ordinaires existant à Babylone, et, vers le temps de notre arrivée en cette ville, elle était devenue pour tous les êtres de là-bas la « question du jour ».

Elle faisait l'objet de conversations et de discussions animées non seulement entre les savants eux-mêmes, mais entre les êtres ordinaires de là-bas.

Jeunes et vieux, hommes et femmes, et jusqu'aux bouchers babyloniens, tous parlaient et discutaient à ce sujet — et tous, surtout les savants, brûlaient de résoudre ce problème.

Avant notre arrivée, de nombreux êtres existant à

Babylone en avaient même complètement perdu la raison et beaucoup d'autres candidats se hâtaient sur leurs traces.

Cette « question palpitante du jour » consistait en ceci : ces « savants de malheur », et, avec eux, les êtres ordinaires de la ville de Babylone, désiraient tous savoir s'ils possédaient une « âme ».

Il existait à Babylone, à ce sujet, quantité de théories fantastiques de toutes sortes, et on en « fabriquait » à la hâte de nouvelles. Bien entendu, chacune de ces « théories capiteuses », comme on dit là-bas, avait ses adeptes.

Malgré leur multitude et leur diversité, ces théories se fondaient toutes exclusivement sur l'un ou l'autre des deux principes suivants, diamétralement opposés, il est vrai.

Ils nommaient l'un de ces principes « athéiste », et l'autre « idéaliste » ou « dualiste ».

Toutes les théories « dualistes » prouvaient l'existence de l'« âme » et bien entendu son « immortalité », ainsi que les « tribulations » de toutes sortes auxquelles elle était en proie après la mort de l'être-homme.

Toutes les théories « athéistes » prouvaient exactement le contraire.

Bref, mon enfant, lorsque nous arrivâmes dans la ville de Babylone, on était en train d'y construire ce qu'on appelle une vraie « tour de Babel ».

Ayant prononcé ces dernières paroles, Belzébuth réfléchit un instant et reprit :

— Je veux t'expliquer maintenant l'expression dont je viens de faire usage, de « tour de Babel », expression fréquemment employée sur ta planète par les êtres tri-cérébraux actuels.

Je tiens à m'arrêter à cette expression et à te l'expliquer, premièrement parce que je fus par hasard témoin de tous les événements qui lui donnèrent le jour, et secondement, parce que l'histoire de son apparition et des changements qu'elle a subis dans la compréhension de tes favoris peut te

démontrer de façon claire que les conditions toujours anormalement établies d'existence êtrique ordinaire ne laissent parvenir aux êtres des générations ultérieures aucune information exacte sur les événements réels qui se sont passés chez les êtres des époques reculées. Et s'il en parvient par hasard quelque chose dans le genre de cette expression, elle sert aussitôt de base, dans la raison fantastique de tes favoris, à toute une théorie, multipliant ainsi en leur présence les « egoplastikours êtriques » imaginaires, ou comme ils le diraient eux-mêmes, les « représentations psychiques » qui ont pour effet de faire surgir dans l'Univers ce « psychisme unique », étrange pour des êtres tri-cérébraux, que possède chacun de tes favoris.

Ainsi donc, m'étant mis, dès notre arrivée dans la ville de Babylone, à fréquenter divers êtres de là-bas, pour me livrer sur eux à des observations conformes, en vue d'élucider la question qui m'intéressait, je rencontrai presque partout ces savants rassemblés là en grand nombre, et j'en vins bientôt à ne plus fréquenter qu'eux, limitant à eux seuls et à leurs individualités toutes mes investigations.

« Parmi les êtres savants que je fréquentais à cette fin, il s'en trouvait un du nom de Hamolinadir, qui avait été, lui aussi, amené d'Egypte par contrainte.

Or, au cours de nos conversations, se nouèrent, entre cet être terrestre tri-cérébral Hamolinadir et moi-même, presque les mêmes relations qui s'établissent partout en général entre êtres tri-cérébraux qui se rencontrent fréquemment.

Ce Hamolinadir était un de ces savants de là-bas dans la présence générale desquels les facteurs d'impulsions propres à un être tri-cérébral, qui leur avaient été transmis par hérédité, n'étaient point encore entièrement atrophiés ; de plus, il me devint évident que, pendant son âge préparatoire, les êtres responsables de son entourage l'avaient plus ou moins normalement orienté, lui aussi, vers une existence responsable.

Il faut d'ailleurs te dire qu'il y avait en ce temps-là, dans la ville de Babylone, beaucoup d'autres savants comme lui.

Ce savant Hamolinadir était de race dite « assyrienne »; il avait vu le jour dans la ville même de Babylone, et c'est là qu'il avait été préparé à devenir un être responsable ; mais il avait été instruit en Egypte, dans une école supérieure à toutes celles qui existaient en ce temps-là sur la Terre, et qui était connue sous le nom d'« Ecole pour rendre la Pensée substantielle ».

Quand je le rencontrai pour la première fois, il était à un âge où son « Moi » avait atteint — quant au pouvoir de diriger de manière sensée le « fonctionnement psychique automatique » de sa présence générale — la plus haute stabilité accessible à un être tri-cérébral de la planète Terre de cette période, de sorte qu'il avait, pendant ce qu'on appelle « l'état passif de veille », des manifestations êtriques nettement exprimées telles que « conscience de soi », « impartialité », « sincérité », « sensibilité », « ingéniosité », et ainsi de suite.

Peu après notre arrivée à Babylone, j'assistai avec ce Hamolinadir à diverses « réunions » des êtres savants dont j'ai parlé, et j'entendis ce qu'ils appelaient des « exposés » de toutes sortes, précisément sur la question qui était alors le « thème du jour », et qui avait provoqué l'« agitation des esprits » de tous les Babyloniens.

Mon ami Hamolinadir était, lui aussi, fort excité par cette palpitante question.

Il se tourmentait et se mettait en fureur, parce que les nombreuses théories, anciennes et nouvelles, répandues sur cette question, étaient toutes, en dépit de leurs preuves absolument contradictoires, aussi convaincantes et véridiques les unes que les autres.

Selon lui, les théories prouvant que nous avons une âme « étaient exposées de manière logique et persuasive », mais

celles qui prouvaient juste le contraire « n'étaient ni moins logiques ni moins persuasives ».

Pour que tu puisses te mettre à la place de ce sympathique Assyrien, je t'expliquerai encore qu'en général, sur ta planète — aujourd'hui comme du temps de Babylone — toute théorie sur ce qu'ils nomment « la question de l'au-delà », ou toute autre « élucidation de détails » relative à quelque fait déterminé, est presque toujours l'invention d'êtres tri-cérébraux de là-bas chez lesquels la plupart des conséquences des propriétés de l'organe kundabuffer sont déjà entièrement cristallisées, de sorte qu'en leur présence se met à fonctionner à la perfection la propriété êtrique à laquelle ils donnent eux-mêmes le nom de « ruse ». Ils acquièrent ainsi peu à peu en leur présence, soit consciemment, soit automatiquement — quand je dis : consciemment, cela signifie, bien entendu, avec la sorte de raison qu'ils sont depuis longtemps les seuls à posséder — certaines propriétés qui leur servent à « repérer » les points faibles du psychisme de leurs semblables ; ces propriétés constituent alors en eux, à la longue, des données leur permettant de ressentir, et parfois même de comprendre, la singulière logique des êtres de leur entourage, et c'est conformément à ces données qu'ils inventent et combinent des théories sur telle ou telle question. Et par suite de l'atrophie graduelle, chez la plupart des êtres tri-cérébraux de là-bas, de la fonction êtrique nommée « ressentir instinctivement les vérités cosmiques » — atrophie consécutive aux anormales conditions d'existence êtrique ordinaire qu'ils ont eux-mêmes établies — s'il leur arrive de se concentrer sur l'étude de l'une de ces théories, ils s'en convainquent alors, qu'ils le veuillent ou non, de toute leur présence.

« Or, mon enfant,

« Sept de leurs mois après notre arrivée dans la ville de Babylone, je me rendis un jour avec mon ami Hamolinadir à ce qu'on appelle un « congrès » scientifique.

Ce « congrès scientifique » avait été organisé par les êtres amenés jadis de force dans la ville ; aussi réunit-il — outre les savants « confisqués » par le souverain persan, qui avait depuis lors cessé de se passionner pour la science de l'« alchimie » et les avait tous oubliés — quantité de savants venus de leur plein gré d'autres communautés, et, comme ils le disaient alors, « pour l'amour de la science ».

Ce jour-là, l'ordre des interventions des orateurs de ce congrès scientifique était mis au sort.

Mon ami Hamolinadir devait également prendre la parole ; aussi tira-t-il au sort. Il lui échut de parler le cinquième.

Avant lui, parmi les orateurs, les uns exposèrent de nouvelles « théories » de leur invention, les autres critiquèrent quelques doctrines déjà établies et bien connues d'eux tous.

Finalement ce fut le tour de ce sympathique Assyrien.

Il « monta en chaire », comme ils disent, et aussitôt les appariteurs suspendirent au-dessus de cette chaire une pancarte indiquant ce dont il allait parler, car tel était l'usage à cette époque.

La pancarte annonçait que l'orateur avait pris pour thème de son discours « l'instabilité de la raison humaine ».

Mon ami terrestre commença par expliquer quelle était à son avis la structure du « cerveau encéphalique » de l'homme, en quelles occasions et de quelle façon sont perçues les diverses impressions par ses autres cerveaux ; puis il précisa que c'est seulement après réalisation d'un « accord » déterminé entre ces divers cerveaux, que l'ensemble des résultats se grave dans le « cerveau encéphalique ».

Au début, il parla posément, mais plus il parlait, plus il s'échauffait, jusqu'au moment où, des cris dans la voix, il se mit à critiquer la raison humaine.

Il critiquait du même coup, sans la moindre pitié, sa propre raison.

Criant toujours, il se mit à démontrer de manière fort logique et convaincante l'instabilité et la variabilité de la raison humaine, expliquant par le menu comme il était facile de prouver n'importe quoi à cette raison, et de la persuader de tout ce qu'on voulait.

Déjà dans les cris de mon ami terrestre Hamolinadir perçaient les premiers sanglots, mais au milieu de ces sanglots, il n'en poursuivait pas moins son discours.

« Pour tout homme, disait-il, pour moi, naturellement, comme pour n'importe qui, prouver n'importe quoi ne donne aucun mal ; il suffit pour cela de connaître les chocs et les associations à susciter dans les divers cerveaux tandis que l'on démontre telle ou telle vérité.

« On peut même prouver facilement à l'homme que le monde entier, y compris les hommes, bien entendu, n'est que pure illusion, qu'il n'y a de réalité et d'authenticité au monde que dans nos « cors aux pieds », et même dans celui-là seul qui pousse sur l'orteil du pied gauche. Hormis ce cor au pied, rien n'existe au monde, tout ne fait que sembler, et encore aux « psychopathes arrondis » seulement. »

A cet instant de son discours, un appariteur apporta à ce sympathique être terrestre tri-cérébral un cruchon d'eau ; il but avec avidité, puis reprit, un peu plus calmement :

« Prenez-moi moi-même comme exemple. Je ne suis pas un savant quelconque ; dans tout Babylone, et en mainte autre ville, on me tient pour un homme de grand savoir et d'esprit.

« J'ai suivi jusqu'au bout un enseignement tel qu'il n'en existe pas de supérieur sur la Terre et tel qu'il n'en existera probablement jamais plus.

« Mais qu'a donc apporté à ma raison ce développement

supérieur quant à la question qui, depuis un an ou deux déjà, mène tous les Babyloniens à la folie ?

« En dépit de son développement supérieur, ma raison ne m'a rien apporté de plus, au cours de cette folie générale suscitée par la question de l'« âme », que « cinq vendredis par semaine ».

« Pendant cette période, j'ai examiné avec la plus grande attention et le plus grand sérieux toutes les théories anciennes et récentes sur l'« âme » ; pas une seule théorie sur laquelle je ne sois, en mon for intérieur, tombé d'accord avec l'auteur, toutes étant exposées fort logiquement et vraisemblablement, et ma raison ne pouvant s'empêcher d'approuver leur logique et leur vraisemblance.

« J'ai d'ailleurs écrit moi-même, pendant ce temps-là, une très importante étude sur cette « question de l'au-delà », et sans doute bon nombre des assistants ont-ils appris à connaître mon penser logique ; bien plus, il n'est pas un d'entre vous, selon toute probabilité, qui ne m'ait envié ce penser.

« Et cependant, je vous déclare honnêtement et sincèrement, à vous tous ici présents, qu'en ce qui concerne la question de l'au-delà, je ne suis ni plus ni moins, avec tout le savoir accumulé en moi jusqu'à ce jour, qu'un simple « imbécile au carré ».

« Nous élevons en ce moment chez nous, dans la ville de Babylone, une « tour de Babel » internationale, dans l'espoir de monter jusqu'au ciel, voir de nos propres yeux ce qui se passe là-haut.

« Cette tour se construit apparemment en briques d'aspect semblable, mais elles sont faites des matériaux les plus divers.

« Parmi ces briques, il en est de fer, il en est de bois, il en est de « pâte » ; il en est même de « duvet ».

« Or, nous bâtissons aujourd'hui avec ces briques, en plein centre de Babylone, une tour démesurément haute, et tout homme plus ou moins conscient est bien forcé de

s'aviser que tôt ou tard cette tour devra s'écrouler, écrasant dans sa chute non seulement tous les habitants de la ville, mais encore tout ce qu'elle contient.

« Quant à moi, je veux encore vivre ; je ne veux pas être écrasé par la tour, et je me sauve sans plus tarder. Vous autres, faites comme vous voudrez ! »

Il prononça ces dernières paroles tout en marchant, et disparut.

Je n'ai plus jamais revu ce sympathique Assyrien.

Comme je le sus plus tard, il quitta la ville de Babylone le jour même pour se rendre en Ninévie, où il demeura jusqu'à une vieillesse avancée. J'appris également que ce Hamolinadir ne s'occupa plus jamais de « sciences », et passa le reste de son existence à planter du « tchoungari » — on dit aujourd'hui du « maïs ».

« Or, mon enfant, le discours de ce Hamolinadir fit immédiatement une si forte impression sur les êtres de là-bas, qu'ils furent pendant presque tout un mois « comme si on les avait trempés dans l'eau ».

Et lorsqu'ils se rencontraient, ils ne parlaient plus de rien autre, mais ne faisaient que se remémorer et se répéter des passages de son discours.

Ils se les répétèrent même si souvent que certaines expressions de Hamolinadir se propagèrent parmi les êtres ordinaires de Babylone, où elles devinrent proverbiales.

Certaines de ses expressions parvinrent même jusqu'aux êtres actuels de la planète Terre ; de ce nombre est celle de « tour de Babel ».

Les êtres actuels se représentent aujourd'hui très nettement que l'on construisit un jour, en cette ville de Babylone, une certaine tour, pour permettre aux êtres de monter jusqu'à Dieu avec leurs corps planétaires.

Les êtres actuels de la planète Terre disent encore — ce dont ils sont intimement persuadés — que pendant la

construction de cette « tour de Babel », se produisit, entre plusieurs langues, une certaine confusion.

Il est parvenu en général aux êtres actuels de la planète Terre quantité de ces expressions détachées, qui avaient été prononcées ou fixées par divers êtres des plus sensés, au sujet de quelque détail d'une conception intégrale, aussi bien du temps où Babylone était le « centre de culture » qu'à d'autres époques. Et tes favoris des derniers siècles échafaudent sur ces « lambeaux », avec leur par trop galimatieuse raison, de telles « sornettes », que notre archi-retors Lucifer pourrait, ma foi, les envier.

« Parmi les nombreuses doctrines portant sur la question de l'au-delà, deux firent à Babylone une quantité d'adeptes ; ces doctrines n'avaient d'ailleurs absolument rien de commun entre elles.

Toutes deux passèrent de génération en génération, pour embrouiller leur « sain penser ètrique », déjà bien assez embrouillé sans cela.

En se transmettant de génération en génération, les détails de ces deux doctrines ont été modifiés, mais la pensée fondamentale qu'elles contenaient ne changea point et parvint même jusqu'aux contemporains.

L'une de ces deux doctrines, qui fit beaucoup d'adeptes à Babylone, était précisément du nombre des « doctrines dualistes », et l'autre, des « athéistes » ; par conséquent, l'une démontrait qu'ils possédaient une « âme », l'autre démontrait exactement le contraire, c'est-à-dire qu'ils n'avaient pas d'« âme » du tout.

La doctrine « dualiste » ou « idéaliste » affirmait que le corps grossier de l'être-homme contenait un corps subtil et invisible qui est l'« âme ».

Ce « corps subtil » de l'homme est immortel, c'est-à-dire n'est jamais détruit.

Il était dit ensuite que ce « corps subtil », c'est-à-dire l'« âme » devait pour toute action, tant volontaire qu'invo-

lontaire, du « corps physique », s'acquitter d'un paiement conforme, et que tout homme, à sa naissance, est constitué de ces deux corps, c'est-à-dire du « corps physique » et de l'« âme ».

Il était encore dit qu'à la naissance même de l'homme se posent sur ses épaules deux « esprits » invisibles.

Sur son épaule droite se pose l'« esprit du bien », lequel porte le nom d'« ange », et sur son épaule gauche, l'autre esprit, l'« esprit du mal », portant le nom de « diable ».

Dès le premier jour, ces esprits, l'esprit du bien et l'esprit du mal, inscrivent en leurs « carnets » toutes les manifestations de cet homme ; celui qui s'est posé sur l'épaule droite inscrit tout ce qu'on appelle les « bonnes manifestations » ou les « bonnes actions », et l'esprit posé sur l'épaule gauche, les « mauvaises ».

Il entre dans les obligations de chacun de ces deux esprits de suggérer à l'homme le plus possible de manifestations se trouvant être de son ressort, et de le contraindre à les accomplir.

L'esprit de l'épaule droite s'efforce donc toujours d'obtenir que l'homme s'abstienne d'exécuter les actions se trouvant être du ressort de l'esprit contraire, et fasse le plus grand nombre possible d'actions qui sont de son propre ressort.

L'esprit de l'épaule gauche agit à son tour de même, mais dans le sens contraire.

Il était encore dit, dans cet original enseignement, que ces deux esprits rivaux mènent entre eux une lutte incessante, et que chacun d'eux « sort de sa peau » pour que l'homme accomplisse de préférence celles des actions qu'il contrôle.

Lorsque l'homme meurt, ces esprits laissent son « corps » physique sur la Terre et enlèvent son « âme » vers « Dieu », qui existe quelque part là-haut, « dans les cieux ».

Là-haut « dans les cieux », ce « Dieu » est assis, entouré

de ses fidèles anges et archanges ; devant lui se dresse une « balance ».

De chaque côté de la balance se tiennent les « esprits de service ». Du côté droit se tiennent les esprits appelés « serviteurs du Paradis » — ce sont les « anges » — et du côté gauche, les « serviteurs de l'Enfer » — ce sont les « diables ».

Les esprits qui pendant la vie de l'homme se tiennent sur ses épaules, après sa mort mènent son « âme » à « Dieu » ; « Dieu » leur prend alors des mains les « carnets », sur lesquels sont consignées des notes concernant toutes les actions, et les pose sur les plateaux de la balance.

Sur le plateau de droite il pose le carnet de l'ange et sur le plateau de gauche le carnet du diable ; et suivant le plateau de la balance qui l'emporte, « Dieu » ordonne aux esprits de service qui se tiennent de ce côté de prendre cette « âme » en charge.

Du côté des esprits de service qui se tiennent à droite, se trouve précisément le lieu portant le nom de « Paradis ».

Cet endroit est d'une beauté et d'une magnificence indescriptibles. Le « Paradis » regorge de fruits divins, ainsi que d'innombrables fleurs aux arômes variés. L'air retentit sans cesse des sons charmeurs du chant des chérubins et de la musique des séraphins. Bien d'autres merveilles étaient ainsi énumérées, dont les effets extérieurs pouvaient selon les perceptions et conceptions anormales devenues inhérentes aux êtres de cette étrange planète leur procurer ce qu'ils appellent une « grande satisfaction », c'est-à-dire la satisfaction de besoins criminels pour des êtres tri-centriques, et dont l'ensemble chassa de leur présence, sans exception, tout ce que Notre Père Commun avait déposé en eux, et qui est indispensable à tout être tri-cérébral.

Sous le contrôle des esprits de service se tenant du côté

gauche de la balance, c'est-à-dire des diables, se trouvait, d'après cet enseignement babylonien, ce qu'on appelle l'« Enfer ».

En ce qui concerne l'Enfer, il était dit que c'était un endroit sans l'ombre de végétation, où régnait à perpétuité une chaleur incroyable et où l'on ne pouvait trouver une seule goutte d'eau.

En cet Enfer retentissent continuellement les sons d'une horrible « cacophonie », et les coups de fouet des « insultes » rageuses.

Partout y sont dressés des instruments de torture de toutes sortes en commençant par le « gril » et la « roue » pour finir par les machines à « couper les cors en morceaux » et à les saupoudrer mécaniquement avec du sel — et ainsi de suite dans le même style.

Cette doctrine babylonienne « idéaliste » expliquait de manière circonstanciée que l'homme devait constamment, pour que son « âme » aille en ce « Paradis », s'efforcer sur Terre de donner le plus de matériaux possible au « carnet » de l'esprit-ange posé sur son épaule droite.

Dans le cas contraire, les matériaux les plus nombreux iraient alimenter les notes de l'esprit posé sur l'épaule gauche, et l'« âme » de l'homme serait alors infailliblement jetée en cet épouvantable « Enfer ».

A ce moment, Hassin, n'y pouvant plus tenir, interrompit soudain Belzébuth par les paroles suivantes :

— Et quelles manifestations considèrent-ils comme bonnes ou comme mauvaises ?

Belzébuth enveloppa son petit-fils d'un étrange regard, et, hochant la tête, lui dit :

— Pour distinguer entre elles les manifestations êtriques regardées sur ta planète comme bonnes ou comme mauvaises, il a toujours existé, depuis les temps les plus reculés, et il existe encore de nos jours, deux conceptions indépendantes, n'ayant rien de commun l'une avec l'autre, et qui se transmettent de génération en génération.

La première de ces conceptions n'existe et ne se transmet là-bas que parmi des êtres tels que l'étaient jadis sur le continent Atlantide les membres de la société savante des Akhldannés, et tels que le devinrent quelques siècles plus tard, après la seconde perturbation transapalnienne, les êtres de là-bas ayant acquis en leur présence générale, bien que d'une manière différente, presque les mêmes données, et qui portaient le nom d'« initiés ».

Cette première conception s'exprime là-bas dans la formule suivante :

« Toute action de l'homme est bonne, dans le sens objectif du mot, lorsqu'il l'accomplit selon sa conscience ; et toute action est mauvaise, s'il doit en éprouver par la suite des « remords ».

Quant à la seconde conception, elle surgit peu après la « sage invention » du grand empereur Koniutsion, et, transmise de génération en génération par les êtres ordinaires de là-bas, se répandit peu à peu sur presque toute la planète, sous le nom de « morale ».

Il est intéressant de remarquer l'une des particularités que cette « morale » de là-bas acquit presque dès son apparition, et qui finit par lui devenir inhérente.

Ce qu'est au juste cette particularité de la « morale » terrestre, tu te le représenteras et le comprendras facilement si je te dis qu'elle possède, au dedans comme au dehors, la propriété « unique » qui est l'apanage de l'être dénommé « caméléon ».

L'étrangeté et l'originalité de cette particularité de la « morale » — et surtout de la « morale » contemporaine — consiste en ce que son fonctionnement se trouve, d'une manière automatique, sous l'entière dépendance de l'humeur des « autorités locales » ; laquelle humeur dépend à son tour, automatiquement elle aussi, de l'état de quatre sources

d'influences existant là-bas sous le nom de « belle-mère », de « digestion », de « petit caporal » et de « fric ».

« Le second enseignement babylonien, qui fit de nombreux adeptes et qui, passant de génération en génération, est parvenu lui aussi jusqu'à tes favoris actuels, se rangeait parmi les doctrines « athéistes » du temps.

Cet enseignement des candidats hassnamouss terrestres de l'époque répétait à satiété qu'il n'existait de par le monde aucun « Dieu » et encore moins d'« âme » en l'homme, et que par conséquent tous les raisonnements et discussions sur l'« âme » n'étaient ni plus ni moins que délires de malades visionnaires.

Il démontrait ensuite qu'il n'existait au monde qu'une certaine loi mécanique, aux termes de laquelle toute chose existante passe d'une espèce à l'autre, c'est-à-dire que les résultats surgis de causes antérieures quelconques se transforment progressivement pour devenir les causes de résultats ultérieurs.

Aussi l'homme n'est-il que la conséquence de quelque cause antérieure, et doit-il servir à son tour, en définitive, de cause à des conséquences quelconques.

Puis cet enseignement disait que tout phénomène « surnaturel » même s'il pouvait être réellement ressenti par la plupart des gens, n'était rien autre qu'un de ces résultats découlant de la loi mécanique spéciale.

L'entière compréhension de cette loi par la raison pure dépend de la connaissance progressive, impartiale et exhaustive de ses multiples détails, lesquels peuvent se révéler à la raison pure dans la mesure même de son développement.

Quant à la raison de l'homme, elle n'est que l'ensemble de toutes les impressions qu'il reçoit et qui lui fournissent peu à peu des données pour des comparaisons, des déductions, et des conclusions.

Le résultat de cet ensemble de données lui fournit d'amples informations sur des faits variés se répétant identiquement autour de lui, et qui servent à leur tour, dans l'organisation générale de l'homme, de matériel pour élaborer en lui des convictions bien déterminées. Tout cela constitue la raison de l'homme, c'est-à-dire son propre psychisme subjectif.

« Quelle que soit la manière dont on ait parlé de l'« âme » dans les deux enseignements mentionnés, et en dépit des funestes moyens employés par ces « savants » rassemblés là-bas et venus de presque tous les pays de la planète pour convertir peu à peu la raison de leurs futurs descendants en véritable « moulin-à-sornettes », cela n'aurait encore été que demi-mal ; mais toute l'horreur objective tient au fait qu'il en résulta de grands maux non seulement pour leur descendance, mais pour tout ce qui existe.

Le fait est que lors de la grande « agitation des esprits » dans la ville de Babylone, quand ils eurent acquis en leurs présences, par leurs « élucubrations » collectives, quantité de données pour des manifestations hassnamoussiennes — en plus de celles qu'ils possédaient déjà — et qu'ils se furent dispersés pour retourner chez eux, ils se mirent à propager partout, inconsciemment bien entendu, tels des microbes contagieux, toutes les idées dont l'ensemble devait finir par détruire les derniers vestiges, et jusqu'aux traces, de tous les résultats des Saints Travaux du Très Saint Ashyata Sheyimash.

Ces Saints Travaux « consciemment soufferts », il les avait intentionnellement réalisés, en vue de créer pour eux des conditions extérieures particulières d'existence étrique ordinaire, qui seules auraient pu faire disparaître peu à peu de leur présence les funestes conséquences des propriétés de l'organe kundabuffer, de sorte qu'à leur place ils puissent acquérir les propriétés conformes à la présence de tout être tri-cérébral, présence dont la totalité est à l'image exacte de l'Univers.

Un autre résultat des « élucubrations » variées auxquelles

se livrèrent alors sur la question de l'« âme », en la ville de Babylone, les êtres « savants » de la Terre, fut que, peu après mon cinquième séjour personnel à la surface de ta planète, leur centre de culture provisoire, l'incomparable et vraiment majestueuse Babylone, fut à son tour, comme on le dit là-bas, « totalement balayée de la face de la Terre ».

Et il en fut ainsi non seulement de la ville de Babylone, mais encore de tout ce qu'avaient acquis et réalisé les êtres qui avaient existé là-bas au cours de nombreux siècles.

« Je dois à la justice de te dire maintenant que la principale initiative de la destruction des Saints Travaux d'Ashyata Sheyimash ne venait point des savants terrestres rassemblés en ce temps-là dans la ville de Babylone, mais bien des inventions d'un être « savant », très connu là-bas, ayant existé sur le continent d'Asie plusieurs siècles avant les événements babyloniens, et qui portait le nom de « Lentrohamsanine » ; cet être dont la partie suprême s'était revêtue en une unité déterminée, et s'était perfectionnée jusqu'au degré voulu de Raison objective, devint lui aussi l'un des trois cent treize « Individuums Hassnamouss Eternels » existant actuellement sur une petite planète portant le nom d'« Expiation ».

Je te parlerai également de ce Lentrohamsanine, car les informations que je te donnerai à son sujet pourront beaucoup te servir à comprendre l'étrange psychisme des êtres tri-cérébraux qui existent sur cette originale et lointaine planète.

Mais je ne te parlerai de Lentrohamsanine qu'après avoir fini de te transmettre toutes les informations concernant aujourd'hui le Très Grand Saint Individuum Ashyata Sheyimash, et son activité sur ta planète ; car ces informations sont de nature à te faire comprendre de façon plus profonde et plus substantielle l'étrangeté du psychisme des êtres tri-cérébraux qui t'intéressent, et qui peuplent la planète Terre.

Chapitre 25
Le Très Saint Ashyata Sheyimash Envoyé d'En-Haut sur la Terre

OR, mon enfant,

Ecoute maintenant avec la plus grande attention les informations que je vais te donner sur celui qui est aujourd'hui le Très Saint Individuum cosmique général, Ashyata Sheyimash, et sur son activité relative aux êtres tri-cérébraux qui surgissent et existent sur la planète Terre qui te plaît tant.

Je t'ai dit maintes fois déjà que, par Ordre Tout-Miséricordieux de Notre Profondément-Aimant Père Eternel Commun, nos Très Hauts et Très Grands Individuums cosmiques réalisent parfois en la présence d'un être tri-cérébral de la Terre la « conception déterminée » d'un Individuum sacré, afin que, devenu un être terrestre, cet Individuum puisse aviser sur place, et donner au processus de leur existence êtrique ordinaire une nouvelle direction convenable, qui leur permette de libérer peut-être leur présence des conséquences déjà cristallisées des propriétés de l'organe kundabuffer, ainsi que de la prédisposition à de nouvelles cristallisations.

Or, sept siècles exactement avant les événements babyloniens dont je t'ai parlé, fut réalisée, dans le corps planétaire d'un être tri-cérébral de là-bas, la « conception déterminée » de l'Individuum sacré nommé Ashyata Sheyimash, dont ce fut le tour d'être envoyé d'En-Haut et qui est aujourd'hui l'un de nos Très Hauts et Très Grands Saints Individuums cosmiques sacrés.

Ashyata Sheyimash reçut sa conception dans le corps planétaire d'un garçon d'une famille pauvre appartenant à

ce qu'on appelle la « race sumérienne », en un hameau nommé « Pispaskâna » situé non loin de Babylone.

Il grandit et devint un être responsable en partie dans ce hameau, en partie à Babylone, qui, sans être encore majestueuse, était déjà célèbre à l'époque.

Le Très Saint Ashyata Sheyimash fut l'unique Envoyé d'En-Haut qui parvint, par son Saint Labeur, à créer sur ta planète des conditions telles que l'existence de ces malheureux êtres devint, pendant un certain temps, quelque peu semblable à celle des êtres tri-cérébraux peuplant les autres planètes de Notre Grand Univers et doués des mêmes possibilités qu'eux ; ce Saint fut encore le premier, sur la planète Terre, qui refusa, pour accomplir la mission qui lui avait été assignée envers les êtres tri-cérébraux, de recourir aux modes et moyens habituels institués au cours des siècles par tous les autres Envoyés d'En-Haut.

Le Très Saint Ashyata Sheyimash n'enseigna ni ne prêcha rien aux êtres tri-cérébraux ordinaires de la Terre, contrairement à ce qu'avaient fait avant lui et ce que firent encore par la suite tous ceux qui furent envoyés d'En-Haut pour le même but.

Nul enseignement de ce Saint ne fut donc transmis, sous aucune forme, aux êtres ordinaires de là-bas, pas même à la troisième génération, et encore moins aux êtres ordinaires actuels.

Cependant les contemporains du Très Saint Ashyata Sheyimash firent parvenir aux êtres des générations suivantes, par l'entremise de ce qu'on appelle des « initiés », des informations précises concernant sa Très Sainte Activité, et cela au moyen d'un certain « légamonisme », résultat de ses réflexions, appelé « Horreur de la Situation ».

Par ailleurs, du temps de sa Très Sainte Activité, s'est conservée intacte jusqu'à nos jours une « table de commandements » en marbre sur laquelle étaient gravés ses « conseils » et ses « commandements » aux êtres de son époque.

Cette table de commandements, restée intacte, est aujourd'hui la plus précieuse relique d'un petit groupe d'êtres initiés de là-bas, la « confrérie Olbogmek », dont le lieu d'existence se trouve au centre du continent d'Asie.

Le mot « Olbogmek » signifie : « Les diverses religions n'existent pas, il n'y a qu'un Dieu Unique ».

C'est à ma dernière descente personnelle sur la surface de ta planète que je pris par hasard connaissance de ce légamonisme, qui transmit aux générations successives d'êtres-hommes initiés de la planète Terre les réflexions de Saint Ashyata Sheyimash, sous le titre « Horreur de la Situation ».

Ce légamonisme m'aida personnellement beaucoup à élucider certains aspects étranges du psychisme de ces êtres originaux que je n'étais pas encore parvenu à comprendre, en dépit de l'observation attentive à laquelle je m'étais livré sur eux pendant quelques dizaines de siècles.

— Cher bien-aimé grand-père, demanda Hassin, dis-moi, je t'en prie, ce que signifie le mot « légamonisme ».

— On désigne du nom de « légamonisme », répondit Belzébuth, l'un des moyens qu'emploient là-bas, pour transmettre de génération en génération les informations relatives à n'importe quel événement des temps les plus reculés, les êtres tri-cérébraux devenus dignes d'être et de se nommer des « initiés ».

Afin que tu comprennes mieux comment des informations peuvent être transmises par légamonisme aux êtres des générations suivantes, je te dirai encore quelques mots sur les êtres de là-bas que l'on nommait alors et que l'on continue de nommer des « initiés ».

Dans les temps anciens, sur la planète Terre, ce mot était toujours employé dans un seul sens ; on nommait ainsi les êtres tri-cérébraux qui avaient acquis en leur présence des données objectives presque identiques, sensibles à tous.

Mais depuis les deux derniers siècles, ce même terme admet deux significations :

Selon la première, il désigne, tout comme autrefois, les êtres de là-bas qui, par leur labeur personnel conscient et leurs souffrances volontaires, sont devenus des « initiés », et, s'étant acquis de la sorte des mérites objectifs perceptibles aux autres êtres, sans distinction de systèmes de cerveaux, éveillent chez eux l'estime et la confiance.

Dans sa seconde acception, ce mot est le titre de gloire que se donnent entre eux des êtres appartenant à ce qu'on appelle des « bandes de brigands », comme il s'en est tant développé pendant cette période, et qui ont pour but principal de ne « dépouiller » leur entourage que de valeurs « essentielles ».

Ces « bandes de brigands » prennent prétexte de certaines sciences « occultes » ou « surnaturelles » pour mener à bien leurs « pillages ».

Et chacun de ces « bandits » se donne là-bas le nom d'initié.

Parmi ces « initiés » terrestres se trouvent même de « grands-initiés », lesquels — de nos jours surtout — se distinguent des « initiés » ordinaires « de nouvelle promotion » en ce que, dans leurs affaires de virtuoses, ils passent, comme on le dit là-bas, « par l'eau, par le feu, par les tuyaux de poêle », voire par toutes les salles de jeu de roulette de Monte-Carlo.

Ainsi donc, mon enfant, on nomme « légamonisme » la transmission régulière d'informations concernant des événements qui se sont passés sur la planète Terre dans les temps les plus reculés, et qui s'opère directement d'initiés à initiés de premier ordre, c'est-à-dire entre êtres réellement émérites, dont les uns transmettent aux autres ce qu'ils ont reçu d'autres êtres non moins émérites.

Ce mode de transmission a été inventé par les êtres du continent Atlantide ; il convient de leur rendre justice, cette manière de procéder est réellement très sensée et atteint parfaitement son but.

C'est l'unique moyen grâce auquel les informations relatives à certains événements des temps les plus reculés peuvent parvenir fidèlement aux êtres des générations futures.

Quant aux informations qui passent de génération en génération par la masse des êtres ordinaires de cette planète, elles ne tardent point à disparaître complètement de leur mémoire ou ne laissent tout au plus derrière elles, comme dit notre cher Mullah Nassr Eddin, que « des plumes et des poils et un thème pour Schéhérazade ».

Voilà pourquoi, lorsque parviennent aux êtres des générations éloignées quelques fragments d'informations sur tel ou tel événement et que les êtres savants « de nouvelle promotion » s'en emparent pour cuisiner une de leurs absurdités, on voit se produire l'original phénomène suivant, instructif au plus haut point : en la présence générale de tous les « cafards » qui entendent le texte de ces absurdités, pénètre aussitôt, pour s'en donner à cœur joie, ce que l'on appelle là-bas « l'esprit funeste de la danse de Saint-Guy ».

Quant à la manière dont les êtres savants de la planète Terre cuisinent leurs absurdités avec les fragments d'informations qui leur sont parvenus, notre cher Mullah Nassr Eddin la définit parfaitement dans l'une de ses sages sentences : « La puce a été mise au monde pour que son éternuement provoque le déluge — dont la description est un objet d'étude pour nos savants ».

Il faut te dire qu'au temps où j'existais parmi tes favoris, il m'était parfois difficile de retenir ce qu'ils appellent le « fou rire » lorsqu'un de ces savants discourait en public ou me parlait personnellement d'événements anciens dont j'avais été moi-même le témoin.

Ces discours et ces « histoires » sont pleins de fictions comiques, telles que n'auraient jamais pu en inventer, malgré toutes leurs ressources, notre archi-retors Lucifer ni aucun de ses assistants. »

Chapitre 26
Légamonisme concernant les réflexions du Très Saint Ashyata Sheyimash sous le titre « Horreur de la Situation »

BELZEBUTH reprit :

— Le légamonisme au moyen duquel se transmettaient les réflexions du Très Saint Ashyata Sheyimash commençait par la prière suivante :

« Au nom de la Cause de mon avènement, je m'efforcerai toujours d'être juste envers tout principe spiritualisé de Notre Père Commun, Tout-Puissant Autocrate Eternel, et envers tout principe de Ses manifestations spiritualisées à venir. Amen ».

« Il me fut ordonné d'En-Haut, à moi, infime parcelle du Grand Tout, de revêtir le corps planétaire d'un être tricentrique de la Terre, afin d'aider tous les autres êtres qui apparaissent et existent sur cette planète à s'affranchir des conséquences des propriétés de l'organe qui, pour de hautes et graves raisons, fut greffé dans la présence de leurs ancêtres.

« Les Individuums sacrés qui furent, avant moi, spécialement réalisés d'En-Haut à cette intention, tentèrent tous, pour atteindre ce même but, d'accomplir la tâche qui leur était dévolue au moyen de l'une ou de l'autre des trois voies sacrées prédestinées au perfectionnement de soi par

Notre Créateur Eternel Lui-même, c'est-à-dire au moyen des voies sacrées qui se fondent sur les impulsions êtriques nommées « Foi », « Espérance » et « Amour ».

« Lorsque j'eus dix-sept ans révolus, je me mis, par ordre d'En-Haut, à préparer mon corps planétaire en vue de pouvoir être impartial pendant mon existence responsable.

« En me préparant ainsi, j'avais l'intention, dès que j'aurais atteint l'âge responsable, d'accomplir, moi aussi, la tâche qui m'était assignée, au moyen de l'une ou de l'autre de ces trois impulsions êtriques sacrées.

« Mais il me fut donné, pendant la période de ma préparation, de rencontrer dans la ville de Babylone bien des êtres appartenant à presque tous les « types » déjà constitués, et je constatai, au cours de mes observations impartiales, les divers traits de leurs manifestations êtriques ; dès lors s'insinua peu à peu en mon essence un doute grandissant sur la possibilité de sauver les êtres tri-centriques de cette planète au moyen de l'une ou de l'autre de ces trois voies sacrées.

« Les diverses manifestations des êtres que je rencontrai ne firent qu'accroître mon doute, et me convainquirent bientôt que ces conséquences des propriétés de l'organe kundabuffer, en se transmettant par hérédité à travers une longue suite de générations, s'étaient si bien cristallisées en leur présence qu'elles constituaient désormais chez les êtres contemporains comme des parties légitimes de leur essence, de sorte qu'aujourd'hui ces conséquences cristallisées de l'organe kundabuffer sont, pour leur présence générale, comme une « nature dans leur nature ».

« C'est pourquoi, lorsque je fus enfin devenu un être responsable, je décidai, avant d'arrêter mon choix sur l'une des trois voies sacrées en vue de mon activité ultérieure,

d'amener mon corps planétaire à l'état de « ksherknâra sacré », c'est-à-dire jusqu'à l'état de « perception êtrique, tous-cerveaux-équilibrés ».

« Je gravis à cette fin le mont « Vézinyâma », où je passai quarante jours et quarante nuits à genoux, m'exerçant à la concentration.

« Les quarante jours suivants, je ne mangeai ni ne bus. Je me rappelai et analysai toutes les impressions laissées en moi par tout ce que j'avais perçu au cours de la période de préparation de mon existence.

« Les quarante jours et quarante nuits qui suivirent, je restai à genoux, je ne mangeai ni ne bus, et j'arrachai toutes les demi-heures, en divers endroits de ma poitrine, deux poils à la fois.

« Et ce n'est qu'après avoir ainsi obtenu d'être entièrement libéré de l'influence de toute association corporelle ou spirituelle liée aux impressions de vie ordinaire, que je me mis à réfléchir à ce que j'allais faire.

« Les réflexions de ma raison purifiée m'amenèrent alors à la certitude qu'il était déjà trop tard pour sauver les êtres actuels au moyen de l'une de ces trois voies sacrées.

« Ces réflexions me démontraient catégoriquement que toutes les authentiques fonctions, qui auraient dû être chez les hommes telles qu'elles sont chez tous les êtres tri-centriques de Notre Grand Univers, avaient déjà dégénéré chez leurs ancêtres éloignés en d'autres fonctions, faisant partie des propriétés de l'organe kundabuffer, et fort semblables aux véritables fonctions êtriques sacrées de « Foi », d'« Espérance » et d'« Amour ».

« Cette dégénérescence devait probablement son origine à ce fait qu'une fois l'organe kundabuffer détruit chez leurs

ancêtres, et bien que ceux-ci eussent alors acquis les facteurs des véritables impulsions êtriques sacrées, il leur restait encore le goût de nombreuses propriétés de l'organe kundabuffer ; dès lors, celles des propriétés de cet organe qui ressemblaient aux trois impulsions sacrées se confondirent peu à peu avec ces dernières, de sorte qu'en leur psychisme se cristallisèrent des facteurs d'impulsions de « Foi », d'« Espérance » et d'« Amour » similaires, certes, aux véritables, et cependant tout à fait singulières.

« Et les êtres tri-centriques actuels croient, aiment et espèrent parfois, tant avec leur raison qu'avec leur sentiment ; mais comment croient-ils, comment aiment-ils et comment espèrent-ils? C'est là que réside toute la particularité de ces trois propriétés êtriques.

« Eux aussi, ils croient, mais cette impulsion sacrée ne fonctionne pas chez eux de manière indépendante, comme il en va généralement pour tous les êtres tri-centriques doués des mêmes possibilités, qui peuplent les diverses autres planètes de Notre Grand Univers ; chez eux, cette impulsion surgit sous la dépendance de certains facteurs, déterminés en leur présence générale par ces mêmes conséquences des propriétés de l'organe kundabuffer, telles ces singulières propriétés qui ont surgi en eux, et auxquelles ils donnent les noms de « vanité », « amour-propre », « orgueil », « présomption », etc...

« Par suite, les êtres tri-centriques de la Terre sont particulièrement sujets à percevoir et à fixer en leur présence toutes sortes de « sinkrpousarams », ou, comme on le dit ici, ils « ajoutent foi à n'importe quelle baliverne ».

« Il est fort aisé de faire croire n'importe quoi à un être de cette planète, pourvu que la perception de cette « baliverne », qu'elle soit provoquée consciemment du

dehors ou qu'elle surgisse automatiquement, s'accompagne chez lui du fonctionnement de l'une ou de l'autre des données correspondantes, cristallisées en eux, de celles des propriétés de l'organe kundabuffer qui constituent ce qu'on appelle la « subjectivité » de cet être, telles que l'« amour-propre », l'« orgueil », la « vanité », la « forfanterie », la « vantardise », l'« arrogance », et ainsi de suite.

« Lorsque pareille action est subie par leur raison dégénérée et par les facteurs, également dégénérés dans leurs « localisations », chargés de réaliser les sensations êtriques, non seulement il se cristallise en eux une conviction erronée concernant la dite « baliverne », mais après cela, ils iront même jusqu'à prouver avec ardeur à leur entourage, en toute sincérité et en toute confiance, qu'il en est précisément ainsi et qu'il n'en saurait être autrement.

« De leur côté, les données qui engendrent l'impulsion sacrée d'« Amour » ont pris chez eux la même forme anormale.

« Dans la présence des êtres actuels, l'impulsion étrange à laquelle ils donnent eux aussi le nom d'« amour » demeure une source intarissable — mais cet étrange « amour » est, lui aussi, le résultat de certaines des conséquences cristallisées des propriétés de l'organe kundabuffer, et cette impulsion surgit et se manifeste, dans la présence de chacun d'eux, de manière toute subjective.

« Si subjective et si diverse que si l'on interroge une dizaine d'entre eux sur la manière dont ils ressentent cette impulsion intérieure — en admettant bien entendu que par extraordinaire ils répondent sincèrement et donnent une franche description de leurs véritables sensations, et non point celle qu'ils ont lue quelque part ou dont ils ont entendu parler — tous les dix répondront différemment et parleront de dix sensations tout à fait distinctes.

« L'un n'expliquera cette impulsion que sous son aspect sexuel, un autre n'y verra que pitié, un troisième que désir de soumission, un quatrième que communauté d'intérêt à l'égard de choses extérieures, et ainsi de suite... mais aucun d'eux ne saura décrire, ne serait-ce que de très loin, la sensation du véritable amour.

« Et personne ne saura la décrire, parce qu'aucun des êtres-hommes ordinaires d'ici ne ressent plus, depuis longtemps déjà, la sensation de l'impulsion êtrique sacrée du véritable amour. Et comme ils ignorent ce « goût », ils ne sauraient se représenter, si peu que ce soit, cette impulsion êtrique sacrée qui apporte le plus de béatitude dans la présence de tout être tri-centrique de l'Univers, et qui constitue en nous, conformément à la prévoyance divine de la Grande Nature, des données telles qu'en ressentant leurs résultats nous pouvons en toute félicité nous reposer des efforts méritoires que nous avons accomplis en vue de notre propre perfectionnement.

« De nos jours, lorsqu'un de ces êtres tri-cérébraux en aime un autre, il « aime » cet autre, soit parce que celui-ci l'approuve toujours et le loue de manière imméritée, soit parce que le nez de cet autre ressemble fort au nez de la femelle ou du mâle avec lequel s'est établi, de par les lois cosmiques de « type » et de « polarité », un contact qui n'a pas encore été rompu, soit enfin pour cette seule raison que l'oncle de l'être qu'il « aime » fait d'excellentes affaires et pourrait bien, un beau jour, l'aider à en faire autant. Et ainsi de suite...

« Mais jamais plus les êtres-hommes d'ici n'aiment du véritable amour, impartial et non égoïste.

« Aussi, grâce à cette sorte d'amour des êtres contemporains, les prédispositions héréditaires à la cristallisation des conséquences des propriétés de l'organe kundabuffer

s'exercent-elles aujourd'hui sans encombre, et se fixent-elles définitivement en leur nature, dont elles deviennent partie intégrante.

« Quant à la troisième impulsion êtrique sacrée, l'« Espérance » de l'essence, son sort est encore pire que celui des deux premières, dans la présence des êtres tricentriques d'ici.

« Non seulement cette impulsion êtrique s'est définitivement adaptée en eux, sous une forme dénaturée, à tout ce que contient leur présence, mais l'étrange et funeste « espérance » nouvellement formée en eux, qui s'est substituée à l'impulsion êtrique d'Espérance sacrée, est aujourd'hui l'obstacle principal qui les empêche d'acquérir des facteurs pour le fonctionnement des véritables impulsions êtriques de « Foi », d'« Espérance » et d'« Amour ».

« Du fait de cette anormale « espérance » nouvellement formée, ils espèrent toujours quelque chose, ce qui paralyse constamment toutes les possibilités qui apparaissent en eux, qu'elles soient provoquées du dehors à dessein ou surgissent par hasard d'elles-mêmes, et qui auraient peut-être encore pu détruire la prédisposition héréditaire de leur présence à la cristallisation des conséquences des propriétés de l'organe kundabuffer.

« Une fois revenu du mont Vézinyâma dans la ville de Babylone, j'y poursuivis mes observations, en vue de découvrir quelque autre moyen d'apporter une aide à ces malheureux.

« Je consacrai une année entière à des observations spéciales sur toutes leurs manifestations et perceptions, et je me convainquis catégoriquement, au cours de cette période, que d'une part, chez les êtres de cette planète, les facteurs qui auraient dû engendrer en leurs présences les

impulsions êtriques sacrées de « Foi », d'« Espérance » et d'« Amour » étaient déjà complètement dégénérés, mais que d'autre part, le facteur devant engendrer l'impulsion êtrique sur laquelle se fonde en général tout le psychisme des êtres de système tri-cérébral — impulsion existant sous le nom de « conscience morale objective » — n'était pas encore atrophié, et demeurait en leurs présences presque dans son état primitif.

« En raison des conditions anormalement établies d'existence extérieure ordinaire, ce facteur, pénétrant peu à peu jusque dans les profondeurs de celui de leurs conscients qu'ils nomment ici le « subconscient », ne prend de ce fait aucune part au fonctionnement de leur conscient ordinaire.

« Et je compris alors incontestablement, avec toutes les parties perspicaces qui constituent mon « Moi » intégral, que seule une participation de ce facteur êtrique, encore intact en leurs présences, au fonctionnement général du conscient sous la direction duquel ils passent ce qu'on appelle ici leur « existence de veille » journalière, permettrait de sauver les êtres tri-cérébraux actuels d'ici des conséquences des propriétés de l'organe qui fut à dessein greffé à leurs premiers ancêtres.

« Mes réflexions ultérieures me confirmèrent que pareil but ne pourrait être atteint que si leur existence êtrique ordinaire s'écoulait pendant longtemps en des conditions qui auraient été prévues de manière adéquate.

« Lorsque tout cela se fut entièrement transmué en moi, je résolus de me vouer dès lors exclusivement à la création de conditions grâce auxquelles le fonctionnement de la « conscience morale sacrée » restée intacte en leur subconscient puisse participer peu à peu au fonctionnement de leur conscient ordinaire.

« Que la bénédiction de Notre Tout-Puissant Créateur

Eternel Profondément-Aimant Père Uni-Etrique Commun s'étende sur ma résolution. Amen ».

Ainsi finissait le légamonisme consacré aux réflexions du Très Saint et Incomparable Ashyata Sheyimash sous le titre « Horreur de la Situation ».

« Or, mon enfant, lorsque je pris connaissance en détail, pour la première fois, au début de ma dernière descente en personne à la surface de ta planète, du légamonisme dont je viens de te parler, je m'intéressai tout de suite aux déductions de ce futur Très Haut et Très Saint Individuum cosmique général, Ashyata Sheyimash; et comme il n'existait point là-bas d'autre légamonisme ni aucune autre source d'informations sur sa Très Sainte Activité ultérieure parmi tes favoris, je résolus de me livrer à des recherches détaillées, voulant absolument savoir quelles mesures il avait prises, et comment il les avait réalisées par la suite en vue d'aider ces malheureux à se libérer des conséquences, transmises par hérédité, des propriétés du si funeste organe kundabuffer.

Aussi, pendant mon dernier séjour personnel à la surface de ta planète, considérai-je comme l'une de mes tâches principales la recherche détaillée et l'élucidation de la Très Sainte Activité ultérieure de l'Amant de l'Essence, le Grand, aujourd'hui Très Haut et Très Saint Individuum cosmique général, Ashyata Sheyimash.

Quant à la « table de commandements » restée par hasard intacte depuis le temps de la Très Sainte Activité du Grand Ashyata Sheyimash, et qui constitue encore actuellement la principale relique de la confrérie d'êtres initiés de là-bas portant le nom de « frères Olbogmek », j'eus l'occasion de la voir, au cours de mon dernier séjour là-bas, et d'en lire l'inscription, gravée dans le marbre.

Mes recherches ultérieures me montrèrent que lorsque, par la suite, le Très Saint Ashyata Sheyimash eut organisé là-bas les conditions particulières d'existence êtrique ordinaire qu'il s'était proposé d'établir, on plaça, sur son initiative et d'après ses conseils, en des endroits appropriés de plusieurs grandes villes, des tables de commandements où étaient gravés de nombreux préceptes et sentences en vue d'une existence normale.

Mais plus tard, leurs grandes guerres ayant repris, toutes ces tables de commandements furent détruites par ces étranges êtres eux-mêmes, à l'exception d'une seule d'entre elles, qui s'est conservée jusqu'à nos jours, on ne sait comment ; elle est actuellement le bien le plus précieux de cette « confrérie ».

Dans le marbre était gravée une inscription concernant les impulsions êtriques sacrées nommées « Foi », « Amour », « Espérance ».

La voici :

« Foi » « Amour » « Espérance »

La Foi de la conscience est liberté.
La Foi du sentiment est faiblesse.
La Foi du corps est bêtise.

L'Amour de la conscience provoque le même en réponse.
L'Amour du sentiment provoque le contraire.
L'Amour du corps ne dépend que du type et de la polarité.

L'Espérance de la conscience est force.
L'Espérance du sentiment est servitude.
L'Espérance du corps est maladie.

« Avant de te parler davantage de l'activité du Très Saint Ashyata Sheyimash pour le bien de tes favoris, je

dois t'expliquer en détail l'impulsion intérieure qu'ils nomment « Espérance », car la destinée de celle-ci, comme il l'avait remarqué, était encore pire que celle des deux premières.

Et les observations et recherches ultérieures que j'ai moi-même spécialement poursuivies sur cette étrange impulsion me montrèrent avec clarté que les facteurs qui engendrent dans leur présence une telle impulsion anormale sont en effet pour eux des plus funestes.

Cette anormale espérance fit apparaître là-bas, avec une tendance à se développer, une maladie fort originale, insolite au plus haut degré, qui sévit encore de nos jours, et qui porte le nom de « demain ».

Cette étrange « maladie de demain » a de terribles effets, surtout pour les malheureux êtres tri-cérébraux de là-bas qui, apprenant par hasard qu'il se trouve en eux certaines conséquences indésirables, s'en convainquent catégoriquement, de toute leur présence, et qui savent quels efforts il leur est indispensable de faire pour s'en affranchir, et même comment les faire.

En effet, à cause de ce funeste aspect de l'immense et terrible mal, concentré pour diverses grandes et petites raisons dans le processus d'existence êtrique ordinaire de ces misérables êtres tri-cérébraux, ceux d'entre eux qui viennent par hasard à apprendre tout cela ne parviennent jamais à effectuer les efforts requis, et, remettant « de lendemain en lendemain », perdent eux aussi toute possibilité de parvenir à quoi que ce soit d'effectif.

Cette étrange maladie de « demain », si funeste à tes favoris, est devenue une entrave pour les êtres actuels, non seulement en ce qu'elle les prive à jamais de toute possibilité d'exclure de leur présence les conséquences cristallisées de l'organe kundabuffer, mais encore en ce qu'elle les empêche, pour la plupart, de remplir honnêtement ne serait-ce que les obligations êtriques tout à fait

indispensables à l'existence ordinaire, dans les conditions déjà établies.

A cause de la maladie de « demain », les êtres tri-cérébraux de là-bas, les contemporains surtout, remettent presque toujours « à plus tard » ce qu'il faudrait faire au moment même, convaincus que « plus tard » ils sauront faire mieux et plus.

Même ceux d'entre eux qui reconnaissent par hasard, de par leur raison ou par suite d'une action consciente venue du dehors, leur complète nullité, puis en viennent à la ressentir de toutes leurs parties spiritualisées distinctes, et qui apprennent, par hasard encore, les efforts êtriques qu'il importe de faire et comment les faire pour devenir tels qu'il convient à des êtres tri-cérébraux — même ces êtres-là, remettant « de lendemain en lendemain », parviennent presque tous à ce bien triste jour où surgissent en eux et commencent à se manifester les signes précurseurs de la vieillesse, appelés « impuissance » et « débilité », lesquels constituent le lot inévitable de toutes les formations cosmiques grandes et petites vers la fin de leur existence.

A ce propos, il me faut absolument te parler de l'étrange phénomène que j'ai remarqué là-bas pendant les observations et recherches auxquelles je me suis livré sur la présence presque entièrement dégénérée de tes favoris : je constatai positivement que, chez un grand nombre d'entre eux, vers la fin de leur existence planétaire, la plupart des conséquences, cristallisées en leur présence générale, des propriétés de ce même organe, commençaient à s'atrophier d'elles-mêmes, et que certaines d'entre elles disparaissaient même complètement, ce qui leur permettait de mieux voir et de mieux sentir la réalité.

Alors apparaît dans la présence générale de tes favoris un intense désir de travailler sur eux-mêmes, de travailler, comme ils le disent, à « sauver leurs âmes ».

Mais bien entendu, ces désirs-là ne servent déjà plus à rien, pour la seule raison qu'il est trop tard pour eux ; le

temps qui leur avait été dispensé à cette fin par la Grande Nature est révolu, et, bien qu'ils voient et sentent l'obligation de réaliser les efforts êtriques nécessaires... ils n'ont maintenant, pour réaliser leur désir, plus rien d'autre que ces « envies infructueuses » et cette « impuissance sénile ».

« Or, mon enfant, mes recherches et investigations ultérieures sur l'activité du Très Saint Ashyata Sheyimash pour le bien des êtres tri-cérébraux qui surgissent et existent sur ta planète me montrèrent ceci :

Lorsque ce Grand Individuum sacré, presque incomparable par sa raison, se fut définitivement convaincu que les voies sacrées habituelles, destinées au perfectionnement de tous les êtres tri-centriques de l'Univers, ne convenaient plus aux êtres de la planète Terre, alors, après cette année qu'il avait consacrée à effectuer des observations et des recherches spéciales sur leur psychisme, il gravit à nouveau le mont Vézinyâma, où, pendant plusieurs mois terrestres, il réfléchit contemplativement à la manière de réaliser son dessein, c'est-à-dire de sauver les êtres de cette planète de leur prédisposition héréditaire à cristalliser les conséquences des propriétés de l'organe kundabuffer, et cela au moyen des données restées intactes en leur subconscient pour l'impulsion êtrique sacrée fondamentale de « conscience morale objective ».

Ses réflexions le convainquirent définitivement qu'en vérité il était possible de les sauver au moyen des données susceptibles d'engendrer cette impulsion êtrique sacrée, mais à cette seule condition que les manifestations de ces données restées intactes en leur subconscient participent intégralement au fonctionnement du conscient sous la direction duquel s'écoule leur existence de veille journalière, et que cette impulsion êtrique se manifeste pendant une longue période sous tous les aspects de ce conscient. »

Chapitre 27
De l'ordre d'existence que créa pour les hommes le Très Saint Ashyata Sheyimash

PUIS Belzébuth reprit son récit :

— Mes recherches et investigations me montrèrent encore que le Très Saint Ashyata Sheyimash, après avoir médité sur le mont Vézinyâma, puis esquissé en sa raison le plan déterminé de sa Très Sainte Activité ultérieure, ne retourna plus à Babylone, mais se rendit directement dans la ville de Djoulfapal, capitale d'un pays situé au centre du continent d'Asie et nommé autrefois « Kourlandtech ».

Une fois là, il se mit en relation avec les frères de la « confrérie Tchavtantouri », qui existaient à proximité de la ville, et dont le nom signifiait « Etre, ou ne pas être du tout ».

Cette confrérie avait été fondée cinq de leurs années avant le séjour qu'y fit le Très Saint Ashyata Sheyimash, par deux êtres terrestres, devenus de véritables « initiés » selon les principes existant avant l'époque « ashyatienne ».

L'un de ces deux êtres terrestres tri-cérébraux portait le nom de Pandoliro, l'autre celui de Sensimiriniko.

Je te ferai remarquer à ce propos que dans la présence générale de ces deux véritables initiés terrestres d'alors, le revêtement des parties supérieures était déjà accompli à ce moment-là, et qu'ils parvinrent ensuite, au cours de leur existence, à en pousser le perfectionnement jusqu'au degré voulu de Raison objective sacrée ; aujourd'hui leurs parties êtriques supérieures perfectionnées sont même

devenues dignes d'avoir d'ores et déjà le lieu de leur existence sur la Sainte Planète du Purgatoire.

Selon mes recherches ultérieures approfondies, chez ces deux êtres tri-cérébraux de là-bas, Pandoliro et Sensimiriniko, avait surgi, et se faisait sans cesse ressentir dans toutes les parties distinctes déjà spiritualisées de leur présence intégrale, le soupçon que leur organisation générale avait acquis, pour certaines raisons évidemment non conformes aux lois, « quelque chose de fort indésirable » pour eux — et, ce soupçon se transformant bientôt en conviction, ils virent en même temps qu'il leur était impossible de se défaire de ce « quelque chose de fort indésirable » qui s'était mis à fonctionner en eux, au moyen de leurs seules données intérieures ; ils résolurent alors de chercher parmi leurs semblables quelques autres êtres animés des mêmes intentions et de mettre en commun leurs efforts en vue de parvenir à se débarrasser de cette « chose fort indésirable ».

Ils ne tardèrent pas à découvrir ces êtres parmi ceux qu'on appelle des « moines », dans les « couvents », fort nombreux à l'époque, des environs de la ville de Djoulfapal.

Et c'est avec ces moines de leur choix qu'ils fondèrent alors la dite « confrérie ».

« Or, le Très Saint Ashyata Sheyimash, après avoir établi les relations voulues, lors de son séjour dans la ville de Djoulfapal, avec les frères de la dite confrérie, qui avaient déjà travaillé à constater sur eux-mêmes le fonctionnement anormal de leur psychisme, éclaira leur raison au moyen d'informations objectivement vraies, et dirigea leurs impulsions êtriques de manière qu'ils puissent ressentir ces vérités sans la moindre participation des facteurs anormalement cristallisés se trouvant déjà en leurs présences, non plus que de facteurs susceptibles de surgir à nouveau des résultats de perceptions extérieures liées à la forme anormalement établie là-bas d'existence êtrique ordinaire.

Tout en instruisant de la sorte les frères de l'ancienne confrérie « Tchavtantouri », et en délibérant avec eux sur ses conjectures et sur ses intentions, le Très Saint Ashyata Sheyimash s'appliquait en même temps à élaborer ce qu'on appelle les « règles » ou, comme on dit encore là-bas, les « statuts » de la confrérie qu'il allait fonder avec leur aide en la ville de Djoulfapal, et qui porta plus tard le nom de « confrérie Hishtvori » ce qui signifiait « Celui-là seul s'appellera et deviendra le fils de Dieu, qui acquerra en lui-même la conscience ».

Une fois tout mis au point et organisé, avec la participation des frères de l'ancienne confrérie Tchavtantouri, le Très Saint Ashyata Sheyimash envoya les frères en divers lieux, les chargeant d'y propager selon ses directives l'idée que, dans le « subconscient » des hommes, se cristallisent à jamais des données manifestées d'En-Haut, propres à faire naître en eux l'impulsion divine de la véritable conscience morale ; et que celui-là seul qui acquerra le « pouvoir » de faire participer l'action de ces données au fonctionnement du conscient avec lequel il passe son existence journalière, aura le droit légitime de se nommer, dans le sens objectif, et d'être réellement, le fils véritable du Père Créateur Commun de toute chose existante.

Les frères se mirent alors à prêcher ces vérités objectives, tout d'abord parmi les moines des nombreux couvents qui se trouvaient dans les environs de Djoulfapal, puis parmi les êtres ordinaires de la ville.

Le résultat de leurs prédications fut qu'ils choisirent en premier lieu trente-cinq « novices » sérieux et bien préparés, pour la première confrérie Hishtvori qu'ils avaient fondée en la ville de Djoulfapal.

Après quoi le Très Saint Ashyata Sheyimash, tout en éclairant la raison des anciens frères de la confrérie Tchavtantouri, entreprit encore, avec leur aide, d'éclairer la raison de ces trente-cinq « novices ».

Il en alla ainsi pendant toute une année de là-bas, et

c'est alors seulement que, parmi les frères de l'ancienne confrérie Tchavtantouri et parmi les trente-cinq « novices », certains se montrèrent peu à peu dignes de devenir ce qu'on appelle des « frères de tous droits » de la première confrérie Hishtvori.

Selon les « statuts » établis par le Très Saint Ashyata Sheyimash, chacun d'eux pouvait devenir un de ces « frères de tous droits » de la confrérie Hishtvori, à la seule condition qu'en dehors de certains mérites objectifs, également prévus, il parvînt à acquérir le « pouvoir de diriger consciemment le fonctionnement de son propre psychisme », afin de se mettre en état de savoir convaincre à la perfection une centaine d'autres êtres ordinaires en leur démontrant ce que doit être chez les hommes l'impulsion de la conscience morale objective, comment il importe de la manifester pour que l'homme puisse répondre à la vraie raison d'être et au but de son existence, et comment acquérir à leur tour ce qu'on appelle l'« intensité de pouvoir » nécessaire pour en convaincre eux-mêmes, pour le moins, une centaine d'autres.

Ceux qui se rendirent dignes de devenir des « frères de tous droits » de la confrérie Hishtvori reçurent alors, pour la première fois là-bas, le nom de « grands-prêtres ».

« Pour que tu comprennes mieux la Très Sainte Activité d'Ashyata Sheyimash, il te faut savoir également qu'une fois détruits tous les résultats de ses Saints Travaux, le mot de « grand-prêtre », de même que celui d'« initié » dont je t'ai déjà parlé, fut pris par tes favoris, comme il l'est encore de nos jours, dans deux sens absolument différents.

Le premier — qui jadis était partout en usage, mais ne l'est plus aujourd'hui qu'en certaines contrées, et encore pour des groupes insignifiants et isolés — désigne ces professionnels que tout le monde appelle maintenant là-bas des « ecclésiastiques » ou des « prêtres ».

L'autre sens de ce mot de « grand-prêtre » s'appliquait et s'applique encore aujourd'hui à ceux des êtres de là-bas qui, par leur existence pieuse et les mérites des actions qu'ils ont accomplies pour le bien de leur entourage, se distinguent à tel point des êtres tri-cérébraux ordinaires que, chaque fois qu'ils se les rappellent, surgit et s'effectue en leur présence le processus appelé « gratitude ».

« Dès le temps où le Très Saint Ashyata Sheyimash éclairait la raison des frères de l'ancienne confrérie Tchavtantouri et des trente-cinq « novices » récemment agréés, se répandit parmi les êtres ordinaires de la ville de Djoulfapal et de ses environs cette idée vraie que la présence générale des êtres-hommes renfermait toutes les données pour la manifestation de l'impulsion divine de conscience morale objective, mais que cette impulsion divine ne participait point à leur conscient général, car elle en était empêchée par certaines manifestations, qui, tout en leur apportant au moment présent diverses « satisfactions destinées à être payées beaucoup plus tard », ainsi que de nombreux avantages matériels, atrophiaient par contre graduellement les données déposées par la Nature en leur présence en vue de provoquer chez les êtres de leur entourage, sans distinction de « système de cerveaux », l'impulsion objective du Divin Amour.

Toutes ces notions de vérité se propagèrent surtout grâce à la prévoyance idéalement sensée du Très Saint Ashyata Sheyimash, qui exigeait de chacun de ceux qui s'efforçaient de devenir des « frères de tous droits » de la confrérie « Hishtvori », qu'il acquît, outre de nombreux « mérites » déterminés, le « pouvoir » de faire percevoir l'impulsion divine de conscience à chacune des trois parties associatives spiritualisées de cent autres êtres tri-cérébraux de là-bas.

Lorsque l'organisation de la première confrérie Hishtvori, dans la ville de Djoulfapal, fut plus ou moins régularisée, et prévue de telle sorte que le travail ultérieur puisse se

faire de manière indépendante, sous la seule direction des frères de la confrérie, le Très Saint Ashyata Sheyimash se mit alors à choisir, parmi ceux qui étaient déjà devenus des « frères de tous droits », ceux qui commençaient, tant consciemment avec leur raison qu'inconsciemment avec leur sentiment, à éprouver en leur subconscient cette impulsion divine, et qui s'étaient pleinement convaincus de la possibilité d'arriver, en faisant certains efforts sur soi, à ce que cette impulsion êtrique divine devienne et reste à jamais partie intégrante de leur conscient ordinaire. Il prit alors à part ces initiés « de premier degré », qui avaient ressenti et connu cette impulsion, et initia leur raison à des « vérités objectives » restées jusqu'alors totalement ignorées des êtres tri-cérébraux de là-bas.

Ces êtres initiés de premier degré qu'il avait distingués des autres reçurent alors pour la première fois le nom de « grands-initiés ».

C'est en ce temps-là, remarque-le bien, que furent restaurés par le Très Saint Ashyata Sheyimash tous les principes régissant l'Etre des initiés de là-bas, et qui furent nommés plus tard « les restaurations ashyatiennes ».

C'est à ces premiers « grands-initiés » que le Très Saint, aujourd'hui Très Grand Saint Ashyata Sheyimash, expliqua, entre autres, en détail, ce qu'était précisément cette impulsion êtrique de « conscience morale objective », et comment surgissaient, dans la présence des êtres tri-cérébraux, les facteurs propres à susciter sa manifestation.

Il dit un jour à ce propos :

« Les facteurs pour l'impulsion êtrique de conscience morale objective chez les êtres tri-cérébraux naissent des parcelles, localisées en leurs présences, des « émanations de l'affliction de Notre Profondément-Aimant et Infiniment-Patient Créateur Eternel » ; c'est pourquoi la source de manifestation de la conscience véritable se voit parfois

nommée chez les êtres tri-cérébraux le « Représentant du Créateur ».

« Cette affliction est suscitée chez Notre Père Commun Soutien de Toutes Choses par la lutte, qui se poursuit sans répit dans l'Univers, entre la joie et la douleur. »

Et il ajouta :

« Nous autres hommes — de même que tous les êtres tri-centriques de l'Univers entier sans exception — en raison des données cristallisées en notre présence générale, pour engendrer en nous l'impulsion divine de conscience morale objective, nous tout entiers — et toute notre essence, jusque dans sa racine — ne sommes et ne devons être que souffrance.

« Et nous devons être souffrance parce que cette impulsion êtrique ne peut se manifester pleinement en nous que par la lutte constante de deux fonctionnements de nature tout à fait opposée, issus de deux sources dont les principes sont absolument contraires, c'est-à-dire par la lutte constante entre les processus de fonctionnement de notre corps planétaire, et les processus parallèles de fonctionnement qui s'établissent au fur et à mesure que nos corps êtriques supérieurs se revêtent et se perfectionnent en ce même corps planétaire — processus qui, dans leur ensemble, réalisent chez les êtres tri-centriques toutes les sortes de Raison.

« Par conséquent, de même que tous les êtres tri-centriques de Notre Grand Univers, nous autres, hommes, qui existons sur la Terre, devons absolument lutter sans cesse, en vertu de la présence en nous de facteurs destinés à engendrer l'impulsion divine de « conscience morale objective », contre les deux fonctionnements totalement opposés qui surgissent et s'effectuent en notre présence générale, et dont les résultats sont toujours ressentis par nous, les uns comme « désirs », et les autres comme « non-désirs ».

« Or, celui d'entre nous qui consciemment secondera le déroulement de cette lutte intérieure, et qui consciemment

aidera les « non-désirs » à l'emporter sur les « désirs », celui-là seul agira selon l'Etre du Créateur, Notre Père Commun, Lui-même ; mais celui qui consciemment favorisera le contraire ne fera qu'augmenter Son affliction. »

« Grâce à tout ce que je viens de te raconter, mon enfant, trois de leurs années ne s'étaient pas encore écoulées que tous les êtres ordinaires de la ville de Djoulfapal et de ses environs, ainsi que de nombreux pays du continent d'Asie, savaient qu'ils possédaient l'impulsion êtrique divine de la « véritable conscience », susceptible de participer au fonctionnement de leur « conscient de veille » ordinaire, et que, dans toutes les confréries du Grand Prophète Ashyata Sheyimash, tous les initiés et grands-prêtres expliquaient et indiquaient ce qu'il importait de faire et comment le faire pour arriver à cette fin ; de plus presque tous se mirent à s'efforcer et à s'évertuer en vue de devenir grands-prêtres des confréries Hishtvori, qui furent fondées en grand nombre en ce temps-là dans divers pays du continent d'Asie, chacune fonctionnant presque indépendamment.

Ces confréries presque indépendantes surgirent là-bas dans l'ordre suivant :

Lorsque l'ensemble du travail de la confrérie fondée dans la ville de Djoulfapal fut définitivement réglé, le Très Saint Ashyata Sheyimash envoya les « grands-initiés », munis d'instructions appropriées, en d'autres pays et villes du continent d'Asie, pour y organiser ces confréries ; quant à lui, il poursuivit son existence dans la ville de Djoulfapal, d'où il dirigea l'activité de ses auxiliaires.

Quoi qu'il en soit, mon enfant, il est de fait que tes favoris, ces étranges êtres tri-cérébraux, se mirent eux aussi presque tous à éprouver, de toutes leurs parties êtriques spiritualisées, le besoin de la véritable conscience divine objective, et à faire des efforts pour l'acquérir en leur conscient de veille ordinaire ; autrement dit, presque tous les êtres d'Asie entreprirent de travailler sur eux-mêmes,

sous la direction des « initiés » et des « grands-prêtres » de la confrérie Hishtvori, afin de faire passer en leur conscient ordinaire les résultats des données présentes en leur subconscient, où elles suscitent l'impulsion de la véritable conscience morale divine, et afin d'obtenir ainsi la possibilité, d'une part, d'extirper de soi — et pour toujours peut-être — les conséquences des propriétés de l'organe kundabuffer — funestes pour eux comme pour les générations auxquelles ils les transmettraient par hérédité — et d'autre part, de participer consciemment à diminuer l'affliction de Notre Père Eternel Commun.

Dès lors, en cette période, et surtout sur le continent d'Asie, prédomina peu à peu dans le processus ordinaire d'existence êtrique de tes favoris — tant dans leur « état de veille conscient » que dans leur « état de passivité instinctive » — le problème de la conscience morale objective.

Et parmi les êtres tri-cérébraux d'alors, ceux-là mêmes qui n'avaient pas encore transmué en leur présence le goût de cette impulsion divine et qui n'avaient encore, en leur conscient singulièrement original, que de simples indications au sujet de l'impulsion êtrique qui pourrait se trouver en eux, s'efforçaient eux aussi de se manifester en tout conformément à ces indications.

« Le résultat de tout ce que je viens de dire fut qu'au bout de dix de leurs années avaient déjà disparu d'elles-mêmes les deux principales formes anormalement établies d'existence êtrique ordinaire qui étaient, en ce temps-là tout comme aujourd'hui, à l'origine de la plupart des causes néfastes qui entravent toujours davantage la possibilité d'établir là-bas les conditions d'une existence êtrique normale, ne serait-ce qu'extérieurement.

En effet, premièrement leur division en multiples communautés, avec toutes leurs formes organisées d'existence extérieure, et même intérieure, qu'ils nomment leurs « organisations d'Etat », tomba d'elle-même ; et deuxième-

ment la division des êtres en ce qu'on appelle diverses « castes » ou « classes », qui avait été instituée depuis longtemps dans ces communautés multiples, disparut également d'elle-même.

Selon moi, la seconde de ces deux principales formes anormalement établies d'existence êtrique ordinaire, soit : la répartition mutuelle en des castes et classes différentes, détermina précisément, comme tu le comprendras toi aussi plus tard, la cristallisation permanente, chez tes favoris, de données pour une propriété psychique particulière, qui n'est devenue inhérente, dans tout l'Univers, qu'à la seule présence de ces infortunés êtres tri-cérébraux.

Cette propriété exceptionnelle se forma en eux peu de temps après la seconde perturbation transapalnienne de là-bas. Se développant et se consolidant graduellement en eux, elle passa par hérédité de génération en génération, pour parvenir aux êtres actuels comme partie intégrante et inaliénable de leur psychisme général, et ils appelèrent eux-mêmes cette propriété si particulière « égoïsme ».

Je t'expliquerai aussi plus tard, en temps opportun, au cours de mes récits sur les êtres tri-cérébraux existant sur la planète Terre, comment tes favoris furent amenés, par suite des conditions anormalement établies d'existence êtrique extérieure, à se répartir pour la première fois les uns les autres en des castes différentes, et comment, du fait de certaines anomalies consécutives, cette funeste forme de relations réciproques subsiste encore de nos jours. En attendant, il te faut savoir que si cette singulière propriété de leur psychisme, nommée « égoïsme », apparut en leur présence générale, c'est qu'en raison de ces mêmes conditions anormalement établies, leur psychisme, peu après la deuxième perturbation transapalnienne, devint double.

Ce fait me devint évident au cours de mon dernier séjour personnel à la surface de ta planète, où je m'intéressai si fort au légamonisme concernant les réflexions du Très Saint Ashyata Sheyimash, et intitulé « Horreur de la Situation ».

En effet, pendant mes recherches et investigations minutieuses sur sa Très Sainte Activité et sur ses résultats, je voulus savoir pourquoi et comment la cristallisation de ces facteurs qui proviennent des parcelles d'émanations de l'affliction de Notre Père Créateur Commun et servent à la réalisation de l'impulsion êtrique divine de conscience morale objective s'effectuait en leur présence justement dans leur « subconscient », échappant ainsi à une dégénérescence définitive, à l'inverse des données déposées en eux pour susciter en leur présence les impulsions êtriques sacrées de Foi, d'Espérance et d'Amour. Et je me convainquis qu'à ces étranges anomalies de là-bas, on pouvait appliquer l'une des sages sentences de notre estimé, irremplaçable et vénéré Mullah Nassr Eddin, qui dit :

« Tout bonheur réel pour l'homme ne peut sortir que d'un malheur, éprouvé comme non moins réel ».

« Ce dédoublement de leur psychisme général s'effectue du fait que diverses « initiatives individuelles » partent simultanément, d'une part de celle des localisations qui prédomine toujours en leur présence pendant leur existence de veille — et qui n'est autre que le résultat d'impressions accidentellement perçues, suscitées du dehors par le milieu anormal qui les entoure, impressions dont l'ensemble constitue ce qu'ils nomment leur « conscient » — et d'autre part de cette localisation normale, qui se trouve en la présence des êtres de toutes sortes, à laquelle ils donnent le nom de « subconscient ».

Et puisque ces « initiatives individuelles » proviennent, pendant leur existence de veille journalière, de localisations hétérogènes, chacun de ces êtres est alors, pour ainsi dire, divisé en deux personnalités indépendantes.

Il importe de remarquer à ce propos que cette dualité est également cause de ce que leur présence a perdu peu à peu l'impulsion, indispensable aux êtres tri-cérébraux, qui porte le nom de « sincérité ».

Plus tard, l'habitude de refouler intentionnellement cette impulsion êtrique nommée « sincérité » prit même racine en eux, et les êtres tri-cérébraux de là-bas, dès le jour de leur « naissance », sont accoutumés par leurs producteurs, ou selon leur expression, par leurs « parents », à une impulsion absolument contraire, qui est la « fausseté ».

Apprendre et suggérer à leurs propres enfants la science de tromper les autres, et d'être menteurs en tout, s'élève même, chez les êtres de la planète Terre des temps actuels, à la conscience d'un devoir ; et c'est précisément là ce qu'ils désignent du fameux nom d'« éducation ».

Ils « éduquent » leurs enfants à ne jamais pouvoir ni même oser se manifester selon la direction instinctive de leur « conscience morale », et à ne faire que ce qui est indiqué dans les manuels dit de « bon ton », ordinairement inventés là-bas par divers candidats hassnamouss.

Et bien entendu, lorsque ces enfants grandissent et deviennent des êtres responsables, ils agissent et se manifestent de manière automatique, exactement comme on le leur a enseigné au temps de leur formation, c'est-à-dire selon la façon dont on les a suggestionnés, « remontés », bref, dont on les a « éduqués ».

A cause de tout cela, la « conscience morale objective », qui pourrait apparaître, dès la plus tendre enfance, dans le conscient des êtres de cette planète, se voit peu à peu « chassée » à l'intérieur, et se trouve donc, lorsqu'ils grandissent, dans ce qu'ils appellent leur « subconscient ».

Et le fonctionnement des données servant à susciter en leurs présences l'impulsion divine de conscience morale objective a depuis longtemps cessé complètement de participer au conscient sous la direction duquel s'écoule leur « existence de veille journalière ».

C'est pourquoi, mon enfant, la cristallisation en leur présence de la manifestation divine constituant en eux des « données » qui permettent l'avènement de cette impulsion êtrique sacrée venue d'En-Haut, s'effectue en leur seul

« subconscient », et c'est uniquement parce que leur subconscient a cessé de participer au processus de leur existence quotidienne, que ces données ont évité la dégénérescence à laquelle ont été soumises toutes les autres impulsions êtriques sacrées qui devraient elles aussi se trouver en leur présence, c'est-à-dire les impulsions de « Foi », d'« Espérance » et d'« Amour ».

Et de nos jours, même si, chez certains d'entre eux, les divines données cristallisées en leur présence en vue de cette impulsion êtrique se mettent, pour une raison ou pour une autre, à se manifester hors du subconscient et s'efforcent de prendre part au fonctionnement de leur « conscient » ordinaire anormalement constitué, à peine s'en rendent-ils compte qu'ils prennent aussitôt toutes mesures pour l'éviter, car aucun être dans la présence duquel fonctionnerait cette impulsion divine de véritable conscience morale objective ne pourrait plus désormais poursuivre son existence dans les conditions régnant actuellement là-bas.

Depuis que, dans la présence de tes favoris, s'est implanté définitivement l'« égoïsme », cette originale propriété êtrique devint à son tour l'un des facteurs déterminants de la cristallisation progressive, en leur psychisme général, des données propres à susciter l'apparition de quelques impulsions êtriques plus singulières encore, existant actuellement là-bas sous les noms de « ruse », « envie », « haine », « hypocrisie », « mépris », « morgue », « servilité », « astuce », « ambition », « duplicité », etc...

Les singulières propriétés psychiques que je viens d'énumérer, et qui ne conviennent nullement à des êtres tri-cérébraux, étaient déjà tout à fait cristallisées dans la présence de la plupart de tes favoris, et constituaient des attributs inévitables de leur psychisme, bien avant le temps du Très Saint Ashyata Sheyimash ; mais lorsque les nouvelles formes d'existence établies à dessein par Ashyata Sheyimash commencèrent à se fixer dans le processus de leur existence êtrique, pour s'y maintenir ensuite automatiquement, ces

étranges propriétés disparurent complètement de la présence de presque tous les êtres tri-cérébraux de là-bas.

Plus tard, cependant, quand ils eurent eux-mêmes détruit tous les résultats du Saint Labeur de l'Amant de l'Essence, Ashyata Sheyimash, ces propriétés particulières qui leur sont si funestes réapparurent en eux, pour devenir finalement, chez les êtres tri-cérébraux actuels, le fond même de toute leur essence.

« Ainsi donc, mon enfant, lorsque les données suscitant cette singulière impulsion êtrique d'égoïsme apparurent dans la présence générale de tes favoris, et que cette « propriété exceptionnelle » — dont l'évolution produisait peu à peu de nouveaux facteurs pour d'étranges impulsions êtriques tout aussi particulières, bien que secondaires cette fois — eut usurpé dans leur organisation la place d'un « Maître Autocrate Unique », non seulement toute manifestation, mais encore, comme on dit, toute « velléité d'apparition » de l'impulsion êtrique divine devint une entrave à l'action de ce nouveau « Maître Autocrate ». Par suite, tes favoris se virent contraints, par la force des choses, de toujours éviter, tant consciemment qu'inconsciemment, sa participation au fonctionnement du conscient sous le contrôle duquel il leur est devenu propre de réaliser leur existence de veille ; et l'action de ces divines données se « détourna » pour ainsi dire de plus en plus du fonctionnement de leur « conscient » ordinaire, pour ne plus prendre part qu'à celui de leur « subconscient ».

Ayant élucidé tout ce qui vient d'être dit, grâce à mes minutieuses recherches et investigations, je compris alors pourquoi surgit et pourquoi existe encore aujourd'hui leur division, particulièrement funeste pour eux par les conséquences qu'elle entraîne, en diverses « castes » ou « classes ».

Puis de nouvelles recherches approfondies me révélèrent par ailleurs fort clairement que, même chez les êtres contemporains, les données pour l'acquisition de l'impulsion divine

fondamentale de « conscience morale objective » continuent à se cristalliser et à se maintenir, pendant toute la durée de leur existence, dans celui de leurs conscients qu'ils nomment le subconscient.

« Que les données de cette « impulsion êtrique divine » se cristallisent encore et que leurs manifestations continuent de participer au processus de leur existence êtrique, le fait me fut confirmé, en dehors même des investigations auxquelles je viens de faire allusion, par les fréquentes difficultés que cela me créait pendant la période où, de la planète Mars, j'observais ces êtres.

En effet, si, de la planète Mars, je pouvais toujours observer librement, sans la moindre gêne, à travers mon tesskuâno, l'existence qui se poursuivait à la surface des autres planètes de ce système solaire, en revanche la coloration particulière de l'atmosphère de ta planète Terre rendait parfois les observations auxquelles je me livrais sur le processus d'existence de tes favoris tout simplement misérables.

Cette coloration spéciale provenait, comme je le sus plus tard, de l'apparition, dans la présence de cette atmosphère, de nombreuses et fréquentes cristallisations irradiées par tes favoris, lorsqu'ils sont en proie à l'impulsion intérieure particulière qu'ils nomment eux-mêmes « remords de conscience ».

Et cela parce que, lorsqu'ils reçoivent un choc moral, les associations qui se font en eux à partir d'impressions antérieurement perçues et qui consistent, pour la plupart, comme je te l'ai déjà dit, en « billevesées » de toutes sortes, se modifient, s'apaisent et parfois même cessent entièrement pour un certain temps.

Par suite, dans la présence générale de ces êtres tri-cérébraux de là-bas, se fait automatiquement une combinaison de fonctionnement qui libère les données présentes en leur subconscient pour servir à la manifestation de

l'« impulsion divine de conscience morale objective » et permet sa participation temporaire au fonctionnement de leur conscient ordinaire. Alors se produisent en eux ces « remords de conscience », qui suscitent l'apparition des cristallisations particulières dont je viens de parler, lesquelles rayonnent d'eux, mêlées à d'autres radiations ; et l'ensemble de ces radiations donne parfois à l'atmosphère de ta planète la coloration spéciale qui empêche l'organe êtrique de la vue de pénétrer librement au travers.

Il me faut te dire ici que tes favoris, les contemporains surtout, sont passés maîtres en l'art d'empêcher cette impulsion intérieure nommée « remords de conscience » de séjourner dans leur présence générale.

Ils n'ont pas plus tôt commencé à ressentir en eux-mêmes les prémices ou, pour mieux dire, les « picotements » avant-coureurs du fonctionnement de cette impulsion êtrique, qu'ils la « rossent » sans crier gare, de sorte que cette impulsion, non encore complètement formée en eux, tombe à l'instant même.

Afin de « rosser » ces « remords de conscience » commençants, ils ont même inventé divers moyens spéciaux fort efficaces, qui existent là-bas sous les noms d'« alcoolisme », « cocaïnisme », « morphinisme », « nicotinisme », « onanisme », « moinisme », « athénianisme », et quelques autres, dont le nom se termine également en « isme ».

« Je le répète, mon enfant, je t'expliquerai en temps voulu quels sont les résultats des conditions anormalement établies d'existence ordinaire qui devinrent des facteurs pour l'apparition et le maintien de leur division, si funeste pour eux, en diverses castes.

Je te donnerai certainement un jour des informations précises sur cette anomalie : elles pourront te servir, dans tes confrontations logiques ultérieures, à mieux comprendre l'étrangeté du psychisme des êtres tri-cérébraux qui te plaisent.

En attendant, pénètre-toi bien de ceci : lorsque la propriété psychique particulière d'égoïsme se fut « parachevée » dans la présence générale de tes favoris et qu'elle eut suscité — comme elle continue d'ailleurs à le faire — les diverses impulsions êtriques secondaires dont je t'ai parlé, et que, d'autre part, l'impulsion sacrée de « conscience morale objective » eut complètement cessé de prendre part à leur conscient de veille, les êtres tri-cérébraux qui apparurent et existèrent sur la planète Terre avant comme après la Très Sainte Activité d'Ashyata Sheyimash s'efforcèrent toujours, pendant le processus de leur existence ordinaire, de se procurer le bien-être exclusivement pour eux-mêmes.

Et comme en général il n'y a et il ne saurait y avoir sur aucune planète de Notre Grand Univers une quantité suffisante de tout ce qui serait nécessaire pour assurer à chacun un bien-être extérieur égal, sans tenir compte de ce qu'on appelle « les mérites objectifs », il s'ensuit que le bien-être des uns s'édifie toujours sur l'adversité des autres.

Cette préoccupation de leur seul bien-être cristallisa peu à peu en leur psychisme des propriétés tout à fait particulières, et sans précédent, telles que l'« astuce », le « mépris », la « haine », la « servilité », le « mensonge », la « flagornerie », etc... qui devinrent à leur tour des facteurs de manifestations indignes d'êtres tri-cérébraux entraînant d'autre part la destruction graduelle de toutes les possibilités intérieures, que leur avait conférées la Nature, de devenir des parcelles du « Grand Tout Raisonnable ».

« Or, mon enfant, lorsque les résultats du Saint Labeur de l'Amant de l'Essence Ashyata Sheyimash fusionnèrent avec le processus de ce qu'ils appellent l'existence « intérieure » et « extérieure », et que, par suite, les données restées intactes en leur « subconscient » pour l'impulsion divine de « conscience morale objective » prirent progressivement part au fonctionnement de leur « conscient de veille », l'existence êtrique, tant du point de vue personnel

que du point de vue de leurs relations réciproques, se déroula sur cette planète presque comme sur les autres planètes de Notre Grand Univers peuplées d'êtres tri-cérébraux.

Tes favoris se comportèrent dès lors les uns envers les autres comme envers des manifestations de l'Unique Créateur Commun différant uniquement par leurs degrés, et ils ne témoignèrent de respect à chacun que selon les mérites qu'il avait acquis par lui-même à l'aide des « partkdolgdevoirs êtriques », c'est-à-dire à l'aide d'un labeur conscient personnel et de souffrances volontaires.

C'est pourquoi, en cette période, cessèrent d'exister les deux principales formes funestes de leur existence ordinaire, c'est-à-dire le partage en diverses communautés indépendantes, et la division, à l'intérieur de ces communautés, en différentes « castes », ou, comme on le dit encore là-bas, en différentes « classes ».

En ce temps-là, tous les êtres tri-cérébraux de ta planète se considéraient eux-mêmes et considéraient leurs semblables simplement comme des êtres portant en eux des parcelles des émanations de l'affliction du Père Créateur Commun.

Et s'il en fut ainsi, c'est que les données de l'impulsion êtrique divine participaient par leur action au fonctionnement de leur conscient de veille ordinaire, et qu'ils se manifestaient, dans leurs relations réciproques, uniquement selon leur conscience ; aussi les maîtres cessèrent-ils en ce temps-là de priver les esclaves de leur liberté, et divers êtres détenteurs de pouvoir se désistèrent-ils eux-mêmes de leurs droits immérités, ayant reconnu et ressenti, selon leur conscience, qu'ils possédaient et exerçaient ces droits et fonctions non pour le bien commun, mais pour la seule satisfaction de différentes faiblesses personnelles telles que « vanité », « amour-propre », « tranquillisation de soi », et ainsi de suite.

« Bien entendu, en cette période, il y eut aussi là-bas

toutes sortes de chefs, de conducteurs et de « conseillers spécialistes », mais cette fois — comme il en va sur toutes les autres planètes de l'Univers peuplées d'êtres tri-cérébraux parvenus à divers degrés de perfectionnement — c'était par différence d'âge et par ce qu'on appelle le « pouvoir de l'essence » qu'ils accédaient à cette situation, et non plus par « droit héréditaire » ou par élection — comme cela se faisait avant cette bienfaisante « époque ashyatienne », et comme cela se fait encore de nos jours.

Tous ces chefs, conducteurs et conseillers le devenaient d'eux-mêmes, par la force des choses, selon des mérites objectifs personnellement acquis et ressentis en toute certitude par tous les autres êtres de leur entourage.

Voici comment les choses se passèrent :

Tous les êtres de cette planète s'étant mis à travailler en vue d'acquérir en leur conscient cette divine fonction de « véritable conscience », ils transmuèrent en eux à cette fin, comme cela se fait partout dans l'Univers, ce qu'on appelle les « tendances êtriques obligoluées », soit les cinq tendances suivantes :

La première : avoir, au cours de son existence êtrique ordinaire, tout ce qui est réellement indispensable et satisfaisant pour son corps planétaire.

La seconde : avoir constamment en soi un besoin instinctif inextinguible de perfectionnement, dans le sens de l'Etre.

La troisième : s'efforcer consciemment de connaître toujours plus à fond les lois de la création du monde et de l'existence du monde.

La quatrième : payer dès le commencement et au plus vite pour sa venue au monde et pour son individualité, afin d'être libre, par la suite, d'alléger dans toute la mesure du possible l'affliction de Notre Père Commun.

Et la cinquième : toujours seconder ses semblables, ainsi que les êtres d'autres formes, en vue de leur perfectionnement accéléré jusqu'au degré de « Martfotaï sacré », c'est-à-dire jusqu'au degré d'auto-individualité.

En cette période, où chaque être terrestre tri-centrique travaillait consciemment sur lui-même selon ces cinq tendances, un grand nombre d'entre eux obtinrent bientôt de vrais résultats, sous forme de mérites objectifs perceptibles aux autres.

Ces mérites objectifs attirèrent bien entendu sur eux l'attention des êtres de leur entourage, qui se mirent à leur rendre hommage et à leur témoigner du respect, tâchant même avec joie de se montrer dignes d'éveiller leur intérêt et de recevoir d'eux des indications et des conseils sur la manière d'atteindre à leur tour à ce perfectionnement.

Les êtres de ce temps-là qui se faisaient ainsi distinguer désignaient à leur tour, entre leurs semblables, c'est-à-dire entre les êtres de même mérite, celui qui était parvenu le plus loin, et ce dernier devenait automatiquement, sans droit héréditaire ni autre, le chef de tous.

Plus sa qualité de chef était reconnue, plus loin s'étendait son pouvoir, et non seulement sur les parties de terre ferme voisines, mais même sur des continents et îles éloignés.

A cette époque, les conseils et indications de ces chefs, et en général chacune de leurs paroles, étaient loi sacrée pour les êtres tri-cérébraux de là-bas ; ils les suivaient avec joie et dévotion, contrairement à ce qui se passait avant que les résultats du Saint Labeur d'Ashyata Sheyimash fussent atteints — et à ce qui continue d'ailleurs à se passer aujourd'hui, maintenant qu'ils les ont eux-mêmes détruits.

C'est-à-dire qu'aujourd'hui tes favoris, ces étranges êtres tri-cérébraux, ne suivent les ordres et injonctions de leurs chefs, ou, comme ils les nomment, de leurs « souverains », que par peur de ce qu'on appelle les « baïonnettes » ou les « nids à punaises » dont ces chefs et souverains ont un grand nombre à leur disposition.

Les résultats du Saint Labeur d'Ashyata Sheyimash eurent alors une répercussion d'une forme bien définie sur la

terrible manifestation particulière au psychisme de tes favoris, c'est-à-dire sur leur « besoin impérieux de se détruire périodiquement les uns les autres ».

Le processus de destruction réciproque établi là-bas et provoqué par cette terrible particularité de leur psychisme cessa complètement sur le continent d'Asie, et ne se poursuivit de temps à autre que sur des terres fermes, grandes et petites, de la surface de ta planète, qui s'en trouvaient fort éloignées. Et cela parce que la distance n'avait pas permis à l'influence des « initiés » et des « grands-prêtres » de leur parvenir, ni de se transmuer en la présence des êtres qui les peuplaient.

« Mais le plus étonnant et le plus significatif des résultats du Saint Labeur d'Ashyata Sheyimash fut qu'en cette période, non seulement la durée de l'existence de ces infortunés redevint un peu plus normale, autrement dit plus longue, mais d'autre part, tandis que diminuait leur « mortalité », comme ils disent, du même coup le nombre de leurs « résultats manifestés » pour la continuation de leur espèce, c'est-à-dire ce qu'ils nomment la « natalité », s'abaissa pour le moins d'un cinquième.

Ainsi fut pratiquement vérifiée l'une des lois cosmiques nommée « loi d'équilibre des vibrations », telles qu'elles résultent de l'évolution et de l'involution des substances cosmiques requises pour le Très Grand Trogoautoégocrate cosmique.

Cette diminution de la « mortalité » et de la « natalité » vint de ce qu'en se rapprochant d'une existence normale pour des êtres tri-centriques, ils se mirent à irradier des vibrations qui correspondaient davantage aux exigences de la Grande Nature, de sorte qu'elle eut moins besoin des vibrations produites par la destruction de l'existence des êtres.

Tu comprendras parfaitement cette loi d'équilibre des vibrations lorsque je t'aurai expliqué en temps voulu, comme

je te l'ai déjà promis plusieurs fois, toutes les lois cosmiques fondamentales.

« Ainsi, mon enfant, grâce au Labeur Conscient du Très Saint Ashyata Sheyimash, tes favoris bénéficièrent peu à peu, pendant cette période, de biens sans précédent. Mais, à la grande désolation de tous les Individuums plus ou moins consciemment pensants, de tous les degrés de raison, ils les détruisirent eux-mêmes tout à fait, les malheureux, peu après que le Très Saint Ashyata Sheyimash eut quitté leur planète — car c'est ainsi qu'il leur est devenu propre de traiter toutes les bonnes acquisitions de leurs ancêtres ; et ils détruisirent et balayèrent à tel point ces biens de la face de leur planète que le bruit n'est même pas parvenu aux oreilles des êtres actuels, qu'il fut un temps sur leur propre planète où exista pareil bienfait.

Cependant, certaines inscriptions, qui ont subsisté depuis les temps anciens, et se sont conservées jusqu'à nos jours, contiennent des informations relatives à l'existence, sur leur planète, d'une « organisation d'Etat » d'un certain ordre, à la tête de laquelle étaient des êtres du plus haut mérite.

Les êtres actuels, d'après ces informations, se contentèrent d'inventer un nom pour cette « organisation d'Etat » ; ils lui donnèrent celui d'« Ordre des Grands-Prêtres », et s'en tinrent là.

Mais en quoi consistait cet « Ordre des Grands-Prêtres » et quelle était sa raison d'être ?... C'est bien là le dernier des soucis des êtres actuels de la planète Terre, que de savoir à quoi s'occupaient les sauvages des anciens temps !...

Chapitre 28
Le principal coupable de la destruction des Saints Travaux d'Ashyata Sheyimash

T'EN souviens-tu, mon enfant, je te l'ai déjà dit, les êtres « savants » rassemblés dans la ville de Babylone, venus de presque toute la surface de la Terre, n'étaient pas, en réalité, les premiers responsables de l'apparition des facteurs qui déterminèrent pour les générations suivantes la complète destruction des bienfaisants résultats du labeur conscient du Très Saint Ashyata Sheyimash ; mais — comme il était d'ailleurs devenu inné depuis longtemps à la plupart des savants terrestres de « nouvelle promotion » — ils furent, pour leurs contemporains d'abord, puis pour les générations suivantes, tels des « bacilles virulents », les propagateurs inconscients de toutes sortes de maux existant déjà bien avant eux.

Tous les néfastes agissements, grands et petits, des êtres « savants » de l'époque, toutes leurs néfastes manifestations inconscientes, qui aboutirent à la destruction des derniers vestiges des résultats, bienfaisants pour les êtres tri-cérébraux de là-bas, du Saint Labeur conscient de l'Amant de l'Essence Ashyata Sheyimash, eurent pour cause, comme me le montrèrent plus tard les recherches minutieuses que j'avais entreprises sur sa Sainte Activité, la « trouvaille » d'un être savant très célèbre en son temps, du nom de Lentrohamsanine.

Grâce au double « centre de gravité » de son existence intérieure, la présence de cet être terrestre tri-cérébral put revêtir et perfectionner sa « partie êtrique suprême »

jusqu'au degré requis de Raison objective ; plus tard, cette « partie êtrique suprême » devint, comme je te l'ai dit une fois, l'un des trois cent treize « corps êtriques suprêmes » qui portent le nom d'« Individuums Hassnamouss Eternels », et qui séjournent sur une petite planète de l'Univers existant sous le nom d'« Expiation Eternelle ».

A vrai dire, à propos de cet être tri-cérébral, Lentrohamsanine, il me faudrait maintenant tenir parole et te donner des explications détaillées sur l'expression de « hassnamouss » ; mais je préfère le faire un peu plus tard, en quelque endroit mieux approprié de mon récit.

La funeste « trouvaille » dont j'ai parlé, ou, comme le disent les savants terrestres actuels, l'« œuvre », ou la « création », de ce savant de « nouvelle promotion », date, comme je te l'ai déjà dit, de deux bons siècles avant ma première visite, lors de ma cinquième descente personnelle, à la ville de Babylone, où se trouvaient rassemblés, de gré ou de force, les êtres savants venus de presque toute la surface de la planète.

La funeste « trouvaille » de ce savant des siècles passés parvint aux savants de la dite époque babylonienne par ce qu'on appelle un « kashéïratlir » sur lequel Lentrohamsanine avait, de sa propre main, noté son invention.

« Je trouve nécessaire de te donner à présent quelques détails sur l'histoire de l'apparition de ce Lentrohamsanine et sur les conditions fortuites environnantes grâce auxquelles il devint un « grand savant » et une « autorité » pour ses contemporains de presque toute la surface de ta planète.

Cette histoire très caractéristique te donnera d'ailleurs un excellent exemple de certaine coutume fortement ancrée depuis longtemps dans le processus d'existence des êtres tri-cérébraux qui te plaisent, et qui permet à certains d'entre eux de devenir des « autorités », tout d'abord pour les autres savants de « nouvelle promotion », puis, bien entendu, pour tous les malheureux êtres ordinaires.

C'est par hasard que je pris connaissance des détails relatifs aux conditions dans lesquelles eut lieu l'apparition de ce Lentrohamsanine et à sa formation en tant qu'être responsable, au cours des recherches que je fis sur l'étrange psychisme de tes favoris, dont les différents aspects entraînèrent la complète destruction de toutes les bienfaisantes coutumes introduites dans le processus de leur existence êtrique et solidement fixées par la raison idéalement prévoyante de celui qui est aujourd'hui notre Très Saint Ashyata Sheyimash cosmique général, pendant la période où il se préparait à devenir ce qu'il est maintenant pour tout l'Univers.

J'appris donc que ce Lentrohamsanine apparut, ou, comme on le dit là-bas, « naquit » sur le continent d'Asie, dans la capitale de la Niévie, qui portait alors le nom de Kronboukhon.

Il fut conçu par la fusion de deux hexioékharis hétérogènes, constitués en deux êtres kestchapmartniens tri-cérébraux déjà âgés.

Ses « producteurs », ou, comme on le dit là-bas, ses « parents », ayant choisi la capitale de la Niévie comme lieu permanent d'existence, s'y fixèrent trois ans avant la venue de ce futur Hassnamouss universel.

Il était le « premier-né » de ses vieux et riches parents qui avaient cependant réalisé maintes fois avant lui la « fusion » de leurs hexioékharis, mais qui, comme je le découvris, étant très occupés à se constituer une fortune et ne voulant point être gênés, recouraient, après chaque réalisation de ces fusions sacrées, à ce qu'on appelle « toussi » ou, selon l'expression dont font usage les contemporains, à des « manœuvres abortives ».

La « source du principe actif de son apparition », ou comme on le dit là-bas, son père, possédait en propre, lorsqu'il eut fini d'édifier sa fortune, plusieurs « caravanes » ainsi que divers « caravansérails » pour le troc des marchandises, dans différentes villes de Niévie.

Quant à la « source du principe passif de son apparition », c'est-à-dire sa mère, elle avait exercé tout d'abord la profession de « toussidji » ; mais plus tard, elle organisa sur une petite montagne ce que l'on appelle un « lieu saint », et répandit largement parmi les autres êtres la légende d'une prétendue signification particulière de cette montagne, selon laquelle les êtres de sexe féminin inféconds qui visiteraient ces lieux acquerraient la possibilité de concevoir.

Lorsque ce couple, déjà sur son déclin, comme on dit, se fut fortement enrichi, il alla se fixer dans la ville de Kronboukhon, en vue d'y exister pour son seul plaisir.

Mais tous deux sentirent bientôt que, sans un réel « résultat », ou comme ils disent là-bas, « sans enfant », le plaisir n'était pas complet, et, dès lors, sans ménager leur argent, ils prirent toutes les mesures susceptibles de leur procurer ce « résultat ».

Ils visitèrent à cette fin tous les « lieux saints » organisés là-bas à cet effet, à l'exception naturellement de leur propre « montagne sainte », et recoururent à quantité de « moyens médicaux » soi-disant propres à favoriser la fusion des hexioékharis hétérogènes. Et lorsque cette fusion se fut, par hasard, opérée, apparut enfin ce résultat « tant espéré », nommé plus tard Lentrohamsanine.

Dès le premier jour, les parents étaient en adoration devant ce « fils envoyé de Dieu », et ils dépensèrent de grosses sommes pour ses plaisirs aussi bien que pour ce que l'on appelle son « éducation ».

Leur « idéal » était de donner à leur fils la meilleure « éducation » et la meilleure « instruction » qu'on puisse recevoir sur Terre.

Ils engagèrent à cette intention divers « précepteurs » et « maîtres », du pays même de Niévie, ou les recrutèrent en diverses contrées éloignées.

La plupart de ces « maîtres » et « précepteurs » étrangers venaient du pays que l'on nomme aujourd'hui l'« Egypte ».

Du temps où ce « chéri à son papa et à sa maman » approchait de l'âge d'un être responsable, il était déjà, comme on dit, très « instruit » et « bien élevé », c'est-à-dire qu'il avait en sa présence de nombreuses données pour des « egoplastikours » variés consistant, comme d'habitude là-bas, en diverses connaissances fantastiques et suspectes, d'après lesquelles un être ayant atteint l'âge responsable, placé dans des conditions d'existence anormalement établies, réagit automatiquement à tous les chocs fortuits correspondants.

Et lorsque ce futur grand savant eut atteint l'âge d'un être responsable, il possédait effectivement de nombreuses notions ou « connaissances », comme ils les nomment, mais il n'avait pas le moindre Etre par rapport aux « connaissances » et au « savoir » qu'il avait acquis.

« Or — par suite, d'une part, du manque total d'Etre en sa présence, et d'autre part des propriétés, déjà fortement cristallisées en lui en ce temps-là, des conséquences de l'organe kundabuffer, existant là-bas sous les noms de « vanité », « amour-propre », « forfanterie », etc... — ce « petit chéri à son papa et à sa maman », une fois devenu un savant de « nouvelle promotion », eut l'ambition d'être considéré comme un savant célèbre non seulement parmi les êtres de Niévie, mais encore sur toute la surface de leur planète.

Aussi rêvait-il à cela, et cherchait-il de toute sa présence le moyen d'y parvenir.

Il y réfléchit sérieusement plusieurs jours de suite, et résolut enfin d'inventer une théorie sur un sujet que personne n'avait touché jusqu'alors, puis de noter cette trouvaille sur un « kashéïratlir » sur lequel personne n'avait encore jamais rien pu noter, et sur lequel personne à l'avenir ne serait non plus capable de le faire.

Et, dès ce jour-là, il mit sa décision à exécution.

Il commença par préparer, à l'aide de ses nombreux

esclaves, un « kashéïratlir » tel qu'il n'y en avait encore jamais eu. En ce temps-là, les kashéïratlirs étaient faits, sur la planète Terre, de divers morceaux de la peau d'un être quadrupède nommé « buffle ». Lentrohamsanine, lui, fit son kashéïratlir de cent peaux de buffles réunies.

Les « kashéïratlirs » furent remplacés plus tard là-bas par ce qu'on nomme le « parchemin ».

Lorsque ce kashéïratlir sans précédent fut prêt, le futur grand Lentrohamsanine y consigna sa fameuse trouvaille, portant sur une question qui, à vrai dire, n'était jamais venue à l'idée de personne avant lui, et n'avait d'ailleurs jamais eu de raison de se poser.

Il y critiquait de toutes les manières, en ses élucubrations, le genre d'existence ayant subsisté jusque-là.

Le kashéïratlir commençait ainsi :

« Le plus grand bonheur de l'homme consiste à ne dépendre d'aucune personnalité et à être libre de toute influence étrangère quelle qu'elle soit ».

Je t'expliquerai une autre fois de quelle manière tes favoris de la planète Terre comprennent en général la liberté.

Puis le futur Hassnamouss universel poursuivait :

« Il est indéniable que sous la forme actuelle de gouvernement, nous vivons bien mieux que par le passé, mais où donc est la vraie liberté, qui seule peut nous donner le bonheur ?...

« Ne travaillons-nous pas et ne peinons-nous pas aujourd'hui autant que sous toutes les formes de gouvernement précédentes ?

« Ne devons-nous pas verser notre sueur et nous épuiser pour récolter l'avoine qui nous est indispensable pour vivre, et ne pas crever de faim comme des chiens maltraités ?

« Nos chefs, nos guides et conseillers nous rebattent les oreilles d'un autre monde, soi-disant meilleur que celui-ci, et où les âmes de ceux qui ont vécu dignement sur terre mèneraient à tous égards une vie d'entière félicité.

« En quoi donc vivons-nous de manière indigne, maintenant ?

« Ne peinons-nous pas à longueur de journée et ne gagnons-nous pas notre pain quotidien à la sueur de notre front ?

« Si tout ce que disent nos chefs et nos conseillers est vrai et que leur propre genre de vie sur terre répond vraiment à ce qui est exigé de leurs âmes pour l'autre monde, alors Dieu se doit, il est même obligé de leur donner en ce monde plus de possibilités qu'à nous autres, simples mortels.

« Si tout ce que nous racontent et cherchent à nous faire croire nos chefs et conseillers est réellement vrai, qu'ils nous le prouvent donc, à nous, simples mortels, par des faits.

« Qu'ils nous le prouvent, par exemple, en convertissant en pain une poignée de ce sable ordinaire sur lequel, grâce à la sueur de notre front, pousse notre avoine quotidienne.

« Que nos chefs et conseillers actuels le fassent, et je serai le premier à me jeter à genoux devant eux pour leur baiser les pieds.

« Mais tant qu'il n'en est pas ainsi, il nous faut lutter pour conquérir nous-mêmes notre réel bonheur et notre vraie liberté, lutter pour nous affranchir de la nécessité de répandre notre sueur.

« Certes, pendant huit mois de l'année, nous n'avons pas à nous soucier d'obtenir notre pain quotidien, mais en revanche, combien de difficultés pendant les quatre mois d'été, où nous nous exténuons en vue de récolter l'avoine nécessaire.

« Seul celui qui sème l'avoine et qui la fauche sait le mal qu'elle réclame.

« Pendant les huit autres mois, nous ne sommes d'ailleurs libérés que du travail physique ; notre conscient, lui, c'est-à-dire notre partie la plus chère et la plus haute, est nuit et

jour l'esclave des idées chimériques que nous rabâchent à satiété nos chefs et nos conseillers.

« Non, en voilà assez ! Nous devons, seuls, sans le secours de nos chefs et conseillers actuels, qui le sont d'ailleurs devenus sans notre consentement, conquérir la vraie liberté et le réel bonheur !

« Mais nous n'arriverons à conquérir la vraie liberté et le réel bonheur qu'en agissant tous comme un seul homme, ou, comme on dit : « un pour tous — tous pour un », et pour cela, il nous faut avant tout jeter à bas tout ce qui est vieux.

« Et il nous faut tout jeter à bas, pour faire place à la vie nouvelle que nous créerons et qui nous donnera vraiment la liberté et le réel bonheur.

« A bas la subordination aux autres !

« Nous voulons être désormais les seuls maîtres de notre propre destinée ; nous refusons de reconnaître plus longtemps pour tels ceux qui régissent notre vie sans même nous consulter ni demander notre consentement.

« Notre vie sera conduite et dirigée par ceux que nous choisirons parmi nous, c'est-à-dire parmi des hommes qui peinent eux-mêmes pour récolter cette avoine quotidienne.

« Et nous devons élire ces chefs et conseillers à égalité de droits, sans distinction d'âge ni de sexe, par voie de suffrage direct, universel et découvert ».

Ainsi se terminait le fameux kashéïratlir.

« Lorsque ce futur Hassnamouss universel, Lentrohamsanine, eut achevé d'inscrire ses élucubrations sur ce kashéïratlir vraiment unique, il organisa un énorme et coûteux banquet auquel il convia les êtres « savants » de toute la Niévie, prenant sur lui tous leurs frais de voyage, et, à l'issue de ce festin, il leur montra son kashéïratlir.

Les « savants » de presque toute la Niévie, réunis à ce banquet gratuit, furent frappés d'un tel étonnement à la vue de ce kashéïratlir vraiment sans précédent, qu'ils en restèrent, comme on dit, « pétrifiés », et qu'un certain temps s'écoula avant qu'ils ne pussent échanger des coups d'œil stupéfaits, et se communiquer à voix basse leur opinion.

Avant tout, ils manifestaient entre eux leur étonnement de ce que personne n'avait su ni ne s'était douté jusqu'ici, pas plus les « savants » que les êtres ordinaires, qu'il existait dans leur propre pays un être possédant une pareille science. Et soudain, l'un d'eux, le plus âgé et le plus célèbre, sauta comme un jeune garçon sur la table et se mit — avec une intonation innée depuis longtemps déjà, là-bas, aux savants « de nouvelle promotion », et dont leurs successeurs des temps actuels détiennent encore le secret — à proclamer d'une voix éclatante :

« Ecoutez-moi et prenez conscience de ce que nous tous, ici réunis en tant que représentants des êtres terrestres, qui sommes parvenus grâce à nos hautes sciences à une individualité indépendante, avons le bonheur d'être les premiers à voir de nos propres yeux l'avènement d'un Messie de conscience divine, envoyé d'En-Haut pour nous dévoiler des vérités de portée universelle. »

Après cela commença l'habituel et néfaste « portage aux nues réciproque », pratiqué de tous temps par les êtres savants « de nouvelle promotion », et qui non seulement empêche toute vraie connaissance, accidentellement parvenue jusqu'à eux, de progresser comme elle l'aurait fait partout ailleurs dans l'Univers, ne serait-ce que par le seul cours du temps, mais va même jusqu'à détruire les connaissances acquises, faisant ainsi de leurs possesseurs des êtres de plus en plus inconsistants.

Or donc, tous les savants, se bousculant les uns les autres, s'approchèrent à grands cris de Lentrohamsanine et, l'appelant « Notre Messie longtemps attendu », lui exprimèrent avec des regards attendris leur profonde « titillation ».

Le plus intéressant de tout cela, c'est la raison pour

laquelle tous les autres savants furent à ce point frappés de stupeur et donnèrent, comme on dit, libre cours à leurs « piailleries scientifiques », car elle réside dans cette originale conviction — qui s'est cristallisée dans le psychisme de chacun de tes favoris, toujours en raison des conditions anormalement établies d'existence ordinaire — que si quelqu'un devient le disciple d'un être célèbre et important, il apparaîtra aux autres comme presque aussi célèbre et important que son maître.

Et, puisqu'il était très riche et surtout déjà très célèbre, tous les autres savants du pays de Niévie se déclarèrent en parfait accord avec les idées de Lentrohamsanine.

« Or, mon enfant, dès leur retour du banquet, les êtres savants de Niévie se mirent à parler, d'abord à leurs proches, puis en tout lieu, de cet extraordinaire kashéïratlir et ils soutenaient et démontraient à chacun, l'écume à la bouche, la vérité des « révélations » que ce grand Lentrohamsanine y avait consignées.

Si bien que les êtres ordinaires de la ville de Kronboukhon et des autres villes du pays de Niévie ne parlaient plus entre eux que de ces « révélations ».

Et peu à peu les êtres se rangèrent presque partout, comme cela se fait à l'ordinaire, en deux partis adverses dont l'un était pour l'« invention » du futur Hassnamouss universel, et l'autre pour la forme d'existence êtrique déjà solidement établie.

Cela dura presque toute une année terrestre, pendant laquelle les rangs des adversaires grossissaient des deux côtés, tandis que croissait l'une de leurs propriétés particulières nommée « haine », à tel point que par un bien triste jour éclata soudain dans la ville de Kronboukhon, entre les êtres qui avaient adhéré à ces deux partis adverses, le processus appelé « guerre civile ».

Une « guerre civile » est la même chose qu'une « guerre » ; la différence consiste en ce que dans une

« guerre ordinaire » les êtres d'une communauté détruisent les êtres d'une autre communauté, tandis que dans la « guerre civile » le processus de destruction mutuelle s'effectue entre êtres appartenant à la même communauté, par exemple : le frère supprime son frère, le père son fils, l'oncle son neveu, et ainsi de suite.

Pendant les quatre premiers jours, alors que ce terrible processus battait son plein à Kronboukhon, et que l'attention des autres êtres de tout le pays de Niévie s'était concentrée sur lui, tout était encore relativement calme dans les autres villes. De-ci de-là seulement éclatait une petite « escarmouche », comme on dit ; mais vers la fin du quatrième jour, les partisans de l'« invention » de Lentrohamsanine, c'est-à-dire le parti des « savants », ayant pris le dessus dans la ville de Kronboukhon, il en fut aussitôt de même dans toutes les grandes et petites villes de Niévie.

Ce terrible processus général dura jusqu'à l'apparition d'une « horde » de savants, qui, « se sentant un sol ferme sous les pieds », forcèrent tous les êtres survivants à reconnaître les idées de Lentrohamsanine, mettant ainsi un terme à toute chose. Dès lors, tous les êtres tri-cérébraux de Niévie devinrent les adeptes des « inventions » de Lentrohamsanine, et il fut bientôt établi en cette communauté ce qu'on appelle un « gouvernement républicain » tout particulier.

Un peu plus tard encore, la communauté de Niévie, devenue alors grande et forte, se mit à guerroyer, comme il en va presque toujours là-bas, avec les communautés voisines, pour leur imposer sa nouvelle forme de gouvernement.

Et alors, mon enfant, les processus de destruction mutuelle recommencèrent à s'effectuer comme autrefois entre les bizarres êtres tri-cérébraux du plus grand continent de ta planète, tandis que se corrompaient, jusqu'à destruction complète, les diverses coutumes bienfaisantes introduites et fixées dans le processus de leur existence ordinaire par

la raison idéalement prévoyante de celui qui est aujourd'hui notre Très Saint Ashyata Sheyimash.

Et sur la surface de ta planète se constituèrent alors de nouveau — pour être à leur tour détruites et faire place à d'autres encore — de multiples communautés distinctes aux formes variées de « gouvernement intérieur ».

Bien que la funeste invention de cet Hassnamouss universel, Lentrohamsanine, ait eu pour effet de faire revivre chez tes favoris la coutume d'exister en des communautés isolées et de se livrer périodiquement à la destruction mutuelle, les êtres de plusieurs de ces nouvelles communautés indépendantes du continent d'Asie continuèrent cependant à se conformer, dans leur existence ordinaire, à de nombreux usages institués, avec une sagesse sans précédent, par le Très Saint Ashyata Sheyimash, et qui étaient déjà inséparables du processus automatique de leur « vie courante ».

Par conséquent, les coupables de la destruction finale de ces usages et coutumes, qui s'étaient jusqu'alors maintenus en certaines communautés, furent bien ces savants réunis dans la ville de Babylone.

Et cela dans les circonstances suivantes :

Un « congrès planétaire général » de tous les savants avait été organisé par eux au sujet de la fameuse question de l'au-delà, et, parmi les savants venus de leur propre gré à Babylone, se trouvait l'arrière-petit-fils de Lentrohamsanine, devenu à son tour un « savant ».

Il apportait entre autres au congrès une copie exacte, sur parchemin, du fameux kashéïratlir de son arrière-grand père, dont l'original lui appartenait par héritage.

Lorsque le « délire » déclenché par la « question de l'âme » eut atteint son paroxysme, il lut, à l'une des dernières grandes réunions générales des savants, le texte de la funeste « invention » de son arrière-grand-père, et soudain — comme il est d'ailleurs devenu propre aux savants de malheur de cette originale planète, du fait de

leur étrange raison — ils passèrent d'une question qui les intéressait à une autre, soit de la question de l'« âme » à la question « politique », comme on dit.

Et les meetings et les discussions reprirent de plus belle dans la ville de Babylone au sujet, cette fois, des diverses formes de « gouvernement » déjà existantes ou de celles qui, selon eux, devraient être établies.

Ils fondaient naturellement leurs discussions sur les vérités exposées dans l'œuvre de Lentrohamsanine, telles qu'elles étaient reproduites sur le « parchemin » apporté par son arrière-petit-fils, et dont presque chaque savant se trouvant à Babylone avait en poche une copie.

Plusieurs mois durant, ils ne firent que discuter et ergoter pour en venir, comme toujours, à se diviser en deux « partis » indépendants portant les noms suivants :

Le premier, celui de « néomothistes » — et le second celui de « paléomothistes ».

Chacun de ces partis de savants eut bientôt ses adhérents parmi les êtres ordinaires de la ville de Babylone, et cela aurait, encore une fois, fini par une « guerre civile », si le souverain persan, qui eut vent de la chose, ne leur avait porté un bon coup sur leurs têtes de savants.

Sur ses ordres, les uns furent exécutés, les autres enfermés avec les poux, d'autres encore expédiés en des contrées où, comme l'aurait dit Mullah Nassr Eddin, « le champagne français n'a jamais pénétré ».

Seuls ceux qui, notoirement, ne s'étaient mêlés de tout cela que par pure démence eurent la permission de retourner dans leur patrie ; quant à ceux qui n'avaient pas pris part aux questions « politiques », ils eurent non seulement le droit de retourner dans leur patrie, mais sur les ordres du souverain persan, leur départ fut accompagné de toutes sortes d'« honneurs ».

« Or, mon enfant, ces savants babyloniens restés vivants

pour diverses raisons et dispersés sur toute la surface de la planète continuèrent, par inertie, à chercher midi à quatorze heures, prenant pour thème de leurs recherches — non pas consciemment, bien entendu, mais d'une manière toute mécanique — ces deux questions capitales qui étaient devenues le « thème du jour » au congrès babylonien : la fameuse question de l'« âme humaine », et celle du « gouvernement intérieur ».

Et le résultat de leurs divagations fut qu'éclatèrent, au sein de diverses communautés du continent d'Asie, de nouvelles guerres civiles — et que reprit, entre les communautés distinctes, le processus de destruction mutuelle des masses.

Cet anéantissement des derniers vestiges du labeur conscient du Très Saint Ashyata Sheyimash se poursuivit pendant près d'un siècle et demi sur le continent d'Asie ; cependant, certaines coutumes créées par Ashyata Sheyimash pour le bien de leur existence êtrique se conservèrent malgré tout çà et là, et continuèrent même d'être observées par inertie. Mais lorsque les êtres tri-centriques existant sur le continent voisin, qui porte aujourd'hui le nom d'« Europe », prirent part à ces guerres asiates, et que leurs « hordes », conduites par un archi-vaniteux Grec du nom d'Alexandre de Macédoine, traversèrent presque tout le continent d'Asie, elles balayèrent définitivement de la surface de cette infortunée planète tous les usages maintenus et observés jusqu'alors, et firent à ce point « place nette » qu'il n'en resta pas la moindre trace, pas même le souvenir qu'il ait jamais existé sur la surface de ta planète pareil bienfait, intentionnellement créé pour leur existence par une Raison dont le possesseur est aujourd'hui l'un de nos sept Très Saints Individuums cosmiques sans la participation desquels Notre Père Commun Uni-Etrique Lui-même ne saurait se décider à réaliser quoi que ce soit.

« Et maintenant, mon enfant, après mon récit sur Lentrohamsanine, qui a dû te donner une image concrète des conséquences qu'ont eues pour les générations suivantes les agissements d'un être tri-cérébral, typique représentant des « Individuums Hassnamouss Universels », il sera bon de te donner, comme je te l'ai promis, quelques détails sur la signification du mot « hassnamouss ».

Le mot « hassnamouss », dans son sens le plus large, désigne tout être tri-cérébral — qu'il ait déjà revêtu ses parties êtriques supérieures ou qu'il ne soit encore constitué que de son seul corps planétaire — en la présence générale duquel, sous l'effet de certaines « impulsions individuelles », surgit « quelque chose » qui prend part à ce qu'on appelle la « formation achevée » de son individualité indépendante.

Ce « quelque chose » surgit chez ces individus cosmiques au cours du processus de transformation des substances et fusionne avec les cristallisations qui apparaissent en eux sous l'action du spectre intégral d'impulsions dites « nalouonosniennes ».

Ce « spectre nalouonosnien d'impulsions » est constitué, dans son essence originelle, selon la loi cosmique fondamentale de l'Heptaparaparshinokh sacré, par sept aspects de nature diverse, du point de vue de la « production perceptive » et de la « manifestation résultante ».

Si l'on voulait caractériser ces aspects distincts du « spectre d'impulsions nalouonosniennes » selon les conceptions de tes favoris, et les exprimer en leur langue, on les définirait de la sorte :

1. Toute espèce de dépravation, consciente ou inconsciente.

2. La satisfaction intime qu'on éprouve à induire autrui en erreur.

3. Le besoin irrésistible de détruire l'existence d'autres créatures.

4. Le penchant impérieux à se libérer de l'obligation d'accomplir les efforts êtriques requis par la Nature.

5. La tendance à user de toutes sortes d'artifices pour cacher aux autres les défauts physiques qu'ils vous reconnaissent.

6. La tranquille jouissance de ce qu'on n'a pas mérité soi-même.

7. La tendance à ne pas être ce qu'on est.

Ce « quelque chose » qui, en vertu de ces « impulsions nalouonosniennes », surgit en la présence d'Individuums déterminés, entraîne pour eux-mêmes ce qu'on appelle des « conséquences expiatrices douloureuses » ; de plus, par une autre de ses particularités, dès que cesse en eux l'action de l'une de ces « tendances impérieuses », l'irradiation propre à tel ou tel aspect de manifestation de ce « quelque chose » acquiert un grand pouvoir d'influence sur les êtres de leur entourage et sert de facteur pour l'apparition du même phénomène en ces derniers.

Dans la présence générale de tout être tri-cérébral peuvent apparaître, au cours du processus de son existence planétaire, quatre sortes d'Individuums Hassnamouss indépendants.

A la première sorte appartiennent les êtres tri-cérébraux, qui, lorsqu'ils acquièrent ce « quelque chose » en leur présence générale, ne sont encore constitués que de leur corps planétaire ; étant ainsi assujettis, pendant le processus du raskouârno sacré, aux conséquences qu'entraînent les propriétés de ce « quelque chose » en leur présence, ils sont détruits comme tels pour toujours.

La seconde sorte d'Individuums Hassnamouss comprend les êtres tri-cérébraux en la présence générale desquels le « corps kessdjan » s'est déjà revêtu, mais avec la participation de ce « quelque chose » ; et dès lors, ils acquièrent la propriété « tourinorino », inhérente à toute formation cosmique de ce genre, c'est-à-dire qu'ils ne sont soumis à la décomposition dans aucune des sphères de la planète

sur laquelle ils ont surgi, mais doivent exister tels quels, se soumettant à certaines transformations, jusqu'à disparition en eux de ce « quelque chose ».

Les Individuums Hassnamouss de la troisième sorte sont les corps êtriques suprêmes ou « âmes » au revêtement desquels prend part ce « quelque chose » ; ces corps acquièrent eux aussi la propriété « tourinorino », mais cette fois au degré correspondant à ce revêtement suprême, c'est-à-dire qu'ils cessent d'être soumis à la décomposition non seulement dans les sphères de la planète sur laquelle ils apparaissent, mais dans toutes les autres sphères du Grand Univers.

La quatrième sorte d'Individuums Hassnamouss est la même que la précédente, avec la seule différence que les Hassnamouss de la troisième sorte ont la possibilité de se « purifier » pour ainsi dire, un jour ou l'autre, de ce « quelque chose », tandis que, pour ceux de la quatrième sorte, cette possibilité est perdue pour toujours.

C'est pourquoi les Hassnamouss de cette quatrième sorte portent le nom d'« Individuums Hassnamouss Eternels ».

« Pour les quatre sortes d'Individuums Hassnamouss, en la présence desquels réside ce « quelque chose », les « conséquences expiatrices » ne comportent pas les mêmes souffrances et correspondent à la fois à leur nature propre et aux « responsabilités objectives » telles qu'elles découlent de la prévoyance originelle et de l'espoir de Notre Père Commun à l'égard de ces réalisations cosmiques.

Pour les Hassnamouss de première sorte — qui acquièrent ce « quelque chose » lorsqu'ils ne sont encore constitués que de leur corps planétaire — la décomposition de ce dernier ne se fait pas selon la règle générale ; c'est-à-dire que, dans leur organisme, l'arrêt du fonctionnement de toutes les impulsions ressenties ne s'effectue pas au moment de l'approche du raskouârno sacré, autrement dit de la mort.

Le processus du raskouârno sacré commence déjà en eux au cours de leur existence planétaire et procède par étapes successives : leurs « localisations spiritualisées indépendantes » cessent peu à peu, l'une après l'autre, de fonctionner en leur présence générale ; en d'autres termes, comme l'auraient dit tes favoris, chez ces êtres meurt d'abord l'un des cerveaux, avec les fonctions qui lui sont propres, puis le second, et après cela seulement a lieu la mort définitive de l'être.

De plus, après la mort définitive, la désagrégation de tous les éléments actifs dont était constitué ce « corps planétaire » s'effectue beaucoup plus lentement que d'ordinaire ; d'autre part, elle reste soumise à l'action inextinguible — mais déclinant au fur et à mesure de la volatilisation des éléments actifs — des « impulsions nalouonosniennes » ressenties pendant la vie, lesquelles ne diminuent qu'en fonction de la volatilisation des « éléments actifs ».

Pour la seconde sorte d'Individuums Hassnamouss — en la présence générale desquels s'est déjà revêtu le « corps kessdjan » — les souffrances expiatoires consistent tout d'abord, pour ces malheureuses formations libérées de leur corps planétaire d'êtres tri-cérébraux, en l'impossibilité de se perfectionner sans avoir à se revêtir d'un corps planétaire, ni de parvenir à extirper de leur présence ce funeste « quelque chose », acquis parfois sans qu'il y ait de leur faute, mais qui est, toujours et partout dans l'Univers, un obstacle au cours régulier du « processus cosmique général trogoautoégocratique » ; d'autre part, n'étant soumis à la décomposition — du fait de leur propriété « tourinorino » — dans aucune sphère du système solaire où ils se sont formés, ils doivent inévitablement revêtir un nouveau corps planétaire, et dans la plupart des cas, celui d'un être de forme extérieure de système « uni-cérébral » ou « bi-cérébral », ce qui les contraint — en raison de la brièveté

d'existence de ces formations planétaires — à tout recommencer perpétuellement, sous la forme de quelque autre être de la même planète, sans la moindre certitude quant aux résultats de leur revêtement.

En ce qui concerne la troisième sorte d'Individuums Hassnamouss — constitués de corps êtriques suprêmes d'êtres tri-cérébraux au revêtement desquels a prit part ce « quelque chose », mais à un niveau tel que la possibilité de s'en débarrasser n'est pas perdue pour toujours — leur sort est encore plus triste. Car en tant que surgissements êtriques supérieurs — destinés, selon la prévoyance du Principe Originel de tout ce qui existe, à servir d'aides dans l'administration du monde grandissant, ce qui les rendait responsables, une fois leur formation achevée, et avant même qu'ils ne soient perfectionnés en Raison, de toute manifestation subjective, volontaire ou involontaire — ils ont la possibilité d'extraire ce « quelque chose » de leur présence, mais exclusivement par l'action des résultats des « partkdolgdevoirs êtriques » intentionnellement accomplis, c'est-à-dire de ce qu'on appelle « les efforts conscients et la souffrance volontaire ».

Aussi ces corps êtriques suprêmes doivent-ils souffrir sans rémission, conformément à leur degré de « connaissance de leur individualité propre », aussi longtemps que ce « quelque chose » n'est pas détruit en leur présence.

« Comme lieu de souffrance pour ces Individuums Hassnamouss d'espèce supérieure, les Très Saints Individuums Supérieurs ont même intentionnellement choisi, parmi toutes les concentrations cosmiques, quatre planètes désharmonisées dans leur fonctionnement général et qui se trouvent aux confins de Notre Grand Univers.

L'une de ces quatre planètes désharmonisées, qui porte le nom d'« Expiation », fut spécialement préparée pour les « Individuums Hassnamouss Eternels », et les trois autres pour les corps êtriques suprêmes des Hassnamouss qui ont

encore en leur présence la possibilité d'extirper d'eux-mêmes ce funeste « quelque chose ».

Ces trois petites planètes existent sous les noms de :

Remords de conscience
Repentir
Réprobation de soi.

Il est intéressant de remarquer ici que, parmi les corps êtriques suprêmes revêtus et perfectionnés dans toutes les formes extérieures d'êtres tri-cérébraux de l'Univers entier, il n'y a jusqu'ici, sur la planète « Expiation », que trois cent treize « corps êtriques suprêmes », dont deux firent leur apparition sur ta planète ; l'un d'eux est précisément le corps êtrique suprême de ce Lentrohamsanine.

Sur cette planète « Expiation », les « Individuums Hassnamouss Eternels » doivent endurer constamment des tourments incroyables, appelés « inkiranondels », analogues aux « remords de conscience », mais beaucoup plus violents.

Leur plus grand supplice consiste en ce que ces corps êtriques suprêmes doivent endurer là-bas ces terribles souffrances avec la pleine conscience de n'avoir aucun espoir de les voir jamais cesser.

Chapitre 29
Les fruits
des anciennes civilisations
et les fleurs des contemporaines

SUIVANT le cours associatif de mes récits sur les êtres tri-cérébraux de la planète Terre qui te plaît tant, je suis maintenant obligé, mon enfant, de te parler un peu de deux puissantes communautés de là-bas, les communautés « grecque » et « romaine », qui balayèrent de la surface de cette infortunée planète jusqu'au souvenir des résultats obtenus grâce au Saint Labeur de l'Amant de l'Essence Ashyata Sheyimash.

Avant tout, tu dois savoir qu'à l'époque où, à la surface de ta planète, sur le continent d'Asie, fut réalisée d'En-Haut dans la présence d'un être tri-cérébral de là-bas la conception sacrée déterminée de celui qui est aujourd'hui notre Très Saint Individuum cosmique Ashyata Sheyimash, et plus tard, pendant toute la période de sa Très Sainte Activité, puis de la destruction progressive par tes favoris de tous les résultats qu'elle avait donnés, existaient sur le continent voisin, qui portait déjà le nom d'Europe, quantité de ces étranges êtres tri-cérébraux, groupés depuis longtemps en communautés indépendantes.

Selon les lois cosmiques dont je t'ai déjà parlé une fois, les plus grandes et les plus puissantes des communautés indépendantes de cette période étaient celles qui, mieux organisées, possédaient alors le plus de moyens pour le processus de destruction mutuelle — c'est-à-dire les deux communautés « grecque » et « romaine ».

De ces « très anciennes » communautés — « très ancien-

nes » du point de vue de tes favoris actuels — je dois te parler en détail ; car non seulement elles « balayèrent » de la face de cette infortunée planète les derniers résultats — qui auraient pu être bienfaisants pour tous les êtres tri-cérébraux des époques suivantes — et jusqu'aux traces du souvenir des Saints Travaux de l'Amant de l'Essence Ashyata Sheyimash, mais de plus, elles furent cause de l'absurdité qui règne dans la raison de tes favoris actuels, ainsi que de l'atrophie définitive en eux de cette « impulsion ètrique fondamentale », principal levier de la morale objective, qui porte le nom de « pudeur organique ».

De plus amples informations sur ces grands groupements de tes favoris, et sur les divers « bienfaits » qu'ils ont transmis aux êtres des époques suivantes, te feront comprendre comment se constituent là-bas les diverses communautés indépendantes, et la manière dont les êtres d'une communauté donnée, dès qu'elle devient puissante — sans le devoir à ces êtres eux-mêmes — en profitent aussitôt pour détruire tout ce qui a été acquis par d'autres communautés « moins fortes », et pour leur imposer leurs « nouvelles inventions », s'imaginant sincèrement, la plupart du temps, que c'est vraiment là ce dont les autres ont besoin.

« Je dois t'avertir, mon enfant, qu'en te racontant l'histoire de l'avènement des anciennes communautés « grecque » et « romaine », et de tout ce qui les concerne, je m'appuierai non sur le résultat de mes recherches personnelles, mais sur les informations que m'a données à leur sujet l'un des êtres de notre tribu qui désirèrent rester sur ta planète et y exister pour toujours.

En descendant pour la sixième et dernière fois sur la planète Terre, j'avais l'intention d'élucider coûte que coûte les raisons pour lesquelles le psychisme de ces êtres, qui aurait pu être le même que celui de tous les êtres

tri-cérébraux de Notre Grand Univers, était devenu si extraordinairement étrange sur cette planète.

Et comme j'avais constaté maintes fois, au cours de mes investigations, que la principale cause des diverses anomalies du psychisme général des êtres contemporains était ce qu'on appelle la « civilisation » qu'ont introduite ces deux groupes d'êtres nommés « Grecs » et « Romains », il me fut indispensable de connaître certains détails sur eux.

Or, j'étais très occupé, en ce temps-là, par mes recherches sur l'activité du Très Saint Ashyata Sheyimash ; cependant, comme je désirais reconstituer l'histoire de l'avènement de ces deux groupes indépendants de tes favoris — du point de vue de ce que l'on appelle leur « être subjectif » — je chargeai de cette tâche le membre de notre tribu qui, comme je te l'ai déjà dit, possède aujourd'hui, dans une grande ville du continent d'Europe, un « bureau de pompes funèbres ».

Les recherches de notre compatriote révélèrent que, longtemps, bien longtemps avant la période que j'ai décrite dans mon récit sur la majestueuse ville de Babylone, lorsque le processus d'existence de ces étranges êtres se poursuivait en majeure partie sur le continent d'Asie, et que leur plus haut centre de culture se trouvait dans le pays de Tikliamouish, il n'y avait pas encore de communautés définitivement organisées sur le continent d'Europe, qui est aujourd'hui le principal lieu d'existence de tes favoris.

Ce continent était avant tout peuplé de ces êtres bi-cérébraux et uni-cérébraux que l'on nomme là-bas des « quadrupèdes sauvages » et des « reptiles » ; quant aux êtres bipèdes, tes favoris, qui existaient par petits groupes sur ce continent, ils étaient eux-mêmes presque aussi sauvages que ces « quadrupèdes ».

Ces petits groupes d'êtres bipèdes avaient alors pour seule occupation de détruire les êtres « quadrupèdes » et « reptiles » ; parfois même, ils allaient jusqu'à se détruire réciproquement.

Leur nombre n'augmenta que lorsque les émigrés de Maralpleissis, errant de place en place, se fixèrent enfin sur ce continent d'Europe.

« Or, vers la fin de cette période, émigrèrent de Tikliamouish sur ce même continent certains êtres du premier groupe asiate, qui exerçaient deux professions tout à fait différentes : les uns s'adonnaient à diverses activités marinières, les autres à l'élevage du gros et du petit bétail.

Les familles qui s'occupaient d'élevage s'installèrent de préférence sur les rivages méridionaux du continent, qui étaient, en ce temps-là, très propices à l'entretien et à l'engraissement des êtres quadrupèdes.

Ce groupe d'êtres terrestres se nomma « Latinaki », ce qui signifiait « bergers ».

Ces bergers se disséminèrent tout d'abord en divers lieux, avec leurs familles et leurs troupeaux. Puis leur nombre s'accrut peu à peu, en partie parce que des êtres exerçant la même profession qu'eux continuaient à émigrer du continent d'Asie, et en partie du fait qu'ils devenaient de plus en plus « prolifiques », la Nature de la planète Terre s'étant adaptée, en cette période, à la qualité déclinante des vibrations qu'ils devaient irradier pour répondre à ses besoins, en leur substituant celles qu'engendrait le seul processus de leur « raskouârno sacré », ou, comme ils disent, de leur « mort ».

Or, leur nombre se trouvant de ce fait considérablement augmenté, et les conditions extérieures exigeant des rapports fréquents entre les familles isolées, ils organisèrent alors leur premier lieu d'existence commune, auquel ils donnèrent le nom de « Rimk ».

C'est de ce groupe de bergers asiates que provinrent ceux qui furent les célèbres « Romains », dont le nom vient de ce premier centre commun de « Rimk ».

« Quant aux êtres asiates qui s'adonnaient à des activités

« marinières », telles que la pêche et la récolte des éponges, des coraux et des herbes marines, ils émigrèrent eux aussi, avec leurs familles, pour les besoins de leur profession, et se fixèrent en partie sur la rive occidentale de leur continent d'Ashhark, en partie sur la rive sud-est du continent d'Europe, et en partie sur les îles de l'étendue d'eau qui sépare encore aujourd'hui le continent d'Asie du continent d'Europe.

On nomma tout d'abord ce groupe, nouvellement formé, d'êtres terrestres tri-cérébraux, les « Hellenaki », ce qui signifiait « pêcheurs ».

Le nombre des êtres de ce groupe augmenta peu à peu, lui aussi, pour les raisons mêmes dont j'ai parlé au sujet du groupe des bergers.

Les êtres de ce second groupe changèrent plusieurs fois de nom, et s'appelèrent, en dernier lieu, les « Grecs ».

« Or, mon cher enfant,

« Les êtres de ces deux groupes furent en grande partie responsables du fait que d'une part la raison de tes favoris actuels est devenue mécanique, et que d'autre part les données engendrant l'impulsion de « pudeur êtrique » se sont définitivement atrophiées en eux.

Les Grecs furent cause de la déchéance graduelle de la raison des êtres tri-cérébraux, qui a tant dégénéré qu'en fin de compte elle est devenue chez les contemporains, comme le dit notre cher Mullah Nassr Eddin, « un véritable moulin à sornettes ».

Quant aux Romains, c'est à cause d'eux que, dans la présence des êtres tri-cérébraux actuels, ne se cristallisent jamais plus, par suite de modifications successives, les facteurs suscitant partout ailleurs chez les êtres tri-cérébraux l'impulsion nommée « pudeur instinctive », impulsion êtrique sur laquelle reposent les « mœurs » et la « morale objective ».

Ainsi surgirent ces deux communautés, qui devinrent plus

tard, pour un certain temps — comme il arrive souvent là-bas — très fortes et puissantes.

« L'histoire du maléfique « patrimoine » qu'elles amassèrent pour les êtres des générations ultérieures est la suivante :

D'après les recherches de notre compatriote, il semble que les premiers ancêtres de la communauté qui porta plus tard le nom de Grèce aient souvent été contraints par les fréquentes intempéries en mer, qui ne leur permettaient pas de s'adonner à leurs « industries marinières », d'aller se réfugier, par temps de pluie et de vent, en des endroits abrités ; et là, par désœuvrement, ils s'adonnèrent à divers « jeux » de leur invention.

Comme on le sut plus tard, les premiers jeux qu'ils pratiquèrent étaient de ceux auxquels s'amusent les enfants — mais bien entendu, les enfants qui ne vont pas encore à l'école ; car aujourd'hui, ceux qui vont à l'école ont à apprendre par cœur tant de leçons, tant de poésies de toutes sortes composées par divers candidats hassnamouss, que ces pauvres enfants n'ont jamais le temps de s'adonner à aucun « jeu ».

Bref, ces pauvres pêcheurs dans l'ennui jouèrent tout d'abord à des « jeux » d'enfants ordinaires, qui dataient là-bas de fort longtemps, mais plus tard, l'un d'eux ayant inventé un nouveau jeu, appelé « parler pour ne rien dire », ce jeu leur plut à tel point qu'ils ne s'amusèrent plus qu'à cela.

Ce jeu consistait à poser à l'un des participants une question quelconque sur un thème manifestement absurde, c'est-à-dire sur un non-sens spécialement inventé, et celui auquel s'adressait la question devait y donner une réponse aussi vraisemblable que possible.

Or, ce jeu fut cause de tout le reste.

En effet, parmi ces anciens pêcheurs dans l'ennui,

certains se montrèrent si malins et si rusés qu'ils devinrent habiles, en appliquant le principe de ce jeu original, à inventer de fort longues explications.

Plus tard, l'un d'eux ayant imaginé de fabriquer, avec la peau du poisson nommé « requin », ce qu'on appela ensuite le « parchemin », plusieurs de ces habiles compères se mirent même, pour fanfaronner devant leurs camarades, à inscrire sur ces peaux leurs longues explications à l'aide de signes conventionnels, signes qu'ils avaient d'ailleurs inventés auparavant pour un autre de leurs jeux, appelé la « souricière ».

Un peu plus tard encore, lorsque ces pêcheurs dans l'ennui eurent fait place à leurs descendants, ces peaux de poissons annotées échurent en héritage à ces derniers, en même temps que la passion de ce « jeu » original ; et c'est alors que pour la première fois ils désignèrent toutes ces nouvelles inventions — celles de leurs ancêtres aussi bien que les leurs propres — du nom retentissant de « sciences ».

Et depuis lors, la passion de « cuisiner » ces dites « sciences » s'étant transmise de génération en génération, les êtres de ce groupe, dont les ancêtres avaient été de simples pêcheurs asiates, devinrent des « spécialistes » en invention de « sciences » de toutes sortes.

Ces sciences se transmirent également de génération en génération, et certaines d'entre elles sont même parvenues à peu près intactes jusqu'aux êtres actuels de cette infortunée planète. Aussi, chez ces derniers, presque la moitié de ce qu'on appelle les « egoplastikours » qui surgissent en leur raison, et qui constituent chez les êtres le processus de l'« envisagement étrique du monde », se cristallisent-ils à partir des « vérités » autrefois inventées par ces pêcheurs dans l'ennui.

« Quant aux anciens bergers qui composèrent plus tard la forte communauté des « Romains », les ancêtres de ce groupe furent, eux aussi, contraints par les intempéries de

chasser fréquemment leurs troupeaux en des endroits abrités où ils se retrouvaient pour passer le temps d'une manière ou de l'autre.

Tout d'abord ils y bavardèrent ; mais, quand ils eurent parlé de tout, ils retombèrent dans l'ennui, jusqu'au jour où l'un d'eux proposa aux autres de s'occuper, pour se distraire, de ce qu'ils nommèrent pour la première fois « tchinkoué-kontraouno » — passe-temps qui s'est conservé jusqu'à nos jours sous le même nom chez leurs descendants.

Tant que les êtres de sexe masculin furent seuls à s'occuper de la chose, tout alla « paisiblement et tranquillement ». Mais leurs « passives moitiés », c'est-à-dire leurs femmes, ne tardèrent point à s'en mêler ; l'appréciant aussitôt, elles s'enflammèrent, et parvinrent alors à de telles « finesses » en cette affaire, que notre archi-retors Lucifer lui-même, s'il s'était cassé là-dessus sa respectable tête, n'aurait pu combiner la dixième partie des « numéros » que ces anciens bergers inventèrent et préparèrent pour les êtres des générations suivantes de cette infortunée planète.

« Or, mon enfant, lorsque ces deux groupes indépendants d'êtres terrestres se furent assurés toutes sortes de ces « excellents moyens » dont l'acquisition est le but constant de toutes les communautés de là-bas pendant la durée entière de leur existence — à savoir les moyens de se détruire réciproquement — ils se livrèrent à ce processus de destruction mutuelle avec d'autres communautés indépendantes — de préférence, bien entendu, avec celles qui étaient moins fortes qu'eux, et parfois même entre eux.

Il est intéressant de remarquer ici que pendant les périodes d'accalmie qui survenaient entre ces deux communautés au cours de leur processus de destruction mutuelle — pour lequel elles étaient de force presque égale quant aux « excellents moyens » en question — les êtres de ces deux groupes, dont les lieux d'existence voisinaient, se rencontraient souvent et se liaient d'amitié, si bien qu'à la longue ils échangèrent entre eux les inventions qu'ils avaient héritées de leurs ancêtres. Bref, le résultat des fréquentes rencontres des êtres de ces deux communautés fut que les êtres Grecs, s'inspirant des finesses des « numéros sexuels » qu'ils avaient empruntés aux Romains, organisèrent ce qu'on appelle leurs « soirées athéniennes », et que les êtres Romains, ayant appris des Grecs l'art d'imaginer des « sciences », composèrent ce qui fut plus tard leur fameux « Droit romain ».

Depuis lors, bien du temps a passé ; les inventeurs de ces deux aspects de manifestations êtriques ont disparu depuis longtemps, et leurs descendants, devenus par hasard « puissants », ont disparu à leur tour. Et pourtant, de nos jours, les êtres actuels de cette planète passent plus de la moitié de leur existence, inconsciemment — et parfois même consciemment — à dépenser avec « attendrissement » leur énergie êtrique, tant bien que mal acquise, à s'assimiler et à réaliser ces deux « idéaux » dont les initiateurs furent d'anciens pêcheurs et bergers asiates dans l'ennui.

« Or donc, mon enfant, lorsque par la suite ces deux groupes de tes favoris eurent acquis quantité d'excellents « moyens » pour détruire avec succès l'existence d'êtres de leurs pareils, et qu'ils furent passés maîtres en l'art d'inciter ou de contraindre par la force des armes les êtres d'autres communautés à troquer leurs convictions intérieures contre les idéaux inventés par leurs ancêtres, ils commencèrent par soumettre les communautés voisines situées sur le continent d'Europe, puis se portèrent avec leurs troupes sur le continent d'Asie.

Et là, sur ce continent d'Asie, ils exercèrent tout d'abord leur funeste influence sur les êtres peuplant la côte occidentale du continent — auxquels avaient été inculquées pendant des siècles, comme je l'ai déjà dit, des impulsions êtriques pour une existence plus ou moins normale — puis ils pénétrèrent peu à peu à l'intérieur des terres.

Cette marche dans les profondeurs du continent d'Asie fut couronnée de succès, et leurs rangs se multipliaient sans cesse — avant tout grâce aux savants qui avaient vécu à Babylone, et qui continuaient à contaminer en cette période la raison des êtres avec leurs idées hassnamousso-politiques.

Par ailleurs, ce qui les seconda puissamment, c'est que dans l'instinct des êtres asiates, s'étaient conservés les résultats de l'influence des « initiés » et des « grands-prêtres » disciples du Très Saint Ashyata Sheyimash, dans les sermons desquels revenait l'un des principaux commandements du Grand Saint, qui disait :

« Ne tue point ton prochain, même lorsque ta propre vie est en danger ».

Aussi, profitant de cela, ces anciens pêcheurs et bergers poursuivaient-ils leur marche sans rencontrer de résistance, détruisant sur leur passage l'existence de tous ceux qui ne voulaient pas rendre hommage à leurs « dieux », c'est-à-dire à leurs « sciences » fantastiques et à leurs phénoménales « débauches ».

Ces « semeurs de mal », surgis sur le continent d'Europe pour le malheur de tous les êtres tri-cérébraux des époques suivantes — et surtout ces Grecs — pénétrèrent donc à l'intérieur du continent d'Asie, progressant tout d'abord lentement, il est vrai, mais par contre sûrement.

Mais un peu plus tard apparut à la tête de ce troupeau un Grec archi-vaniteux, le futur hassnamouss Alexandre de Macédoine, et c'est à partir de ce temps-là que furent proprement balayés les derniers vestiges des Très Saints Travaux de notre Très Saint Individuum cosmique Ashyata Sheyimash ; après quoi, comme on dit, « la vieille romance reprit ».

« Bien qu'à chaque déplacement du centre de culture de tes favoris, ces étranges êtres tri-cérébraux, une nouvelle « civilisation » ait surgi, apportant chaque fois aux êtres

des époques suivantes quelque chose d'inédit, certes, mais de pernicieux, aucune cependant de ces nombreuses « civilisations » n'a fait autant de mal aux êtres des époques lointaines, y compris naturellement l'époque actuelle, que cette fameuse civilisation « gréco-romaine ».

Sans parler de la multitude d'autres traits mesquins, indignes du psychisme d'êtres tri-centriques, que renferme actuellement la présence de tes favoris, cette civilisation est avant tout coupable d'avoir totalement éliminé chez les êtres tri-cérébraux des générations suivantes — les contemporains surtout — la possibilité de cristalliser en leur présence les données pour un « sain penser logique » et pour l'impulsion de « pudeur êtrique ».

Encore une fois, ce sont les « fantastiques sciences grecques antiques » qui ont servi à atrophier complètement le premier — et les antiques débauches romaines, la seconde.

Dans la première période de cette civilisation gréco-romaine, ces funestes impulsions, depuis lors devenues êtriques, autrement dit la « passion d'inventer des sciences fantastiques » et la « passion de la débauche », devinrent innées aux êtres grecs et romains ; plus tard, ces impulsions originales et contre nature contaminèrent peu à peu les êtres de nombreuses communautés de tes malheureux favoris.

C'était là, d'une part, le résultat de l'influence constante de ces deux communautés, d'autre part celui d'une particularité psychique commune à tous les êtres tri-cérébraux de cette planète, et déjà ancrée en eux avant cela, que l'on nomme là-bas « imitation ».

Or, de siècle en siècle, les « inventions » de ces deux anciennes communautés firent à tel point vaciller le psychisme de tes favoris — déjà bien assez ébranlé sans cela — que de nos jours leur manière d'envisager le monde et leur genre d'existence quotidienne reposent exclusivement sur ces deux « inventions » des êtres de la civilisation « gréco-

romaine », c'est-à-dire sur des fantasmagories et sur une « obsession de plaisir sexuel ».

« Il est intéressant de remarquer que si l'héritage des anciens Romains a entraîné dans la présence de tes favoris la disparition graduelle et totale de la « pudeur organique » propre aux êtres tri-cérébraux, cependant, à sa place, une impulsion assez semblable en apparence s'est formée en eux. Cette « pseudo-impulsion êtrique », qu'ils nomment également « pudeur », est aujourd'hui des plus prospères dans la présence de tes favoris actuels, mais les données qui la suscitent sont des plus singulières.

Cette impulsion êtrique ne surgit en eux que lorsqu'ils se livrent à quelque manifestation qui est considérée, dans leurs conditions anormalement établies d'existence ordinaire, comme déplacée devant des étrangers.

Mais si personne ne les voit, ils ne ressentent jamais cette impulsion, pour aucune de leurs manifestations, même pas pour celles qu'ils regardent comme indésirables, selon leur propre sentiment et leur propre conscience.

Ces derniers temps, les « bienfaits » amassés par les anciens Romains ont à tel point pénétré dans la nature de tes favoris de tous les continents de cette infortunée planète, qu'il est même difficile de dire quelle est actuellement la communauté qui a reçu des « bons » Romains la plus grande part d'héritage.

« Quant au patrimoine hérité des anciens Grecs, c'est-à-dire la passion d'inventer diverses « sciences » fantastiques, cette passion n'est pas devenue innée à tous les êtres contemporains sans exception ; elle ne s'est jamais transmise, dans chacune des communautés actuelles de cette originale planète, qu'à des êtres bien déterminés.

Cependant, cette passion d'« inventer des sciences fantastiques », venue des anciens Grecs, s'est transmise principalement à certains êtres d'une communauté existant là-bas sous le nom d'« Allemagne ».

Les êtres de cette Allemagne contemporaine peuvent hardiment être appelés « les descendants directs de l'antique civilisation grecque » ; car ce sont eux qui, de nos jours, apportent à la civilisation moderne le plus de « sciences » nouvelles et d'« inventions » de toutes sortes.

Malheureusement, mon cher enfant, les êtres de cette Allemagne ont surpassé de beaucoup les êtres de la Grèce antique.

En effet, les « sciences » inventées par les Grecs anciens ne corrompaient — et ne corrompent encore aujourd'hui — que le « penser êtrique » des autres êtres.

Mais les êtres actuels de la communauté d'Allemagne vont plus loin ; ils sont devenus fort habiles à inventer des « sciences » qui servent à répandre très largement parmi tous tes favoris la maladie spécifique nommée « chercher midi à quatorze heures » ; or, pendant le processus de cette maladie, nombre d'entre eux remarquent à moitié consciemment, ou même tout à fait automatiquement, quelques petits détails du processus cosmique de réalisation de tout ce qui existe. Puis, faisant part de ces détails à leurs collègues, ils s'en servent pour réaliser avec eux quelqu'une de leurs « nouvelles inventions », grossissant ainsi la somme de ces « nouveaux moyens », qui se sont tellement accumulés là-bas pendant les deux derniers siècles que leur action est maintenant devenue la « force résultante destructrice » qui vient s'opposer à la « force résultante créatrice » de la Nature.

Et de fait, mon enfant, c'est seulement grâce aux « sciences » combinées par certains êtres de cette Allemagne contemporaine que les autres êtres tri-cérébraux ordinaires de toutes communautés ont acquis à leur tour la possibilité d'« inventer ». Par suite ils « inventent » maintenant presque chaque jour, ici ou là, quelque « nouveauté », et toutes ces « nouvelles inventions » ou « nouveaux moyens »,

appliqués au processus de leur existence, font aujourd'hui que la pauvre Nature, déjà bien assez affaiblie — sans d'ailleurs qu'elle y soit pour rien — n'est presque plus capable de réaliser ses propres processus « évolutif » et « involutif ».

« Pour que tu te représentes mieux et que tu comprennes plus clairement comment ces « héritiers » contemporains ont surpassé leurs « légataires », je te parlerai maintenant de certains des « moyens » les plus répandus aujourd'hui, dont l'existence est due exclusivement à ces « aides de la Nature », héritiers directs des anciens Grecs.

Je vais donc t'expliquer certains de ces moyens, existant et mis en pratique aujourd'hui partout, tels qu'ils ont été inventés par les êtres de cette communauté actuelle d'Allemagne.

Je voudrais tout d'abord attirer ton attention sur le curieux phénomène suivant : ces successeurs des anciens Grecs désignent leurs maudites inventions par des noms se terminant tous, on ne sait pourquoi, en « ine ».

Prenons par exemple, parmi ces inventions particulièrement funestes des êtres Allemands, ne serait-ce que cinq d'entre elles, existant sous les noms de « satkéine », « aniline », « cocaïne », « atropine », et « alizarine », toutes substances chimiques dont notre cher Mullah Nassr Eddin dit qu'on les emploie de nos jours « sans les ménager ».

Le premier de ces « moyens » spécialement inventés par les êtres Allemands, la « satkéine », n'est autre chose que le « samoukourouazar », c'est-à-dire l'un des sept « gaz neutralisants » qui apparaissent et se rencontrent toujours dans la présence générale de chaque planète, prenant part à la « cristallisation achevée » de toute formation déterminée sus-planétaire ou intra-planétaire, et constituant toujours et en tout, dans leurs divers états, ce qu'on appelle

les « destructeurs sans discrimination de toute chose surgie ».

Au sujet de cette invention allemande, j'appris encore, entre autres, qu'un être de cette communauté, ayant obtenu par hasard le gaz en question à partir de diverses formations déterminées sus-planétaires et intra-planétaires, remarqua ainsi la particularité qu'il présentait, et en fit part à ses collègues. Or la présence de ces derniers, comme d'ailleurs celle de tous les êtres de leur communauté, était alors en proie à ce qu'on appelle l'« émotion intense » de la principale particularité des êtres tri-cérébraux de ta planète — et de fait, ils étaient tous entièrement absorbés en cette période par leur processus de destruction mutuelle avec les êtres de communautés voisines. Aussi résolurent-ils avec enthousiasme de se vouer à la recherche d'un moyen d'employer la propriété particulière de ce gaz pour la destruction rapide et massive de l'existence des êtres d'autres communautés.

Ils orientèrent donc leurs recherches dans ce sens, et l'un d'eux découvrit bientôt que si l'on comprimait ce gaz à l'état pur, de manière à pouvoir le libérer dans l'espace au moment voulu, il servait admirablement leurs desseins.

Ils s'en tinrent là, et dès lors, les êtres ordinaires de cette communauté se mirent, pendant le processus de destruction mutuelle, à libérer dans l'espace ce gaz artificiellement isolé de l'harmonie générale de réalisation de tout ce qui existe, au moment et sur les lieux où se groupaient en plus grand nombre les êtres appartenant à ce qu'ils appellent l'« ennemi ».

Lorsque cette substance cosmique d'action particulièrement destructive — intentionnellement libérée à travers l'atmosphère dans les conditions que j'ai dites, et tendant à refusionner avec les autres substances cosmiques correspondantes — pénètre dans le corps planétaire d'un être tri-cérébral se trouvant à proximité, elle détruit aussitôt et à

jamais son existence ou, pour le moins, altère sans retour le fonctionnement de quelque partie de sa présence générale.

« La seconde des substances chimiques énumérées, appelée « aniline », est une substance chimique colorante avec laquelle on peut teindre la plupart des formations sus-planétaires dont les êtres tri-cérébraux de là-bas font des objets de toutes sortes, nécessaires au processus de leur existence étrique quotidienne.

Et certes, cette « invention » permet aujourd'hui à tes favoris de donner sans peine à tous les objets la couleur qu'ils désirent — mais que devient, par contre, la durée d'existence de ces objets ? c'est là que gît la « chatte favorite » de leur fameux Bismarck.

Autrefois, au temps où cette funeste aniline n'existait pas encore, tes favoris coloraient les objets de leur fabrication, indispensables à leur existence ordinaire — tels que « tapis », « tableaux » et autres ouvrages de laine, de bois et de cuir — avec de simples couleurs végétales qu'ils avaient appris depuis des siècles à extraire, et les objets en question pouvaient exister de cinq à dix, voire jusqu'à quinze de leurs siècles.

Mais maintenant, grâce à cette seule aniline, ou à des colorants de noms divers à base d'aniline, au bout de quelque trente ans, il ne reste des objets peints avec ces nouvelles couleurs tout au plus que le souvenir, et encore...

Il faut dire que les êtres de la communauté actuelle d'Allemagne, avec leur funeste aniline, sont responsables non seulement de la destruction rapide des œuvres de tous les êtres actuels de cette planète, mais du fait que les œuvres des temps anciens ont presque totalement cessé d'exister sur cette infortunée planète.

Et cela parce qu'ils se mirent à collectionner dans tous les pays, à diverses fins hassnamoussiennes, ou, comme ils le disent, pour leurs fameux « buts scientifiques », les œuvres anciennes restées intactes et que, n'ayant pas la

moindre connaissance sur la manière de conserver les choses anciennes, ils contribuèrent tout simplement à leur rapide destruction.

Ces « antiquités » qu'ils collectionnaient leur servaient d'ailleurs — et leur servent encore — de « modèles » pour ces « articles bon marché » connus sur toute cette infortunée planète sous le nom d'« ersatz ».

« Quant à la troisième des substances chimiques énumérées qu'ils ont « inventées », la « cocaïne », non seulement cette « substance chimique » apporte, elle aussi, une aide puissante à la Nature en hâtant la décomposition des formations planétaires — soit, dans le cas présent, leur propre corps planétaire — mais ce « moyen chimique » exerce sur le psychisme des êtres actuels de la planète Terre une action étonnamment semblable à celle qu'avait sur le psychisme de leurs ancêtres le fameux organe kundabuffer.

Au temps où leurs ancêtres portaient en eux la fameuse invention du Grand-Ange Louisos, ils étaient presque toujours exactement dans le même état que les êtres actuels lorsqu'ils ont absorbé cette invention allemande, la « cocaïne ».

Naturellement, je dois te faire remarquer, mon enfant, que si l'action de cette invention allemande se trouve avoir un effet semblable à celle du fameux organe kundabuffer, cela s'est fait sans intention consciente de la part des êtres actuels de la communauté d'Allemagne. C'est par le plus grand des hasards qu'ils sont devenus les collègues du Grand-Ange Louisos.

Aujourd'hui, presque tous les êtres qui se montrent d'authentiques représentants de la civilisation contemporaine usent là-bas de cette « cocaïne » ; et c'est avec le plus grand soin, avec la plus grande délectation, et même avec un bonheur attendrissant, qu'ils introduisent en eux ce « bienfait » de la culture actuelle — toujours bien entendu,

comme le dit notre cher Mullah Nassr Eddin, « pour la gloire du Grand Tordu ».

« La quatrième des substances chimiques énumérées, substance nommée « atropine », connaît actuellement, elle aussi, une grande vogue. Elle comporte de multiples applications ; mais la plus courante d'entre elles sert un dessein des plus originaux.

Le fait est que, toujours en raison des conditions anormalement établies d'existence êtrique ordinaire, leur organe visuel a acquis la propriété de ne trouver les visages beaux et plaisants que lorsqu'ils ont les yeux noirs.

Or, si l'on injecte d'une certaine manière, dans les yeux des êtres, cette substance chimique du nom d'« atropine », leurs pupilles se dilatent et commencent à noircir ; aussi la plupart d'entre eux s'injectent-ils cette « atropine » dans les yeux pour que l'expression de leur visage semble belle et plaisante à regarder.

Et c'est un fait, mon cher enfant : les êtres terrestres qui s'injectent dans les yeux ce « bienfait » allemand gardent les yeux noirs jusqu'à quarante-cinq ans.

J'ai dit jusqu'à quarante-cinq ans, parce qu'il n'y a pas encore eu d'exemple là-bas qu'après quarante-cinq ans l'être qui a employé ce moyen puisse encore voir, donc en continuer l'usage.

« La cinquième des « inventions » énumérées, qui porte le nom d'« alizarine », est également répandue partout.

Ce bienfait de la civilisation actuelle est surtout employé là-bas par ce qu'on appelle les « confiseurs » et autres spécialistes, qui préparent pour les êtres de cette planète des produits des plus « savoureux » pour leur nourriture première.

Ces confiseurs et autres spécialistes, qui apprêtent pour tes favoris des produits savoureux pour leur première nourriture, emploient donc, inconsciemment bien entendu,

cette « alizarine », création allemande à l'action infaillible, à seule fin de donner à ces produits un aspect « séduisant » et « agréable », conformément au but qui est devenu l'idéal de toute la civilisation contemporaine, et que notre vénérable Mullah Nassr Eddin aurait exprimé ainsi : « Pourvu que tout me semble beau et délicieux au moment même, qu'importe si l'herbe ne pousse plus après moi ! »

Bref, mon enfant, ces successeurs actuels des êtres de la Grèce antique, par toutes leurs « acquisitions » pratiques, basées sur des « sciences » de leur invention, font aujourd'hui de leur mieux pour aider la pauvre Nature... pour l'aider, il est vrai, dans le seul processus de décomposition.

Ce n'est pas pour rien que notre vénéré Mullah Nassr Eddin a coutume de dire : « Mieux vaut arracher chaque jour dix cheveux sur la tête de sa propre mère, que de ne pas aider la Nature ».

« A vrai dire, les êtres de cette communauté actuelle d'Allemagne ne furent pas seuls à hériter des Grecs cette capacité d'inventer des « sciences » fantastiques et toutes sortes de nouveaux moyens pour l'existence êtrique ordinaire ; cette faculté est tout autant l'apanage des êtres d'une autre communauté, indépendante elle aussi, qui connaît à son tour la « grandeur ».

Tes favoris nomment cette autre communauté actuelle l'« Angleterre ».

Les êtres de cette seconde communauté contemporaine sont même les seuls héritiers directs d'une « invention » particulièrement funeste des anciens Grecs, qu'ils se sont parfaitement assimilée et mettent tous les jours en pratique.

Les anciens Grecs nommaient cette « invention » particulièrement funeste : « diapharon » ; les êtres actuels l'appellent : « sport ».

Je te parlerai en détail de ce fameux « sport » moderne vers la fin de ce récit ; sache, en attendant, que les êtres

de cette communauté d'Angleterre « inventent » aujourd'hui, de leur côté, quantité d'objets nécessaires à tes favoris dans le processus de leur existence ordinaire ; mais il ne s'agit plus cette fois, comme pour les êtres de la communauté d'Allemagne, de substances chimiques, non : leurs inventions portent principalement sur des « articles métalliques », comme on dit.

Ils sont devenus habiles, surtout les derniers temps, à inventer — pour en inonder les êtres existant sur toute la surface de ta planète — toutes sortes d'articles métalliques portant les noms de cadenas, rasoirs, souricières, revolvers, faux, mitrailleuses, casseroles, crickets, canons, canifs, balles, plumes, mines, aiguilles, et quantité d'autres objets de ce genre.

Depuis que les êtres de cette communauté actuelle ont inventé ces objets pratiques, l'existence ordinaire des êtres tri-cérébraux de ta planète est devenue telle que notre cher Mullah Nassr Eddin la définit ainsi : « Ce n'est pas une vie, c'est de la confiture gratuite ».

Les êtres de cette communauté sont donc aujourd'hui les bienfaiteurs des autres êtres actuels de ta planète et ont fait preuve, comme on dit, de « philanthropie », surtout en ce qui concerne leur première obligation étrique — celle d'effectuer de temps à autre le processus de « destruction mutuelle ».

Grâce à eux, l'accomplissement de ce devoir étrique est peu à peu devenu, pour tes favoris actuels, tout simplement une « bagatelle ».

Dans les temps anciens, sans l'aide de ces inventions, tes pauvres favoris avaient beaucoup de mal à s'acquitter de cette obligation étrique, et ils se voyaient forcés, pour en venir à bout, de répandre pas mal de sueur.

Aujourd'hui, par contre, grâce à tous les accessoires qu'ont inventés les êtres actuels d'Angleterre, ils se prélassent, comme le dit notre vénérable Mullah Nassr Eddin, « sur un vrai lit de roses ».

Les êtres actuels n'ont presque plus besoin de faire le moindre effort étrique pour détruire entièrement l'existence d'autres êtres leurs semblables.

Ils peuvent même quelquefois, assis tranquillement au « fumoir », détruire, comme pour passer le temps, des dizaines et parfois même des centaines de leurs semblables.

« Maintenant, il serait bon, je pense, de te parler un peu des descendants directs de la « civilisation gréco-romaine » existant encore aujourd'hui.

Les descendants des êtres de la communauté de Grèce, qui fut en son temps « grande » et « forte », continuent, de nos jours, à exister, et possèdent également leur propre communauté indépendante, mais ils ont pour ainsi dire perdu toute importance aujourd'hui pour les autres communautés indépendantes de là-bas.

Ils ne font même plus ce que faisaient leurs ancêtres, qui étaient, des pieds à la tête, spécialistes en invention de « sciences » fantastiques de toutes sortes ; et si, d'ailleurs, quelque Grec contemporain se mettait en tête d'inventer quelque nouvelle « science », les êtres des autres communautés actuelles n'y prêteraient pas la moindre attention.

Ils n'y prêteraient aucune attention pour cette simple raison que la dite communauté ne dispose pas, à l'heure actuelle, d'un nombre suffisant de « canons » et de « navires » pour constituer, devant les autres communautés actuelles de là-bas, ce qu'on appelle une « autorité ».

Par contre, ces descendants des anciens grands Grecs, c'est-à-dire les Grecs actuels, après avoir perdu l'habitude, autrefois innée à leur présence, de constituer pour les autres êtres tri-cérébraux une « autorité imaginaire », ont fini par s'adapter à la perfection à tenir sur presque tous les continents et îles ce que l'on nomme des « boutiques » où ils écoulent sans hâte, tout doucement et tout tranquillement, leurs « éponges », « halva », « rahat-loukoum », etc... et parfois encore des « fruits secs persans », sans

oublier, bien entendu, les conserves de poisson portant le nom de « kefal ».

« Quant aux descendants des fameux Romains, ils existent encore, eux aussi, mais ne portent plus le même nom que leurs ancêtres, bien que la ville principale de leur communauté porte toujours le nom de « Rome ».

Les êtres actuels de la communauté formée par les descendants de ces anciens bergers, devenus par la suite les grands Romains, ont reçu des êtres de là-bas le nom d'« Italiens ».

Les êtres actuels d'Italie n'ont presque rien reçu de leurs ancêtres, hors l'impulsion êtrique spécifique que les anciens Romains cristallisèrent en leurs présences pour la première fois sur cette planète, et dont tous les autres êtres tri-cérébraux de là-bas subirent peu à peu la contagion.

Aujourd'hui les êtres de la communauté d'Italie mènent une existence très calme et très paisible ; ils ne font rien autre qu'inventer « sans bruit » des formes toujours plus nouvelles de leurs inoffensifs et bien innocents « macaronis ».

Pourtant, certains êtres de l'Italie actuelle ont hérité de leurs ancêtres une « propriété » particulière et très originale nommée « faire plaisir à autrui ».

Toutefois, ce besoin héréditaire de « faire plaisir », ils ne le manifestent plus à l'égard des êtres, leurs semblables, mais seulement vis-à-vis des êtres d'autres formes.

Il faut d'ailleurs dire en toute justice qu'en diverses régions de l'Italie actuelle, cette « propriété » particulière leur fut transmise non pas tant par les anciens Romains, que par leurs ancêtres des époques les plus reculées, du temps où ils propageaient parmi les autres êtres de leur communauté et des faibles communautés voisines, en le dénaturant pour les besoins de leurs buts égoïstes, l'enseignement d'un véritable Envoyé d'En-Haut.

Aujourd'hui, les êtres de diverses régions de l'Italie

actuelle manifestent cette propriété de « faire plaisir à autrui » de la manière suivante :

Lorsqu'ils détruisent l'existence d'êtres quadrupèdes nommés « moutons » et « chèvres », dont ils emploient le corps planétaire pour leur nourriture première, ils ne le font pas d'un seul coup ; mais, pour leur faire plaisir, ils la détruisent « tout gentiment » et « tout doucement », en prenant leur temps, c'est-à-dire qu'ils leur enlèvent tout d'abord une patte, le jour suivant, une autre patte, au bout de quelques jours une troisième, et ainsi de suite, tant que le « mouton » ou la « chèvre » respire encore. Et les « chèvres » ou les « moutons » peuvent respirer très longtemps sans ces parties de leur présence générale, puisqu'elles ne participent point aux fonctions principales d'absorption des substances cosmiques nécessaires à l'existence, mais seulement aux fonctions qui engendrent en tout être les impulsions donnant la sensation de soi.

Après ce que je viens de dire, il n'est guère nécessaire de nous étendre davantage sur les descendants actuels des Romains qui furent un jour si « grands » et si « menaçants » pour les autres communautés de là-bas.

« Parlons un peu maintenant de cette invention particulièrement nuisible des anciens Grecs, mise de nos jours en pratique par les êtres de la communauté contemporaine d'« Angleterre », et qu'ils appellent « sport ».

Ces êtres de la communauté actuelle d'Angleterre sont, entre tous, ceux qui mettent le plus à profit, dans le processus de leur existence ordinaire, cette funeste invention des anciens Grecs, y ajoutant même, en raison de ses néfastes conséquences, l'un des plus sûrs facteurs de réduction de leur durée d'existence — déjà bien assez insignifiante sans cela ; bien plus, leur tour étant venu aujourd'hui de vivre la « grandeur » de leur communauté, et de devenir ainsi des « autorités » aux yeux des autres êtres tri-cérébraux de là-bas, comme ils ont fait leur idéal de la pratique de

cette invention, et leur but de sa propagation, ils contaminent les êtres de toutes les autres grandes et petites communautés de cette infortunée planète.

La cause de ce grave malentendu est que la possibilité de cristalliser les facteurs qui sont à l'origine du « penser logique », chez tous les êtres tri-cérébraux, a disparu de la présence de tes favoris.

Et, puisque ce « penser logique » leur fait défaut, ils admettent tous, sans exception, les dires de quelques candidats hassnamouss, affirmant que le « sport » leur permet d'acquérir « quelque chose » de très salutaire ; ils y croient maintenant de toute leur présence, et, dans l'espoir d'acquérir ce « quelque chose », ils s'adonnent de toutes leurs forces à ce sport.

Pas un de ces malheureux ne sait ni ne s'avisera probablement jamais de remarquer que ce funeste « sport », non seulement ne leur apporte rien de bon, mais qu'il abrège même de plus en plus, comme je te l'ai déjà dit, la durée de leur existence, déjà bien assez pitoyable sans cela.

« Pour que tu comprennes et te représentes mieux pourquoi ce sport ne fait que diminuer la durée de leur existence, il serait bon de t'expliquer ici, comme je te l'ai promis un jour, la différence qu'il y a entre la durée de l'existence êtrique selon le principe « foulasnitamnien » et la durée de l'existence êtrique selon le principe « Itoklanotz ».

Te rappelles-tu, mon enfant, en t'expliquant comment tes favoris définissaient le « cours du temps », je t'ai dit qu'une fois leur présence débarrassée de l'organe kundabuffer, avec toutes ses propriétés — et leur durée d'existence, conforme au principe « foulasnitamnien », étant désormais la même que celle de tous les êtres tri-cérébraux normaux dans l'Univers entier — ils auraient dû nécessairement exister jusqu'à ce que leur second corps êtrique, le « corps kessdjan », se soit totalement revêtu en eux et perfectionné en raison jusqu'à l'« Ishmetsh sacré ».

Mais plus tard, lorsqu'ils se furent mis à exister de manière de moins en moins digne d'êtres tri-cérébraux et qu'ils eurent complètement cessé de réaliser en leurs présences les partkdolgdevoirs êtriques prévus par la Grande Nature, et seuls susceptibles de fournir à la présence des êtres tri-centriques des données pour le revêtement des parties supérieures — en sorte que la qualité de leur rayonnement ne répondait plus aux exigences du grand processus trogoautoégocratique universel — la Grande Nature fut contrainte, en vue de rétablir l'« équilibre des vibrations », de conformer progressivement la durée de leur existence au principe appelé « Itoklanotz » qui régit en général partout la durée d'existence des êtres uni-cérébraux et bi-cérébraux, lesquels sont privés des possibilités départies aux êtres tri-cérébraux et sont par conséquent incapables de réaliser en leurs présences les partkdolgdevoirs prévus par la Nature.

D'après ce principe, leur durée d'existence êtrique, ainsi que tout le contenu de leur présence générale, dépendent habituellement des résultats dérivant de sept données environnantes, qui sont :

1. L'hérédité en général.

2. Les conditions et l'entourage au moment de la conception.

3. La combinaison de rayonnement de toutes les planètes de leur système solaire pendant leur formation dans le sein de leur procréatrice.

4. Le niveau des manifestations êtriques de leurs procréateurs — aussi longtemps qu'eux-mêmes n'ont pas atteint l'âge d'un être responsable.

5. La qualité d'existence êtrique des êtres de leur entourage immédiat.

6. La qualité des ondes de pensée appelées « téléokrimalnitchniennes » formées dans l'atmosphère qui les environne

— et cela, de même, jusqu'à leur majorité ; en d'autres termes, les désirs et les actes pleins de bonté sincèrement manifestés par les « êtres du même sang ». Enfin

7. La qualité de leurs propres « egoplastikours êtriques », c'est-à-dire des efforts êtriques qu'ils accomplissent pour transmuer en eux toutes les données nécessaires à l'obtention d'une Raison objective.

« La principale particularité d'une existence soumise à l'Itoklanotz consiste en ce que, sous la dépendance des sept données extérieures énumérées, dans la présence des êtres existant selon ce principe, se cristallise en leurs « localisations êtriques », ou, comme le disent tes favoris, en leurs « cerveaux » — qui constituent les points centraux de manifestation de toutes les parties indépendantes de leur présence générale — ce que l'on nomme des « bobinokandelmarchs », c'est-à-dire « certaine chose » fournissant à ces « localisations » ou « cerveaux » un apport déterminé d'« associations » ou d'« émotions » possibles.

Or, mon enfant, comme tes favoris actuels, les êtres tri-cérébraux de la planète Terre, ne surgissent plus que d'après le principe Itoklanotz, il se cristallise donc également en leurs cerveaux, depuis le moment de la conception jusqu'à l'âge d'un être tri-cérébral responsable, des « bobinokandelmarchs » ayant des possibilités bien définies en vue de réaliser ces processus d'associations.

Pour mieux t'éclairer la question et t'aider à la mieux comprendre, et pour éviter, par ailleurs, de perdre trop de temps à des explications sur l'essence même et la forme de fonctionnement de cette réalisation cosmique qu'est la « bobinokandelmarch » — cristallisée, conformément aux lois, dans les « localisations » ou « cerveaux » des êtres existant selon le seul principe « Itoklanotz » — je prendrai comme exemple les « jamtesternokhs artificielles » que tes favoris possèdent sous le nom de « montres mécaniques ».

Comme tu le sais déjà, toutes ces « jamtesternokhs artificielles » ou montres à ressort, bien que de systèmes divers, sont cependant toutes construites sur le même principe de tension, ou de pression d'un « ressort ».

Certains systèmes de « jamtesternokhs artificielles » ou « montres mécaniques » ont un ressort calculé et combiné de telle sorte que la durée de sa tension soit exactement de vingt-quatre heures ; dans un autre système, le ressort ne doit être remonté qu'une fois par semaine ; dans un troisième, que tous les mois.

Les « bobinokandelmarchs », dans le cerveau des êtres qui n'existent que selon le principe Itoklanotz, correspondent au ressort des « montres mécaniques » des divers systèmes.

Comme la durée du mouvement des « montres mécaniques » dépend du ressort qu'elles renferment, de même la durée d'existence des êtres dépend uniquement des bobinokandelmarchs qui se constituent dans leurs cerveaux dès leur apparition, puis pendant le processus de leur formation ultérieure.

De même que le ressort des montres est « remonté » pour une durée bien déterminée, ainsi les êtres peuvent « associer », ou avoir des expériences, dans l'exacte mesure où la Nature a placé des possibilités correspondantes dans ces bobinokandelmarchs, lors de leur cristallisation dans leurs cerveaux.

Ils peuvent associer, et par conséquent exister, juste ce temps-là, ni plus, ni moins.

Les « montres mécaniques » peuvent marcher tant que le ressort est « tendu », après avoir été « remonté » ; de même, les êtres dans les cerveaux desquels se cristallisent les bobinokandelmarchs peuvent avoir des expériences et par conséquent exister, tant que les bobinokandelmarchs, constituées en leurs cerveaux sous l'effet des sept conditions extérieures mentionnées, ne sont point épuisées.

Or, mon enfant, à partir du moment où la présence de tes favoris a été privée des résultats des partkdolgdevoirs, et où seuls les résultats de ces sept conditions extérieures accidentelles ont désormais déterminé la durée de leur existence, celle-ci est devenue, surtout chez les êtres contemporains, des plus variables.

La durée de leur existence peut varier actuellement d'une de leurs minutes à soixante-dix ou quatre-vingt-dix de leurs années...

Et, par suite de ce qui vient d'être dit, tes favoris, quelle que soit la manière dont ils existent, quelles que soient les mesures qu'ils puissent prendre — même s'ils se mettent, comme ils disent, « sous une cloche de verre » — dès que le contenu des bobinokandelmarchs cristallisées en l'un de leurs cerveaux est épuisé, ce cerveau cesse aussitôt de fonctionner.

La seule différence entre les « montres mécaniques » et tes favoris actuels, c'est que les montres n'ont qu'un seul ressort, tandis que les êtres ont trois bobinokandelmarchs indépendantes.

Ces bobinokandelmarchs indépendantes des trois « localisations » ou cerveaux des êtres portent généralement les noms suivants :

1. Bobinokandelmarch du centre penseur.
2. Bobinokandelmarch du centre émotif.
3. Bobinokandelmarch du centre moteur.

Un fait qui se répète fréquemment, les derniers temps, c'est que le processus du « raskouârno sacré » se réalise chez tes favoris « par tiers », c'est-à-dire qu'ils meurent « partiellement ». Ce fait vient, lui aussi, de ce que ces êtres qui surgissent et se forment exclusivement d'après le principe Itoklanotz dépensent de façon inégale, par leur existence désharmonisée, le contenu de ces trois cerveaux distincts et indépendants, c'est-à-dire leurs bobinokandelmarchs ; c'est pourquoi ils sont souvent victimes de cette

terrible « mort », qui ne convient en rien à des êtres tri-cérébraux.

Pendant mon séjour là-bas, j'ai bien des fois constaté moi-même, parmi eux, cette « mort par tiers ».

Le fait est que, même quand la bobinokandelmarch d'un de leurs cerveaux est définitivement usée, tes favoris, les contemporains surtout, continuent pourtant à exister, et parfois même très longtemps.

Par exemple, il arrive souvent là-bas, que, par suite d'une existence anormale spécifique, le contenu de l'une ou l'autre des bobinokandelmarchs soit entièrement épuisé ; si c'est le cas du « centre moteur », qu'ils nomment eux-mêmes la « moelle épinière », cet être tri-cérébral actuel, tout en continuant à « penser » et à « sentir », perd la possibilité de diriger à son gré les parties de son corps planétaire.

Il est intéressant de remarquer ici que si l'un de tes favoris actuels meurt ainsi partiellement, pour toujours, leurs tzirlikners contemporains, ou, comme ils disent, leurs médecins, prennent en toute certitude cette « mort » pour une maladie, donnant à cette maladie imaginaire toutes sortes de noms dont les consonances rappellent celles d'une antique langue nommée « latin », qui leur est d'ailleurs totalement inconnue, et ils se mettent à la traiter par toutes sortes de manigances qui leur sont propres.

Les noms les plus répandus de ces maladies sont les suivants : « hemiplegia », « paraplegia », « paralysis progressiva essentialis », « tabès dorsalis », « paralysis agitans », « sclerosis disseminata », etc...

« Cette mort par tiers est devenue fréquente pendant les deux derniers siècles sur la planète Terre qui te plaît tant ; elle se rencontre surtout parmi ceux de tes favoris, appartenant à toutes les communautés grandes et petites, qui, en raison de leurs « professions » ou de quelqu'une de ces « passions » qui surgissent là-bas — toujours du fait des conditions anormalement établies d'existence êtrique ordi-

naire — en viennent à dépenser, dans une plus ou moins grande mesure, pendant leur existence êtrique, le contenu de la bobinokandelmarch de l'un ou de l'autre de leurs cerveaux.

Par exemple, la « mort par tiers » de la bobinokandelmarch du centre « moteur », ou moelle épinière, se produit fréquemment parmi les êtres terrestres qui s'adonnent à l'occupation pratiquée de nos jours dans la communauté actuelle d'Angleterre, par suite de la funeste invention des anciens Grecs — occupation néfaste à laquelle ils donnent le nom de « sport ».

Tu comprendras parfaitement le caractère pernicieux que présentent les conséquences de cette néfaste occupation de là-bas, quand tu sauras que, pendant mon séjour parmi tes favoris, ayant consacré une rubrique spéciale de mes statistiques à des recherches me permettant de fixer la durée d'existence de ceux des êtres tri-cérébraux de là-bas exerçant la profession de « lutteurs », je ne pus noter un seul cas où l'un d'eux ait existé plus de quarante-neuf de leurs années.

La « mort par tiers » due à la dépense prématurée de la bobinokandelmarch du centre émotif se produit le plus souvent là-bas parmi les êtres terrestres qui deviennent, par profession, ce que l'on appelle des « représentants de l'art ».

La plupart de ces professionnels terrestres — et des contemporains surtout — sont tout d'abord atteints d'une maladie aux formes variées, nommée « psychopathie » ; puis, sous l'influence de cette psychopathie, ils « apprennent à sentir », comme ils disent ; dès lors, éprouvant fréquemment cette impulsion êtrique anormale, ils gaspillent peu à peu le contenu de la bobinokandelmarch de leur centre émotif, et, désharmonisant par là le rythme de leur propre présence générale, ils en viennent à une fin originale, d'ailleurs rare, même parmi eux.

Il est intéressant de remarquer ici que la « mort par

tiers » due au centre émotif provient également, chez tes favoris, d'une « psychopathie » très originale que l'on nomme là-bas l'« altruisme ».

Quant à la mort partielle prématurée par la bobinokandelmarch du centre penseur, elle se rencontre de plus en plus les derniers temps parmi tes favoris. La mort par le « centre penseur » frappe surtout ceux de tes favoris qui s'efforcent de devenir — ou qui sont déjà — des « savants » de nouvelle promotion, ou ceux qui sont atteints pendant leur existence d'une passion pour ce qu'on appelle les « livres » et les « journaux ».

Etant donné que ces êtres tri-cérébraux lisent trop et n'associent que des pensées, le contenu de la bobinokandelmarch de leur « centre penseur » s'épuise avant celui des bobinokandelmarchs de leurs autres centres êtriques.

« Or, mon enfant, toutes ces infortunes de tes favoris, telles que la diminution de la durée de leur existence, et tant d'autres fâcheux résultats, proviennent de ce qu'ils ne se sont pas encore avisés jusqu'à présent de l'existence de la loi cosmique nommée « loi d'équilibre des vibrations de sources variées ».

Si seulement cette idée leur était venue, et qu'ils se soient mis, comme d'habitude, à « chercher midi à quatorze heures » à ce sujet, il s'en serait certainement rencontré un parmi eux pour trouver enfin un bien simple « secret ».

Je suis persuadé que quelqu'un aurait trouvé ce « secret », d'abord parce qu'il est des plus simples et des plus évidents, ensuite parce qu'ils l'ont découvert depuis longtemps, et s'en servent même pour ce qu'ils appellent leurs « applications pratiques ».

Ils appliquent même le simple secret dont je parle aux « montres mécaniques » que nous avons prises en exemple à propos de la durée de leur existence.

Dans toutes les montres mécaniques de divers systèmes, ils se servent de ce simple secret pour régler ce qu'on

appelle la « force de tension » du ressort, en une partie appropriée du mécanisme de la montre, qu'ils nomment, je crois, un « régulateur ».

Ce « régulateur » permet au mécanisme d'une montre qui a été remontée, par exemple, pour vingt-quatre heures, de travailler un mois entier, ou, tout au contraire, de s'arrêter, ressort détendu, dans les cinq minutes.

La présence de tout être existant uniquement d'après l'Itoklanotz renferme « quelque chose » qui ressemble au « régulateur » des montres mécaniques et que l'on nomme « iransamkip », ce qui signifie : « ne pas s'adonner aux associations qui sont le résultat du fonctionnement d'un seul des cerveaux ».

D'ailleurs, même si tes favoris s'étaient avisés de ce simple secret, cela n'aurait rien changé ; ils n'auraient pas davantage fait les efforts êtriques indispensables, accessibles aux êtres contemporains eux-mêmes, par lesquels, selon la prévoyance de la Nature, ils peuvent acquérir la capacité d'avoir ce qu'on appelle des « associations harmonieuses », qui seules élaborent dans la présence de tous les êtres tri-cérébraux — et par suite dans la leur — l'énergie nécessaire à une existence êtrique active.

Mais aujourd'hui, cette énergie ne s'élabore dans la présence de tes favoris que pendant leur état complètement inconscient, c'est-à-dire pendant ce qu'ils nomment leur « sommeil ».

Tes favoris, les contemporains surtout, vivent toujours passivement, sous la direction d'une seule des parties isolément spiritualisées de leur présence générale, et ne se manifestent donc jamais que selon des facteurs de propriétés négatives, lesquels surgissent aussi en eux conformément aux lois. Il se fait dès lors en leur présence, par ces manifestations négatives, une dépense démesurée du contenu des diverses bobinokandelmarchs qu'ils possèdent, c'est-à-dire qu'ils ne font l'expérience des possibilités d'action déposées en eux par la Nature, conformément

aux lois, que dans un seul, ou dans deux de leurs cerveaux ; par suite, le contenu d'une seule ou de deux de leurs bobinokandelmarchs se trouve prématurément épuisé, et ils cessent d'agir — exactement comme les montres mécaniques, dont le mouvement s'arrête lorsque le ressort est détendu, ou que la puissance du « régulateur » faiblit.

Je t'expliquerai plus tard, à propos des êtres qui existent uniquement selon le principe Itoklanotz, pour quelle raison — tant que leurs manifestations ne dépendent que d'une seule ou de deux de leurs trois sources spiritualisées, et non de l'accord harmonieux des trois — se tarit prématurément et finit par mourir en eux le cerveau qui a subi un excès d'associations pendant la période de son existence, et comment il épuise à leur tour les autres bobinokandelmarchs, sans que celles-ci y soient pour rien.

Sache, à ce propos, que l'on rencontre encore actuellement sur la planète Terre, parmi tes favoris, certains êtres dont la durée d'existence va jusqu'à cinq de leurs siècles.

Tu comprendras sans doute pourquoi, même ces derniers temps, chez certains de tes favoris — qui, on ne sait trop comment, ont connu et assimilé correctement en leur raison certains détails de la « loi d'associations » dans les cerveaux distincts des êtres, ainsi que de la loi d'action réciproque de ces associations indépendantes, et qui existent plus ou moins de la manière voulue — tu comprendras, dis-je, pourquoi les bobinokandelmarchs, qui se constituent dans leurs cerveaux êtriques distincts, ne s'épuisent pas chez eux comme chez leurs semblables, ce qui leur donne la possibilité d'exister beaucoup plus longtemps que les autres êtres de cette planète.

Pendant mon dernier séjour là-bas, j'ai moi-même connu des êtres terrestres tri-cérébraux contemporains qui vivaient déjà depuis deux à trois et même près de quatre de leurs siècles. Je les ai rencontrés pour la plupart dans une grande

« confrérie » d'êtres tri-cérébraux de là-bas, fixée au centre du continent d'Asie, et constituée par des êtres appartenant à presque toutes les « religions ».

Les frères de cette confrérie avaient découvert, en partie par eux-mêmes, la « loi d'associations » dans les cerveaux êtriques, loi dont ils avaient par ailleurs eu connaissance grâce à des informations qui leur étaient parvenues des temps anciens par l'entremise de vrais initiés.

« Quant aux êtres actuels de la communauté d'« Angleterre », qui sont les victimes de cette funeste invention des êtres de l'ancienne civilisation grecque, non contents de l'adopter pour eux-mêmes dans le processus de leur existence, ils s'efforcent maintenant par tous les moyens d'inoculer ce mal aux êtres de toutes les autres communautés. D'ailleurs, avec leur sport funeste, non seulement ces infortunés abrègent la durée de leur propre existence, déjà insignifiante sans cela, mais, par leur faute, leur communauté subira le même sort que la grande communauté de là-bas portant le nom de « Russie ».

J'y pensais encore au moment de quitter définitivement cette planète.

Et ces réflexions me vinrent en constatant que déjà les « détenteurs de pouvoir » de cette non moins grande communauté d'Angleterre commençaient à faire servir ce « sport » néfaste aux mêmes fins égoïstes, de caractère hassnamoussien, que les êtres détenteurs de pouvoir de la communauté de Russie lorsqu'ils cherchaient à tirer parti de la fameuse question de la « vodka ». De même que les « détenteurs de pouvoir » de la communauté de Russie s'efforcèrent alors, par toutes sortes d'artifices, de mettre à profit la faiblesse de volonté des êtres ordinaires pour leur inculquer l'intense besoin d'utiliser cette « vodka », de même les « détenteurs de pouvoir » de la communauté

d'Angleterre tâchèrent d'amener par la ruse les êtres ordinaires de leur communauté à pratiquer le sport.

Or, les craintes que je ressentais s'avèrent aujourd'hui, me semble-t-il, pleinement justifiées.

En effet, j'ai reçu dernièrement de la planète Mars un étherogramme où l'on m'informait, entre autres, que cette communauté d'Angleterre comptait plus de deux millions et demi d'êtres qualifiés de « chômeurs », et que les « détenteurs de pouvoir » de là-bas, loin de prendre à cet égard la moindre mesure, multipliaient leurs efforts en vue de propager parmi eux ce fameux « sport ».

Et de même que, dans la grande communauté de Russie, toutes les revues et journaux publiaient de nombreux articles sur la question de la « vodka », de même, dans la communauté d'Angleterre, plus de la moitié du contenu de toutes ces « mauvaises graines » est aujourd'hui consacré à ce funeste « sport ».

Chapitre 30
L'Art

A CET endroit de son récit, Belzébuth se tut. Puis, se tournant soudain vers son vieux serviteur Ahoûn, qui, assis là, l'écoutait avec la même attention que son petit-fils Hassin, il lui dit :

— Que fais-tu là, mon bon vieux, à m'écouter avec autant d'intérêt que notre Hassin? N'es-tu pas allé partout avec moi sur cette planète Terre ? N'y as-tu pas vu de tes propres yeux et ressenti par toi-même tout ce que je lui raconte en ce moment?

Et maintenant, au lieu de rester planté là, à « épaissir ta salive » tandis que je parle, si tu racontais, à ton tour, quelque chose à notre favori? Que veux-tu, il nous faut bien lui raconter le plus de choses possible sur ces étranges êtres tri-cérébraux, puisqu'ils ont éveillé en lui un si grand intérêt.

Sûrement ces originaux auront attiré ton attention par quelqu'une de leurs bizarreries ; eh bien, dis-nous donc quelque chose là-dessus.

A ces mots, Ahoûn, après avoir réfléchi quelques instants, répondit :

— Après avoir écouté vos récits, d'une psychologie si subtile, qu'irais-je raconter, moi, sur ces « brouillaminis »?

Mais il reprit bien vite, avec un sérieux inhabituel, empruntant à Belzébuth lui-même son style, et jusqu'à ses tournures de phrases :

— Mais certainement... Comment dire ? Ces étranges êtres tri-cérébraux firent plus d'une fois perdre l'équilibre à mon essence, et leurs « folles plaisanteries » agirent presque toujours comme des chocs sur l'une ou l'autre de

mes parties spiritualisées, pour y provoquer l'impulsion êtrique d'étonnement.

Et s'adressant alors à Hassin, il dit :

— Fort bien, notre cher Hassin.

Je n'irai point, comme Sa Haute Révérence, te raconter en détail quelque étrangeté du psychisme de ces « êtres tri-cérébraux » de Notre Grand Univers. Non... Je me bornerai à rappeler à Sa Haute Révérence certain fait dont l'origine remonte au temps de notre cinquième séjour à la surface de cette planète, et qui, lorsque nous y revînmes pour la sixième et dernière fois, avait plus que tout autre réussi à dénaturer chez chacun de tes favoris, depuis sa venue au monde jusqu'à sa formation en tant qu'être responsable, la capacité de « penser êtrique » normal, pour la transformer presque en « kaltousarou ».

S'adressant ensuite à Belzébuth lui-même, avec un regard timide et d'un ton mal assuré, il continua :

— Ne me blâmez point, Haute Révérence, si je prends la liberté d'émettre en votre présence l'opinion qui vient de surgir en moi, et qui repose peut-être sur des données déjà trop défraîchies, hélas, pour permettre des conclusions êtriques.

En exposant à notre cher Hassin les diverses raisons pour lesquelles le psychisme des êtres tri-cérébraux actuels de la planète Terre qui l'intéressent s'est transformé, comme vous avez bien voulu l'exprimer un jour, en simple « moulin-à-sornettes », jamais vous n'avez même fait mention du facteur qui y contribua peut-être plus que tout autre pendant leurs derniers siècles.

Je veux parler du facteur à l'apparition duquel vous avez vous-même assisté — je m'en souviens fort bien — pendant notre séjour à Babylone, et qui, par la suite, est devenu positivement funeste aux êtres actuels de là-bas — facteur qu'ils appellent « Art ».

Si vous consentiez, dans votre sagesse, à traiter en détail cette question, notre cher Hassin trouverait peut-être

là, selon moi, le matériel idéal qui lui permettrait d'élucider au mieux toutes les étranges anomalies du psychisme des êtres tri-cérébraux apparus ces tout derniers temps sur la planète Terre qui l'intéresse. »

Ayant dit, Ahoûn essuya du bout de sa queue les gouttes de sueur qui perlaient à son front et se tut ; puis il reprit sa pose habituelle d'expectative.

Belzébuth le considéra d'un regard caressant et lui dit :

— Je te remercie, mon bon vieux, de m'avoir rappelé cela. C'est vrai, je n'ai pas fait mention de ce funeste facteur qu'ils ont eux-mêmes créé, et qui a définitivement atrophié jusqu'à ces données de leur penser étrique qui étaient par hasard demeurées intactes en eux.

Pourtant, mon bon vieux, s'il est vrai que je n'en ai encore jamais parlé, cela ne veut pas dire que je n'y avais pas songé. Notre voyage est loin d'être terminé, et, selon toute probabilité, je me serais rappelé en temps voulu, au cours des récits que je ferai par la suite à notre cher Hassin, ce que tu viens de me remettre en mémoire.

Quoi qu'il en soit, il est peut-être fort à propos de parler dès maintenant de cet « art » terrestre actuel ; car, comme tu l'as dit, j'ai bel et bien été témoin, pendant le cinquième séjour que nous fîmes là-bas en personne, des événements qui furent à l'origine de ce mal contemporain, événements dus cette fois encore aux êtres savants venus de presque toute la surface de cette infortunée planète, et rassemblés en la ville de Babylone. »

Puis Belzébuth, s'adressant alors à Hassin, continua en ces termes :

— La conception déterminée qui existe aujourd'hui là-bas sous le nom d'« art » constitue, pour tes malheureux favoris, l'une des nombreuses données, dont l'action presque imperceptible, mais non moins infaillible, les convertit peu à peu — eux, des êtres qui ont pourtant en leur présence toutes les possibilités de devenir des parcelles d'une

partie de la divinité — tout simplement en ce qu'on appelle de la « viande vivante ».

Afin d'éclairer sous toutes ses faces la question du fameux « art » terrestre actuel, et d'en comprendre clairement l'origine, il te faut tout d'abord connaître deux faits qui se produisirent dans la ville de Babylone lors de notre cinquième séjour à la surface de ta planète.

Le premier de ces faits t'expliquera avec précision pourquoi et comment je fus alors témoin des événements qui servirent de base, chez les êtres tri-cérébraux contemporains de la planète Terre, à l'existence même de cette conception réellement funeste qui porte le nom d'« art ». Le second te fera connaître les circonstances antérieures qui donnèrent naissance à ces événements.

En ce qui concerne le premier fait, je dois dire qu'après les événements dont je t'ai déjà parlé au sujet des êtres savants tri-cérébraux venus de presque tous les pays de la planète — c'est-à-dire après leur scission en plusieurs groupes indépendants et leur engouement pour ce qu'on appelle la « question politique » — surgit en moi l'intention de quitter Babylone, et de poursuivre mes observations parmi les êtres d'une communauté déjà puissante, qui portait le nom de « Hellas ». Aussi décidai-je d'étudier leur « langue » sans tarder, recherchant désormais de préférence les endroits de la ville fréquentés par des êtres susceptibles de m'être utiles à cette fin.

Or, parcourant un jour l'une des rues proches de notre maison, j'aperçus, sur un grand édifice devant lequel j'étais fréquemment passé, un « attrape-regards », ou, comme on dit maintenant sur la Terre, un « écriteau », indiquant que cet édifice abritait un club récemment formé par des savants étrangers, « Adeptes du Légamonisme » ; sur la porte pendait une pancarte précisant que l'inscription au club continuait, et que les rapports et discussions savantes auraient lieu exclusivement dans la langue locale et la langue hellénique.

Cela m'intéressa vivement, et je pensai tout de suite à me servir de ce club tout récemment ouvert pour me perfectionner dans la pratique de cette langue hellénique.

Avisant alors les êtres qui entraient et sortaient par cette porte, je leur posai des questions sur les particularités du club.

Parmi eux, j'eus la chance de retrouver un savant que par hasard je connaissais, et quand je fus plus ou moins renseigné par ses explications, je décidai aussitôt de devenir membre du club.

J'entrai donc avec lui sans plus tarder, et, me faisant passer pour un savant étranger, je demandai à m'inscrire comme adhérent au Légamonisme, ce que j'obtins sans peine, grâce à cet ami de rencontre, qui me prenait lui aussi pour un de ses collègues.

Or, mon enfant, une fois devenu de la sorte un « membre régulier » du club, selon l'expression consacrée, je me mis à le fréquenter assidûment, afin de m'entretenir avec ceux de ses membres qui possédaient à fond la langue hellénique, dont la pratique m'était nécessaire.

Quant au second fait, il découlait de certaines circonstances que je vais maintenant t'exposer.

Il importe de rappeler ici que parmi les êtres savants terrestres qui se trouvaient alors à Babylone, les uns avaient été amenés de force de presque tous les pays de la planète, par ordre du souverain persan dont je t'ai parlé, les autres étaient venus de leur propre gré, attirés par cette fameuse question de l'« âme ». Or, parmi les premiers, s'en trouvaient quelques-uns qui n'étaient point, comme la plupart, des savants de « nouvelle promotion », mais des êtres qui s'efforçaient, avec une sincérité issue de toutes leurs parties distinctes spiritualisées, d'acquérir de hautes connaissances, à seule fin de se perfectionner.

Ces quelques savants terrestres avaient déjà mérité,

avant leur arrivée à Babylone, par leurs réels et sincères efforts, et par la rectitude de leur mode d'existence et de leurs activités êtriques, d'être considérés comme des « initiés de premier degré » par ceux des êtres terrestres tri-cérébraux qui s'étaient rendus dignes de devenir ce qu'on appelle des « initiés de tous droits selon les règles restaurées par le Très Saint Ashyata Sheyimash ».

Or, mon enfant, quand je me fus mis à fréquenter ce club, les entretiens que j'eus avec ses membres, ainsi que diverses autres données, me rendirent bientôt évident que ces quelques savants terrestres, qui s'efforçaient sincèrement de se perfectionner en Raison, s'étaient toujours tenus à l'écart, ne se mêlant jamais de ces affaires qui, très vite, avaient captivé la grande masse des savants babyloniens du temps.

Ces quelques savants restèrent entre eux dès le début, tandis que les autres, d'un commun accord, établissaient au cœur de la ville le lieu de leurs assemblées, et fondaient pour mieux s'entr'aider, matériellement autant que moralement, le club central de tous les savants de la Terre ; de même, plus tard, lorsque l'ensemble des êtres savants se fut divisé en trois sections distinctes, ayant chacune leur club indépendant en quelque endroit de la ville, les savants initiés ne participèrent à aucune de ces trois sections.

Ils existaient aux environs de Babylone, ne fréquentant pour ainsi dire aucun des savants de la masse. Et c'est seulement quelques jours avant mon admission qu'ils s'étaient unis pour organiser ce nouveau club des « Adeptes du Légamonisme ».

Tous ces savants, sans exception, avaient été amenés de force dans la ville de Babylone ; ils appartenaient pour la plupart au contingent prélevé sur l'Egypte par le souverain persan.

Comme je le sus plus tard, l'initiative de leur groupement était due à deux savants qui étaient des « initiés de premier degré ».

L'un de ces deux initiés terrestres appartenait à une race d'êtres appelés « Maures » : il se nommait Kanil-el-Norkel.

L'autre initié se nommait Pythagore ; il avait vu le jour parmi les « Hellènes », lesquels portèrent plus tard le nom de « Grecs ».

Ces deux savants, comme je le compris par la suite, s'étaient rencontrés par hasard dans la ville de Babylone, et lors d'un « échange d'opinions ouissapagaoumnien », c'est-à-dire au cours de l'une de leurs conversations, dont le thème était : « Comment établir chez les êtres des temps actuels des formes d'existence êtrique qui puissent servir au bien des êtres à venir », ils constatèrent clairement qu'au cours des âges, tandis que se succédaient les générations d'hommes sur la Terre, se produisait un phénomène des plus lamentables, à savoir que les processus de destruction mutuelle, appelés « guerres » et « émeutes populaires », aboutissaient toujours, pour une raison quelconque, à la suppression de nombreux êtres initiés de tous les degrés, entraînant dans leur disparition quantité de légamonismes, qui constituaient, alors comme aujourd'hui, le seul moyen de transmettre de génération en génération diverses informations sur les événements réels des anciens temps.

Lorsque ces deux sincères et honnêtes savants terrestres eurent constaté ce fait, qu'ils qualifièrent de « phénomène lamentable », ils en délibérèrent longuement, ce qui les amena à décider de mettre à profit cette présence exceptionnelle de tant de savants dans une même ville, pour les réunir en vue de trouver de concert quelque moyen de remédier à ce fait affligeant dû aux conditions anormales de la vie des hommes sur la Terre.

C'est précisément à cette fin qu'ils fondèrent ce club auquel ils donnèrent le nom de « Club des Adeptes du Légamonisme ».

A leur appel répondirent bientôt de si nombreux candidats que, deux jours après mon admission, on arrêtait déjà les inscriptions.

Le jour où leur liste fut close, le nombre des membres du club se montait à cent trente-neuf, nombre qui se maintint jusqu'à ce que le souverain persan se fût mis en tête de mettre un terme au caprice qu'il avait eu à l'égard de ces savants terrestres.

Comme je l'appris en entrant au club, tous les membres présents le jour de l'ouverture avaient organisé ce qu'on appelle une « assemblée générale », au cours de laquelle ils avaient décidé à l'unanimité de tenir chaque jour une nouvelle assemblée générale, dont les rapports et discussions porteraient exclusivement sur ces deux questions : premièrement, « quelles mesures devraient prendre ceux des membres qui retourneraient chez eux, en vue de recueillir tous les légamonismes existant dans leur pays et de les mettre à la disposition des savants du club » ; et, deuxièmement, « que faire pour assurer la transmission des légamonismes aux générations futures par quelque autre moyen que l'entremise des seuls initiés ».

Lors de mon admission, les deux questions avaient déjà fait l'objet de nombreux rapports et discussions devant ces assemblées générales ; ce jour-là, on cherchait notamment le moyen de faire participer à la tâche fondamentale du club les êtres initiés appartenant aux « courants » alors appelés « onandjiki », « shamaniste ». « bouddhiste », et autres.

Et c'est le surlendemain que fut prononcé pour la première fois, devant les membres de ce club, ce mot qui, parvenu par hasard aux êtres actuels de là-bas, allait constituer l'un des principaux facteurs d'atrophie définitive de toutes les données, restées intactes en eux, d'un penser êtrique logique plus ou moins normal — soit le mot « art », qui, ce jour-là, fut employé dans un sens tout différent, et dont la définition se référait à une tout autre idée.

Ce jour-là — où, pour la première fois, fut prononcé le mot « art », dont l'idée réelle et la signification furent définies avec précision — était inscrit, parmi les orateurs, un savant chaldéen très connu à l'époque, et déjà fort âgé, du nom d'Aksharpantsiar.

Comme le rapport de ce savant chaldéen déjà âgé, le grand Aksharpantsiar, fut à l'origine de tous les événements qui devaient concerner par la suite leur fameux art actuel, je vais tâcher de me rappeler son discours et de te le répéter aussi textuellement que possible.

Il commençait ainsi :

« Les siècles passés, les deux derniers surtout, nous ont montré que, pendant les inévitables psychoses de masse, ayant pour résultat de toujours faire surgir des guerres entre les états, ainsi que des émeutes au sein même des états, les innocentes victimes de la bestialité populaire étaient effectivement, pour la plupart, des gens qui avaient mérité, par leur piété et par les privations conscientes qu'ils s'étaient imposées, de devenir des initiés ; or c'est par leur entremise que se transmettent avec précision aux êtres conscients des générations suivantes divers légamonismes contenant des informations sur toutes sortes d'événements authentiques survenus dans le passé.

« Et si les innocentes victimes de la bestialité populaire se trouvent toujours parmi ces personnes pieuses, c'est, à mon avis, qu'étant déjà libres intérieurement, elles ne s'identifient pas tout entières, comme les autres, avec les intérêts ordinaires ; elles ne sauraient donc partager ni les entraînements, ni les admirations, ni les attendrissements, ni aucune autre des manifestations, si évidemment sincères, de leur entourage.

« Et comme, en temps ordinaire, ces personnes existent normalement, et font preuve envers ceux qui les entourent de manifestations intérieures et extérieures toujours bienveillantes, elles acquièrent l'estime et le respect de tous ; par contre, lorsque la masse des hommes tombe dans cette

psychose, et se divise, comme d'habitude, en deux camps opposés, ces hommes à la raison abrutie par la lutte se mettent à suspecter maladivement ceux-là mêmes qui, en temps normal, ont toujours été tranquilles et sérieux.

« Dès lors, si l'attention de ces êtres atteints de psychose vient à s'arrêter avec un peu plus d'insistance sur ces personnes exceptionnelles, ils n'ont plus le moindre doute sur le fait que ces hommes sérieux et d'apparence toujours tranquille n'aient été, en temps normal, ni plus ni moins que les « espions » de leurs adversaires actuels.

« Sous l'effet de leur raison maladive, ces hommes devenus féroces décident catégoriquement que le sérieux et la tranquillité de ces personnes n'étaient que « dissimulation » et « hypocrisie ».

« Et quel que soit celui des partis ennemis auquel ils appartiennent, le résultat de leurs conclusions psychopathiques est que, sans aucun remords de conscience, ils mettent à mort ces personnes sérieuses et tranquilles.

« Telle est le plus souvent, à mon avis, la raison pour laquelle nombre de légamonismes ayant trait à des événements qui se sont effectivement passés sur la Terre disparaissent complètement de sa face au cours de leur transmission d'une génération à l'autre.

« Or, mes très estimés collègues, s'il vous plaît de connaître mon opinion personnelle, je vous dirai sincèrement, de tout mon être, qu'en dépit de tout ce que je viens de vous exposer au sujet de la transmission du vrai savoir aux générations éloignées, par l'entremise d'initiés qualifiés, au moyen des légamonismes, il n'y a pas lieu d'y changer quoi que ce soit.

« Que ce mode de transmission reste tel qu'il était auparavant, tel qu'il est établi sur la Terre depuis des temps immémoriaux, sur la base du « pouvoir d'être » des initiés, et tel qu'il a été restauré par le grand prophète Ashyata Sheyimash !

« Nous autres, hommes de ce temps, si nous voulons être aujourd'hui de quelque utilité aux hommes des siècles futurs, nous devons nous borner à ajouter à ce mode de transmission quelque nouveau moyen, dicté par la pratique de notre vie actuelle sur terre, aussi bien que par l'expérience des générations précédentes, acquise au cours de nombreux siècles, et telle qu'elle ressort des informations qui nous en sont parvenues.

« Quant à moi, je vous propose, pour effectuer cette transmission à la génération prochaine, de nous servir d'une part des « afalkalnas » humains, c'est-à-dire de diverses œuvres faites de main d'homme, et qui sont aujourd'hui devenues d'usage courant, d'autre part des « soldjinokhas » humains, c'est-à-dire de diverses pratiques et cérémonies établies depuis des siècles dans la vie familiale et sociale des hommes, et qui se transmettent automatiquement de génération en génération.

« Certains « afalkalnas » humains, notamment ceux qui sont faits de matériaux très durables, peuvent se conserver intacts, et parvenir ainsi aux hommes des générations éloignées ; ou bien, des copies peuvent en être transmises de génération en génération, en vertu de cette propriété enracinée dans l'essence des hommes, qui consiste à faire passer pour leurs des œuvres venues des temps les plus reculés et auxquelles ils ne font subir que de légères modifications de détail.

« Quant aux « soldjinokhas » humains, tels que les divers « mystères », « cérémonies religieuses », « coutumes familiales et sociales », « danses religieuses et populaires », etc... bien qu'au cours des siècles leur forme extérieure soit soumise à de fréquentes modifications, les impulsions qu'ils suscitent chez les hommes et les manifestations qui en découlent n'en restent pas moins immuables.

« Par conséquent, si, dans les facteurs intérieurs qui engendrent ces impulsions, aussi bien que dans les œuvres dont j'ai parlé, nous introduisons des informations utiles,

ainsi que le vrai savoir auquel nous sommes déjà parvenus, nous pouvons pleinement escompter que tout ce matériel atteindra nos descendants les plus éloignés, que quelqu'un le déchiffrera, et que les autres auront alors la possibilité de l'utiliser pour leur bien.

« La question qu'il s'agit maintenant de résoudre est celle-ci : comment réaliser cette transmission par les divers « afalkalnas » et « soldjinokhas » humains que je viens d'indiquer ?

« Personnellement, je vous propose de le faire sur la base de la loi universelle appelée « Loi de Sept ».

« La « Loi de Sept » existe sur la Terre et y existera toujours et en tout.

« Par exemple, en vertu de cette loi, le rayon blanc se compose de sept couleurs distinctes ; tout son déterminé est constitué de sept tons différents ; tout état humain comporte sept sensations indépendantes ; par ailleurs, toute forme déterminée ne peut compter que sept dimensions différentes; et tout poids ne peut se tenir sur terre que s'il est soumis à sept « pressions réciproques » ; et ainsi de suite...

« Or donc, nous voulons que les connaissances actuelles, celles que nous avons acquises personnellement comme celles qui nous sont parvenues des temps passés, et dont nous reconnaissons à l'unanimité qu'elles seront utiles à nos descendants éloignés, soient consignées dans ces « afalkalnas » et « soldjinokhas », de manière à être perçues par leur raison pure, au moyen de cette grande loi universelle.

« La Loi de Sept, je l'ai dit, existera sur terre tant que le monde existera, et les hommes de tous temps la verront et la comprendront tant qu'existera sur terre la pensée humaine ; aussi peut-on affirmer hardiment que les connaissances ainsi consignées dans ces œuvres diverses existeront sur terre, elles aussi, pour toujours.

« Quant à la technique même, je veux dire l'application

de cette loi au mode de transmission envisagé, elle pourrait être, à mon avis, la suivante :

« Dans toutes les œuvres que nous créerons intentionnellement d'après les principes de cette loi, en vue de les transmettre aux générations à venir, nous tolèrerons à dessein certaines inexactitudes, conformes aux lois elles aussi, et c'est dans ces inexactitudes que nous consignerons de manière intelligible le contenu de l'une ou de l'autre des vraies connaissances possédées par les hommes des temps actuels.

« En même temps, pour permettre le déchiffrement des inexactitudes de cette grande loi, ou, si l'on veut, pour leur servir de « clef », nous insèrerons en nos œuvres quelque chose dans le genre d'un légamonisme, qui se transmettra de génération en génération par l'entremise d'une sorte particulière d'initiés, que nous appellerons les « initiés à l'art ».

« Nous les nommerons ainsi parce que le processus entier de cette transmission de connaissance aux générations éloignées, par la Loi de Sept, sera non pas naturel, mais artificiel.

« Or, mes émérites et impartiaux collègues,

« Comme vous devez maintenant le comprendre, il est bien évident que même si, pour une raison ou pour une autre, les informations utiles à nos descendants, ayant trait aux connaissances acquises par les hommes et aux événements terrestres du passé, cessaient de leur parvenir par l'entremise de vrais initiés — néanmoins, grâce au nouveau mode de transmission que je propose, les hommes des générations futures pourront toujours retrouver et comprendre, sinon tout ce qui existe aujourd'hui sur la terre, du moins ces fragments des connaissances générales qui leur parviendront par hasard dans les œuvres exécutées de la main des hommes de ce temps et dans les diverses cérémonies contemporaines, où nous aurons consigné ce

que nous voulons, selon la grande Loi de Sept, grâce à notre système de notations « artificielles ».

Sur ces paroles, le grand Aksharpantsiar termina sa harangue.

« A la suite de son discours, une agitation intense s'empara des membres du club des Adeptes du Légamonisme, qui se lancèrent aussitôt dans de bruyants débats, à l'issue desquels ils résolurent à l'unanimité de se conformer à la proposition du grand Aksharpantsiar.

Après une courte interruption pour le dîner, ils reprirent la discussion, et cette assemblée générale, la seconde de la journée, se prolongea toute la nuit.

Ils prirent alors à l'unanimité la décision de commencer dès le lendemain à fabriquer des « minia-images », ou, comme disent les êtres actuels de là-bas, des « maquettes » d'œuvres diverses, où ils s'exerceraient à déterminer les procédés pratiques de notation spéciale, conformément aux principes indiqués par le grand Aksharpantsiar, puis de les apporter au club pour les présenter et les expliquer aux autres membres.

Deux jours après, nombre d'entre eux apportaient déjà, dans la soirée, les « minia-images » qu'ils avaient fabriquées de leurs propres mains, et les présentaient avec force commentaires, cependant que d'autres s'attachaient à reproduire toutes sortes d'actions que les êtres de cette planète avaient pris l'habitude d'exécuter en certaines occasions, dans le processus de leur existence ordinaire, comme ils le font encore aujourd'hui.

Parmi les maquettes proposées, certaines portaient sur différentes combinaisons de couleurs, ou sur diverses formes d'édifices et de bâtiments ; quant aux démonstrations de manifestations êtriques, elles s'appliquaient au jeu d'instruments de musique variés, ou à l'interprétation de mélodies de toutes sortes, ou encore à la reproduction exacte de diverses émotions d'autrui, et ainsi de suite.

Bientôt, pour plus de commodité, les membres du club se divisèrent en plusieurs groupes, et consacrèrent chaque septième partie de la durée de temps qu'ils appelaient une « semaine », c'est-à-dire ce qu'ils nommaient « un jour », à la présentation et à l'explication des œuvres se rattachant à l'une des branches spéciales de leur science.

Il est intéressant de noter ici que ce laps de temps déterminé, la « semaine », s'est toujours basé sur ta planète sur la division en sept jours, division introduite elle aussi par les êtres du continent Atlantide, et en laquelle ils exprimaient la Loi de Sept, qu'ils connaissaient alors parfaitement.

Les jours de la semaine se nommaient sur le continent Atlantide :

1. Adashsikra.
2. Evosikra.
3. Gévorgsikri.
4. Midosikra.
5. Maïkosikra.
6. Loukosikra.
7. Soniasikri.

Ces noms changèrent fréquemment ; de nos jours on les appelle

1. Lundi.
2. Mardi.
3. Mercredi.
4. Jeudi.
5. Vendredi.
6. Samedi.
7. Dimanche.

« Ils consacrèrent donc, comme je viens de le dire, chaque jour de la semaine à quelque branche spéciale de savoir, correspondant soit à des ouvrages exécutés de leurs mains, soit à certaines formes de manifestations êtriques consciemment dirigées.

Ainsi, ils consacrèrent au premier groupe le lundi, qu'ils nommèrent le « jour des cérémonies civiles et religieuses ».

Au second groupe, ils réservèrent le mardi qu'ils nommèrent le « jour de l'architecture ».

Mercredi fut le « jour de la peinture ».

Jeudi, le « jour des danses religieuses et populaires ».

Vendredi, le « jour de la sculpture ».

Samedi, le « jour des mystères », ou, comme on le nommait encore, le « jour du théâtre ».

Dimanche, le « jour de la musique et du chant ».

« Le lundi, c'est-à-dire le jour des cérémonies religieuses et civiles, les savants du premier groupe présentaient diverses cérémonies où les « fragments de savoir » destinés à être transmis étaient notés au moyen d'inexactitudes dans la Loi de Sept, inexactitudes qui intervenaient avant tout dans les mouvements, conformes aux lois, des participants.

Supposons, par exemple, que le grand-prêtre responsable de la cérémonie, ou, comme on dit de nos jours, le prêtre, ait eu à lever les bras au ciel.

Cette attitude, pour être en accord normal avec la Loi de Sept, exige absolument une certaine position des pieds ; ces savants babyloniens, eux, demandaient au chef de la cérémonie de poser ses pieds non pas comme ils auraient dû l'être d'après la Loi, mais autrement.

Et c'est en tous ces « autrement » introduits dans les attitudes des participants à la cérémonie religieuse que les savants de ce groupe notaient, au moyen d'un « alphabet » conventionnel, les conceptions qu'ils avaient pour but de transmettre, par ces cérémonies, aux êtres-hommes des générations à venir.

« Le mardi, c'est-à-dire le jour de l'architecture, les êtres savants appartenant au second groupe apportaient divers projets et maquettes d'édifices ou de monuments susceptibles de durer très longtemps.

Et ils dressaient le plan de ces constructions non point selon le principe de stabilité strictement conforme à la Loi de Sept, ni comme avaient coutume de le faire, par automatisme, les êtres de là-bas, mais « autrement ».

Par exemple, alors que la coupole de tel édifice aurait dû, d'après toutes les données, reposer sur quatre colonnes d'une certaine épaisseur et d'une solidité déterminée, ils la faisaient supporter, eux, par trois colonnes seulement. Ils évaluaient alors la poussée réciproque, ou, comme on le dit encore, la « résistance réciproque », qui maintient la pesanteur sur la planète selon la Loi de Sept, en prenant pour base de leurs calculs, outre les colonnes elles-mêmes, diverses combinaisons exceptionnelles dérivant toujours de la Loi de Sept, et déjà connues en ce temps-là de la masse des êtres ordinaires ; en d'autres termes, ils évaluaient le degré voulu de résistance des colonnes en tenant compte avant tout de la force de pesanteur de la coupole elle-même.

Autre exemple : telle pierre d'angle aurait absolument dû, d'après toutes les données établies là-bas, aussi bien par l'automatisme d'une longue pratique que grâce aux calculs pleinement conscients de certains êtres sensés, avoir une masse déterminée correspondant à une certaine force de résistance ; or cette pierre, ils la taillaient, eux, et la posaient de telle sorte que cela ne répondait en rien aux dites données, et ils déterminaient, selon la Loi de Sept, la masse et la force de résistance requises pour supporter le poids des couches supérieures de pierres, en prenant pour base de leurs calculs la couche inférieure, qu'ils disposaient à son tour non pas d'après les usages établis, mais en basant de nouveau leurs calculs sur les autres couches inférieures, et ainsi de suite.

Et c'est en ces inhabituelles combinaisons architecturales, issues de la Loi de Sept, qu'ils notaient — toujours au moyen d'un « alphabet » conventionnel — les éléments de quelque notion utile.

Les membres savants de ce groupe du club des « Adeptes

du Légamonisme » se servaient également, pour traduire ce qu'ils voulaient en leurs « minia-images », ou maquettes d'édifices futurs, d'une loi nommée « Déïvibritzkar », qui est la loi d'action des vibrations surgissant dans l'atmosphère des lieux clos.

Cette loi, dont rien n'est parvenu aux êtres tri-cérébraux actuels de ta planète, était alors bien connue des êtres de là-bas : ils savaient déjà parfaitement que la grandeur et la forme d'un local, ainsi que le volume d'air qu'il contient, exercent sur l'être une action toute particulière.

Se servant de cette loi, ils consignaient leurs diverses conceptions de la manière suivante :

Supposons que, d'après le caractère et la destination d'un édifice quelconque, on doive s'attendre, conformément à la Loi de Sept et selon l'usage établi depuis des siècles par automatisme, à ce que l'intérieur de l'édifice provoque des sensations bien déterminées, en une certaine succession conforme aux lois.

Utilisant la loi de « Déïvibritzkar », ils combinaient, eux, dans leurs projets d'édifices, le plan intérieur des locaux de façon que les sensations provoquées chez les êtres présents se déroulent non pas dans la succession prévue et conforme aux lois, mais dans un tout autre ordre.

Et c'est dans ces dérogations à des suites de sensations conformes aux lois qu'ils inséraient, d'une certaine façon, ce qu'ils désiraient transmettre.

« Mercredi, jour de la peinture, était consacré à l'étude des combinaisons de différentes couleurs.

Ces jours-là, les savants de ce groupe apportaient et présentaient toutes sortes d'objets indispensables aux usages domestiques, faits de matériaux colorés capables de durer très longtemps, tels que des « tapis », des « étoffes », ou des « tchincrouaris », c'est-à-dire des peaux ornées de motifs de diverses couleurs et spécialement préparées pour se conserver de nombreux siècles.

Sur ces ouvrages étaient figurés, ou brodés avec des fils de couleurs, divers paysages ou des scènes de la vie des êtres peuplant leur planète.

Avant de continuer à t'expliquer la manière dont ces savants terrestres notèrent alors, dans les combinaisons des différentes couleurs, tel ou tel fragment de leur savoir, il me faut tout d'abord t'exposer un fait ayant trait à ce dont je parle, fait des plus affligeants pour tes favoris, et qui, cette fois encore, s'est produit en leur présence en raison de la forme anormale qu'ils ont donnée à leur existence quotidienne.

Ce fait, c'est l'altération progressive qu'ont subie en eux les « organes percepteurs » qui se constituent dans la présence de tout être, et avant tout l'organe qui nous intéresse particulièrement en ce moment, celui qui sert à percevoir et à distinguer ce qu'on appelle la « fusion des vibrations qui sont centres-de-gravitation » et qui parviennent sur leur planète à travers les espaces de l'Univers.

J'entends par là d'une part ce qu'on désigne comme la « résultante intégrale des vibrations de toutes les sources de réalisation », c'est-à-dire ce que le grand savant Aksharpantsiar nommait le « rayon blanc », et d'autre part les fusions distinctes de ces « vibrations qui sont centres-de-gravitation » et que les êtres perçoivent et différencient en tant que « tonalités de couleurs ».

Tu dois savoir que lors de l'apparition sur la planète Terre de ces êtres tri-cérébraux, et pendant la première phase de leur existence, avant la période où leur fut greffé l'organe kundabuffer, puis lorsque cet organe eut été extirpé de leur présence, et même bien plus tard, après la seconde catastrophe transapalnienne de là-bas, presque jusqu'à notre troisième descente personnelle à la surface de cette planète, l'organe de la vue se formait en eux avec la même « subtilité de perception » que dans la présence générale de tous les êtres tri-cérébraux ordinaires de Notre Grand Univers.

Pendant les différentes périodes dont je viens de parler, chez tous les êtres tri-cérébraux surgissant sur cette planète, cet organe atteignait un degré de sensibilité lui permettant de percevoir ces fusions de « vibrations centres-de-gravitation » isolées du « rayon blanc », et de différencier un tiers de toutes les « tonalités de couleurs » qui se trouvent en général dans la présence des planètes, ainsi que dans celle de toutes les autres concentrations cosmiques, grandes et petites.

Il est exactement établi par la science objective que le nombre de fusions des vibrations « centres-de-gravitation » isolées de la « résultante intégrale des vibrations », c'est-à-dire des « tonalités », ou comme disent tes favoris, des « couleurs », atteint exactement un « koultanpanas », ce qui, d'après les calculs des êtres terrestres tri-cérébraux, représente 5.764.801 tonalités.

Un tiers seulement du total de ces fusions, ou tonalités — à l'exception d'une tonalité accessible à la seule perception de Notre Tout-Puissant Eternel — soit 1.921.600 tonalités, peuvent être perçues par tous les êtres ordinaires en tant que « couleurs diverses », sur quelque planète de Notre Grand Univers qu'ils fassent leur apparition.

Mais si les êtres tri-cérébraux poussent le perfectionnement de leurs parties supérieures jusqu'à leur plein accomplissement, ce qui donne à leurs organes visuels la subtilité correspondant à la « vue olouestesnokhnienne », ils peuvent dès lors différencier deux tiers du nombre total des tonalités existant dans l'Univers, nombre s'élevant, d'après les calculs terrestres, à 3.843.200 tonalités de couleurs diverses.

Et seuls les êtres tri-cérébraux qui ont poussé le perfectionnement de leurs parties êtriques supérieures jusqu'à l'état appelé « Ishmetsh » deviennent capables de percevoir et de différencier la totalité des fusions ou tonalités mentionnées, à l'exception de l'unique tonalité accessible, comme je l'ai déjà dit, à Notre Seul Créateur Tout-Puissant.

Bien que j'aie l'intention de te l'expliquer plus tard en détail, je pense qu'il n'est point superflu d'aborder dès maintenant la question suivante : comment et pourquoi, dans la présence des « concentrations cosmiques insapalniennes », toute formation déterminée acquiert-elle, du fait des processus évolutif et involutif, la propriété d'avoir différents effets sur l'organe qui nous intéresse ?

Il faut dire tout d'abord que la « résultante intégrale des vibrations », de même que toutes les formations cosmiques déjà déterminées, se constitue conformément au résultat parachevé de la loi cosmique fondamentale de l'Heptaparaparshinokh sacré — c'est-à-dire de la loi cosmique que les êtres tri-cérébraux de la planète Terre de la période babylonienne nommaient « Loi de Sept » ; en d'autres termes, cette résultante comporte sept « ensembles de résultats », ou comme on le dit encore parfois, sept « classes de vibrations » issues de sources cosmiques dont l'avènement et l'action ultérieure dépendent de sept autres sources, lesquelles surgissent et dépendent à leur tour de sept autres encore, et ainsi de suite, jusqu'à la Très Sainte Vibration Unique aux sept propriétés, issue de la Suprêmement Sainte Source Originelle. Et c'est de leur totalité que se compose la « résultante intégrale des vibrations » de toutes les sources de réalisation de tout ce qui existe dans l'Univers, grâce aux transformations desquelles elles réalisent ensuite dans la présence des « concentrations cosmiques insapalniennes » le nombre de « tonalités » diverses que j'ai mentionné.

Quant aux particularités de la « Très Sainte Vibration Unique aux sept propriétés », tu ne les comprendras que lorsque je t'aurai expliqué en temps voulu, de manière détaillée, ainsi que je te l'ai déjà promis à plusieurs reprises, toutes les grandes lois fondamentales de création du monde et d'existence du monde.

Il te faut savoir, en attendant, à propos du fait qui nous

occupe, que, lorsque la « résultante intégrale des vibrations », ou, comme l'auraient dit les êtres terrestres tri-cérébraux, lorsque le « rayon blanc » pénètre, avec la présence qui lui est propre, dans les sphères de la présence d'une planète insapalnienne où sa transformation est possible, il subit alors, de même que tout surgissement cosmique déjà déterminé susceptible d'une réalisation ultérieure, le processus cosmique appelé « djartklom » ; en d'autres termes, en tant que présence, il reste le même, mais son essence se désagrège, pour ainsi dire, et engendre des processus d'évolution et d'involution des vibrations « centres-de-gravitation » distinctes qui le constituent ; et ces processus s'accomplissent ainsi : certains groupes de « vibrations centres-de-gravitation » se détachent des autres pour se convertir en troisièmes, et ainsi de suite.

Pendant ces transformations, le « rayon blanc » agit par ses vibrations « centres-de-gravitation » sur d'autres processus ordinaires de genèse et de décomposition planétaires s'effectuant à proximité, et ces vibrations « centres-de-gravitation » assujetties aux conditions environnantes fusionnent selon leur « parenté de vibration », pour devenir partie intégrante de la présence générale des formations en lesquelles s'opèrent ces processus.

Or, mon enfant, à chacune de mes descentes personnelles sur la planète Terre, je remarquai chez tous tes favoris — d'abord sans intention consciente de la part de ma raison, puis de propos délibéré — l'altération progressive, et qui me devint finalement tout à fait évidente, dont souffrait cet organe étrique.

De siècle en siècle, la « subtilité de perception » de cet organe — par lequel s'effectue en majeure partie dans la présence des êtres tri-cérébraux la « saturation automatique de l'extérieur » qui sert de base à la possibilité d'un perfectionnement naturel — s'affaiblit à tel point que lors de notre cinquième séjour là-bas, c'est-à-dire à l'époque de la « splendeur babylonienne », suivant l'expression des

êtres actuels, tes favoris ne pouvaient déjà plus, dans le meilleur des cas, percevoir ni différencier la fusion des vibrations « centres-de-gravitation » du rayon blanc que jusqu'au troisième degré de ce qu'on appelle son « accumulation septénaire », soit 343 « tonalités de couleur » seulement.

Il est intéressant de noter ici que quantité d'êtres tricérébraux de cette période babylonienne s'étaient aperçus de l'affaiblissement progressif de la subtilité de cet organe. Certains d'entre eux avaient même fondé à Babylone une nouvelle société qui suscita parmi les peintres d'alors un « courant » particulier.

Ce « courant » particulier avait pour principe de « connaître et déterminer la vérité uniquement au moyen des tonalités comprises entre le blanc et le noir ».

Et, pour exécuter toutes leurs œuvres, ils employaient exclusivement les tonalités comprises entre le noir et le blanc.

Lorsque j'eus connaissance, à Babylone, de ce « courant » particulier de peinture, ses adeptes utilisaient déjà, pour leurs œuvres, près de 1.500 nuances bien déterminées de la couleur que l'on nomme le « gris ».

Ce nouveau « courant pictural » fit « beaucoup de bruit », comme on dit, parmi les êtres qui s'efforçaient d'arriver à connaître la vérité, au moins sur quelque chose ; il servit même de point de départ à un autre « courant », plus original encore, né cette fois parmi ceux qu'on appelait alors les « odoristes » babyloniens, qui étudiaient et réalisaient de nouvelles combinaisons de « concentrations-de-vibrations » dont l'influence particulière sur l'odorat des êtres suscitait des effets bien définis sur leur psychisme général — c'est-à-dire parmi les êtres de là-bas qui avaient pris pour tâche de trouver la vérité au moyen des senteurs.

Certains fervents de ce mode de recherche à l'instar

des adeptes du nouveau courant de peinture, fondèrent à leur tour une société analogue qui avait pour devise : « chercher la vérité dans les nuances comprises entre les senteurs qui se dégagent depuis le moment où l'action du froid produit le gel jusqu'au moment où l'action de la chaleur produit la décomposition ».

Comme les peintres l'avaient fait pour les couleurs, ils trouvèrent entre les deux senteurs extrêmes ainsi définies environ 700 nuances bien distinctes, dont ils se servirent pour leurs recherches expérimentales.

Je ne sais à quoi ces deux courants originaux les auraient conduits, ni où ils se seraient arrêtés, si certain gouverneur nouvellement nommé à Babylone ne s'était mis, dès le temps de notre séjour là-bas, à persécuter les adeptes de ce second « courant », attendu que leur odorat devenu passablement subtil commençait à flairer et à dévoiler sans y prendre garde plusieurs de ses « obscures affaires », ce qui l'incita à liquider par tous les moyens tout ce qui se rapportait non seulement à ce courant, mais encore au premier.

Pour en revenir à l'organe dont nous avions commencé de parler, organe destiné à percevoir la visibilité des surgissements cosmiques extérieurs à eux, l'affaiblissement de sa subtilité chez tes favoris ne cessa point de s'aggraver après la période babylonienne, au point que lors de notre dernier séjour à la surface de cette planète, tes favoris n'avaient déjà plus la possibilité de percevoir ni de distinguer — au lieu des 1.921.600 « tonalités de couleurs » qu'ils auraient dû discerner — que le seul résultat de l'avant-dernière « cristallisation septénaire du rayon blanc », c'est-à-dire quarante-neuf tonalités seulement ; encore, cette possibilité n'appartenait-elle qu'à quelques-uns de tes favoris, les autres — la majorité sans doute — en étant même privés.

Mais ce qu'il y a de plus intéressant, au sujet de l'affaiblissement progressif de cette partie — la plus importante de leur présence générale — c'est ce fait, à la fois lamentable et comique, que ceux des êtres tri-cérébraux actuels de là-bas qui sont encore aptes à distinguer cette misérable fraction du total des tonalités — soit tout juste quarante-neuf — considérant avec un présomptueux dédain les autres êtres, qui ont perdu jusqu'à la faculté de distinguer ce nombre misérable, les regardent comme des anormaux dont le dit organe souffrirait d'un manque de développement, et les qualifient de « malades atteints de daltonisme ».

Les sept dernières fusions de vibrations « centres-de-gravitation » du rayon blanc portaient alors à Babylone, tout comme chez les êtres actuels de là-bas, les noms suivants :

1. rouge.
2. orangé.
3. jaune.
4. vert.
5. bleu ciel.
6. indigo.
7. violet.

« Ecoute maintenant de quelle manière les savants appartenant au groupe des peintres notaient, en des inexactitudes légales de la grande loi cosmique qu'ils nommaient « Loi de Sept », au moyen de combinaisons de ces sept couleurs distinctes et des autres tonalités indépendantes de second ordre qui en dérivent, diverses informations profitables, ainsi que les fragments du savoir auquel ils étaient parvenus.

Du fait de la propriété spéciale dont je parlais tout à l'heure — et qui était déjà bien connue des peintres savants de Babylone — au cours du processus de transformation de la « résultante intégrale des vibrations » ou « rayon blanc », chacune des couleurs distinctes qui le composent — c'est-

à-dire chaque groupe de vibrations « centres-de-gravitation » — dérive toujours d'une autre pour se transformer en une troisième ; par exemple, la couleur orange provient du rouge, et cette même couleur orange passe à son tour au jaune, et ainsi de suite.

Or les savants babyloniens, lorsqu'ils tissaient ou brodaient avec des fils de couleurs, ou lorsqu'ils peignaient leurs ouvrages, disposaient les diverses tonalités — soit dans le sens longitudinal, soit dans le sens transversal, soit encore aux points d'intersection des lignes de couleurs — non pas dans l'ordre légal, c'est-à-dire l'ordre dans lequel s'effectue réellement ce processus selon la Loi de Sept, mais autrement ; et c'est dans cet « autrement » qu'ils introduisaient, d'une façon conforme aux lois, elle aussi, les éléments de leurs informations et de leur savoir.

« Le jeudi, jour consacré à l'étude des danses religieuses et populaires, les savants appartenant à ce groupe de recherches présentaient, avec les explications voulues, toutes sortes de danses religieuses et populaires, les unes existant déjà, et qu'ils se contentaient de modifier, les autres inédites, créées par eux de toutes pièces.

Pour mieux te représenter et mieux comprendre de quelle manière ils notaient en ces danses ce qu'ils voulaient, il te faut tout d'abord apprendre que depuis longtemps déjà les savants d'alors avaient découvert qu'en raison de la Loi de Sept toute pose ou tout mouvement d'un être est constitué de sept tensions « s'équilibrant réciproquement », lesquelles apparaissent en sept parties indépendantes de leur tout intégral ; que chacune de ces sept parties comporte à son tour sept « lignes de mouvements » distinctes, et que chaque ligne possède sept « points de concentration dynamique » ; enfin, que ces divisions successives se répètent de la même façon et dans le même ordre,

mais à une échelle toujours moindre, jusque dans les parcelles les plus infimes, ou « atomes », du corps entier.

Or, au cours de leurs danses, ces savants introduisaient en leurs mouvements, dont l'accord restait conforme aux lois, des inexactitudes volontaires, légales elles aussi, en lesquelles ils notaient dans un certain ordre les informations et les connaissances qu'ils désiraient transmettre.

« Le vendredi, réservé à la sculpture, les êtres savants appartenant au groupe du jour apportaient et présentaient ce que l'on désignait alors sous le nom de « minia-images » et que l'on appelle aujourd'hui des « maquettes », exécutées en une matière qu'ils nomment là-bas « argile ».

Ces « minia-images » ou « maquettes », qu'ils apportaient pour les exposer, représentaient ordinairement des êtres de leurs semblables, soit isolés, soit en groupe, ou encore d'autres êtres aux formes extérieures de toutes sortes existant sur leur planète.

Parmi ces œuvres se trouvaient également des « êtres allégoriques », qui étaient représentés avec la tête d'une des formes d'êtres de là-bas, le tronc d'une autre, les extrémités d'une troisième, etc...

Tout ce qu'il était indispensable de transmettre, les savants appartenant à ce groupe le notaient en des inexactitudes légales procédant de ce qu'on appelait alors la « loi de proportions ».

Le fait est qu'en ce temps-là, tous les êtres tri-cérébraux de la Terre, et en particulier les sculpteurs, savaient déjà que, d'après la grande Loi de Sept, la dimension d'une partie déterminée quelconque du tout intégral d'un être est fonction des sept dimensions de sept autres parties secondaires de ce tout, lesquelles, à leur tour, résultent de sept parties tertiaires, et ainsi de suite.

Par conséquent, les dimensions de toute partie, grande ou petite, de leur corps planétaire entier augmentent ou

diminuent d'une façon définie, en proportion des autres parties du même corps.

Pour comprendre clairement ce que je viens de dire, le visage d'un être tri-cérébral quelconque peut nous servir d'excellent exemple.

Les dimensions du visage de tout être tri-cérébral en général, et par conséquent celui de tout être tri-cérébral de la planète Terre, dépendent des dimensions des sept parties fondamentales de son corps entier, et celles de chaque partie de son visage, prise séparément, dépendent des sept différentes dimensions du visage entier. Par exemple, la dimension du nez de tout être résulte des dimensions des autres parties de son visage ; sur ce nez se déterminent à leur tour sept « aires de dimensions définies » ; ces aires possèdent elles aussi sept dimensions conformes à la loi, et ainsi de suite, jusqu'à l'atome du visage, qui se trouve être l'une des sept dimensions indépendantes constituant les dimensions du corps planétaire entier.

Or, c'est dans les écarts qu'ils faisaient subir à ces dimensions légales que les savants sculpteurs, membres du club des Adeptes du Légamonisme, notaient alors toutes les informations profitables et les fragments de connaissances qu'ils possédaient, et qu'ils voulaient transmettre aux êtres des générations à venir.

« Le samedi, jour des mystères, ou jour du théâtre, avaient lieu les démonstrations données par les savants membres du sixième groupe. C'étaient les séances les plus intéressantes, et, comme on dit, les plus « populaires ».

Je m'étais mis à préférer, moi aussi, ces samedis aux autres jours de la semaine, et je tâchais de n'en pas manquer un seul. Car les démonstrations données ces jours-là par les savants de ce groupe provoquaient souvent chez les autres membres de cette section du club un rire si franc

et si spontané qu'il me faisait oublier par moments parmi quels êtres tri-cérébraux je me trouvais, et que moi-même je me livrais à cette impulsion êtrique, dont le propre est de ne pouvoir surgir qu'entre êtres de même nature.

Les savants de ce groupe mimaient tout d'abord, devant les autres membres du club, diverses formes d'émotions et de manifestations êtriques, puis choisissaient ensemble, parmi elles, celles qui s'adaptaient le mieux aux différents détails de tel ou tel des mystères existant déjà, ou de ceux qu'ils venaient eux-mêmes de composer ; après quoi, par des dérogations systématiques aux principes de la Loi de Sept, ils notaient, dans les émotions et manifestations êtriques qu'ils reproduisaient, tout ce qu'ils désiraient transmettre.

A ce propos, sache, mon enfant, que si, dans les époques antérieures, les mystères — dont certains renfermaient de nombreuses notions instructives connues des Anciens — parvenaient parfois, passant automatiquement de génération en génération, jusqu'à leur lointaine postérité, par contre, les mystères au sein desquels les membres savants du club des Adeptes du Légamonisme avaient introduit à dessein diverses connaissances qu'ils comptaient transmettre ainsi à leurs descendants éloignés, ont presque totalement disparu là-bas, ces derniers temps.

Ces mystères, entrés depuis des siècles et des siècles dans le processus de leur existence ordinaire, commencèrent à décliner peu après la période babylonienne ; ils furent tout d'abord remplacés par ce qu'on appelle des « kesbaadjis », ou, comme on les nomme de nos jours sur le continent d'Europe, des « marionnettes », avant d'être évincés pour toujours par les « représentations théâtrales » ou « spectacles », qui constituent encore aujourd'hui l'une des principales formes de leur art contemporain, et dont l'action est particulièrement pernicieuse, dans le processus de « ratatinement » graduel de leur psychisme.

C'est au début de la civilisation contemporaine que ces « représentations théâtrales » vinrent définitivement se substituer aux mystères, lorsque certains êtres, auxquels étaient parvenues « à la six-quatre-deux » des bribes d'informations sur l'activité de ces « savants mystéristes » babyloniens, se furent mis à faire soi-disant la même chose.

Depuis lors, les autres êtres de là-bas appelèrent ces imitateurs de mystères des « comédiens », des « acteurs », et même, aujourd'hui, des « artistes » ; et leur nombre, soit dit en passant, s'est considérablement accru ces derniers temps.

Or donc, ceux des savants du temps de Babylone qui appartenaient au groupe des mystéristes notaient différentes informations profitables, ainsi que les connaissances qu'ils avaient acquises, au moyen de ce qu'on appelle le « cours des mouvements associatifs » des participants aux mystères.

Bien qu'en ce temps-là les êtres tri-cérébraux de ta planète connussent on ne peut mieux les lois du « cours des mouvements associatifs », il ne parvint cependant aux êtres tri-cérébraux actuels absolument aucune information relative à ces lois.

Etant donné que ce « cours des mouvements associatifs » ne s'effectue point, dans la présence des êtres tri-cérébraux qui te plaisent, de la même façon que dans la présence des autres êtres tri-cérébraux en général, et cela pour des raisons qui leur sont particulières, il me faut avant tout t'en parler en détail.

Chez eux comme chez nous, ce processus est le même, mais en nous il s'effectue seulement lorsque nous nous reposons à dessein, pour laisser l'ensemble du fonctionnement de notre présence générale transformer à loisir, sans être gêné par notre volonté, toutes les sortes d'énergie êtrique requises pour la continuation de l'existence active dans tous les domaines ; chez eux, par contre, ces énergies

êtriques d'espèces diverses ne peuvent surgir — et encore, « en se faisant prier », bien entendu — que lorsqu'ils sont tout à fait inactifs, c'est-à-dire pendant ce qu'ils appellent leur « sommeil ».

Cependant, comme tous les autres êtres tri-cérébraux de Notre Grand Univers, ils sont constitués de trois parties distinctes indépendamment spiritualisées, et chacune d'elles possède, pour l'ensemble de son fonctionnement, un lieu de concentration fondamental, autrement dit une localisation propre à laquelle ils ont eux-mêmes donné le nom de « cerveau ». Ainsi, toute impression, qu'elle vienne du dehors ou de l'intérieur, est perçue indépendamment, suivant sa nature, par chacun de leurs cerveaux ; et par la suite, ces impressions — comme il en va dans la présence de tous les êtres, sans distinction de système de cerveaux — se combinent avec les impressions antérieures pour former un ensemble de données qui, sous l'effet de chocs fortuits, vont provoquer en chaque cerveau distinct des associations indépendantes.

Or, mon enfant, depuis que tes favoris ont tout à fait cessé de réaliser consciemment en leur présence générale les partkdolgdevoirs êtriques — dont les résultats peuvent seuls faire surgir chez les êtres, à partir d'associations de nature diverse, ce qu'on appelle un sain « penser comparatif », ainsi que la possibilité de manifestations actives conscientes — leurs cerveaux distincts, dont les associations respectives se déroulent de manière tout indépendante, suscitent désormais en une seule et même présence générale trois impulsions êtriques d'origine diverse, ce qui fait qu'en eux se forment peu à peu, pour ainsi dire, trois personnalités qui n'ont entre elles rien de commun — ni besoins, ni intérêts.

Plus de la moitié de tous les malentendus qui surgissent dans le psychisme général de tes favoris, ces derniers temps surtout, ont pour origine, d'une part, ce processus, qui s'effectue en leur présence entière, de trois sortes

distinctes d'associations indépendantes suscitant en eux des impulsions êtriques issues de trois localisations absolument différentes par leur nature et leurs propriétés ; d'autre part, l'existence, entre ces trois localisations, chez eux comme chez tout être tri-cérébral, d'un lien destiné par la Grande Nature à d'autres fonctionnements de leur présence générale ; enfin, le fait que tout choc, provoqué par l'une quelconque des impressions perçues et ressenties, déclenche des associations d'impressions de trois espèces divergentes dans les dites localisations, et suscite par conséquent en une seule et même présence trois impulsions êtriques d'espèce absolument différente. Aussi éprouvent-ils presque toujours plusieurs émotions simultanées, chacune de ces émotions provoquant pour sa part, en leur être entier, un besoin de manifestation correspondante, qui se réalise, suivant les parties déterminées de leur présence intégrale, en un mouvement correspondant.

Et ces émotions associatives d'origine diverse se déroulent en leur présence générale et procèdent les unes des autres, une fois de plus, selon la Loi de Sept.

Ainsi donc, à Babylone, ceux des membres savants du club des Adeptes du Légamonisme qui appartenaient à ce groupe notaient les connaissances voulues en des mouvements et actions des participants au mystère de la façon suivante :

Si, par exemple, tel participant au mystère, après avoir suscité en l'un ou l'autre de ses cerveaux, selon des associations conformes aux lois, telle impression nouvelle correspondant à son rôle, devait réagir par tel mouvement ou telle manifestation déterminée, il exécutait ce mouvement ou se livrait à cette manifestation, non comme il aurait dû le faire selon la Loi de Sept, mais « autrement », et c'est dans ces « autrement » que les savants de ce groupe inséraient, d'une certaine manière, ce qu'ils voulaient transmettre aux générations à venir.

Et maintenant, mon enfant, afin que tu te fasses une idée concrète des démonstrations auxquelles j'aimais assister chaque samedi pour me reposer de l'intense activité que je déployais alors, je vais te raconter comment ces savants mystéristes mimaient devant les autres membres savants du club des Adeptes du Légamonisme toutes sortes d'émotions êtriques ou de manifestations se déroulant selon le cours des associations, et parmi lesquelles on choisissait des éléments pour les mystères futurs.

On avait érigé pour ces démonstrations, dans l'une des grandes salles du club, un plateau surélevé, qu'ils nommèrent alors un « réflecteur-de-réalité » ; les êtres des époques postérieures auxquels furent par hasard transmises des informations relatives à ces savants mystéristes babyloniens, et qui se mirent à les imiter et à faire soi-disant la même chose, nommèrent ce genre de construction, et le nomment encore aujourd'hui, une « estrade ».

Or donc, sur ce « réflecteur-de-réalité », ou « estrade », survenaient toujours, au début de la séance, deux participants ; ordinairement, l'un d'eux commençait par se tenir un certain temps debout, immobile, comme s'il prêtait l'oreille à son propre état « dartkhelkloustnien », ou, comme on le dit encore parfois, à l'état général de sa propre « émotion psychique associative ».

Tandis qu'il s'écoutait ainsi, sa raison percevait que la somme de ses émotions associatives avait pris, par exemple, la forme d'un désir irrésistible de donner une gifle à tel être, dont la simple vue servait toujours de point de départ à des associations de certaines séries d'impressions déjà fixées en lui, et qui provoquaient toujours dans son psychisme général des émotions désagréables, blessantes pour son propre sentiment de « conscience de soi ».

Supposons que ces émotions désagréables se soient toujours produites chez lui à la vue de ce qu'on appelait alors un « trodokhakhouna », sorte de fonctionnaire auquel

les êtres contemporains donnent le nom de « sergent de ville ».

Or, une fois sa raison éclairée sur cet état psychique et ce penchant « dartkhelkloustnien », il se rendait parfaitement compte, en même temps, qu'étant données les conditions actuelles d'existence publique extérieure, jamais il ne pourrait satisfaire pleinement son penchant ; d'autre part, s'étant déjà perfectionné en raison, et reconnaissant sa sujétion au fonctionnement automatique des autres parties de sa présence générale, il comprenait clairement que de la satisfaction de cette impulsion dépendrait l'accomplissement d'un devoir êtrique d'une grande portée pour son entourage.

Tout en réfléchissant de la sorte, il décidait alors de donner satisfaction à ce penchant impérieux du mieux qu'il pourrait et d'infliger au moins à ce « trodokhakhouna » une « souffrance morale », qui provoquerait en lui des associations de nature offensante.

Il se tournait donc à cette intention vers l'autre savant, entré en même temps que lui sur l'estrade, et, le traitant alors comme un « trodokhakhouna », il lui disait :

« Hé ! toi... Tu ne connais pas encore ton devoir ? Ne vois-tu pas que là-bas... » A ce moment il pointait son doigt dans la direction d'une autre salle du club, où se tenait le reste des participants à la démonstration du jour, et poursuivait : « ... que là-bas, dis-je, deux citoyens, un « soldat » et un « cordonnier », se battent dans la rue et troublent la tranquillité publique. Et toi, pendant ce temps-là, tu te prélasses, t'imaginant être Dieu sait qui, louchant sur les passantes, les femmes des honnêtes et dignes habitants de la ville !

« Attends un peu, espèce de vaurien ! Par mon chef, le médecin principal de la ville, je ferai savoir à tes supérieurs le peu d'attention et l'insouciance que tu apportes à l'exercice de tes fonctions ! »

A partir de ce moment, le savant qui parlait, ayant dit

par hasard qu'il avait pour chef un médecin, entrait dans le rôle d'un médecin, tandis que le second savant entrait dans le rôle de « sergent de ville » ; quant aux deux autres savants participants, que le « sergent de ville » avait ramenés de l'autre salle, ils assumaient alors respectivement les rôles du « cordonnier » et du « soldat ».

Et ces deux derniers savants étaient tenus de remplir ces rôles du « soldat » et du « cordonnier », et de se manifester exactement comme tels, pour la seule raison que le premier savant, obéissant à son état dartkhelkloustnien, et ayant pris sur lui le rôle de médecin, les avait désignés de ces noms-là.

Or, ces trois savants, auxquels le quatrième avait inopinément imposé d'assumer toutes sortes de perceptions et de manifestations conformes aux lois, mais propres à des types qui leur étaient tout à fait étrangers, ou, comme le disent tes favoris, de tenir des rôles « d'emprunt » — ceux de « soldat », de « cordonnier » et de « sergent de ville » — se mettaient alors à diriger leurs émotions et les manifestations réflexes qu'elles entraînaient, grâce à la propriété êtrique nommée « ikhriltatzkâkra », bien connue des savants de l'époque, qui avaient déjà suffisamment perfectionné leur présence pour être en mesure de réaliser cette propriété.

Les êtres tri-centriques ne peuvent posséder la propriété « ikhriltatzkâkra » qu'après avoir acquis en leur présence ce qu'on appelle la « volonté egoaïtourassienne », laquelle à son tour ne peut être obtenue que grâce aux « partkdolgdevoirs êtriques », c'est-à-dire grâce à des efforts conscients et à des souffrances volontaires.

C'est ainsi que les membres savants du groupe des mystéristes parvenaient à exécuter des « rôles d'emprunt », et à vivre devant les autres membres savants du club des expériences et des actions réflexes intérieures qui se produisaient et se déroulaient sous la direction de leur raison bien éclairée.

Puis, de concert avec les autres membres du club, ils choisissaient parmi les impulsions êtriques ainsi présentées celles qui correspondaient le mieux à leur but, et qui, conformément à la loi d'écoulement des associations d'origine diverse devaient être vécues et manifestées dans des actions bien déterminées — après quoi ils inséraient ces éléments sélectionnés dans les détails de quelque mystère.

Il est important de souligner ici que les êtres tri-cérébraux qui appartenaient au groupe des savants mystéristes de Babylone, reproduisaient réellement de façon étonnante, jusque dans leurs détails, les particularités subjectives des conceptions et manifestations des divers types qui leur étaient étrangers.

Car non seulement ils possédaient, comme je l'ai déjà expliqué, la propriété êtrique « ikhriltatzkâkra », mais encore, comme tous les savants terrestres d'alors, ils connaissaient à fond ce qu'on appelle la « loi de type », ils savaient parfaitement quels étaient les vingt-sept types bien déterminés qui se forment sur leur planète et même ce que chacun d'eux devait percevoir en telle ou telle circonstance, comment il le percevait et comment il était contraint de réagir.

Quant à la propriété êtrique nommée « ikhriltatzkâkra » tu dois savoir encore qu'elle seule confère aux êtres la possibilité de se tenir dans les limites de tous les mobiles et impulsions que suscitent au moment même dans leur présence générale les associations issues de celui de leurs cerveaux qu'ils ont consciemment choisi comme base de départ pour y déclencher l'une quelconque des séries d'impressions déjà ressenties par eux — et c'est seulement grâce à cette capacité qu'un être peut percevoir tous les détails du psychisme d'un « type » qu'il a bien étudié, puis se manifester à son image et le personnifier pour ainsi dire pleinement.

Et, à mon avis, c'est l'absence de cette propriété qui est la cause de la plupart des malentendus qui ont amené les

êtres tri-cérébraux qui te plaisent à posséder un si étrange psychisme.

Tu dois savoir que dans la présence de tous les êtres tri-cérébraux en général — y compris celle des êtres tri-cérébraux contemporains de là-bas — toutes les impressions nouvelles vont s'accumuler dans les trois cerveaux distincts, dans un ordre dit « de parenté », pour participer ensuite — avec les impressions déjà fixées antérieurement — aux associations que suscite en ces trois cerveaux toute nouvelle perception, suivant les « impulsions centres-de-gravité » qui se trouvent à ce moment-là dans leur présence générale.

Ainsi donc, mon enfant, étant donné que dans la présence de tes favoris contemporains s'écoulent sans fin trois sortes d'associations indépendantes, qui suscitent continuellement des impulsions êtriques de nature différente, et que, d'autre part, ils ont tout à fait cessé d'obtenir consciemment en leur présence tous les résultats cosmiques qui seuls permettent aux êtres tri-cérébraux d'acquérir la propriété êtrique d'ikhriltatzkâkra, il s'ensuit que la présence générale de chacun de tes favoris actuels pendant le processus de son existence se compose en quelque sorte de trois personnalités absolument distinctes, n'ayant rien, et ne devant rien avoir de commun entre elles, ni quant à leur nature originelle, ni quant à leurs manifestations.

De là cette constante particularité de leur présence générale, selon laquelle, s'ils se disposent, avec l'une des parties de leur essence, à vouloir une chose, au même instant la seconde partie en désire une toute différente, tandis que la troisième leur en fait faire une autre, qui va à l'encontre des deux premières.

Bref, il se produit dans leur psychisme ce que notre cher maître Mullah Nassr Eddin définit par l'expression : « méli-mélo ».

Pour en revenir aux démonstrations de nos savants

mystéristes de Babylone, je dois ajouter que, durant toute la représentation, d'autres collègues venaient sans cesse grossir le nombre des participants, pour se conformer à divers incidents associatifs délibérément provoqués.

De plus, chaque participant — assumant ainsi, selon le rôle qu'il s'était vu imposer « par l'effet du hasard », des perceptions et manifestations automatiques bien déterminées, propres à une personnalité d'un type qui lui était tout à fait étranger — devait réussir, tout en jouant son rôle, à sortir sous un prétexte plausible pour aller endosser des vêtements appropriés.

S'ils changeaient ainsi de costume, c'était pour se manifester plus clairement et de manière plus frappante dans les rôles qu'ils devaient interpréter, et pour que les autres membres présents du club des Adeptes du Légamonisme, qui notaient et choisissaient des éléments en vue des futurs mystères, fussent à même de mieux s'y reconnaître, et de faire un meilleur choix parmi tout ce qu'ils avaient vu.

« Le dimanche, consacré à la musique et au chant, les savants qui appartenaient au groupe de ce jour exécutaient soit sur différents « instruments-producteurs-de-sons », soit avec leurs voix, toutes sortes de « mélodies » — comme on dit là-bas — puis ils expliquaient à tous les autres savants la manière dont ils avaient noté dans ces œuvres ce qu'ils voulaient transmettre.

Ils se proposaient également d'introduire ces œuvres dans les coutumes des diverses communautés, avec l'espoir que les « mélodies » de leur création, passant de génération en génération, parviendraient aux hommes des temps futurs, qui retrouveraient en elles, tel qu'il y avait été déposé, le savoir d'ores et déjà atteint sur Terre, et en useraient pour le bien de leur existence ordinaire.

Avant de t'exposer la manière dont les savants de ce groupe inséraient ces notions en leurs œuvres « musicales » et « vocales », il faut que je t'explique certaines des parti-

cularités spécifiques que comporte, dans la présence générale de tout être, l'organe percepteur de l'ouïe.

Au nombre de ces particularités spécifiques se trouve la propriété appelée « vibroéchonitanko ».

Comme tu dois le savoir, les parties des cerveaux de tout être que la science objective appelle « khlodistomatikouls » — et dont certaines sont désignées par les savants médecins de ta planète sous le nom de « ganglions nerveux cérébraux » — proviennent de la cristallisation des « vibrations niriounossiennes », qui apparaissent en général en tout être, une fois sa formation achevée, en tant que résultats du processus de ses diverses perceptions auditives ; puis, ces « khlodistomatikouls », sous l'action de vibrations similaires non encore cristallisées, suscitent dans la région correspondante de l'un ou l'autre de ces cerveaux, cette particularité « vibroéchonitanko », ou, comme on le dit encore parfois, des « remords ».

De par la prévoyance de la Grande Nature, ces « khlodistomatikouls » servent effectivement, dans la présence des êtres, de facteurs favorisant le déclenchement du processus d'associations dans les moments où toute impulsion intérieure leur fait défaut, et où nulle excitation venue du dehors ne parvient jusqu'à leurs cerveaux.

Quant aux « vibrations niriounossiennes » non encore cristallisées, qui pénètrent dans leur présence générale, elles sont émises soit par les « cordes vocales » des créatures de toutes espèces, soit au moyen d'« instruments-producteurs-de-sons » qu'ils ont inventés.

Or, lorsque ces vibrations, provenant de l'une de ces sources, pénètrent dans la présence d'un être, et viennent en contact avec les « khlodistomatikouls » de l'un ou de l'autre de ses cerveaux, elles y suscitent alors, en liaison avec le fonctionnement général de l'être entier, le processus de « vibroéchonitanko ».

La seconde particularité du fonctionnement de cet organe percepteur est que les vibrations provenant de la succession

des sons d'une mélodie quelconque déclenchent en général des associations dans celui des trois cerveaux en lequel se prolonge avec le plus d'intensité au moment donné « l'inertie de ce qui vient d'être éprouvé » et où, par suite, les impulsions suscitées pour l'expérience intérieure se succèdent dans un ordre automatisé.

Or, ces savants musiciens et chanteurs de Babylone combinaient leurs mélodies de telle sorte qu'au lieu de respecter l'ordre habituel automatisé, la suite des vibrations des sons déclenche chez les êtres une suite d'associations — et par conséquent une suite d'impulsions pour leurs expériences intérieures — dans un ordre différent, c'est-à-dire de telle sorte qu'en pénétrant dans la présence des êtres, les vibrations provoquent le « vibroéchonitanko » dans les « khlodistomatikouls », non pas du seul cerveau dans lequel prédominaient au moment donné les associations, comme il arrive habituellement, mais tantôt de l'un, tantôt de l'autre, et tantôt du troisième cerveau. De plus, ils déterminaient la qualité, ou, comme ils l'auraient dit eux-mêmes, le nombre de vibrations des sons qui devaient affecter tel ou tel cerveau.

Sur quel cerveau de l'être devaient agir les vibrations destinées à constituer telles ou telles données, et quelles perceptions nouvelles ces données « dictatrices de nouveaux résultats » pouvaient-elles produire — rien de tout cela ne leur était inconnu.

Grâce aux suites de sons qu'ils combinaient, surgissaient simultanément, dans la présence des êtres, des impulsions de nature diverse, suscitant différentes sensations tout à fait opposées, lesquelles suscitaient à leur tour des émotions inaccoutumées et des mouvements réflexes qui leur étaient étrangers.

Et de fait, mon enfant, les suites de sons ainsi combinées avaient sur tous les êtres dans la présence desquels elles pénétraient une action tout à fait étrange.

Même en moi, un être « fait d'une autre pâte », comme ils disent, surgissaient différentes impulsions êtriques, qui se succédaient dans un ordre inhabituel.

Et cela parce que les sons de leurs mélodies, combinés en une suite déterminée, lorsqu'ils pénétraient dans ma présence générale, y subissaient le « djartklom », ou, comme on le dit encore, « se triaient » et venaient affecter de manière égale mes trois « khlodistomatikouls » d'origine diverse ; par suite, les associations nées de séries d'impressions semblables mais de nature diverse, qui se déroulaient simultanément en mes trois cerveaux indépendants avec la même intensité, suscitaient cependant en ma présence trois impulsions de nature toute différente.

Par exemple, si la localisation de mon conscient, ou mon « centre penseur » — pour parler comme tes favoris — suscitait en ma présence générale une impulsion de joie, la seconde localisation, soit mon « centre émotif », engendrait en moi une impulsion nommée « chagrin », et la troisième localisation de mon corps, c'est-à-dire mon « centre moteur », une impulsion de religiosité.

Et c'est précisément en ces impulsions inaccoutumées, suscitées chez les êtres par leurs mélodies instrumentales et vocales, qu'ils notaient ce qu'ils désiraient transmettre.

« Ainsi donc, mon enfant, je présume que tout ce que je t'ai raconté sur ce fameux « art » terrestre actuel suffira à te faire comprendre pourquoi et comment il me fut donné, pendant la période de mon cinquième séjour personnel sur ta planète, d'être témoin des événements qui furent à l'origine du mot « art », à quel sujet il fut prononcé pour la première fois pendant la période que tes favoris actuels désignent sous le terme de « civilisation babylonienne », et quel sens on lui attribua.

Je te parlerai maintenant de certains faits de là-bas, dont la connaissance te permettra de te représenter clairement et de comprendre avec quelle rapidité le « penser logique »

a décliné chez tous les êtres tri-cérébraux qui te plaisent, si bien que sans la moindre résistance de leur individualité, ils se sont laissés réduire à l'état d'« esclaves » par certains d'entre eux, véritables « nullités », qui, par suite de la perte définitive de l'impulsion divine de « conscience morale objective » et pour leurs seules fins égoïstes, avaient fait de ce vain mot d'« art », parvenu par hasard jusqu'à eux, un « facteur infaillible » d'atrophie définitive pour toutes les données restées intactes en eux, en vue de l'acquisition d'un être conscient.

Au cours de mon sixième et dernier séjour personnel là-bas, après avoir entendu parler un peu partout de leur « art » actuel et en avoir vu les effets, lorsque je me fus renseigné à fond sur ce qu'il en était, je me souvins de mes amis babyloniens d'alors, de leurs intentions pleines de bonté à l'égard de leurs descendants lointains, et je pris intérêt par la suite à élucider en détail, chaque fois que l'occasion s'en présentait, quels avaient été au juste les résultats de tout ce dont j'avais été par hasard le témoin, ainsi que je viens de te le raconter.

En t'initiant maintenant aux impressions, tenues secrètes devant les étrangers, qui se fixèrent en ma présence générale lors de mon dernier séjour personnel à la surface de ta planète, comme résultat de mes perceptions conscientes de leur « art » actuel, mon « Moi », en lequel fonctionne avec intensité l'impulsion êtrique de pitié, estime nécessaire d'insister sur ce fait que, de tous les fragments de savoir déjà acquis par les êtres de la civilisation babylonienne — fragments riches d'un contenu positif pour le bien de l'existence êtrique ordinaire — rien ne parvint aux êtres de la civilisation contemporaine, si ce n'est quelques « vains mots » dénués de toute signification.

Et non seulement il ne leur parvint absolument rien des divers fragments de savoir que les savants Adeptes du Légamonisme avaient notés en des « infractions légales » à la loi sacrée d'Heptaparaparshinokh, ou Loi de Sept,

mais encore, pendant le temps qui s'écoula entre ces deux civilisations, l'ingéniosité êtrique déclina chez eux, au point que de nos jours ils ne connaissent plus et ne soupçonnent même pas l'existence, sur leur planète comme partout ailleurs, de cette loi universelle.

« En ce qui concerne le mot « art » autour duquel leur étrange raison leur avait fait « entortiller », comme ils le disent eux-mêmes, « diable sait quoi », voici ce que me montrèrent mes recherches : entre autres expressions employées par les êtres savants du temps de la grandeur de Babylone, qui se transmirent automatiquement de génération en génération, le mot « art » en vint par hasard à faire partie du vocabulaire de certains êtres tri-cérébraux de là-bas, en la présence desquels, du fait de diverses circonstances environnantes, les conséquences des propriétés de l'organe kundabuffer s'effectuaient dans un ordre tel qu'elles les prédisposaient par leur « action réciproque » à l'apparition en eux des données propices à l'acquisition de l'être des « Individuums Hassnamouss ».

Or, les êtres tri-cérébraux de cette espèce, auxquels ce mot, pour une raison ou pour une autre, avait plu, en firent peu à peu cette « chose » qui, sans cesser d'être, comme on dit, d'une « futilité absolue », s'est revêtue à la longue d'un extérieur féerique, lequel rend définitivement « aveugles » tous ceux de tes favoris qui lui prêtent un peu plus d'attention que d'ordinaire.

En dehors du mot « art » furent encore automatiquement transmis de génération en génération quantité d'autres mots employés à Babylone, dans leurs discussions, par les membres savants du club des Adeptes du Légamonisme, et même certaines « représentations brumeuses » de maintes conceptions bien déterminées d'alors.

Parmi ces dernières prend place, tant par son nom que par ses imitations caricaturales, le « théâtre », tel qu'il existe là-bas de nos jours.

T'en souviens-tu ? Je t'ai déjà dit qu'à Babylone les savants du groupe des mystéristes désignaient leur local, de même que leurs démonstrations, sous le nom de « théâtre ».

Si je te donne à présent quelques détails complémentaires sur leur théâtre contemporain, tu pourras comprendre comment, en dépit de toutes les bonnes intentions et de tous les efforts des êtres savants de la période babylonienne, presque rien du véritable savoir acquis au temps de la « culture babylonienne » n'est parvenu aux êtres de cette « culture européenne » actuelle, à laquelle cet « art » est en majeure partie redevable de l'« extérieur féerique » dont je viens de parler. De plus, tu pourras saisir certains aspects de la malignité de leur fameux art contemporain.

Or donc, les êtres de l'époque actuelle, ayant à leur tour recueilli certaines informations sur l'activité de ceux des membres savants du club des Adeptes du Légamonisme qui appartenaient au groupe des mystéristes, se mirent en tête de les imiter, et construisirent à cet effet des édifices spéciaux qu'ils nommèrent, eux aussi, des « théâtres ».

Et ces êtres tri-cérébraux de la civilisation contemporaine se rassemblent très fréquemment en leurs « théâtres », en groupes assez importants, afin d'observer — et soi-disant d'étudier — les diverses manifestations préméditées de ceux qu'ils nomment, depuis peu, des « artistes » — tout comme à Babylone, où les autres membres savants du club des Adeptes du Légamonisme étudiaient les représentations des savants du groupe des mystéristes.

Ces « théâtres » occupent même aujourd'hui, dans le processus ordinaire d'existence de tes favoris, une place considérable ; aussi construisent-ils à cette intention des édifices particulièrement imposants, qui passent, dans la plupart des villes contemporaines, pour les monuments les plus dignes d'attention.

« Il ne serait pas mauvais, je pense, de te donner à ce

propos quelques explications sur le malentendu qui s'est établi au sujet du mot d'« artiste ».

Ce mot que tes favoris actuels ont reçu de l'époque babylonienne ne leur parvint cependant pas comme les autres, c'est-à-dire comme un mot creux, dénué de toute signification, mais comme le résidu sonore d'un mot qui était alors en usage là-bas.

En ce temps-là, en effet, les membres du club des Adeptes du Légamonisme avaient reçu des autres savants du temps qui étaient bien disposés à leur égard un nom qu'ils avaient adopté pour eux-mêmes, et que tes favoris actuels auraient écrit : « orphéiste ».

Ce vocable était formé de deux racines distinctes, exprimant alors deux notions qui se traduiraient de nos jours par les mots « juste » et « essentiel » ; quand on appelait quelqu'un ainsi, cela signifiait qu'il « ressentait l'essence avec justesse ».

Après la période babylonienne, cette expression passa automatiquement, elle aussi, de génération en génération, en conservant à peu près le même sens ; mais, il y a quelque deux siècles, certains êtres du temps, affligés de données hassnamoussiennes, s'étant mis à chercher midi à quatorze heures au sujet de ce mot creux d'« art », fondèrent alors diverses « écoles d'art », et chacun se considérait comme appartenant à l'une ou l'autre de ces écoles. Or, comme ils ne comprenaient plus le sens véritable du mot « art », et que, parmi ces écoles, s'en trouvait une qui avait pris le nom d'« Orphée » — personnalité imaginée par les anciens Grecs — ils résolurent d'inventer un nouveau mot définissant plus exactement leur « vocation ».

Et c'est alors qu'ils créèrent, pour remplacer l'expression d'« orphéiste », le mot d'« artiste », qui devait signifier « celui qui s'occupe d'art ».

Pour mieux te représenter tous les facteurs qu'allait engendrer là-bas ce malentendu, il te faut tout d'abord

savoir qu'avant la seconde catastrophe transapalnienne, au temps où tes favoris se préparaient encore de façon normale, ainsi que tous les êtres tri-cérébraux de Notre Grand Univers, à devenir des êtres responsables, ils avaient comme eux à leur disposition, pour leur langage — c'est-à-dire en vue de relations réciproques établies au moyen de consonances appropriées et intentionnellement émises — et pouvaient prononcer jusqu'à trois cent quarante et une consonances ou « lettres » distinctes.

Mais plus tard, lorsque toutes les propriétés inhérentes à la présence des êtres tri-cérébraux commencèrent — toujours par la faute des anormales conditions d'existence êtrique ordinaire qu'ils avaient eux-mêmes établies — à décliner de plus en plus, cette « faculté êtrique » se mit à son tour à dégénérer en eux à une allure telle que les êtres de l'époque babylonienne ne disposaient déjà plus, pour leurs relations parlées, que de soixante-dix-sept consonances distinctes. Par la suite, la déchéance alla si vite qu'au bout de cinq siècles, c'est à peine s'ils pouvaient encore prononcer trente-six « lettres » distinctes ; et les êtres de certaines communautés n'arrivaient même point à reproduire ce petit nombre de sons articulés.

Cependant, mon enfant, les informations relatives à l'époque babylonienne furent transmises d'une génération à l'autre, non seulement par « tradition orale », mais encore par des signes tracés sur des matériaux de longue durée — ou, comme on l'aurait dit là-bas, par des « inscriptions », composées de signes conventionnels ou « lettres » exprimant les « sons êtriques articulés » de ce temps-là. Or, certains êtres de là-bas s'étant mis, au début de la civilisation actuelle, à déchiffrer ces inscriptions « à la six-quatre-deux », s'avisèrent que parmi ces « lettres » distinctes il y en avait un bon nombre qu'ils ne pouvaient déjà plus prononcer, et ils imaginèrent alors ce qu'on appelle un « compromis-écrit ».

Au lieu d'un signe ou lettre quelconque qu'ils ne parvenaient pas à épeler, tout en gardant le goût de sa prononciation, ils résolurent d'écrire une « lettre » quelque peu semblable, choisie parmi celles que renfermait en ce temps-là leur alphabet ; et pour que chacun comprenne qu'il ne s'agissait pas de cette lettre, mais d'une autre, ils l'accompagnaient d'une lettre de l'alphabet des anciens Romains, laquelle ne signifiait déjà plus rien, mais existait encore sous le nom de « ha », et que les Français actuels prononcent « ache ».

Depuis lors, tous tes favoris ont fait de même, c'est-à-dire qu'à chacune de ces lettres suspectes ils ont ajouté cet « héritage » romain.

Au temps où ce « compromis-écrit » fut inventé, ces lettres suspectes s'élevaient au nombre de vingt-cinq, mais, avec le temps, parallèlement à l'affaiblissement du pouvoir de prononciation et à la progression de leurs « alambiqueries », le nombre de lettres factices inventées par eux pour l'exercice de cette « faculté ētrique » se mit à diminuer ; au temps où fut créé le mot d'« artiste », ils n'avaient déjà plus que huit de ces lettres, et faisaient précéder leur fameux « h » de lettres anciennes, tant latines que grecques, ce qui donnait la notation suivante : « th » - « ph » - « gh » - « ch » - « sch » - « kh » - « dh » et « oh ».

La raison du malentendu dont nous parlions gît dans le signe-compromis « ph ».

Et cela parce que ce signe se trouvait aussi bien dans le mot qui servait à désigner les savants mystéristes que dans le nom de certaine personnalité inventée par les anciens Grecs. Or, à ce nom se rattachait, je l'ai déjà dit, une « école d'art » de ce temps-là, et les représentants de l'art terrestre pensèrent alors, avec leur courtaude de raison, que le premier mot ne pouvait avoir d'autre sens que celui d'adeptes de cette « personnalité historique », Orphée ; et comme nombre d'entre eux ne se rangeaient point

parmi les adeptes en question, ils inventèrent, à la place de ce mot, celui d'« artiste ».

Comme tu le vois, les héritages des anciens Romains ne furent point tous funestes à leurs lointains successeurs ; dans le cas présent, cette petite lettre « h » devint même un facteur animateur, capable de susciter, dans la présence de certains êtres des générations postérieures, cependant dépourvus déjà de toute initiative et de tout pouvoir autonomes, assez de « puissance ētrique » pour remplacer la très ancienne et très précise expression d'« orphéiste » par le mot nouveau d'« artiste ».

Je dois te parler ici de cette grande étrangeté qu'est l'atrophie progressive, dans la présence de tous les êtres tri-cérébraux de là-bas, de cette « capacité ētrique » de reproduire toutes les consonances nécessaires aux relations mutuelles.

Le fait est que la déchéance de cette capacité dans la présence générale des êtres ne s'effectue pas à la même allure à chaque génération ni pour chacun d'eux, et qu'elle n'affecte pas toujours de façon égale leurs fonctionnements psychique et organique ; l'allure de cette déchéance varie suivant les époques et les lieux, s'attaquant tantôt à l'aspect psychique, tantôt à l'aspect physique du fonctionnement de leur corps planétaire.

Pour illustrer ce que je viens de te dire, nous pouvons fort bien prendre comme exemple la possibilité de goûter et de prononcer deux lettres aux consonances déterminées employées là-bas par la plupart des êtres actuels de toute la surface de ta planète, lettres venues des temps les plus reculés et qui leur ont été transmises par les anciens Grecs.

Ces deux lettres se nommaient chez les anciens Grecs « thêta » et « delta ».

Il est intéressant de remarquer ici que, chez tes favoris des temps anciens, ces deux lettres étaient spécialement

destinées à participer à la formation de deux sortes de noms bien distinctes, et de signification tout à fait opposée.

L'usage de la lettre « thêta » était réservé aux mots exprimant une idée relevant de la notion de « bien » ; et celui de la lettre « delta », aux mots évoquant la notion de « mal » ; par exemple « Théos », qui veut dire « Dieu », et « Daïmon » qui veut dire « Démon ».

La signification de ces deux lettres, de même que le « goût » de leur consonance, furent transmis à tous les êtres de la civilisation actuelle, qui notent pourtant, on ne sait pourquoi, ces deux lettres différentes et d'essence absolument opposée, au moyen d'un seul et même signe, celui de « th ».

Par exemple, les êtres d'une grande communauté actuelle de là-bas, portant le nom de « Russie », ne peuvent en aucune façon, avec la meilleure volonté, et quelque peine qu'ils se donnent, parvenir à prononcer ces deux lettres ; mais ils en sentent fort bien la différence, et chaque fois qu'il leur faut employer ces lettres dans des mots exprimant un concept déterminé, bien que les sons qu'ils prononcent ne leur correspondent pas le moins du monde, ils savent cependant ne jamais les employer l'une pour l'autre.

Quant aux êtres de la communauté actuelle d'Angleterre, ils prononcent au contraire ces lettres presque de la même manière que les anciens Grecs, mais ils ne font aucune différence entre elles, et appliquent sans se gêner, à des mots de signification diamétralement opposée, un seul et même signe conventionnel : leur fameux « th ».

Entre autres, lorsque les êtres de cette Angleterre actuelle prononcent leur expression favorite, qu'ils ont toujours sur les lèvres, de « thank you », ils font nettement entendre l'ancienne lettre « thêta » ; et lorsqu'ils prononcent leur non moins courante expression de « there », on y retrouve, claire et distincte, l'ancienne lettre « delta ». Néanmoins, ils se servent pour ces deux lettres, sans le moindre

« remords de conscience », de leur « paradoxe universel », le « th ».

« Mais en voilà assez sur cette question philologique de là-bas !

Continuons plutôt à examiner les raisons pour lesquelles tes favoris actuels ont pris l'habitude d'édifier un peu partout des théâtres ; voyons ce qu'y font au juste leurs artistes contemporains, et comment ils s'y manifestent.

A mon avis, leur coutume de se rassembler au théâtre — par groupes parfois assez importants — s'explique par le fait que ces théâtres contemporains, avec tout ce qui s'y passe, répondent par hasard au mieux à la présence générale, anormalement constituée, de la plupart des êtres tri-cérébraux actuels, qui ont complètement perdu le besoin — propre aux êtres tri-cérébraux — de manifester en tout leur propre initiative, et dont l'existence ne se maintient que grâce à des impulsions accidentelles, venues du dehors, ou sur l'injonction des conséquences, cristallisées en eux, de l'une ou de l'autre des propriétés de l'organe kundabuffer.

Dès le début de la vogue de leurs théâtres, ils s'y rassemblaient, comme ils le font encore aujourd'hui, non pour regarder et étudier les interprétations de leurs « artistes contemporains », mais uniquement pour satisfaire l'une des conséquences des propriétés de l'organe kundabuffer — très vite cristallisée dans la présence générale de la plupart d'entre eux — qui portait le nom d'« ournel », et que tes favoris actuels nomment « parader ».

Et cette conséquence de l'organe kundabuffer inspire à la présence de la plupart des êtres actuels l'étrange besoin de provoquer chez les autres l'expression de l'impulsion êtrique nommée « étonnement », ou même d'en guetter le reflet sur les visages de ceux qui les entourent.

Du fait de cet étrange besoin, ils n'éprouvent de satisfaction qu'à la seule vue de l'étonnement provoqué chez les

autres par leur aspect extérieur, arrangé exactement selon les exigences de ce qu'ils appellent là-bas la « mode », funeste coutume, établie dès le temps de la civilisation tikliamouishienne, et devenue de nos jours l'un des facteurs êtriques dont l'automatisme ne leur laisse plus ni le temps, ni la possibilité de voir et de ressentir la réalité.

Cette coutume qui leur est si funeste consiste à modifier périodiquement la forme extérieure de ce qu'on appelle « le voile de leur nullité ».

Il est intéressant de remarquer ici que, dans le processus général d'existence ordinaire des êtres tri-cérébraux qui te plaisent, les modifications apportées à ce « voile » devinrent le privilège de ceux des êtres des deux sexes qui s'étaient déjà rendus « dignes » d'être candidats au titre d'« Individuum Hassnamouss ».

Sous ce rapport, les théâtres actuels conviennent parfaitement à tes favoris, attendu qu'il leur est très commode et facile d'y montrer aux autres — comme ils aiment à le dire — leurs « coiffures ébouriffantes », ou le « nœud dernier-cri » de leur cravate, ou encore le « décolleté avantageux » des parties dites koupaïtarniennes de leur corps, etc... ; en même temps ils peuvent y admirer les nouvelles « créations de la mode », lancées selon les toutes dernières indications de ces fameux candidats au titre d'« Individuum Hassnamouss ».

Quant à la façon dont se comportent en ces théâtres leurs « artistes » contemporains pendant que les autres y « font la roue », pour t'en faire une idée claire, tu dois avant tout connaître une « maladie », étrange au plus haut point, qui existe là-bas sous le nom de « dramaturgite », et à laquelle la présence de certains d'entre eux se trouve spécialement prédisposée par la seule imprudence de ce qu'on appelle leurs « sages-femmes ».

Cette criminelle imprudence de leurs « sages-femmes » vient de ce que dans la plupart des cas, avant de remplir

leur obligation, elles entrent en passant chez un de leurs clients, où elles boivent un peu plus qu'il ne faudrait du « vin » qui leur est offert. Aussi la sage-femme profère-t-elle, tout en exerçant ses fonctions, certains mots déjà fixés dans le processus d'existence ordinaire de tes favoris comme une « incantation » de leurs « sorciers », et le pauvre nouvel être perçoit, avant toute chose, dès le premier moment de son apparition « à la lumière du jour », les paroles de cette « maléfique incantation ».

Et cette incantation se formule ainsi : « Qu'est-ce qui m'a fichu un gribouille pareil ? »

Or, mon enfant, de par cette criminelle imprudence de la « sage-femme », s'implante dans la présence du pauvre nouvel être la prédisposition à l'étrange maladie dont je parle.

Et lorsqu'un de ces êtres tri-cérébraux de là-bas, ayant acquis dès sa venue au monde cette prédisposition à la « dramaturgite », atteint l'âge d'un être responsable, pour peu qu'il soit alors capable d'écrire et qu'il ait envie de le faire, il est immédiatement touché par cette étrange maladie, et se met à « chercher midi à quatorze heures » sur le papier, ou, comme on dit là-bas, à « composer » diverses « œuvres théâtrales ».

Comme sujet de ses œuvres, il choisit à l'ordinaire divers événements soi-disant arrivés dans le passé, ou qui pourraient peut-être se produire dans l'avenir, à moins qu'ils n'appartiennent tout simplement à l'« irréalité contemporaine ».

Entre autres symptômes de cette singulière maladie, la présence générale de l'être qui en est affligé comporte encore sept particularités vraiment spécifiques :

La première consiste en ce que, dès l'apparition de cette étrange maladie dans la présence du dit être, se propagent sans cesse autour de lui des vibrations particulières qui ont sur son entourage exactement l'effet d'une « odeur de vieux bouc ».

La seconde veut que, par suite de la modification de son

fonctionnement intérieur, la forme extérieure du corps planétaire de cet être subisse à son tour les modifications suivantes : le nez se porte en l'air, et les mains, comme on dit, en éventail ; la parole s'accompagne d'une petite toux particulière, etc...

Selon la troisième cet être se sent toujours péniblement impressionné en face de certaines formations naturelles et artificielles, tout à fait inoffensives, telles qu'une « souris », un « bras montrant le poing », la « femme du régisseur en chef du théâtre », un « bouton sur son nez », la « pantoufle gauche de sa propre femme », et quantité d'autres choses.

La quatrième particularité l'amène à perdre définitivement toute faculté de comprendre le psychisme de ses semblables, ou de le déchiffrer.

La cinquième le porte à critiquer, aussi bien intérieurement qu'ostensiblement, tout le monde et toute chose, hormis ce qui vient de lui.

La sixième atrophie en lui, plus que chez tous les autres êtres tri-cérébraux terrestres, les données nécessaires à la perception de quoi que ce soit d'objectif.

Et enfin la septième consiste en ce que surgissent en sa présence des « hémorroïdes », lesquelles sont, soit dit en passant, la seule chose qu'il porte avec modestie.

Dès lors, si l'être atteint de cette maladie a pour oncle un membre de quelque parlement, ou s'il a fait la connaissance de la veuve d'un ancien « homme d'affaires », ou encore si, pour une raison ou une autre, il a passé le temps de sa préparation à l'âge responsable dans une ambiance et des conditions telles qu'il y ait acquis automatiquement la propriété appelée « s'insinuer sans savon », il arrive que les « directeurs », ou, comme on les appelle encore, les « propriétaires de brebis », lui retiennent sa « pièce », et ordonnent à leurs « artistes » de la représenter exactement telle que l'a raffinée cet être atteint de l'étrange maladie de la « dramaturgite ».

Ces artistes actuels commencent tout d'abord par interpréter cette œuvre entre eux, sans témoin. Et cela jusqu'à ce que leur « interprétation » corresponde exactement aux indications données par le malade, ainsi qu'aux ordres du « directeur » ; lorsqu'ils sont enfin parvenus, sans aucune participation de leur propre conscient ni de leur sentiment, à se convertir en ce qu'on appelle des « mannequins vivants », ils se font alors aider de ceux d'entre eux qui ne sont pas encore devenus de tels « mannequins » — ce qui leur vaut le titre de « régisseurs » — et ils recommencent, sous leur direction, les mêmes exercices, mais cette fois en présence d'autres êtres ordinaires, rassemblés en ces fameux théâtres contemporains.

« Et maintenant, mon enfant, tu concluras sans peine, d'après tout ce que je viens de te raconter, que ces théâtres, outre les nombreuses conséquences fâcheuses qu'ils entraînent et que je t'exposerai par la suite en détail, ne peuvent plus rien donner qui corresponde au but élevé auquel aspiraient les savants babyloniens, quand ils créèrent pour la première fois cette forme de représentation consciente de perceptions, en prévoyant les réactions associatives qu'elles provoqueraient chez les autres êtres leurs semblables.

Il faut d'ailleurs reconnaître que leurs théâtres et artistes actuels leur ont valu, par hasard bien entendu, dans le processus de leur existence êtrique ordinaire, un petit résultat « pas si mauvais ».

Afin que tu comprennes en quoi consiste ce petit résultat « pas si mauvais », il me faut encore t'expliquer une particularité devenue inhérente à la présence générale des êtres surgis selon le principe Itoklanotz.

Selon ce principe, l'élaboration, dans la présence des êtres, de l'énergie indispensable à leur « état de veille » dépend de la qualité des associations qui s'effectuent en leur présence générale pendant leur complète passivité, ou comme le disent tes favoris, « pendant le sommeil » ; et

vice versa, l'énergie indispensable à la « productivité » du sommeil s'élabore à son tour au cours du processus associatif qui s'effectue en eux pendant l'« état de veille », et elle dépend, cette fois-ci, de la qualité ou de l'intensité de leur activité.

Et il en est ainsi pour ces êtres terrestres tri-cérébraux, depuis que la Grande Nature s'est vue contrainte, comme je te l'ai déjà dit, de convertir le principe « foulasnitamnien », inhérent jusqu'alors à leur présence, en principe Itoklanotz. Dans le processus de leur existence s'établit alors une particularité qui continue à agir de nos jours : si, comme ils le disent, ils « dorment bien », ils seront également « bien éveillés » ; si, au contraire, ils sont « mal éveillés », ils ne manqueront pas de dormir mal.

Or, mon enfant, comme ils se sont mis les derniers temps à exister par trop anormalement, le rythme automatique jadis établi, qui favorisait plus ou moins en eux la production des associations voulues, se trouva lui aussi modifié, de sorte qu'à présent ils dorment mal, et que leur état de veille est encore pire qu'auparavant.

Et si ces « théâtres » d'aujourd'hui, avec leurs « artistes », se trouvèrent par hasard servir à l'amélioration de la qualité de leur sommeil, c'est en raison des circonstances suivantes :

Lorsque le besoin de réaliser en soi les « partkdolgdevoirs êtriques » eut complètement disparu de la présence de la plupart d'entre eux, et que, dans le processus de leur état de veille, les associations, qui toutes proviennent inévitablement d'un choc, ne se fixèrent plus que sur la base de diverses « séries déjà automatisées d'empreintes antérieures » consistant en « impressions éprouvées depuis longtemps » et répétées un nombre incalculable de fois, alors disparut à son tour le besoin instinctif, inhérent aux êtres tri-cérébraux, de recevoir de nouvelles impulsions, soit de leurs parties êtriques intérieures isolément spiritualisées, soit de perceptions d'origine extérieure, propres à former les

associations êtriques conscientes dont dépend précisément l'intensité de transformation, dans la présence des êtres, de toute espèce d'« énergie êtrique ».

Pendant les trois derniers siècles, le processus même de leur existence est devenu tel que dans la présence de la plupart d'entre eux, durant leur existence journalière, ne surgissent presque plus de ces « associations êtriques confrontatives », qui apparaissent ordinairement chez les êtres tri-cérébraux à la suite de toute espèce de perceptions nouvelles, et qui seules permettent la cristallisation en eux de données pour leur propre individualité.

Or, depuis qu'ils mènent ainsi leur existence quotidienne, tes favoris, en fréquentant ces théâtres actuels, pour y suivre les absurdes manipulations de leurs artistes contemporains, reçoivent là toutes sortes de chocs successifs, éveillant des réminiscences d'images non moins absurdes et non moins insensées, déjà perçues auparavant, et qui déclenchent en eux, bon gré, mal gré, pendant leur état de veille, des associations êtriques plus ou moins supportables ; et, de retour à la maison, lorsqu'ils vont se coucher, ils dorment beaucoup mieux que d'habitude.

Mais bien que ces théâtres actuels, avec tout ce qui s'y passe, se soient révélés un excellent moyen d'améliorer le sommeil de tes favoris — pour aujourd'hui seulement, bien entendu ! — les conséquences objectivement funestes qu'ils entraînent pour les êtres — et surtout pour les adolescents — n'en sont pas moins innombrables.

Le plus grand des torts que ces théâtres leur font est de constituer en eux un facteur supplémentaire pour la destruction définitive de toute possibilité d'éprouver ce besoin propre aux êtres tri-cérébraux, qui se nomme « besoin de perceptions réelles ».

Et cela, avant tout, en raison des circonstances suivantes :

Lorsque, tranquillement assis dans leurs théâtres, ils considèrent toutes les « manipulations » et manifestations, absurdes mais variées, de leurs artistes contemporains —

bien qu'ils se trouvent en leur état de veille habituel, toute association, aussi bien « spéculative » qu'« émotive », continue à s'effectuer dans leur présence exactement comme elle le ferait pendant leur période de complète passivité, ou sommeil.

C'est-à-dire qu'ayant ainsi reçu de nombreux chocs fortuits de nature à réveiller en eux d'autres chocs, provenant de perceptions antérieurement fixées et automatisées en des séries d'impressions, lorsque se projette là-dessus le fonctionnement de leurs « organes digestifs et sexuels », il entrave le déroulement de ces associations êtriques conscientes qui, si lamentables qu'elles fussent, s'étaient déjà automatisées tant bien que mal, établissant en eux un rythme plus ou moins régulier pour la transformation des substances nécessaires à leur existence passive, pendant laquelle doivent à leur tour se transformer les substances nécessaires à leur existence active.

En d'autres termes, pendant le temps qu'ils passent dans leurs théâtres, ils ne sont pas tout à fait dans l'état passif où s'effectue le processus, tant bien que mal automatisé en eux, de transformation des substances nécessaires à leur état de veille habituel ; aussi ces théâtres actuels sont-ils devenus pour eux un nouveau facteur funeste de destruction de ce « besoin de perceptions réelles » dont j'ai parlé.

Entre autres aspects de la malfaisance de leur art contemporain, l'un des plus évidemment ignorés, mais des plus nuisibles à tous les êtres tri-cérébraux de là-bas, à l'égard de la possibilité d'acquérir ce qu'on appelle un « être individuel » conscient, est l'irradiation des actuels « représentants de l'art » eux-mêmes.

Cette irradiation maléfique devient peu à peu là-bas l'apanage ou l'attribut spécifique des représentants de toutes les branches de leur art, mais les « investigations chimico-physiques » détaillées auxquelles je me suis livré m'ont cependant montré de façon positive qu'elle se trouve être particulièrement pernicieuse chez ces « artistes » actuels ou

« acteurs », qui opèrent dans leurs théâtres contemporains.

L'action nocive qu'exerce sur tout le reste de tes favoris l'ensemble des radiations émises par ces « artistes » est devenue des plus manifestes au cours de leur civilisation actuelle, ces derniers temps surtout.

Sans doute, à d'autres époques, certains d'entre les êtres ordinaires se vouaient-ils à cette profession, mais en ce temps-là, les données propices à l'acquisition des « propriétés hassnamoussiennes » ne se cristallisaient pas toujours complètement en la présence de chacun d'eux, et d'autre part les autres de tes favoris sentaient d'instinct l'influence pernicieuse qui émanait d'eux, et ils s'en préservaient en se comportant à leur égard de façon appropriée, et avec une grande prudence.

Aussi, dans les siècles passés, les autres êtres regardaient-ils ces artistes ou acteurs comme étant de la plus basse caste et les considéraient-ils avec dégoût. Aujourd'hui même, là-bas, dans de nombreuses communautés, notamment sur le continent d'Asie, il n'est pas admis de leur serrer la main, comme il est cependant presque toujours d'usage de le faire si l'on rencontre d'autres êtres, ses semblables.

Dans ces communautés-là, il est encore considéré comme une souillure d'être assis à table à côté de ces acteurs, et de manger avec eux.

Par contre, sur le continent qui est actuellement le lieu principal de leur « existence cultivée », non seulement les êtres placent intérieurement ces artistes contemporains sur le même niveau qu'eux, mais ils en sont venus à les prendre pour modèles en ce qui regarde leur extérieur, et aujourd'hui ils les imitent en tout.

Un excellent exemple confirmera ce que je viens de dire : c'est la coutume, universellement observée aujourd'hui par tes favoris, de se raser la barbe et les moustaches.

En effet, dans les époques passées, ces artistes professionnels terrestres devaient toujours avoir, dans le processus

de leur existence ordinaire, la barbe et les moustaches rasées.

Et s'ils devaient ainsi raser ces « témoignages » de leur virilité et de leur activité, c'est d'abord parce que, jouant toujours le rôle d'autres êtres, il leur fallait fréquemment changer d'aspect, non seulement en appliquant sur leur visage le grimage approprié, mais encore en mettant des perruques, ainsi que des barbes et moustaches postiches, ce qu'il est impossible de faire tant qu'on garde les siennes ; et d'autre part, parce que les êtres ordinaires de toutes les anciennes communautés de là-bas regardaient ces artistes comme sales et malfaisants, et, craignant de ne pouvoir, à l'occasion, les reconnaître dans les conditions ordinaires d'existence, et de les coudoyer par mégarde, ils avaient fait promulguer partout un décret prescrivant aux êtres exerçant la profession d'artiste ou d'acteur d'avoir toujours à se raser la barbe et les moustaches.

A propos de cette coutume imposée aux artistes, je viens de me rappeler à l'instant, tandis que je t'en expliquais les raisons, certaine « mesure de justice », fort sensée, et très économique, prise par des êtres tri-cérébraux de l'époque de la « civilisation tikliamouishienne », et se rapportant aussi à la tonsure des poils, mais cette fois, de ceux qui poussent sur la tête.

Il avait été établi, en cette période, une loi dont l'application était des plus strictes, décrétant que les criminels de petite importance, inculpés, après examen et sentence de sept êtres âgés de leur district, de quelque « immoralité » ou « forfait » se rattachant à l'une des quatre catégories prévues — criminels dont regorgent aujourd'hui presque toutes leurs « prisons » — seraient condamnés à se présenter partout, pour un temps déterminé, avec l'un des quatre côtés de la tête rasé ; de plus, chacun d'eux était tenu, pendant une rencontre ou une conversation avec d'autres gens, de toujours avoir la tête découverte.

Il est intéressant de remarquer qu'il existait également

une loi analogue à celle de la tonsure, et s'appliquant aux actions immorales des femmes.

Il existait en effet, pour les femmes, un décret strictement appliqué lui aussi, et soumis cette fois-ci au jugement de sept femmes âgées du district, ayant mérité le respect par leurs actions passées. Les peines encourues par les femmes visaient quatre manifestations licencieuses alors considérées là-bas comme de la plus grande immoralité.

Si l'entourage remarquait qu'une femme faisait preuve de négligence envers ses devoirs de famille, n'y apportant point l'attention voulue — ce que devaient confirmer les sept respectables femmes âgées — elle était alors tenue, aux termes de cette loi, de se montrer partout, pendant un temps donné, avec les lèvres peintes.

Si l'on observait qu'une femme manifestait envers ses enfants un affaiblissement de ses impulsions maternelles, elle était condamnée, dans les mêmes conditions, à se montrer partout, pendant un certain temps, le visage fardé et enluminé de blanc et de rouge, du côté gauche seulement.

S'il était établi qu'une femme manifestait un penchant à écarter les possibilités de concevoir un nouvel être en vue de la continuation de son espèce, on la condamnait à se montrer aux autres le visage fardé et enluminé de blanc et de rouge, mais cette fois du côté droit seulement.

Quant aux femmes ayant attenté à leur principal « devoir d'épouse », c'est-à-dire ayant trompé, ou même n'ayant eu que l'intention de tromper leur mari légitime, ou encore ayant tenté de détruire le nouvel être qu'elles avaient conçu, elles étaient obligées, selon la même procédure, à se montrer partout, pendant un temps déterminé, le visage entièrement fardé et enluminé de rouge et de blanc. »

A ce moment-là, Ahoûn interrompit le récit de Belzébuth par les paroles suivantes :

« Haute Révérence, toutes vos explications sur l'art

terrestre, ainsi que sur les êtres tri-cérébraux de là-bas qui en sont pour ainsi dire les représentants — et surtout sur les « comédiens » ou « artistes » contemporains — me suggèrent l'idée d'utiliser les impressions perçues et fixées en ma présence générale pendant mon dernier séjour à la surface de la planète Terre pour donner à notre Hassin un bon et pratique conseil. »

Ayant dit, Ahoûn s'apprêtait à fixer sur le visage de Belzébuth son regard interrogatif habituel, lorsqu'il aperçut sur les lèvres de celui-ci son sourire familier, toujours empreint de tristesse, mais bon et indulgent ; alors, sans attendre la permission demandée, il s'adressa cette fois à Hassin, et, non sans quelque confusion, reprit son discours en ces termes :

« Qui sait, notre cher Hassin, il t'arrivera peut-être aussi quelque jour d'aller sur cette planète Terre, et d'exister parmi ces étranges êtres tri-cérébraux qui te plaisent... »

Puis, s'en tenant toujours au style et à l'intonation de Belzébuth, il ajouta :

« C'est pourquoi je veux t'initier aux résultats des diverses impressions que j'ai involontairement perçues, et qui concernent les différents types actuellement fixés de ces représentants de l'art, ainsi que les particularités de leurs manifestations.

Tu dois savoir que, non contents d'entourer cet art actuel d'une fausse auréole, les êtres tri-cérébraux de la civilisation contemporaine traitent d'égal à égal ses soi-disant adeptes, surtout depuis quelques décades, et les imitent en toutes leurs manifestations extérieures, allant même jusqu'à les encourager et les louer en toute occasion de manière imméritée.

Et chez ces représentants actuels de l'art, qui sont, en fait, dans leur essence véritable, presque des nullités, se forme d'elle-même, sans conscience êtrique aucune, la conviction erronée qu'ils sont, non pas certes comme tous ceux qui les

entourent, mais bien des « êtres d'ordre supérieur » — comme ils s'intitulent eux-mêmes — ce qui permet à la cristallisation des conséquences des propriétés de l'organe kundabuffer de s'effectuer dans leur présence plus intensément que dans celle de tous les autres êtres tri-cérébraux de là-bas.

Et les anormales conditions environnantes de l'existence êtrique ordinaire de ces malheureux se sont si bien établies qu'en leur présence générale se cristallisent nécessairement, pour devenir partie inaliénable de leur psychisme, celles des conséquences des propriétés de l'organe kundabuffer, qu'ils nomment eux-mêmes aujourd'hui « forfanterie », « orgueil », « amour-propre », « vanité », « présomption », « entichement de soi », « envie », « haine », « susceptibilité », etc...

Ces conséquences se sont cristallisées avec une force et une intensité particulière chez ces « représentants de l'art » que sont les « manipulateurs » des théâtres contemporains. Et cela parce que ces « manipulateurs » ont toujours à interpréter le rôle de certains de leurs semblables, dont l'être est de beaucoup supérieur au leur et que tout en étant, comme je l'ai déjà dit, de véritables nullités, ils se font peu à peu d'eux-mêmes, avec leur raison déjà automatisée, une image complètement fausse.

Ainsi donc, avec leur « conscient » tout à fait mécanisé, et leur sentiment à tout jamais « galimatieux », ils se sentent infiniment supérieurs à ce qu'ils sont en réalité.

Je dois te confesser à ce propos, mon cher Hassin, que jamais, lors de mes premières visites à la surface de ta planète, ni même au début de mon dernier séjour là-bas, en dépit des fréquentes rencontres et des relations diverses que j'entretenais avec les êtres tri-cérébraux qui t'intéressent, je ne ressentis en ma présence générale l'impulsion sincère de pitié êtrique à l'égard de la destinée infiniment affligeante réservée à ces êtres-là, en raison de circonstances qui ne dépendent pour ainsi dire pas d'eux.

Mais vers la fin de notre sixième séjour, lorsque se fut formée en certains d'entre eux cette sorte de présence intérieure qu'ont aujourd'hui les représentants de presque toutes les branches de leur art, et que ces « types » nouvellement constitués, participant au processus d'existence êtrique ordinaire sur des bases équivalentes à celles des autres êtres tri-cérébraux de là-bas, tombèrent par hasard dans la sphère de perception de ma vue, avec leur « appréciation intérieure d'eux-mêmes » déjà par trop anormale, ils servirent alors de choc pour faire surgir en moi l'impulsion de pitié non seulement envers eux, mais encore envers tous tes malheureux favoris.

Essaye à présent de considérer, entre tous les êtres tri-cérébraux de là-bas, non pas n'importe lesquels des représentants de leur art contemporain, mais seulement ceux qui deviennent dignes d'acquérir le titre d'« artistes » ou « acteurs ».

Bien qu'en fait ils soient presque, de par leur essence véritable, ce qu'on appelle des « zéros » — c'est-à-dire quelque chose d'absolument nul, et revêtu seulement d'une certaine apparence — à force de répéter toujours et partout leurs exclamations favorites, dans le genre de « génie », « talent », « don » et quantité d'autres expressions aussi vides qu'ils le sont eux-mêmes, ils finissent par se convaincre qu'ils sont les seuls à être « d'origine divine », qu'ils sont les seuls à être des « demi-dieux ».

« Maintenant, écoute, et tâche de transmuer dans les parties voulues de ta présence générale, pour t'en servir en son temps, le conseil, pratique entre tous, que je vais te donner :

S'il t'arrivait, pour quelque raison, d'exister parmi tes favoris de cette planète Terre, surtout dans un avenir proche — je dis « proche », car la présence des êtres tri-cérébraux tes favoris dégénère fréquemment, comme toutes les conditions extérieures, déjà fixées, de leur existence êtrique

ordinaire — et que tu veuilles, comme il est propre à un être tri-cérébral conscient, entreprendre là-bas quelque affaire ayant pour but le bien des êtres de ton entourage, et dont la réalisation dépende en partie d'eux-mêmes, quels que soient la communauté contemporaine où tu te trouves, et les « cercles » que tu fréquentes dans l'intérêt de ton affaire, si jamais tu rencontres certains de ces « artistes » de là-bas, ne manque jamais de te montrer d'une extrême prudence, et prends toutes les mesures voulues pour rester en bons termes avec eux.

Afin que tu saisisses la raison pour laquelle il faut être si prudent avec eux, et que tu puisses mieux te représenter ces types terrestres contemporains, et les comprendre sous toutes leurs faces, je dois absolument t'expliquer deux faits qui sont devenus là-bas des plus évidents.

Le premier, c'est que, toujours en raison des conditions anormalement établies d'existence êtrique ordinaire, ainsi que de la funeste idée, « chimériquement outrée », de leur fameux art, ces « représentants de l'art », selon l'idée préconçue que se font d'eux les autres êtres tri-cérébraux de là-bas, sont entourés d'une auréole imaginaire, et acquièrent ainsi automatiquement une telle autorité, qu'en toute chose les autres de tes favoris font le plus grand cas de leur opinion, et la considèrent comme une vérité incontestable.

Le second fait vient de ce que ces types contemporains acquièrent, pendant leur formation, une présence intérieure telle qu'ils sont capables, sans en être conscients le moins du monde, de se faire aussi facilement l'esclave d'un autre qu'ils peuvent en devenir, avec le seul changement des circonstances extérieures, l'ennemi le plus juré.

C'est pourquoi je te conseille d'être extrêmement prudent avec eux, afin de ne point t'en faire des ennemis, et de ne pas te créer ainsi en leur personne un obstacle à la réalisation de tes desseins.

Or donc, notre cher Hassin, le « tsiemès » de mon

conseil — pour le cas où il te faudrait effectivement exister parmi les êtres de la planète Terre, et rencontrer ces représentants de l'art actuel — c'est, avant toute chose, de ne jamais leur dire la vérité en face.

Que le sort t'en préserve !

Toute vérité leur est une grave offense, et c'est de là que naît presque toujours leur animosité envers les autres.

A pareils types terrestres, il ne faut dire en face que ce qui peut « chatouiller » les conséquences, infailliblement cristallisées en eux, des propriétés de l'organe kundabuffer que j'ai déjà énumérées, soit l'« envie », l'« orgueil », l'« amour-propre », la « vanité », le « mensonge », etc...

Et, d'après ce que je remarquai pendant mon séjour là-bas, les manières de chatouiller qui agissent à coup sûr sur le psychisme de ces malheureux sont les suivantes :

Que l'un de ces représentants de l'art ait une face de crocodile, dis-lui qu'il évoque de façon irrésistible l'image d'un oiseau de paradis.

Qu'un autre soit bête comme un bouchon, dis-lui que son esprit égale celui de Pythagore.

Qu'il se soit comporté, en quelque affaire, de manière « suprêmement idiote », dis-lui que ce grand malin de Lucifer n'aurait rien pu trouver de mieux.

Que si tu devines sans peine, à sa mine, qu'il est porteur de certaines maladies de là-bas, grâce auxquelles il pourrit positivement de jour en jour — donne à ton visage l'expression de la plus vive surprise, et demande-lui :

« Dites-moi un peu, mon cher, quel secret détenez-vous pour avoir toujours cette mine juvénile, ce teint de « lys et de roses » — et ainsi de suite... Tu dois te rappeler une seule chose... ne dis jamais la vérité.

Bien qu'il faille agir de la sorte avec tous les êtres de cette planète, c'est particulièrement indispensable avec les représentants de toutes les branches de l'art contemporain. »

Ayant dit, Ahoûn, avec une affectation pareille à celle

d'une courtière en mariage de la Malmaison assistant à la bénédiction nuptiale de ses clients, ou à la minauderie d'une modiste de Paris assise à la terrasse de ce qu'on appelle un « café ultra-chic », se mit à remettre de l'ordre dans les bouclettes de sa queue.

Alors Hassin, le regardant avec son habituel sourire, empreint de sincère gratitude, lui dit :

« Merci infiniment, mon cher Ahoûn, de ton conseil, et de tous les éclaircissements que tu m'as donnés sur certains détails de l'étrangeté du psychisme des êtres tri-cérébraux de cette planète de Notre Grand Univers, si outragée sous tous les rapports. »

Puis, se tournant vers Belzébuth, il lui adressa les paroles suivantes :

« Explique-moi, je t'en prie, cher grand-père. Se peut-il vraiment que les desseins et les efforts des savants babyloniens n'aient abouti à rien, et que rien, absolument rien ne soit parvenu aux êtres tri-cérébraux actuels de cette étrange planète, des fragments de connaissance que l'on avait alors acquis sur la Terre ? »

A la question de son petit-fils, Belzébuth répondit :

— Oui, mon enfant, pour la plus grande affliction de tout ce qui existe dans l'Univers, presque rien n'est resté intact des résultats de leur labeur, et rien n'en est devenu le patrimoine de tes favoris actuels.

Les informations, insérées de la manière que j'ai décrite, ne se sont transmises de génération en génération que pendant quelques siècles.

Peu après la période de la « grandeur babylonienne », par suite, cette fois encore, de leur principale particularité, c'est-à-dire de leur « processus périodique de destruction mutuelle », non seulement les êtres ordinaires de là-bas finirent par oublier à peu près tout du Légamonisme contenant les clefs des inexactitudes légales à la Loi de Sept, introduites dans toutes les branches des « afalkalnas » et

« soldjinokhas » humains, mais ils perdirent à la longue, comme je l'ai déjà dit, jusqu'à la notion de la loi universelle de l'Heptaparaparshinokh sacré, qu'ils nommaient alors à Babylone « Loi de Sept ».

Toutes les œuvres conscientes des êtres de la période babylonienne furent peu à peu détruites, soit parce qu'elles en vinrent à se corrompre d'elles-mêmes par l'effet du temps, soit en raison du processus de destruction mutuelle, lorsque cette psychose atteint ce que l'on nomme le stade de « destruction de toute chose existante tombant dans la sphère de perception visuelle ».

Telles sont les deux principales raisons pour lesquelles presque tous les résultats consciemment réalisés par les savants de l'époque babylonienne ont disparu de la surface de cette infortunée planète à une allure telle qu'au bout de trois de leurs siècles, il n'en restait déjà presque plus rien.

Il importe de remarquer encore que la seconde de ces raisons amena peu à peu le déclin, puis la disparition presque totale, de l'usage de cette forme nouvelle — ébauchée puis mise au point en ce temps-là à Babylone — sous laquelle ils transmettaient, aux générations suivantes, diverses informations et des fragments de savoir, par l'entremise d'êtres nommés des « initiés à l'art ».

Je n'ignore rien de la façon dont a disparu cette coutume par laquelle certains êtres devenaient des « initiés à l'art », car, juste avant de quitter pour toujours cette planète, il m'a fallu éclaircir la chose à fond pour un autre de mes buts.

Je préparai même spécialement, à cette fin, une excellente « tiklounia », choisie parmi les êtres de sexe féminin de là-bas, et c'est par elle que j'obtins les éclaircissements désirés.

Les « tiklounias » étaient autrefois désignées là-bas sous le nom de « pythonisses » ; les êtres actuels les nomment des « médiums ».

J'établis alors que, les tout derniers temps, il ne restait plus que quatre de ces êtres « initiés à l'art », grâce auxquels les clefs de la compréhension de l'art ancien continuent à se transmettre par voie d'« hérédité en ligne directe », et que cette transmission héréditaire s'effectue aujourd'hui là-bas en des conditions très compliquées et mystérieuses.

Parmi ces quatre êtres initiés qui vivent de nos jours, l'un descend des êtres qu'on appelle les Peaux-Rouges, habitant le continent d'Amérique ; un autre, des êtres peuplant les « îles Philippines » ; le troisième, des êtres du continent d'Asie qui habitent la région des « sources du Pianje » ; et le quatrième et dernier, de ceux que l'on nomme les « Esquimaux ».

« Ecoute bien maintenant, et tu sauras pourquoi j'ai employé l'expression de « presque », en disant que, trois de leurs siècles après la période babylonienne, avait « presque » complètement cessé d'exister toute reproduction consciente ou automatique des « afalkalnas » et « soldjinokhas » humains.

En fait, deux des branches de leur science auxquelles se rattachaient les œuvres consciemment exécutées de main d'homme pendant la période babylonienne rencontrèrent par hasard des conditions favorables, et certains de leurs éléments passèrent de génération en génération, soit de façon consciente de la part des êtres qui se chargeaient de les transmettre, soit automatiquement.

L'une de ces deux branches a récemment cessé d'exister, mais l'autre est parvenue, et même presque sans aucune modification, jusqu'à certains êtres actuels.

C'est celle dont les éléments leur ont été transmis sous le nom de « danses sacrées ».

Et seule cette branche restée intacte depuis le temps des savants babyloniens permet à un nombre très restreint d'êtres tri-cérébraux de là-bas de connaître, après les avoir déchiffrées à l'aide de certains efforts conscients, diverses informations profitables à leur Etre.

La seconde des branches en question, celle qui a récemment cessé d'exister, était la branche de la science des savants babyloniens consacrée à la « combinaison de diverses tonalités de couleurs », et que les êtres actuels nomment la « peinture ».

La transmission de cette branche de leur science, de génération en génération, s'est effectuée presque en tout lieu, et bien qu'au cours des siècles elle ait disparu presque partout, elle se poursuivait encore il y a fort peu de temps à une allure tout à fait régulière, aussi bien consciemment qu'automatiquement, parmi les êtres d'une communauté nommée « Perse ».

Et ce n'est que juste avant mon départ définitif de ta planète — lorsque commencèrent à se faire sentir en Perse les effets de la « culture européenne » actuelle, et que sous l'influence de leurs « collègues » européens, les êtres Persans exerçant la profession correspondant à cette branche se furent mis, à leur tour, à chercher midi à quatorze heures — que cette transmission cessa, là aussi, complètement.

En dépit de tout cela, il parvint un nombre suffisant d'œuvres des temps babyloniens aux êtres de la civilisation contemporaine, surtout à ceux du continent d'Europe. Mais ces êtres, sans même soupçonner les « trésors de sagesse » cachés en ces œuvres — qui n'étaient pas des « originaux », mais seulement des copies à moitié effacées, exécutées par leurs ancêtres proches, lesquels n'étaient pas encore tout à fait devenus des « plagiaires » — sans prendre aucune des mesures appropriées qui étaient à leur portée, les emmagasinaient simplement dans ce qu'on appelle leurs « musées ». Là, peu à peu ces œuvres ont été détruites à tout jamais, ou tout au moins en partie détériorées par les fréquents traitements que leur ont fait subir les copistes en faisant usage de diverses compositions acidifiantes et corrosives comme l'« albâtre », la « colle de poisson », etc... à seule fin de

s'en vanter devant les camarades ou de duper leurs professeurs, ou encore pour d'autres buts hassnamoussiens.

En toute justice, il faut reconnaître que parfois, devant ces œuvres qui leur étaient parvenues par hasard, soit sous leur forme originale, spécialement créée à Babylone par les membres du club des Adeptes du Légamonisme, soit sous forme de copies qu'en avaient faites, au cours de leur transmission d'une génération à l'autre, divers professionnels consciencieux — auxquels, comme je viens de le dire, il n'était pas encore tout à fait devenu inhérent de « plagier », et, partant, de recourir au remaniement détaillé de ces œuvres en vue de les faire passer pour leurs — certains êtres de la civilisation actuelle en venaient à soupçonner qu'au sein de ces ouvrages était caché « quelque chose » ; dès lors, ils se mettaient très sérieusement en quête de ce « quelque chose », et il arriva même plus d'une fois que ces chercheurs européens y retrouvent tel ou tel fragment de ce « quelque chose » qui y avait été introduit délibérément.

C'est ainsi qu'au début de l'actuelle civilisation européenne, un certain moine, ancien architecte, du nom d'Ignace, acquit même la possibilité de déchiffrer les connaissances et les informations profitables qui avaient été dissimulées dans les œuvres de presque toutes les branches de ce qu'on nommait déjà à cette époque, l'« art ancien », et qui remontait aux temps babyloniens.

Mais lorsque le moine Ignace fut sur le point de faire part de sa « découverte », comme on dit, à d'autres êtres de ses pareils, soit, en l'occurence, à deux de ses camarades — des moines avec lesquels il avait été envoyé comme spécialiste par son supérieur pour diriger ce qu'on appelle les « travaux de fondation » d'un temple qui devint célèbre par la suite — ceux-ci le tuèrent pendant son sommeil, pour un motif futile, issu de cette conséquence, cristallisée en eux, de celle des propriétés de l'organe kundabuffer que l'on nomme « envie », et jetèrent son corps planétaire

dans l'étendue d'eau qui entourait la petite île sur laquelle on se proposait d'ériger le temple en question.

Ce moine Ignace vint au monde et se forma en tant qu'être responsable sur le continent d'Europe ; mais lorsqu'il eut atteint sa majorité, en vue de s'enrichir d'informations relatives à la profession qui était devenue le but de son existence — celle d'« architecte » — il se rendit sur le continent d'Afrique. Et là, il entra dans une confrérie existant alors sur ce continent sous le nom de « Chercheurs de Vérité ». Plus tard, au temps où cette confrérie, ayant émigré sur le continent d'Europe et s'étant agrandie, ses membres prirent le nom de « Bénédictins », il comptait déjà parmi les « frères de tous droits » de la confrérie.

Le temple dont je viens de parler existe encore aujourd'hui là-bas, et se nomme à présent, me semble-t-il, l'Abbaye du « Mont Saint-Michel ».

Sur ce même continent d'Europe, il arriva de loin en loin à quelques êtres d'esprit curieux de remarquer, dans les œuvres des diverses branches de l'art qui leur étaient parvenues des temps anciens, des inexactitudes légales ; mais à peine avaient-ils découvert la clef qui leur livrait la compréhension de ces inexactitudes; que leur existence prenait fin.

Un autre être du continent d'Europe, ayant fait les mêmes remarques, et s'y intéressant de jour en jour davantage, parvint, par son labeur et sa persévérance, à déchiffrer parfaitement les œuvres de presque toutes les branches de l'art.

Ce sage être terrestre tri-cérébral se nommait Léonard de Vinci.

« En guise de conclusion au récit que je viens de te faire sur l'art terrestre contemporain, il ne serait pas mauvais, me semble-t-il, de te faire part encore de l'une des multiples particularités spécifiques de ceux des êtres de la civilisation actuelle qui s'adonnent à ce fameux art.

Cette particularité spécifique consiste en ceci : chaque fois que l'un des êtres dont j'ai parlé, ayant remarqué en diverses œuvres parvenues des temps anciens quelque « illogisme conforme aux lois », se met à procéder de manière tout à fait nouvelle dans telle branche correspondante de l'art, afin de pouvoir peut-être se rendre compte, par la pratique, de cet « illogisme conforme aux lois », la plupart des êtres de son entourage, dont la profession se rattache à cette même branche, deviennent aussitôt ses adeptes et se mettent à faire soi-disant la même chose, mais bien entendu sans rime ni raison d'aucune sorte.

C'est ce caractère « spécifique » du psychisme des êtres représentant l'art contemporain qui explique l'apparition si fréquente, chez tes favoris actuels, de « courants artistiques » toujours nouveaux, et, d'autre part, le déclin accéléré de ceux qui furent tant bien que mal institués par les générations précédentes.

Bien qu'un tel phénomène soit commun à toutes les branches de l'art contemporain, cependant, pour une raison ou pour une autre, ce sont les êtres qui s'occupent de cette branche de l'art nommée « peinture » qui y sont le plus enclins.

Aussi existe-t-il de nos jours chez ces professionnels de là-bas une quantité de « nouveaux courants de peinture » qui n'ont rien de commun entre eux. Parmi ces courants les plus connus portent les noms de : « cubisme », « futurisme », « synthétisme », « imagisme », « impressionnisme », « colorisme », « formalisme », « surréalisme », et bien d'autres encore, dont les noms se terminent invariablement en « isme ».

A cet endroit du récit de Belzébuth, les sabots de tous les passagers du *Karnak* parurent soudain irradier « quelque chose de phosphorescent ».

Cela signifiait que le vaisseau *Karnak* s'approchait du lieu de sa destination, c'est-à-dire de la planète Revozvra-

dendr. Et déjà se manifestait une intense activité parmi les passagers, qui se préparaient à descendre du navire.

Belzébuth, Hassin et Ahoûn mirent donc fin à leur conversation, pour faire rapidement leurs préparatifs.

Ce reflet phosphorescent des sabots venait de ce que la salle des machines émettait en direction de cette partie du navire, après les avoir concentrées dans les proportions voulues, les saintes parties de l'Okidanokh omniprésent.

Table des Chapitres

LIVRE PREMIER